This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

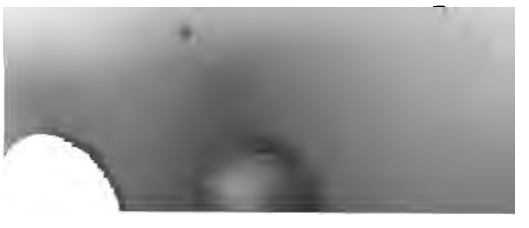
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS



FEMMES D'AUTREFOIS

PAR

A. CHEVALIER

TOURS

MAISON ALFRED MAME ET FILS

M DCCCC

HQ1615
C45
1900

A

LA MÉMOIRE DE MA MÈRE

FEMMES D'AUTREFOIS

UNE FEMME D'ŒUVRES

AU XVIIe SIÈCLE

MADAME DE MIRAMION[1]

I

Le quartier du Marais, qu'aujourd'hui le Paris élégant ne connaît plus guère que de nom; ses vieux hôtels sévères, profanés, dégradés par des entrepôts ou des magasins; ses rues étroites et tristes de ville de province, et son incomparable place des Vosges, presque la même, avec ses arcades et ses façades Louis XIII, qu'au temps où elle s'appelait la place Royale et voyait les gentilshommes se défier en duel en dépit de l'édit de Richelieu: — tout ce coin du passé est le cadre où l'on doit placer durant la première moitié du XVIIe siècle la société parisienne. Haute magistrature, conseillers au parlement, grande et riche bourgeoisie, beaucoup de familles de noblesse habitaient là.

[1] *Madame de Miramion*, par le comte de Bounault Avenant (Perrin, édit.); *la Duchesse d'Aiguillon*, par le même; *la Vénérable Louise Le Gras*, par Mgr Baunard (Poussielgue, éditeur), etc.

FEMMES D'AUTREFOIS

1re SÉRIE GRAND IN-8°

dont elle manquait rarement les samedis. Elle menait avec elle en société sa fille et une belle personne de quinze ans, âge où l'on faisait alors ses débuts, Marie de Rubelle, sa nièce, une orpheline fort riche, et par suite très fêtée, malgré la mélancolie grave qui voilait son éclatante beauté.

« Si cette magnifique statue, » disait Mme Cornuel, la célèbre bourgeoise d'esprit mordant et caustique, dont les bons mots frappent, comme autant de médailles, le portrait de ses contemporains, « si cette magnifique statue s'avisait de prouver qu'elle a de l'esprit, toute la cour serait en déroute. »

Mais la statue parlait peu; repliée en elle-même, ravivant sans cesse le deuil d'un père et d'une mère, qu'elle avait profondément aimés, elle s'occupait souvent à des pensées d'être religieuse. Son devoir d'aînée de quatre frères la retenait dans le monde. Elle suivait donc sa tante au bal, où elle dansait avec une grâce délicieuse les menuets et les pavanes d'alors, à la Comédie de l'hôtel de Bourgogne, où les beaux vers héroïques de Corneille ébranlaient si vivement son imagination, qu'elle se résolvait à ne plus écouter, et fermait les yeux pour ne rien voir, avec une austérité précoce. Son grand plaisir était le soin des malades, quand il s'en trouvait dans la maison. Et il lui arriva, un jour de bal, d'assister jusqu'à la dernière minute l'agonie d'un fidèle domestique de son père, et de paraître ensuite si tremblante, que, sans l'interroger, on lui permit de se retirer.

Elle était intelligente et bonne, d'un esprit fin, d'une haute raison, un peu fière et d'un abord peu facile, mais rompue à cette grave politesse qui distinguait les personnes de bonne maison. Sa douceur faisait illusion sur son énergie, qui était extrême. Décidée à se marier, pour être une meilleure protectrice de ses jeunes frères, elle savait observer; et lorsqu'on lui nomma M. de Beauharnais de Miramion, elle l'accepta « à cause de la piété de madame sa mère », et de celle aussi de ce jeune homme de vingt-six ans, qu'elle avait

vu souvent l'accompagner à l'église Saint-Nicolas-des-Champs, leur paroisse commune.

Cette toute jeune fille (bien que quinze ans et demi fussent alors, pour le développement de la femme, ce que sont vingt ans aujourd'hui), prit très vite sur son fiancé, bientôt son mari, une puissante influence. Le jeune ménage habitait, à l'angle de la rue du Temple, chez les grands-parents maternels, l'hôtel de Choisy, qui abritait ainsi trois générations. Il s'y fit sa vie un peu spéciale, à l'écart des plaisirs mondains que M. de Miramion aimait, mais que sa femme, résolue de vivre comme elle l'avait pensé, lui fit abandonner. « Nous étions fort unis, a écrit Mme de Miramion, et très aimés de toute notre famille, avec laquelle nous n'avions de démêlés que pour me faire divertir. »

Au bout de six mois seulement, M. de Miramion fut enlevé par une fluxion de poitrine, le jour où sa femme atteignait ses seize ans. « Ce me fut une grande douleur; j'en pensai mourir, » dit-elle brièvement. Elle eut, en effet, une syncope qui dura plusieurs heures. Quand elle revint à elle, sa belle-mère, qui l'aimait comme sienne, lui parla de l'enfant dont la venue lui était promise. Pour cet enfant, elle s'efforça de vivre; et quand il naquit, une frêle petite fille, elle n'eut d'autre pensée que de lui insuffler de la force et de la santé. Cette mère de seize ans se voua à cette unique tâche. La petite vérole, terreur des femmes d'alors, passa sur elle et lui enleva, sans qu'elle en prît souci, la fleur de sa beauté, tout en n'ôtant rien à la perfection de ses traits. Il lui restait sa taille superbe, ses cheveux châtains, frisés à grosses boucles, et ses admirables yeux bleus, « d'une expression vraiment angélique. »

Elle se trouvait trop belle encore, puisque, ne voulant pas croire que son si jeune veuvage fût définitif, les prétendants affluaient, et des plus nobles, si bien que sa famille, éblouie, insistait pour qu'elle fît un nouveau choix.

III

Un de ces prétendants, celui-là incognito, n'était autre que le cousin de Mme de Sévigné, le comte de Bussy-Rabutin. Très entiché de sa noblesse, très brillant cavalier, passablement vaniteux, ayant certains côtés de grandeur et de bravoure dans le caractère, un goût du « panache » qui lui est commun, ainsi que l'esprit, avec sa célèbre cousine, il avait voulu d'abord épouser celle-ci et son gros héritage, afin de réparer le tort qu'avait eu la destinée à son égard, en lui donnant peu de fortune. Mais le bon abbé de Coulanges, tuteur de la jeune fille, refusa de la confier à un pareil casse-cou. Il prit, comme pis aller, son autre cousine, Mlle de Toulonjeon, et en 1646, devenu veuf avec trois filles, il ne doutait pas que sa bonne mine et sa renommée ne lui valussent d'être accepté par quelque riche veuve.

Ce fut alors qu'un intermédiaire intrigant lui parla de Mme de Miramion, de sa beauté, de sa fortune, la lui montra à l'église, et lui fit croire qu'elle était prête à l'accepter, très flattée de sa recherche, mais que sa famille voulait à toute force ne la marier qu'à un magistrat. Les troubles de la Fronde, qui commençaient, favorisaient les coups de main et les entreprises audacieuses. Bussy, attaché au prince de Condé, était sûr de son appui, et dédaignait « ces gens de chicane », qui osaient s'opposer aux édits royaux. Il s'imagina, et on lui fit croire, que la jeune veuve consentait à ce qu'il l'enlevât, pour la soustraire à l'autorité de ses parents et l'épouser. Le côté aventureux de cette façon de procéder, bien dans les mœurs du temps, était fait pour le séduire. Il réunit donc une vingtaine de gentilshommes, ses amis, et

alla attendre en un lieu où il savait que Mme de Miramion devait passer.

Celle-ci ne se doutait de rien; elle ne connaissait pas Bussy, et ne pensait guère au mariage. Depuis que Paris était en perpétuelle insurrection, son aïeul de Choisy le lui avait fait quitter pour leur belle maison de campagne d'Issy, où, dans les jardins fleuris, au grand air des bois, elle voyait sa fille se fortifier, et trouvait, comme partout, des plaies à panser, des pauvres à secourir.

Un jour elle résolut, pour accomplir un vœu, d'aller en pèlerinage à la chapelle du Mont-Valérien, alors très vénérée. Suivant l'usage des femmes de haute condition à cette époque, elle et sa belle-mère qui l'accompagnait étaient escortées de nombreux serviteurs, les uns dans le carrosse, d'autres à cheval aux portières. Sur les hauteurs de Saint-Cloud, la voiture fut brusquement entourée par une troupe de cavaliers masqués. Les domestiques prirent la fuite, sauf un fidèle valet de pied. La jeune femme comprit qu'on en voulait à sa personne, et chercha vainement à fuir. Elle fut séparée de sa belle-mère et, avec une seule femme de chambre, rejetée dans le carrosse, que des relais rapides entraînèrent sur la route de Sens, vers le château de Launay, appartenant à un oncle de Bussy.

Chez une femme de ce caractère résolu, courageuse sous son voile de douceur, une telle contrainte devait soulever une profonde indignation, suffisante, même sans son éloignement du mariage, pour lui faire repousser ce prétendant audacieux. « On m'avait parlé d'un mouton, disait Bussy déconcerté, et je trouve une lionne en furie. » Infatigablement, le long de la route, elle avait crié au secours. Une fois que les lourdes portes du castel fortifié de Launay furent retombées derrière elle, elle comprit ne pouvoir plus compter que sur Dieu, qu'elle invoquait par un continuel élan de son âme effrayée, mais ferme. Dans la salle basse où elle était

entrée, se refusant à pénétrer dans les appartements et à prendre aucune nourriture, elle se saisit de pistolets chargés et reçut debout, très digne, les gentilshommes envoyés comme porte-paroles par Bussy, et fort surpris que l'épousée ne fût pas consentante à ce mariage, auquel ils avaient cru prêter leur concours. Paroles, remontrances, éloge de Bussy, promesses de liberté, tout la trouvait inébranlable. Et quand Bussy lui-même se présenta devant elle, très intimidé par cette femme de vingt ans, dont sa vanité avait fait si bon marché, mais qui lui apparaissait transformée dans son attitude inflexible, il tomba à genoux sur le seuil, implorant son pardon.

« Je jure devant Dieu, votre créateur et le mien, que je ne vous épouserai jamais ! » s'écria solennellement Marie de Miramion défaillante.

Elle avait conquis sa liberté; les amis de Bussy eux-mêmes refusaient de l'aider plus longtemps. On rattela le carrosse, et on la conduisit avec ses deux serviteurs aux portes de Sens. Il faisait nuit; elle eut bien de la peine à se les faire ouvrir, et, à pied, gagna l'hôtellerie. La ville était en rumeur; six cents hommes s'armaient afin d'aller la délivrer, car son frère, M. Bonneau de Rubelle, était accouru à franc étrier avec un groupe d'amis réclamer main-forte du prévôt de Sens, pour assiéger Launay. Mme de Miramion se fit reconnaître, puis les forces lui manquèrent; la fièvre, le délire, s'emparèrent d'elle et sa pensée s'y abîma.

« Dieu me fit toutes ces miséricordes, a-t-elle écrit; il me donna un courage qui ne pouvait venir que de lui seul. Je fus malade à la mort, je reçus l'extrême-onction, je poursuivis en justice M. de Bussy pendant deux ans; puis je lui pardonnai en vue de Dieu. »

En réalité, les poursuites judiciaires vinrent de ses parents et alliés, indignés de cette insulte. Le parlement et la noblesse étant en guerre ouverte, un partisan du prince de

Condé n'avait pas beau jeu en justice. Le procès traîna plus d'un an. Mme de Miramion eût préféré moins de bruit autour de sa personne; elle refusa de déposer sous serment, et, dans ses déclarations, ménagea autant qu'elle put celui qui ne l'avait offensée que par suite d'une erreur et s'était montré respectueux envers elle. Mais les Bonneau et les Miramion, parlementaires jusqu'au fond de l'âme, n'étaient pas disposés à l'indulgence envers Bussy. Une intervention de Condé auprès du président Molé n'avait amené aucun résultat. Un trait généreux du coupable désarma ces animosités.

La veille de l'Épiphanie (1649), la crise entre la régence et le parlement étant arrivée à l'état aigu, Anne d'Autriche quitta de nuit le Palais-Royal et s'enfuit à Saint-Germain, emportant le petit roi. De ce palais abandonné, où la première nuit elle coucha sur de la paille, elle lança un édit reléguant le parlement à Montargis, et Condé se prépara à lui prêter main-forte. Bussy était dans Paris pour son procès; il eut grande hâte de s'en esquiver, quoique les portes fussent gardées, car il se sentait de bonne prise. Condé, qu'il rejoignit, l'expédia en Bourgogne chercher ses chevau-légers. Or, près de Melun, était situé le château de Rubelle, héritage paternel de Mme de Miramion. Bussy pensa que l'occasion serait bonne de se venger de ses ennemis, qui étaient ceux du roi, en profitant de la circonstance pour incendier Rubelle. Mais, quand il arriva avec ses cavaliers, son naturel chevaleresque reprit le dessus; il trouva une plus belle vengeance à protéger le domaine de la femme qui l'avait repoussé, et qu'il espérait peut-être gagner ainsi. Il y mit des gardes pour empêcher que les troupes royales n'y fissent aucun dégât ni aucun mal aux habitants. Les Bonneau et les Miramion ne voulurent pas être en reste de générosité; ils abandonnèrent le procès, imposant toutefois une condition destinée à assurer la tranquillité de la jeune femme. Le comte de Bussy dut s'engager sur l'honneur à ne jamais

se présenter devant elle, et à ne pas demeurer dans un lieu où il pourrait la rencontrer. Il fut fidèle à sa parole, et plus de trente ans se passèrent avant qu'il revît Mme de Miramion.

V

Toute la vie de Marie de Miramion devait être influencée par cette romanesque aventure. Sans cela, peut-être eût-elle cédé aux instances de sa famille et assuré un protecteur à sa fille en épousant le cousin germain de son mari, M. de Caumartin. Il habitait, comme elle, l'hôtel familial; les deux filles de M. de Choisy, Mmes de Miramion et de Caumartin, ne l'ayant jamais quitté. Elle le connaissait donc intimement et avait apprécié ses hautes qualités de cœur et d'intelligence. « Il était beau, bien fait, dit Saint-Simon, fort du grand monde, avec beaucoup d'esprit, obligeant et fort honnête homme. » Le meilleur ami de son cousin de Miramion, il l'avait sincèrement pleuré, et la jeune veuve savait qu'ensemble ils garderaient ce souvenir qui lui était cher, que l'enfant orpheline retrouverait un père en lui. C'était faire la joie de tous les siens que consentir à cette union, s'assurer à elle-même un heureux avenir, recommencer sa vie, qui ne pouvait être close à vingt ans. « Toute ma famille me pressait, dit toujours ce bref récit de son passé, écrit dans son âge mûr pour son directeur; il me fallut une grande force pour y résister; j'avais bien de la peine à prendre mon parti. » Le grand-père de Choisy comptait tellement unir ses deux enfants, qu'il avait déjà sollicité les dispenses à Rome. On n'attendait que le dernier mot de la jeune femme, et un jour son cousin, très tremblant, descendit près d'elle au jardin pour le lui demander. En ce jardin

parisien, dont les plates-bandes fleuries et les charmilles mettaient un coin de verdure dans le quartier du Temple, Marie de Miramion regardait jouer sa fille. L'enfant tendit les bras à leur parent, et ce fut en l'embrassant qu'il osa demander à la mère de la partager avec lui. Elle allait

Sainte Jeanne-Françoise Frémiot, baronne de Chantal, à l'âge de quinze ans.
(D'après le portrait original conservé à la Visitation de Dijon.)

répondre, et peut-être eut-elle un moment d'hésitation, quand soudain, fondant en larmes, elle ressaisit sa fille et s'enfuit.

Sa résolution était bien prise. Dieu avait parlé à son âme. Une vocation aussi décisive que la vocation religieuse s'était formée en elle pendant sa maladie; elle revenait à sa vraie voie. Après sa guérison et pendant le procès avec Bussy, elle avait demandé à aller s'enfermer quelques mois à la Visitation de la rue Saint-Antoine, maison de fondation

récente, et où devait l'attirer le souvenir de la révérende Mère de Chantal, cette autre veuve consolée par Dieu seul, qui y était venue quelques années avant, un mois avant de mourir.

Ces séjours dans les monastères, sortes de haltes pour se reprendre, pour se reposer quelque temps d'une vie trop mondaine, étaient fréquentes à cette époque. Marie de Miramion retrouvait en outre, parmi les religieuses, des jeunes filles qu'elle avait connues brillantes et fêtées. Elle aussi, le cloître l'attirait; elle rêva « de se faire carmélite dans quelque province éloignée où elle fût inconnue ». Mais elle n'était pas arrivée à ce degré d'héroïsme surhumain qui fit passer sainte Jeanne de Chantal par-dessus le corps de son fils. Et quand ses frères, au bout de trois mois, vinrent la réclamer, quand M. de Choisy la supplia de redevenir la lumière de ses derniers jours, quand surtout elle pensa qu'il lui faudrait renoncer à revoir sa fille, qui lui avait tant manqué, elle ne put rompre tant d'attaches chères et nombreuses, et vint reprendre sa place au foyer de famille.

Tels étaient son jugement précoce, sa bonté, son élévation morale, que cette place se trouvait fort importante. Elle était le conseil accoutumé de ses frères, qui l'admiraient et la prenaient pour arbitre; la vraie tutrice de sa fille, dont elle dirigeait toute l'éducation et gouvernait la fortune.

Une telle existence, utile, remplie, eût suffi à bien des femmes. Mme de Miramion voulut plus. Pour couper court aux demandes en mariage, pour s'établir ouvertement une existence à part et savoir au juste ce que Dieu réclamait d'elle, car son cœur n'avait pas encore trouvé la paix que donne une résolution précise, elle décida de faire une retraite auprès de Mlle Le Gras, sous la direction de « M. Vincent ». Saint Vincent de Paul, alors renommé pour sa science des âmes et directeur d'Anne d'Autriche, voyait s'agenouiller à son confessionnal beaucoup de femmes de la cour qu'il

menait, non sans sévérité, dans le chemin de la vie chrétienne.

Mademoiselle Le Gras (comme on disait alors, quand le rang du mari ne donnait pas droit à l'appellation de « Madame ») était cette admirable Louise de Marillac qui, depuis plus de vingt ans, sanctifiait, elle aussi, son veuvage par une pieuse activité de vertus et d'œuvres multiples, tout en groupant autour d'elle les premières Filles de la Charité. Il y avait entre elle et Marie de Miramion de telles ressemblances, qu'il semble surprenant qu'elles ne se fussent pas encore rapprochées. Mais il faut songer que la dernière était alors toute jeune, et l'autre une femme déjà mûre, absorbée par des soins sans nombre. Deux de leurs amies communes, les présidentes de Lamoignon et de Nesmond, étaient enrôlées dans cette association des *Dames de Charité,* récemment créée par Vincent de Paul pour concentrer les efforts et la bonne volonté des femmes de tout rang, en leur donnant un but défini. Chaque paroisse avait les siennes : bourgeoises et grandes dames, confondues dans un même zèle. La duchesse d'Aiguillon, la nièce de Richelieu, s'y était jetée de tout son pouvoir, et avait obtenu l'évangélisation de la paroisse Saint-Sulpice, où se trouvait son vaste hôtel, paroisse si mal habitée, si misérable, si peuplée des pires vauriens de la capitale, dans les ruelles infectes qui serpentaient autour de sa pauvre église, que M. Vincent avait tout d'abord déclaré que prêcher en cet endroit « serait jeter aux animaux le pain de la grâce ». La duchesse s'était tant employée, qu'une première mission avait eu lieu; puis on avait envoyé comme curé, pour convertir cette population vraiment païenne, M. Olier, un jeune prêtre missionnaire de haut mérite, — le futur fondateur du séminaire Saint-Sulpice, — dont la mère, très fière et de bonne naissance, s'était révoltée contre l'idée d'une pareille cure pour son fils. Il avait fallu que la duchesse d'Aiguillon, avec les

Dames de charité, allât solliciter le consentement de l'altière vieille femme, en attendant qu'une splendide église s'élevât à la place de l'humble demeure divine qu'elle dédaignait.

Mme de Miramion avait d'avance sa place marquée dans cette pieuse confrérie, et sa jeunesse l'avait seule sans doute empêchée jusque-là d'en faire partie. Dans l'indécision où elle était, ce qu'on lui dit de Mlle Le Gras lui parut le salut. Les Filles de saint Vincent, vouées au soin des pauvres, venaient de se transporter du modeste logis de la rue des Bernardins, berceau de leur ordre, dans une maison plus vaste, proche du prieuré de Saint-Lazare, dont les missionnaires de Vincent de Paul devaient recevoir leur nom de Lazaristes. Les Dames de charité demandèrent à y faire des retraites, et leurs largesses vinrent en aide à la communauté naissante, composée surtout de filles pauvres, recrutées dans le peuple. Marie de Miramion fut parmi celles qui profitèrent aussitôt de cette organisation nouvelle, et M. Vincent voulut inaugurer cette première retraite en la prêchant lui-même.

Mme de Miramion dit elle-même que « Mlle Le Gras la reçut à bras ouverts ». Entre ces deux femmes, l'une à la fin de sa vie méritante, abritant, sous les modestes coiffes noires que portaient alors les Filles de la Charité, son visage intelligent et ses yeux clairs qui avaient regardé toutes les souffrances humaines; l'autre, dans sa beauté rare, son costume sévère, mais riche, de grande dame, sa jeunesse en plein épanouissement, il y eut l'étincelle électrique d'une subite sympathie. Sans parler, leurs âmes se comprirent. La fondatrice se rappela les luttes intérieures qu'elle-même avait souffertes avant et après son veuvage, et ouvrit son cœur tout grand à cette créature si jeune qui se débattait encore et n'avait point atteint l'heure de la grande paix, « cette paix de jour de sabbat, cette paix qui n'a point de déclin[1]. »

[1] Saint Augustin.

C'était la nuit du 18 janvier. Mme de Miramion, en retraite depuis trois jours, dormait dans sa cellule, quand il lui sembla qu'une main, la touchant à l'épaule, la forçait à s'éveiller, si bien qu'elle pensa qu'une sœur venait l'appeler pour l'office matinal à la chapelle. Elle ouvrit les yeux, et crut voir la chambre pleine de lumière; en même temps une voix mystérieuse s'élevait dans son âme, une lumière s'y faisait, plus éblouissante encore; elle ne doutait plus, n'hésitait plus : vouer sa vie à Dieu seul, dans le chemin où il voudrait la conduire, se lier par une promesse formelle qui l'engagerait toute à son service. « Ne cherche plus ma volonté, avait dit la voix, et n'en sois plus en peine; je t'assure que je te veux tout entière, sans partage; ton cœur n'est pas trop grand pour moi. » Elle s'ouvrit de cette révélation à saint Vincent de Paul, qui avec son coup d'œil sûr lui affirma qu'elle n'était pas appelée à être religieuse, mais qu'elle devait faire des vœux obligeant sa conscience, et mener dans le monde une vie de retraite et de bonnes œuvres. Il discernait en elle les qualités bien féminines qu'il avait cherchées en prenant des femmes pour ses premières et meilleures collaboratrices : l'abnégation de soi, l'instinct du dévouement, et aussi l'entente pratique des détails, le zèle dans les petites comme dans les grandes choses. Cette jeune veuve, presque une enfant par l'âge, allait devenir, et très rapidement, une des grandes influences de son temps pour le bien.

Avec la double vue des saints, le vénérable prêtre qu'on devait nommer bientôt le Père de la patrie, quand il aurait nourri des populations entières périssant des misères causées par la guerre civile, M. Vincent, lut tout cela sous ce front blanc, dans ces yeux purs et dociles aux volontés du Ciel. Et il la renvoya dans sa famille, au milieu des siens, lui disant que sa place était là.

Mais elle voulut élever entre elle et le monde une bar-

rière, témoigner à tous les yeux de sa vocation spéciale. Dès son retour, elle fit présent autour d'elle de tout ce qu'elle possédait de précieux en meubles, en bijoux, en vêtements. Depuis la mort de son mari elle portait le deuil, et ses robes n'étaient plus aucunement ornées de ces riches broderies d'or et d'argent dont se couvraient les vêtements des femmes et même ceux des hommes. Mais elle les fit plus simples encore, substitua aux soies épaisses, aux lourds brocarts, de simples étoffes de laine « qui, malgré tout, avaient bonne grâce sur elle ».

« Cependant elle n'était pas tout à fait morte au monde, » nous dit son cousin et biographe, l'abbé de Choisy, dans une Vie de Mme de Miramion écrite après sa mort avec les souvenirs personnels qu'il gardait de cette âme sainte, dont il avait côtoyé de si près la vie. Il lui restait un goût minutieux pour le soin de sa personne. Elle parfumait ses belles mains blanches et délicates, sa chevelure opulente dont elle était fière. Sous sa simplicité, elle gardait pour le beau linge et la fine toile un goût analogue à celui d'Anne d'Autriche, à laquelle Mazarin disait que son purgatoire consisterait à coucher dans des draps de toile de Hollande. Elle passait ainsi trop de temps à sa toilette, et, tout au fond d'elle-même, une secrète idolâtrie de sa beauté se cachait sous ces soucis excessifs qu'elle en prenait.

Puis une autre faiblesse de femme jeune et élégante lui demeurait : le penchant pour les beaux meubles, les tapisseries d'un si artistique effet, donnant aux vastes appartements d'alors cet air de grandeur un peu sévère qui caractérise les styles Louis XIII et Louis XIV. C'était un luxe fort répandu : les grandes dames, les bourgeoises même recevaient en riches atours, étendues sur leur lit, dressé comme un trône sous un baldaquin de soie brodé, recouvert d'une riche courte-pointe de dentelle, et monté sur une estrade dont les visiteurs devaient gravir les degrés. La chambre

à coucher était donc une des pièces principales du logis, et décorée avec une grande richesse. Mme de Miramion, si convertie qu'elle fût à une vie austère (qu'on songe qu'elle n'avait guère que vingt ans), ayant eu l'occasion de remeubler son appartement, tout en gardant ces couleurs de deuil dont se revêtaient alors jusqu'aux tentures, « fit faire pour sa chambre et son lit un ameublement en velours isabelle noir et blanc, qu'elle prit quelque complaisance à faire tendre avec goût. »

Le crime n'était pas grand, semble-t-il; mais son âme était appelée à s'élever fort au-dessus de ces frivolités. Un jour qu'on introduisait dans sa belle chambre « une personne pieuse pour qui elle avait grand respect », — un prêtre sans doute qui la dirigeait, — celui-ci dit avec froideur :

« Je ne croyais pas que la chambre d'une veuve chrétienne dût être si magnifique. »

Ce fut assez pour la détacher de ces choses secondaires et la porter plus haut. A son bel ameublement elle substitua un drap gris tout uni, se dépouilla peu à peu des objets auxquels elle tenait encore d'un attachement trop terrestre, et, dans un élan vers la perfection, fit couper ses beaux cheveux sous prétexte que leur poids la fatiguait, imitant en cela le sacrifice symbolique qui précède l'entrée au cloître, religieuse par le désir et l'abnégation de tout.

« Dès lors elle passa ses matinées chez les pauvres honteux de la paroisse, pansant les blessés et même les teigneux. Souvent, l'après-dîner, elle allait à l'Hôtel-Dieu visiter les malades et les assister. » Outre cela, elle catéchisait des enfants pauvres, descendait chaque semaine dans les prisons de Paris encombrées de condamnés politiques, réduits à des conditions d'atroce dénuement que nous ne pouvons nous imaginer, et, achevant ainsi d'accomplir les sept œuvres de miséricorde, elle leur portait des secours et des consolations. Et, dans son activité infatigable, elle ne négligeait

aucun devoir pour ces tâches de surérogation, élevait sagement sa fille, administrait ses biens, s'occupait de ses vieux parents, avec qui « elle vivait en grande union ».

Pour soutenir sa volonté et s'aider à accomplir de si multiples travaux, elle s'était tracé une sorte de règlement qui a été conservé, et qui témoigne d'un rare sens pratique à côté d'une mystique ferveur :

« ... Me supporter moi-même dans mes défauts, et encore plus mon prochain ; le reprendre doucement et avec charité, ne lui point faire de peine quand je pourrai l'éviter...

« Me faire obéir en priant plutôt qu'en commandant; recevoir les services qu'on me rend comme une charité qu'on me fait...

« Songer à mettre mes affaires temporelles en bon état, écrire tout, *payer tout à mesure,* retrancher quelque petite chose dans mon ménage, être fort économe.

« Ne point chercher ma consolation et mon goût; agir par foi et chercher Dieu seul, attendre tout de Dieu comme si je ne pouvais rien, et travailler comme si je pouvais tout... »

Ces dernières lignes furent le mot d'ordre de sa vie, et il est étrangement fortifiant pour l'âme.

VI

Pendant que Marie de Miramion abritait ainsi sa nouvelle ferveur dans l'hôtel de Choisy, que la mort des grands parents n'allait pas tarder à lui faire quitter, Paris était le siège des discordes civiles. Quand on lit le récit de la Fronde, cette guerre romanesque, pendant sa seconde partie surtout, avec ses épisodes plaisants, dans les Mémoires de Mlle de Montpensier ou ceux de Mme de Motteville, on n'en voit pas assez une des plus graves conséquences, qui fut une

misère affreuse et presque sans remède, s'étendant de l'Ile-de-France ravagée, saccagée par les armées des deux partis, jusqu'aux plus lointaines provinces. A notre époque de com-

Pendant la Fronde.

munications et par là de secours faciles, la famine n'est guère qu'un mot; c'était alors une très sinistre réalité : « Il y avait plus de cent mille mendiants à Paris. » Le beurre valait vingt sous la livre; le pain de ménage de quatre livres, un écu; le bœuf, trente sous, etc. Or il faut quadrupler ces prix

pour en avoir la valeur réelle, correspondante à l'argent d'aujourd'hui.

Le parlement, à Pâques 1652 et les deux années suivantes, dut, par une ordonnance, faire remise des loyers à tous les locataires, réduits à l'impossibilité de payer. Pour comble de maux, la peste, qui ravageait les villes environnantes, Saint-Quentin, Étampes, etc., gagnait Paris. L'Hôtel-Dieu ne suffisait pas à recevoir les blessés. Saint Vincent de Paul, avec son armée de missionnaires, opéra alors des merveilles, secourant les pestiférés, ensevelissant les morts, dont les nombreux cadavres contagionnaient les campagnes, se faisant pourvoyeur public. Mais, pour nourrir le peuple de Paris, il avait une seconde armée auprès des Filles de Mlle Le Gras, encore peu nombreuses, et que déjà on envoyait, comme des soldats dociles à la consigne, aux postes les plus périlleux. Cette seconde armée, c'étaient les Dames de charité dont nous avons parlé.

En effet, il ne suffisait pas du dévouement et des efforts personnels, il fallait de l'argent, et les Dames de charité étaient d'infatigables quêteuses. « Je sais, leur écrivait saint Vincent de Paul, que vous avez fait des charités, lesquelles seraient grandes, non seulement en des personnes de votre condition, mais en des reines. Les pierres le diraient si je me taisais. » La présidente de Lamoignon, qui meurt à la tâche; la présidente de Herse, d'autres encore, sont, « sous sa conduite, prêtes à faire l'impossible. »

Un magistrat, M. de Bernières, imagina d'imprimer et de répandre, — premier essai du pouvoir de la presse, — à de nombreux exemplaires, des *Relations* sur l'état des diverses provinces; chaque numéro portait à la fin le nom et l'adresse des dames qui recevaient les aumônes. Celui de Mme de Miramion y paraît auprès de ceux de MM^es^ Fouquet, les amies de sa tante Bonneau, des Lamoignon, des Nesmond, des Nicolaï : toutes ces femmes de grands magistrats qui compo-

saient sa société. Mais elle est encore trop jeune pour figurer autrement qu'au second rang et prendre l'initiative. Elle la suit toutefois avec sa générosité naturelle, et quand un élan subit, parti de la cour, où Anne d'Autriche, à la lecture des *Relations,* a donné spontanément des pendants d'oreille de dix-huit mille livres, entraîne beaucoup de femmes à jeter leur argenterie et leurs bijoux dans le creuset de l'aumône, Marie de Miramion vend un collier de perles splendides, souvenir de ses noces, qu'elle gardait pour sa fille, vend sa vaisselle d'argent, et arrive « à faire distribuer aux pauvres plus de deux mille soupes par jour ». Ce sont déjà les « fourneaux économiques » qu'on établit dans plusieurs endroits de Paris, et pour lesquels se font des échanges de recettes ingénieuses entre ces âmes charitables qui, dans la disette de viande et de pain, sont souvent bien embarrassées.

Il y avait aussi cette œuvre si chère entre toutes au cœur de saint Vincent de Paul, qu'elle est restée sa caractéristique, et que la piété et l'art ne l'ont plus représenté que des enfants entre les bras. Fondée quelques années avant, l'œuvre des Enfants trouvés avait obtenu l'appui de la reine Anne, qui leur avait fait présent de son château de Bicêtre. Mais les désastres dont nous avons parlé en avaient trop accru le nombre; on ne pouvait plus les nourrir, eux ni les sœurs qui en prenaient soin. Mlle Le Gras, aux abois, se demandait ce qu'elle allait faire de ces petits êtres, et son grand zèle se plaignait amèrement des Dames de charité, que l'on sent débordées par une semblable situation. « Faites-nous la charité, mon très honoré père, de nous mander si nous pouvons en conscience mettre ces enfants en état de mourir. » A quêter encore et toujours la cour et la ville, on épuisait les bonnes volontés. De désespoir, saint Vincent se résolut enfin à convoquer une assemblée générale en décembre 1649. Mme de Miramion, qui venait d'être nommée

trésorière de sa paroisse, Saint-Nicolas-des-Champs, assista sûrement à cette réunion et entendit ce discours familier et émouvant dont la péroraison a été tant citée, mais dont certains arguments demeurent à toute époque ceux de la charité chrétienne et lui ont fait accomplir tant de miracles : « Or, mesdames, vous êtes engagées. L'entreprise que vous avez faite l'a été après délai, après essai, pour de bonnes raisons de religion et de charité : ces raisons sont toujours demeurantes. Qu'est-ce qu'on objecte? La nécessité du temps qui appauvrit chacun, de sorte, dites-vous, qu'on ne peut que vivoter, rien de plus. Je réponds, mesdames, que vous ne serez pas incommodées. Vous êtes cent : quand chacune de vous s'efforcerait de cent livres, c'est plus qu'il ne faut. Si cinquante le faisaient et les autres de quelque chose, cela suffirait avec ce qu'on a déjà. — Mais je n'ai point d'argent!... — Hélas! combien de nigoteries a-t-on au logis, qui ne servent à rien! Telle dame, ces jours-ci, a vendu ses joyaux pour nourrir un malheureux... Enfin, que direz-vous à l'heure de la mort, quand Dieu vous demandera compte de cet abandonnement? »

On sait que les Dames de charité, émues jusqu'au fond de l'âme, sauvèrent l'œuvre à tout prix et à grand'peine. Mme de Miramion, dont ces enfants touchaient le cœur profondément maternel, fit beaucoup pour eux. Pourtant que d'inquiétudes, de soucis personnels devaient la dominer, dans ce Paris sous les murs duquel se battirent bientôt Turenne et Condé! Du fond de l'hôtel de Choisy, elle entendit en tremblant le canon du combat du faubourg Saint-Antoine, et put voir les troupes de Condé, rejetées dans la ville, traverser les rues de son quartier. Paris s'insurgeait enfin contre les princes, qui continuaient la guerre et appelaient l'étranger à leur aide; il était las de souffrir. Des voix nombreuses réclamaient la paix. Dans le monde parlementaire de Mme de Miramion, la surexcitation était grande depuis cette

séance du 25 juin où les magistrats avaient dû fuir de leurs salles envahies pour n'y plus rentrer. Après l'insurrection du 4 juilllet, la bataille et le massacre dans l'hôtel de ville pillé, à demi incendié, l'imagination conçoit sans peine, en se reportant à de tristes souvenirs contemporains, ce que dut éprouver d'indignation et de frayeur la partie sensée de la population parisienne. Est-ce à cela qu'il faut attribuer la mort successive, quelques mois après, de toutes ces vieilles gens que Mme de Miramion entourait de ses soins : son beau-père et sa belle-mère d'abord, puis l'aïeul, M. de Choisy, qui s'éteignit, comme les autres, entre ses bras?

Le retour du roi et l'éloignement de la guerre ne devaient pas faire cesser la misère. Pendant plusieurs années encore, les Filles de la Charité iront chercher, dans les provinces où l'on se bat, les blessés et les malades; pendant plusieurs années, les *Magasins charitables,* création ingénieuse du conseiller Duplessis-Montbard, fonctionnent, alimentés surtout par la générosité des marchands de Paris. Des chariots vont de maison en maison recueillir les offrandes; des bateaux transportent les dons, vêtements, aliments, ustensiles de toute nature, dans la banlieue parisienne. Chaque village est sous la tutelle spéciale d'une Dame de charité qui y possède quelque domaine. Le miracle de la multiplication des pains se renouvelle : un tonneau de sel où l'on puise sans cesse demeure toujours plein. Chaque corporation tient à honneur d'apporter à cet entrepôt charitable le produit de son métier, et, à côté des commerçants, les dons individuels sont nombreux. Une nouvelle feuille : *le Magasin charitable,* a été créée pour en tenir état. Nous y voyons que Mme de Miramion donne sa vaisselle « aux riches armes burinées », et auprès d'elle, la relation, fidèle à noter cet élan admirable où le cœur de Paris, toujours le même quand il s'agit de misère, se retrouve chez les plus petites gens, parle d'une pauvre femme qui un jour offrit ses souliers et retourna chez elle

pieds nus, répondant, sur la réflexion qu'on lui faisait de sa pauvreté, « qu'elle donnait son meilleur parce qu'elle donnait à Dieu. » Marie de Miramion dut envier cette simple de cœur.

VII

Ces fatigues peut-être, ces émotions diverses, le souci de la santé de sa fille qui grandissait très frêle, sans gaieté d'enfant, causèrent vers cette époque, à Mme de Miramion, une grave maladie qui l'obligea à aller se soigner aux eaux de Bourbon, alors si fréquentées. C'est la seconde partie de sa vie : elle vient de voir la mort de près et garde, elle le sait, un mal inguérissable, dont la Providence suspendra la marche pour lui laisser de longues années de fécond labeur. Elle est chef de famille plus que jamais, ayant à son tour une maison à elle où ses frères, sauf l'aîné, marié, habitent sous son toit « dans une très douce union ». Sa fille grandit, élevée avec un soin rare, habituée de bonne heure à ce zèle pour les pauvres qui est la vie même de Marie de Miramion, et entendant dire que « le chemin des hôpitaux est le chemin du ciel ». Cette mère qui nous semble si austère est infiniment tendre, développant chez l'enfant l'esprit d'initiative, ne lui commandant rien sans lui en dire la raison, écoutant ses petites confidences, et sachant jusqu'à la moindre pensée de cette âme toute neuve.

Marguerite de Miramion, n'ayant pas la vocation religieuse, est destinée à vivre chrétiennement dans le monde et à s'y marier suivant son rang. Sa mère lui fait donner, pour qu'elle puisse y paraître, ces leçons de danse, ou plutôt de bonne grâce, qui jouaient un si grand rôle dans l'éducation des jeunes filles de ce temps. Puis, quand elle est en

âge, à quatorze ans, elle lui fait faire ses débuts chez leur tante, la comtesse de Choisy, dont le mari avait été chancelier du duc d'Orléans. C'était une des femmes les plus brillantes, les plus spirituelles de cette société incomparable, amie de la princesse de Montpensier, et chez qui Louis XIV, adolescent, allait passer des heures afin d'acquérir, par sa conversation, les manières et l'esprit d'un « honnête homme », selon l'expression d'alors pour caractériser la parfaite éducation.

Cette apparition de la mère et de la fille fut un événement. Depuis des années on n'avait pas vu Mme de Miramion dans les salons; et l'opinion générale s'accorda pour trouver que la beauté superbe de ses trente ans éclipsait la jeune grâce de sa fille. Mlle de Miramion était cependant charmante, d'un type tout différent, petite et frêle, brune aux yeux noirs et au teint très blanc, avec une figure piquante et des traits fins. Un portrait la représente ainsi, parée de son habit de cour de brocart blanc, d'une écharpe de soie verte et d'admirables perles dans les cheveux, au cou, aux oreilles. C'est bien « la jeune merveille » dont parlent les chroniqueurs mondains, les gazettes rimées de l'époque, empressés à célébrer cette riche héritière.

On la voyait à la cour, au bal, jamais au théâtre, que sa mère jugeait dangereux, mais très souvent à ces « concerts de dévotion », mis à la mode par le roi lui-même, et que donnaient, dans les chapelles de couvents, les plus célèbres musiciens, à la suite d'un sermon de quelque prédicateur en renom. Rien n'est nouveau, comme on voit. Les gentilshommes de la cour avaient donc occasion d'admirer la « jeune merveille », et les demandes en mariage les plus flatteuses arrivaient chaque jour, transmises par des amis ou des parents. Mme de Miramion, d'un esprit trop juste pour ne pas penser qu'une mère a le droit de conseiller le jugement de sa fille en pareille matière, mais non de s'y substituer, communiquait

toutes ces propositions à la principale intéressée, les discutait avec elle, mais rien ne fixait leur choix. « Ni la vanité ni le faste de l'épée ne les possédait. » Mère et fille rêvaient sans doute ce que la première avait trouvé dans son trop court mariage : l'union intime des pensées et des volontés. Le jour où le président de Lamoignon vint solliciter pour son neveu, le conseiller de Nesmond, elles n'hésitèrent plus.

C'était, en effet, le parti idéal, apparentant deux familles que liait depuis longtemps l'amitié. Mlle de Lamoignon et Mme de Nesmond étaient de si longue date les amies et les associées de Mme de Miramion dans ses œuvres, qu'on s'étonne que ce mariage n'eût pas été, comme tant d'autres alors, un projet arrêté dès l'enfance des futurs. Mêmes traditions de piété austère, même vieille noblesse parlementaire; on ne voit, pour avoir retenu les Lamoignon, qu'une inégalité de fortune, celle de la jeune fille, avec les revenus accumulés depuis la mort de son père, étant énorme. Le fiancé, quoique déjà magistrat sérieux et travailleur, se montrait d'humeur aimable et disposé à se plier aux goûts d'une fiancée élevée par une mère d'un tel mérite. Mlle de Miramion, au lieu de pierreries et de bijoux, dont elle avait d'héritage un trop grand nombre, demanda qu'on mît dans sa corbeille vingt-quatre mille francs, qu'elle distribua aux pauvres de Paris, et dont les hôpitaux eurent leur large part.

VIII

La nouvelle mariée, selon l'usage presque invariable, quittait sa mère pour aller habiter chez les parents de son mari. Mme de Miramion se trouvait seule, avec le vide que lui laissait cette enfant, jusque-là sa principale raison de vivre. Sa tâche terminée, la nostalgie du cloître, qui avait dominé

sa jeunesse, la ressaisit. C'était le Carmel de la rue Saint-Jacques, ce Carmel peuplé alors de tant de nobles et grandes âmes de femmes, qui l'attirait irrésistiblement. La supérieure,

Mme de Miramion.

Judith de Bellefonds, mère Agnès de Jésus-Maria, une haute intelligence, une correspondante de Bossuet, était son amie. Et cependant, toute la première, elle lui conseilla de réfléchir, de consulter son entourage, son directeur, et aussi M. Vincent, avant de prendre cet irrévocable parti.

Le saint fondateur était alors bien âgé, ne quittant plus

guère sa chambre que pour dire sa messe. Les confréries de Dames de charité n'entendaient plus sa parole simple et vibrante. Quelques mois avant Mme Le Gras avait achevé sa vie de pieux labeurs, continués jusqu'au bout, disant à ses religieuses, au départ : « Adieu, mes sœurs; ayez bien soin du service des pauvres. » Vincent de Paul lui-même n'avait plus que peu de jours à vivre, et son suprême conseil prit ainsi sur ses lèvres quelque chose d'une révélation de cette autre vie où habitait déjà sa pensée. Il dit à Mme de Miramion ce que d'autres amis éclairés et sages lui avaient déjà affirmé, que sa nature active, sa capacité pour les affaires, son zèle à se dépenser, ne la désignaient nullement pour la vie contemplative; qu'elle ferait plus de bien dans le monde que derrière les grilles du Carmel, et qu'en sacrifiant le penchant qui l'y portait, elle répondrait aux desseins de Dieu sur elle.

Cette voix autorisée, prête à s'éteindre, avait tranché la question. Bien des fois encore, et jusqu'à la fin de sa vie, Marie de Miramion regrettera de ne pas être religieuse; plus jamais elle ne pensera à le devenir. Elle sera fondatrice, sans revêtir l'habit de ses filles; elle personnifiera, pour son temps et le nôtre, la puissance de l'initiative individuelle; car, à la place de saint Vincent de Paul disparu, cette femme va se faire, nous l'avons dit déjà, la grande aumônière du XVIIe siècle.

Elle était comme créée pour cette tâche, tenant par sa parenté et ses relations à des milieux divers, les plus mondains et les plus graves. Elle était douce, elle était humble; mais elle était tenace et, comme nous dirions aujourd'hui, *pratique*. Au plus haut degré elle possédait l'amour de l'ordre, et, ne laissant rien à l'imprévu, disposait des moindres minutes de son temps, ce qui seul fait comprendre comment elle put venir à bout de tant de choses. De plus, quoiqu'il lui en coûtât, solliciter les autres étant plus pénible

que de donner du sien, car, disait-elle un jour, — mot qui trouvera un écho dans le cœur de nombre de quêteuses : — « Il faut bien aimer Dieu pour faire ce métier-là ; » comme sa fortune, quoique fort belle, ni aucune fortune, n'eût pu suffire à ce qu'elle entreprenait, elle sollicitait ses amis.

Elle allait d'abord à une autre femme d'œuvres, la duchesse d'Aiguillon, héritière des grands biens de son oncle Richelieu. Ensemble elles soutenaient la Propagation de la Foi et envoyaient au Siam un groupe de missionnaires, dont le chef, l'évêque d'Héliopolis, était un allié de Mme de Miramion. La duchesse d'Aiguillon, bien revenue de cette puissance dont elle avait usé surtout pour le bien, au temps où on la surnommait jalousement « la princesse nièce », passait désormais son temps « à distribuer ses richesses, sans se mettre en peine d'en jouir ». Première présidente des Dames de charité, son hôtel du Petit-Luxembourg ne s'ouvrait plus qu'aux œuvres de bienfaisance : les salons en étaient transformés en ouvroirs d'ornements d'église, en pharmacies, en bureaux de secours. La duchesse, achevant comme tant de femmes de son temps, par une noble et sainte vieillesse, une vie qui n'avait jamais été d'ailleurs bien frivole, s'en allait à pied, chaque jour, dans la boue de Paris, chercher les misères cachées, soutenir les agonies ; et, afin de se reposer, elle s'arrêtait dans la maison de refuge que venait de fonder son amie, pour servir et évangéliser les filles qu'on y recueillait. Cette association de deux femmes fortes devait produire de grandes choses, car il n'est rien dont ne viennent à bout des volontés persistantes unies pour le bien. La mission du Siam, le séminaire qu'on y créa, ne cessèrent de ressentir les effets de cette protection lointaine, par des envois en argent et en nature qui les faisaient vivre. Les ambassadeurs siamois, dont le cortège, en 1684, excita la curiosité de Versailles, témoignèrent du prestige que le nom de la France avait acquis,

grâce aux travaux des missionnaires, dans ces pays alors presque inconnus d'elle.

Après Mme d'Aiguillon, l'un des appuis constants de Mme de Miramion était cette délicieuse princesse de Conti, une des nièces de Mazarin, dont le grand Condé disait que « si une bergère avait ses vertus, il n'hésiterait pas à la marier à son fils ». Destinée à mourir jeune, d'une mort foudroyante, elle avait, bien peu d'années après son mariage, suivi son mari dans la voie d'une piété austère et d'une inépuisable charité.

Il s'agissait de sauver l'Hôpital général, prêt à fermer, faute de ressources; l'Hôpital général, cette étonnante création de Mme d'Aiguillon, guidée par saint Vincent de Paul, qu'aucun gouvernement n'a jamais tentée depuis, et qui, sur les vastes terrains où est aujourd'hui la Salpétrière, avait fait surgir une vraie ville pour y recueillir tous les miséreux, les vagabonds, les affamés de Paris, leur donner du travail, les moraliser et supprimer ainsi la mendicité des rues. Il y avait là des asiles pour les vieillards, les incurables, les jeunes filles abandonnées, que gouvernaient les fils et les filles de Vincent de Paul. Mme de Miramion ne voulait pas laisser périr cette œuvre de celui qui avait été son père spirituel; elle combattit pour cela de toutes ses forces. Mme de Conti lui remit d'un seul coup cent mille francs, ajoutant avec sa grâce exquise : « N'en parlez point, madame, je suis heureuse que Dieu se serve de moi pour sauver la vie à tant de personnes. » Cette même princesse de Conti, toujours quêtée et n'ayant plus d'argent, donnait son plus beau collier de perles, en étouffant un soupir de regret, revanche de la femme sur la sainte.

Ce fut enfin, plus tard, une autre personne, que Marie de Miramion avait connue pauvre et aidée de tout son pouvoir. Celle-ci ne l'oublia pas, arrivée à « cette situation unique dans le monde où il n'y en a jamais eu et il n'y en aura jamais

de pareille[1]. » Mme de Miramion avait contribué à faire obtenir une pension d'Anne d'Autriche à cette jeune et belle Mme Scarron, que nous retrouvons difficilement sous les coiffes respectables et l'air un peu compassé de Mme de Maintenon. Si parfois ce mot caractéristique lui échappa : « Mme de Miramion a un zèle indiscret, » elle savait pourtant apprécier le mobile et le but de ces demandes incessantes, qu'elle accueillait toujours. Par son influence, « le roi eut toujours pour Mme de Miramion (c'est Saint-Simon qui parle) une grande considération, dont son humilité ne se servit qu'avec réserve et pour le bien des autres, ainsi que de celle que lui témoignèrent toute sa vie les ministres, les supérieurs ecclésiastiques et les magistrats publics.

Une autre eût abusé de ce pouvoir; au lieu de cela, elle ne demandait que le nécessaire, avec ce tact et cette dignité innés en elle, mais avec des paroles si vives, si touchantes, si persuasives, qu'il semblait que l'esprit de Dieu parlât par sa bouche. L'exemple partant de haut, princes du sang, grands seigneurs, puis la finance et le commerce, jetaient leur or dans sa bourse de quêteuse, toutes les fois qu'il y avait une œuvre à fonder ou à empêcher de périr.

Les énumérer serait presque monotone, la charité se répétant comme la souffrance. Asile de pénitentes, ouvroirs de jeunes filles, hôpitaux de province, fournaux économiques, où, pendant la distribution des soupes, on faisait aux pauvres qui attendaient une instruction familière « pour nourrir leurs âmes en même temps que leurs corps » ; maisons de retraites pour les femmes de toutes conditions, séminaires, secours aux pauvres sous maintes formes diverses ont occupé cette existence de dévouement. La famine de 1694 la trouva aussi vaillante à soixante-cinq ans que lorsque, toute jeune, sous la Fronde, elle apprenait, à l'école de saint Vincent de Paul,

[1] Mme de Sévigné.

quelles sont les ressources inépuisables de la charité chrétienne. Mais une œuvre lui prit tout spécialement l'âme; et la population parisienne le sentit si bien, qu'elle donna spontanément aux Filles de Sainte-Geneviève le nom filial de « Miramionnes ».

IX

L'Institut des Filles de Sainte-Geneviève n'existe plus; emporté par la Révolution, il n'a pas ensuite retrouvé, comme d'autres, assez de vitalité pour se reconstituer. Peut-être lui a-t-il manqué seulement quelque âme forte, héritière des qualités d'initiative de sa fondatrice. La chapelle réservée aux religieuses, en cette église Saint-Nicolas du Chardonnet, entièrement reconstruite dans le style riche et lourd du XVIIe siècle, grâce aux générosités et aux quêtes de Mme de Miramion, n'a gardé d'autre souvenir d'elle qu'une porte, aujourd'hui murée, par laquelle les sœurs y pénétraient directement du cloître extérieur, où aboutissait une allée de beaux arbres partant de leur jardin. Et l'on y cherche en vain la plaque de marbre blanc sous laquelle reposa le cœur de la bienfaitrice, pendant que son corps était enterré au dehors, dans le cimetière de l'église.

« Le goût de la retraite ne m'a jamais quittée, » avait-elle écrit. Malgré la maladie dont elle était atteinte, elle pratiquait les austérités du cloître le plus sévère, et reçut plusieurs fois dans sa maison des religieuses que la guerre chassait de leur couvent. Elle finit par réaliser son rêve secret : grouper autour d'elle quelques pieuses filles qui se consacreraient à l'éducation des enfants du peuple et au soin des pauvres et des malades. Un grand nombre de ces petites associations étaient suscitées alors par le besoin qu'on en avait; plusieurs

se fondirent ensemble, d'autres périrent faute de ressources. Mme de Miramion recueillit ainsi une communauté qu'elle mêla à la sienne sous le nom général de Filles de Sainte-Geneviève. Renonçant à la vie de famille, conservée jusqu'alors avec ses plus jeunes frères, elle acheta, pour les installer, deux maisons tout proche de celle qu'habitait sa fille, et qui garde encore l'inscription sur marbre noir : « Hôtel de Nesmond, » si amèrement raillée par Saint-Simon, suffoqué que la « robe » osât imiter ainsi les usages de la noblesse ; ce que Mme de Nesmond fit la première, et beaucoup d'autres à son exemple.

Mme de Miramion réalisait donc en partie son désir de vie religieuse. Élue supérieure perpétuelle de son Institut, quoi qu'elle fît pour l'empêcher, et bien qu'elle ne pût se lier complètement à la règle, elle l'observa du moins autant que le lui permettaient ses occupations du dehors. Elle apprit, ainsi qu'il était prescrit, à soigner et à panser les plaies, formant elle-même ses novices, surveillant les écoles gratuites et payantes, qui très promptement donnèrent une importance sérieuse à la congrégation. On demanda les Miramionnes en province, et les robes de laine noire, les coiffes de taffetas nouées sous le menton, par-dessus la guimpe monastique, y devinrent si populaires, que, bien après la Révolution, de vieilles femmes portaient encore ces « bonnets à la Miramion », en souvenir de leurs anciennes maîtresses.

C'est que ces coiffes s'étaient penchées sur toutes les souffrances, comme les blanches ailes des cornettes des Filles de la Charité. En 1673, les troupes évacuant la Hollande rapportèrent des germes de maladies contagieuses. Melun devint un foyer pestilentiel. Mme de Miramion avait son château proche de cette ville ; elle y accourut, quand tous ceux qui pouvaient fuir la fuyaient. Avec ses religieuses et des sœurs grises, elle organisa la résistance au fléau, la garde des malades laissés sans secours par leurs proches, sauvant leurs

âmes en les exhortant à bien mourir, quand elle se voyait impuissante contre leur mal. Pendant plus de deux mois, — sa vertu lui donnant de l'autorité partout, — elle fut le magistrat suprême, la raison et la volonté de cette population affolée; elle en sortit défaillante, mais avec une auréole au front. Et deux ans après, en 1675, lorsqu'eut lieu, durant un été de sécheresse, par les rues étroites du vieux Paris, tendues de tapisseries et de guirlandes, cette solennelle procession de la châsse de sainte Geneviève, réservée aux calamités publiques, Mme de Miramion et ses filles, escortant leur patronne la bergère, purent se dire qu'elles avaient bien mérité de celle qui, vivante et morte, guérissait les pestiférés et le « mal des ardents ».

« Savez-vous que c'est une belle chose que cette procession? écrit Mme de Sévigné. Tous les différents religieux, tous les prêtres des paroisses, tous les chanoines de Notre-Dame, et M. l'archevêque pontificalement, qui va à pied, bénissant à droite et à gauche jusqu'à la métropole. Il n'a cependant que la main gauche; et à la droite, c'est l'abbé de Sainte-Geneviève nu-pieds, précédé de cent cinquante religieux nu-pieds aussi, avec sa crosse et sa mitre, comme l'archevêque, et bénissant de même. Le parlement, en robes rouges, et toutes les compagnies supérieures suivent cette châsse qui est brillante de pierreries, portée par vingt hommes habillés de blanc et nu-pieds... »

Dans ce cortège, les Miramionnes ne sont pas mentionnées non plus que les Filles de saint Vincent; mais nous pouvons nous les représenter conduites par leur vaillante supérieure, car jusqu'à la fin de sa vie elle en conserva le titre et les fonctions, sans qu'on lui permît d'embrasser la vie religieuse. Le fait d'une supérieure séculière d'une congrégation n'était point alors chose inaccoutumée, et, lorsque mourut Mme Le Gras, il est dit dans sa vie que ses filles redoutèrent fort qu'on leur donnât pour les diriger

quelque grande dame. Saint Vincent de Paul les en préserva en faisant presque aussitôt élire une des sœurs. D'ailleurs, les austérités de Mme de Miramion, si excessives qu'on ne conçoit pas comment sa vie s'est autant prolongée, surtout avec le mal qui la minait sourdement, sa sainteté bien connue, les grâces intimes que Dieu lui faisait, lui donnaient aux yeux de sa communauté un prestige singulier.

Elle avait supplié qu'on lui permît de renoncer à son carrosse, luxe qu'elle ne trouvait pas conforme à l'humilité; l'archevêque de Paris, auquel elle s'était adressée en dernier ressort, lui avait démontré que ses chevaux lui servaient à gagner du temps et à courir plus vite où l'appelait quelque bien à accomplir. Sans cesse, dans ses méditations écrites, elle revient à cette nostalgie de la vie religieuse qui la possède; mais elle ajoute : « Mon esprit aime naturellement à entreprendre et à faire beaucoup. Dieu m'a toujours donné un cœur pour tout faire, ce qui m'a fait et me fait encore me défier de mes pensées. Depuis longtemps je désire la retraite et j'appréhende toujours de me trop dissiper, quoique j'aimasse à travailler pour Dieu. »

Un cœur pour tout faire : c'est toute Marie de Miramion! Et cette ardeur agissante, cette sympathie prête à s'épancher autour d'elle sur les déshérités de la vie, l'ont soutenue jusqu'à son dernier jour.

X

En l'empêchant de rompre complètement avec le monde, ceux qui la dirigeaient savaient le bien qu'y peut accomplir une femme de cette valeur, n'apparaissant que comme une vivante personnification de la charité. Elle n'y pensait seulement pas; elle allait, poussée par une inspiration intérieure,

dans les maisons en deuil, au chevet des mourants, dont la mort était douce et paisible si elle avait prié près d'eux. Ses amis l'appelaient pour se sentir protégés et soutenus par elle à ce moment effrayant pour les meilleures consciences, et qu'en ce siècle d'âmes hautes on abordait de front, vaillamment, humblement. Et Mme de Miramion acceptait la tâche douloureuse d'être la messagère chargée d'annoncer à ces malades proches de son cœur, ses frères, ses amies, les associés de ses travaux charitables, que l'heure était venue de se préparer au départ. Ainsi fit-elle près du président de Nesmond, père de son gendre, ce magistrat intègre qui mourut du regret d'avoir manqué à son devoir en ne récusant pas deux des juges de Fouquet; puis de sa femme, qui ne lui survécut guère. Et si la mort subite de son vieil ami le premier président Lamoignon ne lui laissa pas le temps d'arriver près de lui, elle lui prodigua ses prières et appela Fléchier dans la chaire de Saint-Nicolas du Chardonnet, pour l'oraison funèbre de cet homme de bien qu'elle avait toujours trouvé prêt à l'aider et réclamant en échange ses conseils. « Vous le savez, pieuse confidente de ses aumônes secrètes, » disait la voix du célèbre prédicateur, s'adressant à celle « qui lui rendait aujourd'hui les offices publics d'une sainte amitié », et il déclarait que Lamoignon avait donné aux pauvres le revenu entier de sa charge. Cette famille des Lamoignon, depuis sa jeunesse Marie de Miramion ne l'avait-elle pas vue toujours mêlée à sa vie, au bien qu'elle avait fait; liens du cœur qui sont plus que les liens du sang, et qu'elle avait d'ailleurs transformés en parenté, lorsqu'elle leur avait donné sa fille. Sans doute elle pensait à tout cela en écoutant avec émotion la parole élégante de Fléchier, qui, rappelant la fondation de l'Hôpital général, réveillait en elle le souvenir des travaux multiples, des efforts communs. Il ne lui restait plus de tout ce passé que son amie la plus chère, Mme de Lamoignon, qu'elle conserva dix ans encore, mais qui mourut

avant elle, la laissant la dernière de toutes ces femmes zélées qu'avait rapprochées et unies l'impulsion de charité donnée par saint Vincent de Paul.

Mme de Miramion était donc toute désignée pour recueillir la succession de son amie et devenir la distributrice des aumônes secrètes du roi. Louis XIV lui fit demander par Mme de Maintenon « de vouloir bien remplacer Mlle de Lamoignon dans cet emploi, et surtout dans sa confiance ». Depuis lors, quatre fois l'an, elle reçut les sommes destinées à ces royales charités et en disposa comme elle voulut, sans que le roi lui permît d'en rendre compte. Il savait bien quel usage judicieux et scrupuleux en serait fait. Mais par cela seul, et par l'accès constant qu'elle avait près de Mme de Maintenon, elle devint plus que jamais, dans cette société où elle ne faisait que passer, un personnage important, une vraie « mère de l'Église ».

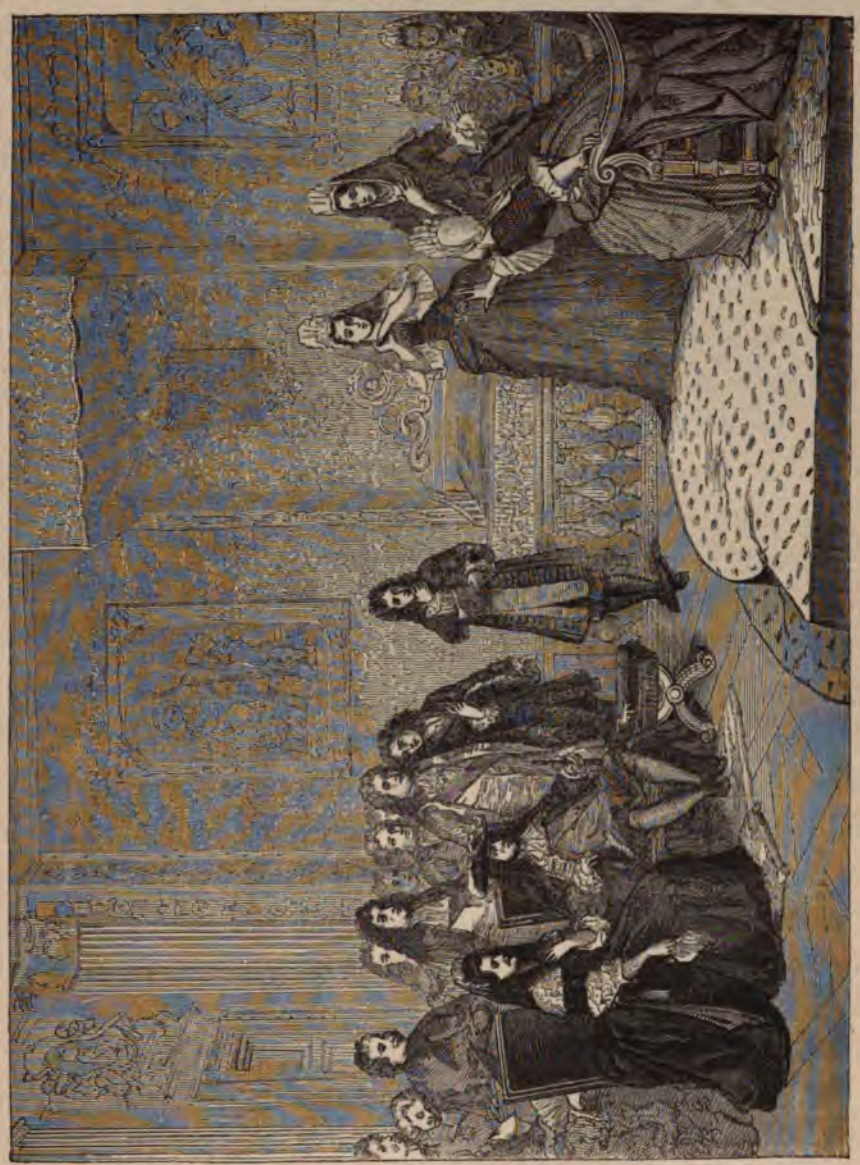
A la seconde représentation d'*Esther*, consacrée aux personnes pieuses, Mme de Miramion est invitée avec le Père de la Chaise, confesseur du roi, et plusieurs jésuites, près desquels s'asseyent Bossuet, Mgr de Forbin-Janson, évêque de Beauvais, d'autres prélats. Mme de Maintenon n'écrivait-elle pas le matin même : « Nous jouons aujourd'hui pour les saints? » Cette tragédie sacrée, jouée par des jeunes filles sur un théâtre de pensionnat, est le seul retour au monde de Mme de Miramion; mais le moyen de refuser une invitation si flatteuse, quand les portes de Saint-Cyr ne s'ouvrent qu'aux princes du sang, et qu'on en exclut encore la foule des grandes dames et des courtisans, d'autant plus ambitieux d'y pénétrer?

D'ailleurs, Mme de Miramion était trop sensée pour ne pas savoir qu'afin d'agir sur le monde, d'y jeter « son poids de justice et de bonté », comme l'a dit éloquemment le Père Gratry, il ne faut pas s'isoler de lui. Vivant en religieuse par l'âme, la prière et la mortification, elle comprenait dans quel

but on l'avait toujours empêchée de le devenir. Son cœur, « prêt à tout faire, » demeurait ouvert très grand aux peines d'autrui. A côté de la charité d'argent, elle pratiquait cette charité morale, plus utile peut-être encore, prêtant la lumière de sa pensée pour éclairer les affaires difficiles, prêtant l'attention de son esprit net à ceux qui lui faisaient leurs confidences, intervenant dans les familles, appelée chez les princesses et chez les pauvres, pour réconcilier, par sa parole persuasive, les cœurs divisés. « J'admire, disait-elle alors, comment se font les accommodements. Je ne sais que dire pour réunir les esprits, je ne sais pas pourquoi on me vient chercher; mais enfin les choses se rapprochent, et Dieu se sert d'un aussi faible sujet que moi, sans que j'y puisse rien. »

Ce fut cette renommée d'universelle médiatrice qui, au bout de trente-six ans écoulés, remit en face d'elle le comte de Bussy. Il avait un procès important que le président de Nesmond devait juger; il eut l'idée, hardie à coup sûr, mais ne manquant pas de grandeur et faite pour toucher une nature de femme aussi noble, de s'adresser à celle même qu'il avait jadis gravement offensée, pour la prier de faire valoir la justice de sa cause. Très lié avec l'abbé de Choisy, cousin de Mme de Miramion, il lui fit demander une entrevue qu'elle accorda. Dans le parloir monacal où elle le recevait, accompagné de l'abbé, il la revit pour la première fois depuis le jour inoubliable où, dans la salle basse du château de Launay, il avait plié le genou devant la belle jeune femme indignée et fière, ses pistolets en main. Le visage, enseveli sous les coiffes noires, ne gardait dans ses contours épaissis que peu de chose des lignes pures d'autrefois; mais les yeux étaient restés jeunes, vivants et limpides. Lui, presque un vieillard, se souvenait; elle, dans sa sérénité supérieure, semblait avoir tout oublié. Elle l'écouta, lui répondit, lui promit près de son gendre sa

protection, qui fut efficace, et quand il prit congé d'elle, interdit et confus d'avoir osé troubler un seul moment la



Représentation d'*Esther* par les demoiselles de Saint-Cyr.

paix de cette sainte, il emporta une impression profonde, dont le bienfait dut se faire sentir en lui jusqu'aux derniers jours de sa vie.

XII

Sans cesse malade, Mme de Miramion avait deux fois failli mourir. On s'explique difficilement comment sa santé chancelante put obéir si longtemps à son énergique volonté. Elle eût dit volontiers à ce pauvre corps lassé, comme je ne sais quel homme de guerre : « Tu trembles des périls où mon âme va te mener. » Mais tout s'use : elle avait soixante-cinq ans. Sa fille, veuve à son tour, et qui ne la quittait plus, la suppliait vainement de se ménager, de cesser du moins les quêtes qui l'épuisaient. Elle rêvait d'autres œuvres à créer, une maison de retraite pour les prêtres infirmes, quand sa journée de travail était achevée. La cause de sa mort fut un dernier acte de charité. La duchesse de Guise, fille de Gaston d'Orléans, tomba gravement malade : elle avait, quoique pieuse, eu toute sa vie une frayeur affreuse de la mort. Mme de Miramion, qu'elle aimait, partit aussitôt pour Versailles. Cette fois encore, sa présence eut le résultat accoutumé : la princesse, apaisée, résignée, mourut « dans la tranquillité d'une personne qui a mené une vie innocente ». Ses adieux au roi, son cousin germain, auquel la liait un sincère attachement, furent ces mots : « Si Dieu me fait miséricorde, comme je l'espère, je prierai pour Votre Majesté et pour la paix. »

Mais Mme de Miramion n'obtenait pas de tels résultats sans une dépense excessive d'elle-même et sans un ébranlement profond de tout son être. Elle revint, ayant veillé plusieurs nuits, pour tomber frappée à son tour. Sa suprême lutte dura cinq jours : elle souffrit des douleurs atroces. Sa fille la suppliant de demander à Dieu sa guérison, elle dit en souriant : « Il faut aller jouir de lui; je l'ai bien offensé, mais

j'espère en sa miséricorde. » Jusqu'au bout la même vaillance la soutint; elle exhorta ses religieuses, bénit les siens, et, toujours douce, répondit à une sœur d'une autre communauté, qui lui réclamait sans façon, la traitant déjà en relique vivante, « son cœur quand elle serait morte : — Mon cœur appartient à mes filles! »

Les sacrements reçus, elle demanda soudain de quoi écrire, et son confesseur s'en étonnant : « Quoi! madame, vous pensez à autre chose qu'à Dieu? — Oui, quand c'est pour Dieu! » Ce zèle actif qui l'avait consumée comme une flamme jetait un dernier jaillissement; et à Mme de Maintenon, la protectrice, l'influence suprême, elle recommandait toutes ces chères œuvres nées de son cœur. La lettre est admirable; on y sent la mémoire qui défaille, la pensée qui se hâte, de peur de s'éteindre avant d'avoir achevé.

« Madame,

« J'ai chargé ma fille d'avoir l'honneur de vous aller voir, après ma mort, pour vour remercier de toutes les bontés que vous avez eues pour moi pendant ma vie... Permettez-moi de vous demander une dernière grâce, qui est d'obtenir du roi une partie de la continuation des aumônes de quartier qu'il m'a données à distribuer, pour aider à faire subsister l'apothicairerie des pauvres, que nos dames pansent tous les jours au nombre de cent et quelquefois de deux cents. Cela fait un très grand bien ; et aussi pour la mission des retraites, c'est une œuvre fort utile, et aussi pour faire subsister la chambre de travail de Saint-Nicolas... Notre communauté n'est pas en état de le faire, quelque volonté qu'on ait.

« Je demande donc cette grâce au roi par votre entremise, madame; je ne demande cette charité que pour quelques années, parce qu'il y a des personnes qui ont promis de donner après leur mort... J'espère en Dieu et en la bonté

du roi ; cela lui attirera de grandes bénédictions du Ciel. Je les demanderai au Seigneur pour Sa Majesté incessamment, si je suis assez heureuse pour le posséder dans l'éternité. J'espère qu'il continuera de donner aussi sur ses aumônes deux mille livres pour les pauvres malades de la ville neuve : cela est fort utile. J'espère, madame, que vous n'abandonnerez pas toutes ces bonnes œuvres et que vous voudrez bien continuer votre protection à mes sœurs. Je meurs dans les sentiments que j'ai vécu, et suis, madame, votre très humble et très obéissante servante,

« MARIE BONNEAU DE MIRAMION.

« Permettez-moi de vous supplier d'avoir toujours de la bonté pour la bourse cléricale, cette œuvre a besoin de votre protection, et les pauvres Filles de la Providence qui font beaucoup de bien ; elles ont besoin que le roi leur continue son aumône de douze cents livres. »

Est-ce bien tout? L'âme, agissante jusqu'au bout, se recueille : n'a-t-elle oublié personne parmi ces pauvres et ces humbles qui vivaient d'elle, et qu'il lui faut remettre en d'autres mains? Mais elle songe qu'avant Louis XIV c'est à Dieu, qui les lui donna, qu'elle les remet. Alors, pendant deux jours que dure encore son agonie, ce n'est plus qu'à lui seul qu'elle parle. Et quand son confesseur, croyant que la vie et l'intelligence lui échappent, cherche à la ranimer en lui disant : « Madame, vous ne pensez point à Dieu. — J'y pense, répond-elle aussitôt, éveillée de sa torpeur apparente, et je l'aime. »

Autour d'elle nul ne pleurait, pas même sa fille et sa nièce, qu'elle avait élevée comme une seconde fille. « L'animal expire, dit Pascal, son grand contemporain, qu'elle avait pu connaître ; l'homme rend son âme au Créateur de toutes

Mme de Maintenon, d'après un dessin de Chevignard.

choses. » Marie de Miramion lui rendait la sienne avec cette sérénité douce qui avait toujours été en elle. « Il est temps d'aller à Dieu... Je me confie à lui, il est mon père... Je le connais déjà ! » Elle s'éteignit, ces mots aux lèvres. Elle qui avait tant assisté et consolé de mourants méritait cette paisible mort (24 mars 1696).

Devant la maison des Miramionnes, le quai était encombré des carrosses de la cour et de la foule des petites gens qui venaient s'informer si la bienfaitrice de tous allait vraiment les quitter. Pendant deux jours, on dut exposer son corps à la vénération générale. Ensuite, dans cette église Saint-Nicolas où elle avait prié trente ans, on lui fit un pauvre enterrement de religieuse, demandé par elle, mais escorté d'une foule immense, « qui semblait avoir tout perdu en la perdant. » Cette humilité dans la mort était alors d'un fréquent exemple, et la duchesse de Guise, son amie, avait de même, quelques jours avant, renoncé aux pompes royales de Saint-Denis pour un modeste service aux grandes Carmélites.

« C'est le chapitre des morts qui commence, écrivait à sa fille Mme de Sévigné, elle-même bien près du dernier départ. Pour Mme de Miramion, cette mère de l'Église, ce sera une perte publique. »

Et le Journal de Dangeau répète : « C'est une grande perte pour les pauvres, à qui elle faisait beaucoup de bien. »

Aujourd'hui que reste-t-il d'elle? Un nom presque oublié, car elle n'a pas été de ces fondatrices dont les ordres grandissent et gardent à travers les années leur souvenir comme en un reliquaire. Les Filles de la Charité sont plusieurs milliers pour nous faire vénérer le zèle de Louise Le Gras; les Carmélites jeûnent et prient au nom de sainte Thérèse. Il semble que la mémoire de Marie de Miramion se soit, au contraire, effacée et dispersée sans laisser de trace. Ses

œuvres les plus chères, soutenues par sa fille, qui tint à honneur de continuer les traditions maternelles, eurent peu à peu le sort de toutes les choses d'ici-bas : elles disparurent ou se transformèrent.

Pourtant faut-il dire que l'action de cette âme, dévorée du besoin de se donner, ait été bornée à la durée toujours brève d'une vie bien remplie? Ce serait déjà la peine de l'avoir vécue. Mais si les Miramionnes ont disparu, les pensées de leur fondatrice vivent, ayant germé comme une semence. D'innombrables patronages et ouvroirs sont nés de l'idée première qui créa la *chambre de travail* pour les jeunes filles de la paroisse Saint-Nicolas; des refuges de toute sorte ont pour origine la modeste maison que Mme de Miramion, avec ses seules ressources, ouvrit aux pénitentes, rue Saint-Antoine. Et ce logis des Filles de Sainte-Geneviève, qui la vit mourir, est, comme par une influence mystérieuse, alors que tout change, resté à une institution charitable : la Pharmacie des hôpitaux de Paris.

Les hôpitaux furent toujours une des grandes préoccupations de Mme de Miramion. Elle ne les reconnaîtrait guère, sans religieuses et sans crucifix; mais elle y trouverait encore de pauvres êtres souffrants, vers qui son cœur irait comme autrefois, davantage peut-être, les trouvant plus déshérités, parce qu'on leur a ôté Dieu.

MADAME DE LA FAYETTE[1]

I

Mme de la Fayette conserve une place incontestée dans la littérature du XVIIe siècle, et cependant elle ne la doit qu'à un seul livre, mais marqué du sceau des œuvres qui durent. On peut dire qu'à côté des grands écrivains, ses contemporains, elle aussi a été créatrice. Tel surtout qu'elle l'a compris et réalisé, le roman est devenu le vrai domaine littéraire de la femme, où ses qualités : imagination, observation, sentiment de la nuance, trouvent toutes leur emploi.

A côté de cela, il y a chez Mme de la Fayette une personnalité exquise dont l'étude offre un attrait particulier. L'amie de Mme de Sévigné, qui l'appelait « cette divine raison » ; celle pour qui La Rochefoucauld créa l'expression « une personne vraie » ; la femme au monde, disait Boileau, « qui avait le plus d'esprit et qui écrivait le mieux : » n'y a-t-il pas là tout un portrait, surtout si l'on y ajoute ce surnom de *Brouillard* que se plaisait à lui donner son cercle intime, à l'époque où les surnoms étaient de mode, pour rendre à la fois ce demi-

[1] *Lettres de Mme de Sévigné. — Madame de la Fayette,* par le comte d'Haussonville.

jour dont elle aimait à envelopper son âme et ce léger nuage de souffrance causé par une mauvaise santé continuelle? Sa vie serpente comme un fil d'argent à travers une époque où tout pour nous est de l'histoire. Elle-même aimait à répéter : « C'est assez que d'être, » et elle ajoutait, dans un commentaire manuscrit des *Maximes* de La Rochefoucauld : « Le caractère d'une femme est de n'avoir rien qui puisse marquer. » Elle a su donner à son existence le charme voilé, l'attrait pénétrant d'un de ses romans.

Marie-Madeleine de la Vergne naquit en 1634. Son père, Aymar Pioche de la Vergne, gouverneur du Havre et maréchal de camp, homme de mérite et de savoir, s'occupa beaucoup de l'éducation de sa fille. On veut aujourd'hui que, jusqu'à notre époque, les femmes aient été plongées dans les ténèbres de l'ignorance : l'instruction des contemporaines de Mme de Sévigné ne semble cependant pas à dédaigner. Au lieu de l'anglais ou de l'allemand, elles parlaient l'italien et l'espagnol, indispensables à la cour, où les mariages de nos rois et les alliances politiques avaient mis ces langues en vogue; elles y ajoutaient le latin, un peu de grec, assez de philosophie pour entendre Pascal, Descartes et Nicole, et Mme de la Fayette, dans une lettre à Huet, le savant évêque d'Avranches, regrette que le temps lui manque pour suivre ses conseils en étudiant l'hébreu.

« Je suis tantôt au bout de mon latin : c'est du mien que je suis à bout, et non pas du latin en général. Je n'étudie plus du tout, qu'une demi-heure par jour; encore n'est-ce que trois fois la semaine. Avec cette belle application-là, je fais un tel progrès, que j'ai tantôt oublié tout ce que j'avais appris. A proportion de cela, si je m'engage à apprendre l'hébreu de Votre Grandeur devant que de mourir, il faut que je m'engage à obtenir une manière d'immortalité pour vous et pour moi : les années de la Sibylle y suffiraient à peine. »

Les maîtres de sa jeunesse furent le Père Rapin, religieux

aimable et bon théologien; puis Gilles Ménage, ce savant un peu ridicule, admirateur enthousiaste de toutes ses belles élèves, qu'il célébrait en vers grecs et latins. Il devait rester pour Mme de la Fayette l'ami sérieux de toute sa vie. « Qu'on est sotte lorsqu'on est jeune! lui écrivait-elle plus tard; on n'est obligée de rien; et l'on ne connaît pas le prix d'un ami tel que vous. Il en coûte cher pour devenir raisonnable, il en coûte la jeunesse! »

A dix-neuf ans, Marie de la Vergne était loin de ces retours mélancoliques. Elle s'amusait des hommages plaisants de son professeur, secrètement flattée sans doute d'occuper ainsi un des beaux esprits les plus célèbres de son temps. D'après une jolie anecdote, un jour que ses maîtres se disputaient en sa présence sur le sens d'un passage latin, l'élève leur prit le livre des mains, et, disant avec un éclat de rire : « Vous n'y entendez rien, » traduisit si correctement la page, que tous deux lui donnèrent raison. Elle préférait la poésie à la prose, et ne lisait guère Cicéron, mais souvent Horace ou Virgile, sans faire parade de sa science et en cachant avec soin sa supériorité. Fort jeune, elle accompagna sa mère à l'hôtel Rambouillet, dont elle et son intime amie, Marie de Rabutin-Chantal, un peu plus âgée et déjà mariée au marquis de Sévigné, devaient recueillir et continuer les vraies traditions, en se gardant des exagérations finales.

Mlle de la Vergne avait seize ans lorsqu'elle perdit son père. Sa mère, une Provençale, bonne personne, mais vaniteuse et affairée, se remaria assez promptement au chevalier Renaud de Sévigné, oncle du marquis, celui qui devait achever dans les austérités de Port-Royal une vie aventureuse mêlée aux intrigues de la Fronde. Sa femme lui donna par contrat l'usufruit de toute sa fortune, ce qui ne plut pas à Mlle de la Vergne, déjà très froissée de ce second mariage. On ne voit pas cependant qu'elle ait eu autrement à s'en

plaindre. Mme Renaud de Sévigné tenait chez elle des assemblées de beaux esprits, qui tous s'empressaient autour de sa fille. L'abbé Costar, archidiacre du Mans, et ami de Balzac et de Voiture, lui envoyait ses livres et l'appelait « l'incomparable..., si belle, si spirituelle, si raisonnable »! Déjà ce mot de raison qui revient en parlant d'elle!

Lorsqu'elle quitte Paris pour suivre ses parents en Anjou, au château de Champiré, près de Segré, Costar entretient avec elle une correspondance suivie, et lui demande « si elle jouit paisiblement de la chère compagnie de ses pensées ». Scarron, écrivant à Mme de Sévigné, en solliciteur selon son habitude, lui parle de Mlle de la Vergne, « toute lumineuse, toute *précieuse ;* » cet adjectif résumait alors les qualités d'une personne accomplie. Nous la retrouvons au château de Nantes (1653), où son beau-père et sa mère étaient allés visiter dans sa prison leur ami, le cardinal de Retz, et travailler peut-être à l'évasion dont le chevalier de Sévigné fut un des agents les plus actifs. » Elle était fort jolie et fort aimable, écrit Retz, elle me plut beaucoup, et la vérité est que je ne lui plus guère. » La *personne vraie* ignora toujours, on le voit, l'art de dissimuler.

Cependant cette jeune fille si fêtée, si recherchée, arrivait à vingt-deux ans sans être mariée; peut-être sa réputation d'esprit même, jointe à son peu de fortune, effrayait-elle les prétendants. Celui qui se présenta enfin était noble et riche, d'une vieille famille d'Auvergne, les Motier de la Fayette; mais, semble-t-il, peu brillant et tout l'opposé de sa fiancée. A leur première entrevue, intimidé probablement, il ne trouva pas un mot à dire et partit sans avoir ouvert la bouche. Malgré les plaisanteries de l'entourage, Mlle de la Vergne, toujours raisonnable, loua son air doux et bon, et jugea prudent d'accepter un mariage aussi avantageux. Elle l'épousa en 1655, et le suivit dans ses terres, laissant tout son cercle intime se lamenter sur cet exil.

Dans ses lettres à Ménage, elle dépeint avec l'indulgence d'une femme supérieure son existence de province :

« Depuis que je ne vous ai écrit, j'ai toujours été hors de chez moi à faire des visites... Ce sont gens que vous avez le bonheur de ne pas connaître, et que j'ai le malheur d'avoir

Mme de la Fayette.

pour voisins. Cependant je dois avouer, à la honte de ma délicatesse, que je ne m'ennuie pas avec ces gens-là, quoique je ne m'y divertisse guère; mais j'ai pris un certain chemin de leur parler des choses qu'ils savent qui m'empêche de m'ennuyer. Il est vrai aussi que nous avons des hommes, dans ce voisinage, qui ont bien de l'esprit pour des gens de province. Les femmes ne sont pas à beaucoup près si raisonnables, mais aussi elles ne font guère de visites; par consé-

quent, on n'en est pas incommodé. Le soin que je prends de ma maison m'occupe et me divertit; et comme d'ailleurs je n'ai point de chagrins, que mon époux m'adore, que je l'aime fort, que je suis maîtresse absolue, je vous assure que la vie que je mène est fort heureuse, et je n'en demande à Dieu que la continuation. Quand on croit être heureuse, vous savez que cela suffit pour l'être, et comme je suis persuadée que je le suis, je vis plus contente que ne sont peut-être toutes les reines de l'Europe. »

Maîtresse absolue : c'était au fond ce qu'appréciait le plus cette nature dominante sous des airs de nonchalance. Bientôt du reste elle revint à Paris, et son mari sembla disparaître de sa vie. Sans doute il vécut beaucoup à la campagne, s'effaçant volontairement derrière sa femme, qu'il laissa en mourant aux prises avec une succession embrouillée. Elle montra, pour défendre la fortune de ses enfants, des qualités d'homme d'affaires qu'on ne lui aurait jamais soupçonnées. De ses deux fils, qu'elle aima d'une tendresse très vive, elle maria le second, le marquis, fort brillamment, avec Mlle de Marillac; l'aîné, contrairement aux usages, fut bien pourvu, grâce à sa mère, de riches bénéfices ecclésiastiques et demeura le fidèle compagnon de sa vieillesse.

II

Le comte de la Fayette était le frère de cette charmante Louise qui jadis avait quitté la cour du roi Louis XIII pour disparaître derrière les grilles de la Visitation. Maintenant elle s'appelait la Mère Angélique et était supérieure du couvent de Chaillot, où vivait retirée la reine d'Angleterre, Henriette de France. Mme de la Fayette, qui allait souvent

voir sa belle-sœur, se trouva introduite dans l'intimité de la souveraine détrônée. La princesse Henriette d'Angleterre s'attacha, avec tout l'enthousiasme d'une très jeune fille, à cette grande amie, de dix ans son aînée. Lorsque, plusieurs années après, elle épousa Monsieur, frère du roi, elle voulut conserver cette amitié. Sans occuper de charge dans sa maison, Mme de la Fayette eut près d'elle toutes ses entrées, et passa pour sa favorite et sa confidente : « Ne trouvez-vous pas, lui dit un jour la spirituelle princesse, que tout ce qui m'est arrivé ferait une jolie histoire? Vous écrivez bien, écrivez; je vous fournirai de bons mémoires. »

La tâche demandait du tact et de la délicatesse. Mme de la Fayette sut s'en acquitter, comme il le fallait, en conciliant sa franchise avec son affection. Chaque matin elle lisait son travail à la princesse, toutes deux en causaient, et Henriette s'amusait parfois à écrire elle-même quelques pages. Ce fut le divertissement d'un été dans ce château de Saint-Cloud, où l'année suivante devait survenir le tragique dénouement, la mort foudroyante de la princesse, que les contemporains attribuèrent à une vengeance, et dont Mme de la Fayette, sous l'empire de sa douleur, a laissé un récit simple et ému, d'une grande beauté.

C'était soutenue par elle, qui ne la quitta pas d'un instant, que la princesse avait souffert sa terrible agonie; ce fut Mme de la Fayette qui la première parla d'un prêtre et suggéra de faire appeler Bossuet. Ainsi, en traits inoubliables, elle a pu nous peindre Madame, « douce envers la mort, » et retrouvant dans ses souffrances la vivacité de son esprit pour déclarer que ses médecins la faisaient « mourir par les formes ». Son récit, par son réalisme ému, peut lutter sans désavantage avec les admirables périodes sonores de l'*Oraison funèbre* de Bossuet. « Elle ne tourna jamais son esprit du côté de la vie, écrit Mme de la Fayette; jamais un mot de réflexion sur la cruauté de sa destinée, qui l'enlevait dans

le plus beau de son âge; point de questions aux médecins pour s'informer s'il était possible de la sauver; point d'ardeur pour les remèdes qu'autant que la violence de ses douleurs lui en faisait désirer; une contenance paisible au milieu de la certitude de la mort, de l'opinion, du poison et de ses souffrances qui étaient cruelles; enfin un courage dont on ne peut donner d'exemple et qu'on ne saurait bien représenter... Je m'approchai du lit après sa confession; M. Feillet était auprès d'elle, et un capucin, son confesseur ordinaire. Ce bon Père voulait lui parler et se jetait dans des discours qui la fatiguaient; elle me regarda avec des yeux qui faisaient entendre ce qu'elle pensait, et puis les retournant sur ce capucin : « Laissez parler M. Feillet, mon Père, lui dit-elle « avec une douceur admirable, vous parlerez à votre tour... »

« M. de Condom (Bossuet) arriva comme elle recevait l'extrême-onction; il lui parla de Dieu, conformément à l'état où elle était, et avec cette éloquence et cet esprit de religion qui paraissaient dans tous ses discours; il lui fit faire les actes qu'il jugea nécessaires; elle entra dans tout ce qu'il lui dit avec un zèle et une présence d'esprit admirables. Comme il parlait, sa première femme de chambre s'approcha d'elle pour lui donner quelque chose dont elle avait besoin; elle lui dit en anglais, conservant jusqu'à la mort la politesse de son esprit : « Donnez à M. de Condom, lorsque je serai « morte, l'émeraude que j'ai fait faire pour lui... »

« M. Feillet demeura au chevet de son lit, et quand, dans le même moment, Madame lui dit de rappeler M. de Condom et qu'elle sentait bien qu'elle allait expirer, M. de Condom lui parlait toujours, et elle répondait avec le même jugement que si elle n'eût pas été malade, tenant toujours le crucifix attaché sur sa bouche; la mort seule le lui fit abandonner. Les forces lui manquèrent; elle le laissa tomber, et perdit la parole et la vie presque en même temps. »

Dans la suite, Mme de la Fayette acheva ces *Mémoires d'Hen-*

riette d'Angleterre, pour faire revivre le souvenir de sa chère princesse, qu'elle nous a conservé dans toute sa grâce.

« Elle était encore dans les bras de sa nourrice, et fut la seule de tous les enfants de la reine sa mère qui fût auprès d'elle pendant sa disgrâce. Cette reine s'appliquait tout entière au soin de son éducation, et le malheur de ses affaires la faisant plutôt vivre en personne privée qu'en souveraine, cette jeune princesse prit toutes les lumières, toute la civilité et toute l'humanité des conditions ordinaires, et conserva dans son cœur et dans sa personne toutes les grandeurs de la naissance royale.

« Aussitôt que cette princesse commença à sortir de l'enfance, on lui trouva un agrément extraordinaire. C'était principalement ce que la princesse d'Angleterre possédait au souverain degré que le don de plaire et ce qu'on appelle grâce; les charmes étaient répandus en toute sa personne, dans ses actions et dans son esprit, et jamais princesse n'a été si également capable de se faire aimer des hommes et adorer des femmes. En croissant, sa beauté augmenta aussi; de sorte que, quand le mariage du roi fut achevé, celui de Monsieur et d'elle fut résolu. Il n'y avait rien à la cour qu'on pût lui comparer. »

Ce livre, fait avec le cœur et devenu un témoignage de haute valeur historique, n'était pas le début littéraire de Mme de la Fayette. Elle avait de bonne heure pris plaisir à écrire. Les portraits étaient le genre à la mode; on les faisait circuler manuscrits, et chacun s'amusait à reconnaître l'original sous un nom d'emprunt. Mme de la Fayette écrivit celui de son amie, Mme de Sévigné, vers 1659. Celle-ci, le relisant beaucoup plus tard, disait : « Il vaut mieux que moi; mais ceux qui m'eussent aimée il y a seize ans l'auraient pu trouver ressemblant. »

Cette ressemblance, nous la retrouvons encore, nous qui ne voyons Mme de Sévigné qu'à travers ses lettres. L'amie

intelligente et pénétrante, qui s'est amusée à prendre un nom d'homme pour mieux se déguiser, se trahit, en insistant beaucoup moins sur la beauté de son amie que sur ses qualités d'esprit et de cœur, qu'elle connaissait mieux que personne. C'est bien ce rayonnement de vie et de joie saine et forte dont resplendissait la marquise. » Lorsque vous êtes animée dans une conversation dont la contrainte est bannie, tout ce que vous dites a un tel charme et vous sied si bien, que vos paroles attirent les ris et les grâces autour de vous; et le brillant de votre esprit donne un si grand éclat à votre teint et à vos yeux, que, quoiqu'il semble que l'esprit ne dût toucher que les oreilles, il est pourtant certain que le vôtre éblouit les yeux. Je veux encore vous faire voir, madame, que je ne connais pas moins les qualités solides qui sont en vous que je sais les agréables, dont on est touché. Votre âme est grande, noble, propre à dispenser des trésors et incapable de s'abaisser au soin d'en amasser. Vous êtes sensible à la gloire et à l'ambition, et vous ne l'êtes pas moins aux plaisirs. Votre présence augmente les divertissements, et les divertissements augmentent votre beauté lorsqu'ils vous environnent; enfin la joie est l'état véritable de votre âme, et le chagrin vous est plus contraire qu'à personne au monde. Vous êtes née la plus civile et la plus obligeante personne qui ait jamais été; et, par un air libre et doux qui est en toutes vos actions, les plus simples compliments de bienséance paraissent en votre bouche des protestations d'amitié, et tous ceux qui sortent d'auprès de vous s'en vont persuadés de votre estime et de votre bienveillance, sans qu'ils se puissent dire à eux-mêmes quelle marque vous leur avez donnée de l'un et de l'autre.

Ceci est une légère, très légère égratignure d'amie intime; mais quelle finesse d'analyse déjà dans ce joli portrait, badinage d'une soirée, jeu de société, dont le modèle et l'auteur ont fait une page littéraire!

Ce succès de salon la poussa peut-être à publier, en empruntant le nom de l'écrivain Segrais, par crainte du public, sa première nouvelle : *la Princesse de Montpensier*. Elle s'emparait déjà de cette époque des Valois, qui lui apparaissait idéalisée, comme un cadre romanesque fait à souhait pour ses gracieuses fictions.

Les premiers romans de Mme de la Fayette sont encore dans le goût du temps, mais très courts, progrès sensible sur les interminables productions de Mlle de Scudéry et de ses imitateurs, qu'elle avait pour seuls modèles. Avec son instinct de la mesure, elle avait coutume de dire en riant qu'une période retranchée valait un louis, et un mot vingt sous. *Zayde* (1670) n'est encore qu'une nouvelle dans le genre de ces romans espagnols qui avaient dû charmer la jeunesse de Mme de la Fayette, avec leurs aventures extraordinaires, leurs princesses naufragées, leurs passions à première vue, moins encore, sur un portrait. A tout cet attirail romanesque elle mêle la finesse d'analyse qui lui appartient en propre, et, avec un style délicieux qui devait se perfectionner encore, un grand charme de détails. Un nouvel élément était entré dans sa vie; elle-même l'a résumé d'un mot : « M. de la Rochefoucauld m'a donné de l'esprit, mais j'ai réformé son cœur. »

III

Des biographes de Mme de la Fayette font dater de 1665 son amitié avec La Rochefoucauld; mais elle avait dû le rencontrer depuis longtemps chez leurs connaissances communes, soit Mme de Sablé, soit Mme du Plessis-Guénégaud, qui, dans les salons de l'hôtel de Nevers (aujourd'hui la Monnaie), cherchait à créer un nouvel hôtel Rambouillet. Il y eut entre

autres une lecture de l'*Alexandre,* de Racine (en 1665), où tous deux sont nommés parmi les auditeurs. Mme de la Fayette n'avait pas sans doute attendu jusque-là pour remarquer ce grand seigneur, si célèbre par ses aventures de la Fronde, d'une politesse exquise avec les femmes, dont il aimait la conversation, quand elles étaient intelligentes, et toujours jeune de visage et de tournure, quoiqu'il touchât à la cinquantaine. On ne parlait que de ses *Maximes,* encore manuscrites, mais qu'il communiquait à ses amis. Par grande faveur, Mme du Plessis obtint, en 1663, d'en donner une lecture à son château de Fresnes en Brie, lecture qui arrachait à Mme de la Fayette cette exclamation : « Que de corruption il faut avoir dans l'esprit et dans le cœur pour imaginer tout cela! »

Sous cette grande indignation, il y avait peut-être déjà un intérêt caché. Quelle circonstance les rapprocha? C'est ce qu'on ne saura jamais; les débuts de cette amitié s'enveloppent de ce « brouillard » cher à Mme de la Fayette. Mais on conçoit aisément qu'en apprenant à mieux connaître cette nature triste, ce découragé de la vie, elle se soit prise de compassion pour les amertumes qui lui avaient fait si sévèrement juger ses semblables, et qu'il lui ait semblé doux de le réconcilier avec eux, en lui prouvant que l'amour-propre et l'intérêt n'étaient pas l'unique mobile des actions humaines. Ainsi comprise, l'amitié d'une femme supérieure est un bonheur rare, et M. de la Rochefoucauld, qui disait n'avoir jamais rencontré d'affection véritable que dans les romans, sut l'apprécier et y répondre.

Il avait alors cinquante-deux ans, elle trente-six; leurs goûts intellectuels étaient les mêmes, de nombreuses affinités existaient entre eux. L'auteur des *Maximes* s'adoucit sous cette sereine influence. Du reste, il était fait pour l'intimité; son esprit ne se déployait à l'aise que dans un cercle restreint; il se déclarait incapable de parler en public, et recula toujours devant le discours d'usage pour entrer à l'Académie.

Avec les années, leur santé à tous deux se faisant mauvaise, cette intimité leur devint plus nécessaire encore.

C'est dans les lettres de Mme de Sévigné qu'on retrouve, avec tous ses détails, l'existence des deux amis. Presque chaque jour, de son Marais, la marquise fait le voyage du

Mme de Sévigné.

faubourg (le faubourg Saint-Germain; l'hôtel de Mme de la Fayette était rue de Vaugirard, en face du Luxembourg). M. de la Rochefoucauld est toujours là, fidèle, lui aussi, à ces visites quotidiennes chez « sa voisine », spirituel et causeur, malgré sa goutte. Souvent souffrante, Mme de la Fayette, selon l'usage de l'époque, est étendue sur ce *lit galonné d'or* que critiquait un peu aigrement Mme de Maintenon; entre elles il n'y avait jamais eu grande sympathie. « En été, on descend dans le jardin de l'hôtel, le plus joli du monde; tout y est parfumé, tout y est fleuri; nous y passons bien des

soirées, car la pauvre femme n'ose aller en carrosse. Nous vous souhaiterions bien pour entendre certains discours de certaines terres inconnues que nous croyons avoir découvertes. »

C'est Mme de Sévigné qui dit cela à sa fille, car souvent elle ferme sa lettre chez son amie, en y ajoutant les compliments de leur cercle : M. et Mme de Coulanges, l'abbé Têtu, Segrais, Mme de Lavardin, qui aime tant les nouvelles et chez qui l'on va en *bavardinage*. Après ces causeries aimables, on se rend ensemble à l'Opéra, on pleure au *Cadmus* ou à l'*Alceste* de Lulli, et « l'âme de Mme de la Fayette en est tout alarmée ». Racine a fait une « comédie » qui s'appelle *Bajazet*, et que ses admirateurs placent bien au-dessus de tout Corneille ; on va en juger de ses propres yeux, et l'on revient, fidèle au vieux maître, qui quelques jours après lira sa *Pulchérie* chez le cardinal de Retz, où Molière viendra à son tour donner la primeur de son *Trissotin* (*les Femmes savantes*), une « fort plaisante pièce », et Boileau de sa *Poétique*. Ou bien, au carême, les deux amies iront « en Bourdaloue », qui leur dit « de divines vérités sur la mort », dont plus tard l'une et l'autre sauront se souvenir.

Un autre jour, c'est Versailles. Quoique Mme de la Fayette se soit retirée de la cour, elle y reparaît encore quelquefois, et le plus souvent pour remercier de faveurs accordées, car le roi a toujours eu de l'estime pour elle, en souvenir de son dévouement à la duchesse d'Orléans. Il la promène dans son parc, comme un simple propriétaire, ne parle qu'à elle et reçoit avec beaucoup de plaisir et de politesse les louanges qu'elle donne « aux merveilleuses beautés qu'il lui montre » ; ou bien il lui assigne cinq cents livres de pension sur une abbaye, « en accompagnant ce présent de paroles si aimables, qu'il y a lieu d'attendre de plus grandes grâces ».

M. le duc, fils du grand Condé, est encore un des habitués du salon de Mme de la Fayette ; elle est de toutes les fêtes de

Chantilly, et, à l'en croire, « de tous les lieux que le soleil éclaire, il n'en est point d'aussi beau. »

Ce crédit lui sert à protéger ses amis sans sortir de chez elle, et quoiqu'ils se plaignent parfois, surtout Mme de Grignan et son frère, un peu jaloux de l'amitié de leur mère pour elle, de ce qu'elle ne met pas assez d'empressement à les servir. Du fond de sa chambre, que bientôt elle ne quitte presque plus, elle conduit de nombreuses affaires, et même (on ne s'y attendrait guère) des intrigues politiques; mais parfois elle s'échappe pour aller se reposer à Saint-Maur ou à Meudon. « Elle y passera quinze jours, écrit la marquise, pour être comme suspendue entre ciel et terre; elle ne veut ni penser, ni parler, ni répondre, ni écouter; elle est fatiguée de dire bonjour et bonsoir; elle a tous les jours la fièvre, et le repos la guérit, il lui faut donc du repos; je l'irai voir quelquefois. M. de la Rochefoucauld est d'une tristesse incroyable; on comprend aisément ce qu'il a, » — ou plutôt ce qui lui manque, — avec le départ de l'amie sûre et parfaite chez laquelle il s'est habitué à aller chaque jour se consoler de sa goutte, des chagrins et des deuils, noblement supportés, qui accablent sa vieillesse.

Cette mauvaise santé chronique de ses vingt dernières années jette un voile transparent sur l'âme de Mme de la Fayette, sans en altérer le charme, de finesse plus que d'éclat. Elle écrivait des lettres délicieuses, mais fort rares, et tenait tête aux reproches de l'infatigable marquise, qui, lorsqu'elle était à ses Rochers, ne comprenait guère qu'on ne fût pas toujours prêt à saisir une plume pour lui donner des nouvelles de Paris. Un trait d'elle, c'est qu'il fallait la croire sur parole, tant elle était franche. « Elle n'aurait pas donné, dit Segrais, le moindre titre à qui que ce fût, sans être persuadé qu'il le méritait, et c'est ce qui a fait dire qu'elle était sèche, quoiqu'elle fût délicate. »

De ses lettres, il en reste fort peu; quelques-unes ont été

conservées dans la correspondance de l'étincelante causeuse. Mme de la Fayette y est moins vive, sans ces saillies qui partent en fusée sous la plume de Mme de Sévigné, mais d'une fine élégance de style. Elle ne se gêne pas pour sermonner son amie sur ses injustices maternelles. « Je ne puis vous dire que deux mots de votre fils : il sort d'ici et m'est venu dire adieu et prier de vous écrire ses raisons sur l'argent; elles sont si bonnes, que je n'ai pas besoin de vous les expliquer fort au long; car vous voyez, d'où vous êtes, la dépense d'une campagne qui ne finit point. Tout le monde est au désespoir et se ruine. Il est impossible que votre fils ne fasse un peu comme les autres; et de plus la grande amitié que vous avez pour Mme de Grignan fait qu'il en faut témoigner à son frère. »

Et ailleurs :

« Je ne sais si Mme de Coulanges ne vous aura point mandé une conversation d'une après-dîner de chez Gourville, où étaient Mme Scarron et l'abbé Testu, sur les personnes qui ont le goût au-dessus ou au-dessous de leur esprit. Nous nous jetâmes dans des subtilités où nous n'entendions plus rien. Si l'air de Provence, qui subtilise encore toutes choses, vous augmente nos visions là-dessus, vous serez dans les nues. Vous avez le goût au-dessus de votre esprit, et M. de la Rochefoucauld aussi, et moi encore, mais pas tant que vous deux. Voilà deux exemples qui vous guideront. »

En 1678, parut son roman de *la Princesse de Clèves,* longuement élaboré entre elle et M. de la Rochefoucauld. Mme de la Fayette y avait mis toutes les nuances que son âme savait si bien refléter; l'œuvre était pure et charmante. La Rochefoucauld put lui donner de la précision et de la netteté de style, mais leur collaboration ne fut très vraisemblablement que l'influence exercée l'un sur l'autre par deux esprits sans cesse en contact. Ce fut un événement que ce petit livre, aussi simple que charmant. On s'abordait dans la grande allée

des Tuileries pour en parler; l'*aveu* de la Princesse était discuté, approuvé, rejeté; c'était du reste la note originale du roman, et la « personne vraie » s'y retrouvait tout entière. La Rochefoucauld n'avait pas dû le lui suggérer, non plus que ce dénouement grave et mélancolique, la délicatesse ombrageuse de cette séparation finale des deux héros.

La dernière page est d'une grande beauté :

« Cette vie si longue et si prochaine de la mort fit paraître à Mme de Clèves les choses de cette vie d'un œil bien différent qu'on les voit dans la santé. La nécessité de mourir, dont elle se voyait si proche, l'accoutumait à se détacher de toute chose, et la longueur de sa maladie lui en fit une habitude... Les pensées de la mort lui avaient reproché la mémoire de M. de Clèves. Ce souvenir, qui s'accordait avec son devoir, s'imprima fortement dans son cœur. Les passions et les engagements du monde lui parurent tels qu'ils paraissent aux personnes qui ont des vues plus grandes et plus éloignées. Sa santé, qui demeura considérablement affaiblie, lui aida à conserver ses sentiments; mais, comme elle connaissait ce que peuvent les occasions sur les résolutions les plus sages, elle ne voulut pas s'exposer à détruire les siennes, ni revenir dans les lieux où était ce qu'elle avait aimé. Elle se retira, sous le prétexte de changer d'air, dans une maison religieuse, sans faire paraître un dessein arrêté de renoncer à la cour. »

Toute Mme de la Fayette est dans ces lignes, avec sa mesure, sa délicatesse scrupuleuse, son besoin de s'analyser elle-même. Elle a donné à son héroïne son âme, ses pensées, ce charme souverain qui l'avait conquise chez Henriette d'Angleterre. Mme de Clèves est ce qu'elle-même eût rêvé d'être : n'avons-nous pas tous ainsi un *moi* que nous nous plaisons à regarder agir dans des circonstances imaginaires, beaucoup meilleur et plus héroïque, mais bien nous-même cepen-

dant? C'est pourquoi sans doute elle a rejeté dans le passé le cadre de son roman, de peur qu'on ne l'y reconnût trop. En réalité, c'est la cour de Louis XIV, avec ses fêtes, ses rivalités mondaines. Le langage, la douceur pénétrante de maintes scènes, rappellent Racine; mais lorsque le drame se noue ou s'achève, on sent un écho du vieux Corneille, du poète aimé de la jeunesse de Marie de la Vergne; à sa grande école, elle avait appris ce qu'est le devoir triomphant des entraînements du cœur.

Deux ans à peine (1680), et la mort inattendue de M. de la Rochefoucauld vint atteindre Mme de la Fayette au plus profond de son âme. C'est toujours Mme de Sévigné qui nous raconte cette mort : « Son état est une chose digne d'admiration. Il est fort bien disposé pour sa conscience; mais du reste, c'est la maladie et la mort de son voisin dont il est question, il n'en est même pas effleuré. Il ne voyait pas hier Mme de la Fayette, parce qu'elle pleurait et qu'il recevait Notre-Seigneur. Il envoya à midi savoir de ses nouvelles. Croyez-moi, ma fille, ce n'est pas inutilement qu'il a fait des réflexions toute sa vie; il s'est approché de telle sorte de ses derniers moments, qu'ils n'ont rien de nouveau ni d'étranger pour lui. »

Quelques jours après, la fin est venue, et elle écrira, toute pénétrée du deuil de son amie : « Où Mme de la Fayette retrouvera-t-elle un pareil ami, une telle société, une telle douceur, un agrément, une confiance, une considération pour elle? Elle est infirme, elle est toujours dans sa chambre, elle ne court point les rues; M. de la Rochefoucauld était sédentaire aussi; cet état les rendait nécessaires l'un à l'autre, et rien ne pouvait être comparé à la confiance et aux charmes de leur amitié! Je n'ai pas quitté cette pauvre amie ces jours-ci; elle n'allait point faire la presse parmi cette famille, en sorte qu'elle avait besoin qu'on eût pitié d'elle. »

« Tout se consolera, hormis elle, ajoute la marquise un mois plus tard; nous ne pouvons nous empêcher de parler de ce pauvre homme, et cela la tue. »

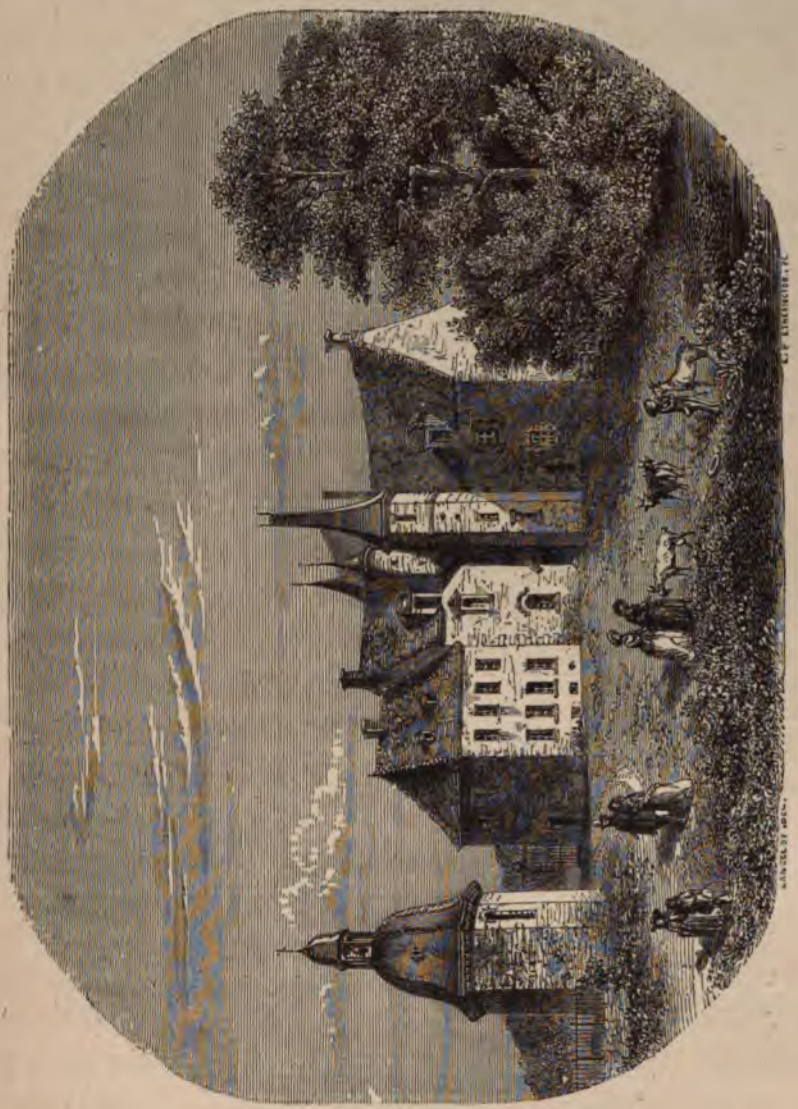
IV

« Tout le monde, écrivait Mme de la Fayette à Ménage, perd la moitié de soi-même avant d'être rappelé. » Le soir de sa vie était chargé d'ombres, et cependant elle devait, durant treize années encore, « traîner cette misérable vie jusqu'à sa dernière goutte d'huile. » Elle sut du moins chercher les consolations véritables. Selon le mot du temps, elle se convertit, c'est-à-dire qu'elle embrassa des pratiques religieuses plus ferventes. Peut-être l'amie de la Rochefoucauld, la femme savante avait-elle trop raisonné vis-à-vis de Dieu. Elle revient à une foi simple, humiliée, pénitente; son directeur fut le célèbre Père du Guet, de l'Oratoire, tenant par un coin aux jansénistes, mais plus doux, moins cassant, tout en restant aussi austère. Ses lettres de direction sont admirables de sagesse et de fermeté, celle-ci par exemple, où il l'exhorte à profiter de la maladie comme d'une grâce : « L'une des plus grandes marques que Dieu veut nous faire de cette miséricorde est la vue distincte qu'il vous donne de vos anciennes fautes. Tout ce qui n'était plus ressuscite pour ainsi dire et paraît non seulement réel, mais récent. Tout ce qu'on avait jugé léger, excusé, adouci, se montre sous une idée tout autrement affreuse. Tout ce qu'on a accusé semble ne l'avoir pas été, tant on le voit différent. Ce n'est pas qu'on ait manqué de sincérité en l'accusant; car, s'il fallait le dire de nouveau, on ne le ferait pas avec plus d'exactitude. Mais on voit clairement qu'il manquait à cette accusation le fond

de douleur, d'humiliation, de condamnation de soi-même, de haine de son injustice, d'amour de Dieu et de sa sainte loi, de désir de lui satisfaire par le retour sincère de tout le cœur vers lui, de mépris de soi-même et du siècle. »

C'est bien là l'énergique langage que les grands moralistes chrétiens du XVIIe siècle ne craignent pas d'employer envers les âmes. Mme de la Fayette lui dut la piété vraie qui lui fit supporter la vie et adoucit pour elle l'heure de la mort. Afin de remplir ses heures trop longues, comme aux jours heureux, elle reprenait quelquefois la plume. Ce fut ainsi qu'elle écrivit son dernier roman, *la Comtesse de Tende,* et ses *Mémoires de la cour de France en 1688 et 1689,* nets, précis, rapides, ne trahissant ni fatigue ni souffrance. Elle se sentait si isolée, qu'elle essaya de persuader à Mme de Sévigné de quitter ses Rochers pour venir vivre avec elle au moins tout un hiver; mais le cœur de Mme de Sévigné était déjà trop rempli : elle en voulut presque à cette amie dévouée, qui jadis préférait ne pas lui dire adieu et ignorer la date de son départ, tant les séparations lui coûtaient, de venir lui proposer en lui rappelant avec trop de franchise *qu'elles étaient vieilles* l'une et l'autre, de passer ensemble quelques-uns de leurs derniers jours. Ce refus dut être pour Mme de la Fayette une dure déception, car, deux ans après, quelque chose s'en retrouve dans une de ses dernières lettres. Ces froissements ne peuvent tuer une amitié de toute la vie, mais ils la rendent moins confiante, surtout chez une nature fière comme était la sienne. Elle avait été malade, et son amie lui offrait de venir près d'elle. « Venir à Paris pour l'amour de moi, ma chère amie! la seule pensée m'en fait peur. Dieu me garde de vous déranger ainsi! et quoique je souhaite ardemment le plaisir de vous voir, je l'achèterais trop cher, si c'était à vos dépens. J'espère que mon mal, après avoir tourné et changé, me quittera peut-être; mais je demeurerai toujours une très sotte femme, et vous ne sauriez croire comme

je suis étonnée de l'être; je n'avais point été nourrie dans l'opinion que je pusse le devenir. Je reviens à ce voyage, ma belle; comptez que c'est un château en Espagne pour



Les Rochers, habitation de Mme de Sévigné en Bretagne.

moi que de m'imaginer le plaisir de vous voir; mais mon plaisir serait troublé, si votre voyage ne s'accordait pas avec les affaires de Mme de Grignan et avec les vôtres. Il me paraît cependant, tout intérêt à part, que vous ferez fort bien de venir l'une et l'autre; mais je ne puis assez vous dire

à quel point je suis touchée de la pensée de revenir uniquement à cause de moi. »

Pourtant elle gardait autour d'elle plusieurs des relations d'autrefois, égrenées avec les années, comme il arrive lorsqu'on redescend le penchant de la vie. Il lui restait Mme de Coulanges, Fontenelle, Segrais, l'abbé Têtu, Boileau. Mais elle sentait le douloureux vide que laisse une affection parfaite et première, qui vous a longtemps absorbée, et elle en souffrait cruellement.

Toutes ses dernières lettres portent la marque de cet état de son âme. « Je n'ai de repos ni jour ni nuit, ni dans le corps ni dans l'esprit, écrit-elle à Mme de Sévigné en janvier 1692. Je ne suis plus une personne, ni par l'un ni par l'autre; je péris à vue d'œil; il faut finir quand il plaît à Dieu, et j'y suis soumise. » Et un peu plus tard à Ménage, qui devait mourir la même année qu'elle : « Je ne crois pas pouvoir vivre longtemps en cet état, qui devient trop désagréable pour en craindre la fin. Je me soumets sans peine à la volonté de Dieu : c'est le Tout-Puissant; de tous côtés il faut venir à lui. »

Elle mourut en effet presque subitement, au mois de mai 1693, d'une maladie du cœur qui l'emporta en quatre jours, sans qu'elle eût repris connaissance. Ses amis se rappelèrent avec consolation qu'elle avait communié avec une grande ferveur quelques jours avant, comme par une grâce providentielle. Elle n'avait que soixante ans.

Mme de Sévigné, à laquelle il faut toujours revenir quand on aborde la société du XVIIe siècle, annonce ainsi cette mort qui lui fut infiniment douloureuse. On pleure bien plus amèrement ses amis dans la vieillesse, où les « recommencements » d'affections ne sont plus possibles.

« Vous saviez tout le mérite de Mme de la Fayette, écrit-elle à Mme de Guitaut, ou par vous, ou par moi, ou par nos amis. Elle était digne d'être de vos amies, et je me trouvais

heureuse d'être aimée d'elle depuis un temps très considérable. Jamais nous n'avions eu le moindre nuage dans notre amitié. La longue habitude ne m'avait pas habituée à son mérite : ce goût était toujours vif et nouveau; je lui rendais beaucoup de soins par le mouvement de mon cœur sans que la bienséance où l'amitié nous engage y eût aucune part. J'étais assurée aussi que je faisais sa plus tendre consolation; et, depuis quarante ans, c'était la même chose; cette date est violente, mais elle fonde bien aussi la vérité de notre liaison. Ses infirmités, depuis deux ans, étaient devenues extrêmes; je la défendais toujours, car on disait qu'elle était folle de ne vouloir point sortir; elle avait une tristesse mortelle, quelle folie encore? N'est-elle pas la plus heureuse femme du monde? Elle en convenait aussi, mais je disais à ces personnes si précipitées dans leurs jugements : « Mme de « la Fayette n'est pas folle, » et je m'en tenais là. Hélas! madame, la pauvre femme n'est présentement que trop justifiée; il a fallu qu'elle soit morte pour faire voir qu'elle avait raison et de ne point sortir et d'être triste. Jamais elle n'a été sans cette divine raison qui était sa qualité principale. »

Et plus tard : « Je m'en fie bien à votre cœur pour avoir compris mes sentiments sur le sujet de Mme de la Fayette. Vous veniez de perdre une aimable nièce, mais ce n'était point une amitié de toute votre vie et un commerce continuel et toujours agréable. Je suis dans l'état d'une vie très fade, comme vous dites, n'étant plus animée par le commerce d'une amitié qui en faisait quasi toute l'occupation. »

Sauf les inévitables tristesses de ses dernières années, peu d'existences furent plus heureuses et plus calmes. Mme de la Fayette le dut sans doute à « cette divine raison », à cette droiture scrupuleuse qui, malgré le mot plaisant prononcé par elle un jour et souvent cité : « A-t-on gagé d'être parfaite? » dirigèrent toutes ses actions. Il est en outre assez

curieux d'observer que c'est une femme qui a créé dans notre littérature le roman d'analyse, destiné à y prendre tant d'importance, et qui a substitué au récit d'aventures purement imaginaires l'étude attentive des caractères et des sentiments.

LA

DUCHESSE DE CHOISEUL[1]

I

Dans le cadre de la vie mondaine au XVIIIe siècle, de cette société brillante et frivole, qu'attendait le terrible réveil de la Révolution, se détachent quelques rares figures féminines, d'un caractère particulier.

Ces âmes, naturellement hautes et pures, échappent à l'influence de leur temps, quoique leur esprit la subisse. Attachées à leurs devoirs, sérieuses, sensées, elles aiment le bien pour lui-même et la vertu par sentiment d'honneur et de dignité morale; remplaçant la religion par la philosophie, elles ne cherchent d'appui que dans leur propre mérite et réalisent, comme l'a dit un écrivain, ce problème irréalisable « d'une conscience en équilibre dans le vide ».

La duchesse de Choiseul a été une de ces natures d'exception, et elle a eu le bonheur invraisemblable d'inspirer une sympathie universelle. La célèbre Mme du Deffand, sa grande

[1] *Lettres de Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul*, etc.

amie, à qui son esprit fort laissait des retours de croyance, lui disait :

« Il n'y a pas un habitant du ciel qui vous ait surpassée en vertu. Vous êtes aussi pure, aussi juste, aussi charitable qu'ils ont pu l'être. Si vous deveniez aussi bonne chrétienne, vous deviendriez tout de suite une grande sainte. »

Pas une voix discordante dans le concert d'éloges de ses contemporains; c'est une estime absolue, souvent une amitié enthousiaste qu'obtient cette duchesse « supérieure à toutes les duchesses de la terre », peut-être parce que son trait spécial est précisément de chercher à s'effacer. Qu'on pénètre, en lisant ces lettres, dans son intimité, rien ne vient gâter cette image charmante; et on peut la suivre à travers une existence traversée de nombreuses vicissitudes, la retrouvant dans le bonheur et dans l'épreuve toujours semblable à elle-même.

La colossale et rapide fortune des frères Crozat, venus de Toulouse simples commis, avait fait événement sous le règne de Louis XIV. Antoine, l'aîné, acheta la seigneurie du Châtel, dont il prit le nom. Son fils, le marquis du Châtel, homme d'infiniment d'esprit, un peu raisonneur, épousa Mlle de Gouffier, « d'un caractère, dit-on, aussi solide qu'agréable et d'un commerce charmant. » On ne s'explique pas comment celle-ci s'occupa si peu de sa fille, sauf pour lui inculquer cette maxime : « N'ayez pas de goûts, » qui lui fut, en effet, d'une certaine utilité pratique. Louise-Honorine du Châtel ne dut ses qualités qu'à elle seule.

« Vous croyez, disait-elle plus tard, que ma première éducation a été excellente, parce que ma mère était une femme d'esprit; mais cette éducation a été la plus nulle de toutes. Si j'ai acquis quelque chose, je ne le dois ni aux préceptes ni aux livres, mais à quelques disgrâces. Peut-être l'école du malheur est-elle la meilleure, quand ces malheurs ne sont

pas de nature à avilir l'âme, ou que l'âme n'est pas de trempe à se laisser avilir. »

Elle ajoute que son caractère était violent et passionné, et qu'elle eut du mérite à en triompher. Elle en triompha bien complètement, car l'abnégation quotidienne, la patience et l'égalité d'humeur sont ce que ses amis admirent sans cesse en elle. Sa raison précoce comprit de bonne heure que, pour être heureux, il faut ne pas se montrer exigeant envers la vie ni envers les autres, et leur donner beaucoup de soi; que n'avoir pas de torts est le plus sûr moyen de n'avoir pas de tracas. Une tendance naturelle vers la perfection la porta sans cesse à se perfectionner elle-même sans mobile supérieur, car toute croyance religieuse dut être absente de son éducation, pour être aussi complètement absente de sa vie.

Il en était ainsi de beaucoup de femmes, à cette époque où la funeste influence de l'esprit philosophique avait détruit dans les cœurs la foi solide du siècle précédent. On gardait par convenance les pratiques extérieures : la messe se dira dans la chapelle de Chanteloup les dimanches, parfois pontificalement, quand il y aura quelque prélat de passage au château. Autour d'elle, Mme de Choiseul a des amies pieuses, et entre autres sa cousine, la comtesse de Choiseul-Gouffier, qu'on appelle pour cela *la petite sainte*. Elle semble pourtant n'avoir été jamais effleurée d'aucun besoin de croire, d'aucune inquiétude d'âme troublant son indifférence, même aux heures les plus douloureuses. Cela demeurerait inexplicable, si l'on ne savait à quel point la société d'alors était frivole et étrangère à toute idée de surnaturel. Mme de Choiseul a subi son désastreux ascendant; élevée sans religion, mariée à un mari sceptique, liée avec Voltaire, que son esprit si juste n'admire cependant pas sans fortes restrictions, non plus que Rousseau, elle n'ose pas surmonter ces influences; la piété catholique demeure pour elle une langue qu'on ne

lui a point apprise et dont son âme naturellement craintive, peu portée aux grands coups d'aile, n'a pas cherché à pénétrer le sens. Chez elle, on trouve surtout le désir d'éviter tout changement, de s'en tenir à ce qu'elle possède, sans aller au delà.

« Il me suffit d'être contente pour être heureuse, écrivait-elle... En fait de bonheur, il ne faut regarder ni au pourquoi ni au comment. Le meilleur et le plus sûr est de le prendre comme il vient. »

Elle n'avait pas dix-huit ans (1755) lorsqu'on la maria au comte de Stainville, bientôt duc de Choiseul, de vingt ans plus âgé qu'elle et qui devait lui inspirer une véritable adoration.

Bien des années après, encore timide comme une pensionnaire avec ce mari brillant, léger, d'une bonté insouciante, elle étudiait son clavecin jusque durant la nuit, pour arriver à jouer devant lui sans trembler; et elle demandait à son amie, Mme du Deffand :

« A-t-il parlé de moi? Qu'en a-t-il dit? et de quel ton? Il me semble qu'il commence à n'être plus honteux de moi, et c'est déjà un grand point de ne plus blesser l'amour-propre des gens dont on veut être aimé. »

Cette tendresse passionnée absorba l'existence de Mme de Choiseul (elle n'eut jamais d'enfants), et, la tendresse aveuglant son jugement fin et sûr, elle allait jusqu'à déclarer son mari « non seulement le meilleur des hommes, mais le plus grand que son siècle ait produit ».

A vrai dire, le duc de Choiseul exerçait sur tout son entourage une réelle séduction. Rappelant les anciens chevaliers français par sa nature fière et franche, généreuse et emportée, acerbe parfois, mais ignorant la haine et n'ayant jamais usé du pouvoir pour faire de mal à personne, ses yeux spirituels, son sourire, sa gaieté communicative, faisaient oublier sa laideur et ses cheveux roux. Il était adoré de ses amis, inca-

pable d'une bassesse, magnifique à ruiner l'État en même temps que lui-même.

Lorsqu'il demanda Mlle du Châtel en mariage, la fortune de celle-ci dépendait d'un procès avec des parents. Toujours

Mme du Deffand.

chevaleresque, il voulut l'épouser avant l'arrêt, et le lendemain, le procès fut perdu. Il prit gaiement la chose et consola sa belle-mère, en lui déclarant qu'il entendait bien obtenir quelque grande ambassade et acheter un jour une terre de deux cent mille livres. Du reste, un nouvel arrêt lui

rendit plus tard la fortune de sa femme, qui s'élevait à plus d'un million de revenu.

L'ambassade fut celle d'Italie (1755). L'abbé Barthélemy, savant aimable et écrivain aujourd'hui quelque peu oublié, qui fut du voyage en qualité de secrétaire et s'attacha dès lors aux Choiseul, ami, commensal, confident de chaque jour, nous a laissé le portrait de la duchesse à cette époque :

« Tout en elle inspirait l'intérêt : son âge, sa figure, la délicatesse de sa santé, la vivacité qui animait ses paroles et ses actions, cette extrême sensibilité qui la rendait heureuse ou malheureuse du bonheur ou du malheur des autres, enfin cette pureté d'âme qui ne lui permettait pas de soupçonner le mal. Elle réfléchissait dans un âge où l'on commence à peine à penser. »

Walpole, cet Anglais devenu à demi Français par ses goûts et ses relations, donnera d'elle cette délicieuse miniature :

« La duchesse de Choiseul n'est pas fort jolie, mais elle a de beaux yeux; et c'est un petit modèle en cire qui, pendant quelque temps, n'ayant pas eu la permission de parler, comme en étant incapable, a contracté une modestie dont elle ne s'est point guérie à la cour. C'est la plus gentille, la plus aimable et la plus honnête petite créature qui soit jamais sortie d'un œuf enchanté. Si correcte dans ses expressions et ses pensées! d'un caractère si attentif, si bon! »

Un autre jour qu'elle lui est apparue en grande toilette, dans une robe de satin bleu couverte d'or et de diamants, il dira :

« C'est la plus jolie et aimable petite Titania que vous ayez jamais vue! »

Un pastel, fait à l'époque de son mariage, avec ses grands yeux doux, sa toute petite bouche qui hésite à sourire, ses fins cheveux poudrés et bouclés, sa figure ronde, encore enfantine, d'une grande pureté, donne bien l'impression de cette nature fine, aimable, toute en demi-teintes, cachant,

comme d'autres l'étalent, l'étendue d'une culture intellectuelle qu'elle ne devait qu'à son travail assidu, et qui se trahit dans ses lettres.

II

Près de son mari, la duchesse se heurtait à une influence adverse et toute-puissante, dont elle souffrait profondément : celle de la propre sœur du duc, Béatrix de Stainville, duchesse de Grammont, qui gouvernait son frère par son esprit et son incontestable valeur. Grande, assez laide, la voix brève et sèche, les manières arrogantes et masculines, « une amazone fière et hautaine, » elle imposait à son entourage par son énorme fortune et sa rudesse orgueilleuse; amie et ennemie également ardente, polie comme une vraie grande dame quand elle le voulait, elle avait de nombreux partisans et savait se faire craindre.

Trois mois de mariage avec le duc de Grammont, personnage méprisable, qu'en fille pauvre et noble elle avait épousé pour son rang, l'avaient laissée, après une séparation, avec le titre de duchesse et une situation à la hauteur de ses ambitions.

« Le public, dit Walpole, vénérait et négligeait l'épouse, en détestant la sœur et en se courbant devant elle. »

Ses conseils extrêmes contribuèrent, dit-on, à la chute de son frère. Choiseul était devenu ministre en 1758. Esprit à ressources, nature résolue (l'impératrice Catherine II l'appelait le cocher de l'Europe), des événements politiques importants marquèrent son ministère : la conquête de la Corse, la paix de Paris, enfin le mariage du Dauphin avec Marie-Antoinette d'Autriche. On sait que Louis XV disait du partage de la Pologne : « Cela ne serait pas arrivé si Choiseul eût été

ici. » Mais il administrait les finances de l'État comme les siennes, gaspillant, accordant tout ce qu'on lui demandait.

Son train de maison était excessif; chaque soir il tenait table ouverte dans le magnifique hôtel de la rue Richelieu, dont la duchesse avait hérité de son oncle, Pierre Crozat. Une grande table de jeu était dressée dans l'immense galerie; auprès, d'autres plus petites pour ceux qui voulaient s'isoler, et un salon où l'on pouvait lire et causer. Autour de la duchesse se rangeait une véritable cour; elle était d'ailleurs admirable maîtresse de maison, ayant « le grand art de dire toujours la chose qui convient » et jamais un mot méchant, une parole ironique; sachant écouter surtout, faire valoir l'esprit des autres. A dix heures, le maître d'hôtel venait jeter un coup d'œil, afin de juger du nombre de couverts pour le souper, d'une royale magnificence.

Veut-on voir la duchesse à Versailles? Une lettre de Mme de Choiseul va nous donner la journée d'une femme de ministre sous Louis XV :

« Je viens de m'arracher de mon lit pour achever une frisure commencée d'hier; quatre pesantes mains accablent ma pauvre tête. J'entends résonner le fer à papillottes; il est trop chaud.

« — Quel ajustement madame mettra-t-elle aujourd'hui?... Cela va avec telle robe... Angélique, faites donc le toquet... Marianne, apprêtez le panier. »

« Vous entendez bien que c'est la suprême *Tintin* qui ordonne ainsi.

« Ce n'est pas tout : un militaire pérore de l'expulsion des Jésuites; deux médecins parlent, je crois, de guerre, ou se la font peut-être, un archevêque me montre une décoration d'architecture... On me crie de l'autre chambre :

« — Madame! voilà les trois quarts; le roi va passer pour la messe.

« — Allons vite! vite! Mon bonnet, ma coiffe, mon mou-

choir, mon éventail, mon livre!... Ne scandalisons personne!... Ma chaise, mes porteurs!... Partons! »

« J'arrive de la messe; une femme de mes amies entre presque aussitôt que moi; mon très petit cabinet est rempli de la *vastitude* de son panier. Elle veut que je continue.

« — Je n'en ferai rien, madame; je ne serai pas assez mon ennemie pour me priver de vous voir et de vous entendre. »

« Enfin elle est partie! Reprenons ma lettre. Mais on vient me dire que le courrier de Paris va partir... Une jeune Irlandaise vient me solliciter pour une grâce que je ne lui ferai pas obtenir. Un habitant de Tours me remercie d'un bien que je ne lui ai pas procuré. Celui-ci vient me présenter son frère que je ne verrai pas.

« J'entends le tambour! les chaises de mon antichambre sont culbutées : ce sont les officiers suisses qui se précipitent dans la cour... Le maître d'hôtel vient me demander si je veux qu'on serve. Il m'avertit que le salon est plein de monde, que monsieur est rentré et qu'il a demandé à dîner... Allons donc! il faut finir... Jugez si je suis lasse du monde. Jugez si je vous aime pour pouvoir m'occuper de vous. »

Dans cette correspondance avec Mme du Deffand, que l'exil rendra bientôt plus fréquente, Mme de Choiseul se révèle tout entière. Vieille, aveugle, mais toujours jeune d'esprit et de sentiments, Mme du Deffand s'était prise pour la duchesse d'une de ces amitiés inquiètes, insatiables, tournant dans l'expression à l'enfantillage. Une de ses grand'mères ayant épousé un duc de Choiseul, elle s'amusait en confondant les époques, à appeler « grand'maman » la duchesse, qui avait bien quarante ans de moins qu'elle, et à jouer la petite-fille à son égard. Mme de Choiseul répondait sur le même ton et en profitait pour la raisonner, combattre ses méfiances, son ennui perpétuel :

« Vous savez que vous m'aimez, vous ne le sentez pas, »

lui écrivait la « petite-fille » septuagénaire, avide d'affection sous une sécheresse apparente et sans cesse minée par un invincible scepticisme.

La très jeune grand'maman, avec sa saine droiture de cœur, répondait à ces phrases douloureuses et maladives :

« Bon Dieu! ne dites pas que vous n'êtes plus au nombre des vivants. C'est le cœur qui vit; tout le reste n'est que formes. Si à cent ans vous aimez encore, vous serez plus en vie que telle jeune personne de quinze ans, fraîche et saine, mais impassible; et si vous aimez, on vous aimera mieux qu'elle, et vous aurez plus de raison d'être attachée à la vie, puisqu'on vous aimera. Ne perdez donc pas ce feu sacré qui vous a été donné avec tant d'abondance; aimez, soyez aimée, vous serez toujours jeune. »

A trente ans, cela est facile à dire encore, mais moins facile à comprendre à soixante-quinze, quand on est aveugle, triste, atteinte d'un incurable ennui, que l'activité intellectuelle ne parvient pas à dissiper. On a tant lu, tant causé, tant écrit de lettres, spirituelles jusqu'au bout! Alors la vieille femme adresse cette jolie plainte à sa jeune amie :

« Je me porte beaucoup mieux. J'ai plus de force, et je trouve que c'est tant pis. Je m'accommode très fort de l'état de faiblesse; elle engourdit l'âme. C'est un bien de n'avoir pas d'activité, quand on n'a point d'occasion de l'exercer; et encore un plus grand bien d'avoir peu de sensibilité, quand elle ne sert qu'à faire souffrir. Il me semble que je me trouverais fort bien d'être orme ou chêne. J'imagine qu'ils sont contents de leur situation, surtout quand ils se trouvent placés au milieu d'une forêt; on ne les sépare pas des arbres, leurs voisins, qui sont sans doute leurs amis. Je ne leur connais de malheur que celui de vieillir; car, pour l'ennui, je ne crois pas qu'ils le ressentent... Vous direz : Il n'était pas nécessaire que la petite-fille fût arbre pour devenir bûche. Ah! je meurs de honte de toutes ces bêtises! »

« L'ennui de la vie est une maladie; pour la guérir, il suffit de deux choses : aimer et vouloir[1]. » Mme de Choiseul commente perpétuellement cette idée dans ses lettres et prêche d'exemple :

« Vous faites donc aussi du courage, ma chère enfant? C'est ce qu'on a de mieux à faire quand on n'en a point. Entre en faire et en avoir, il y a loin; mais c'est pourtant à force d'en faire qu'on en acquiert. Oh! combien j'en ai fait dans ma vie! »

Bien d'autres fois, avec sa ferme raison, elle revient sur ce thème, sans réussir à guérir le mal désolant auquel elle s'attaque. C'est, au fond, parce qu'elle ne suggère que des remèdes terrestres et qu'elle ignore le mot sacré qui ferait le miracle. Son stoïcisme fier, malgré ses bons côtés, demeure insuffisant devant cette suprême amertume de la vieillesse, qui, lasse de tout, ne trouve plus aucun goût à la vie et s'effraye cependant de la mort. Il y a néanmoins dans ses conseils quelques salutaires idées à retenir :

« Savez-vous pourquoi vous vous ennuyez tant, ma chère enfant? C'est justement par la peine que vous prenez d'éviter de prévoir, de combattre l'ennui. Vivez au jour la journée, prenez le temps comme il vient, profitez de tous les moments, et avec cela vous verrez que vous ne vous ennuierez pas... Croyez-moi, le mal que l'on se résout à supporter est bientôt passé, et il n'en reste rien après lui. Surtout, évitez le malheur toujours dupe et superflu de la crainte. Celui-là n'est pas dans la nature des choses, il n'est que dans la nôtre; et nous doublons le mal par l'action rétroactive que nous lui donnons en le craignant. Je ne prétends pas vous dire que j'en suis déjà au point de suivre exactement la morale que je vous prêche; mais en vérité, à force de réflexions, et j'ose dire de courage, je suis bien près de la mettre en pratique.

[1] Alfred de Vigny.

Avec un cœur chaud qui a besoin d'aliment et une imagination vive qui a besoin de pâture, j'étais plus disposée au malheur et à l'ennui que personne; cependant je ne suis pas malheureuse et je ne m'ennuie pas. »

Lorsqu'elle écrit ces lignes, Mme de Choiseul est dans une situation brillante et enviée; mais ses grandeurs la fatiguent, et elle pressent l'orage. Les imprudences de Choiseul, sa raideur hautaine, vinrent en aide à ses ennemis.

« Il sera comme Charles VII, écrivait Mme du Deffand. On ne peut perdre un royaume plus gaiement. »

Une cabale se forma pour le remplacer par le duc d'Aiguillon. Le roi hésita longtemps, et brûla plusieurs lettres de cachet déjà signées; enfin, le 24 décembre 1770, un ordre royal exila Choiseul dans sa terre de Chanteloup, près d'Amboise. La lettre, fort sévère, contenait cette phrase :

« Je vous aurais envoyé beaucoup plus loin, si ce n'était l'estime que j'ai pour la duchesse de Choiseul, dont la santé m'est fort intéressante. Prenez garde que votre conduite ne me fasse prendre un autre parti. »

Choiseul faisait la sieste; il lut, fit refermer ses rideaux, se rendormit, et ne se réveilla que pour monter en voiture. La nouvelle s'était rapidement répandue dans Paris. Tous les amis des exilés accouraient. Le départ fut une marche triomphale; la foule se pressait dans les rues, aux fenêtres et même sur les toits; tout le long du parcours, jusqu'à la barrière, le carrosse fut salué d'acclamations enthousiastes. Compliments, vers, épigrammes pleuvaient; une admiration imprudente alla même jusqu'à réunir sur des médailles, des tabatières, les portraits de Sully et de Choiseul, ce qui fit faire ce joli mot : « On a mis ensemble la recette et la dépense. »

III

La duchesse de Choiseul avait supporté cette disgrâce avec son calme et sa philosophie accoutumés. Le jour de

La pagode de Chanteloup.

son arrivée à Chanteloup, elle écrit à Mme du Deffand :

« Vous m'avez crue hier insensible jusqu'à la férocité. Ah! que vous connaissiez mal le cœur que vous déchiriez! La

vanité me défendait de me livrer à ma sensibilité, sur l'objet de laquelle on aurait pu se méprendre. »

Voltaire lui conseillait la force d'âme et écrivait des vers en l'honneur du ministre tombé, en attendant de solliciter les faveurs de ses ennemis; elle répondait :

« Je ne sais ce que c'est que la force; je n'étais pas heureuse quand j'excitais l'envie, et je le suis parfaitement aujourd'hui que les sots me plaignent. Est-ce là ce que vous appelez courage? »

Quand elle vit toute la cour affluer à Chanteloup, sans craindre le mécontentement royal, sa sérénité devint de l'orgueil, de l'exaltation. Elle déclare que cette disgrâce les paye de tous leurs services par « ce bonheur immense, d'un genre nouveau, qu'elle leur procure »; qu'elle-même en a « la tête tournée ». Louis XV répondait d'abord aux personnes qui sollicitaient l'autorisation d'aller à Chanteloup : « Je ne le permets ni le défends! » Mais, lorsqu'on s'autorisa de cette neutralité pour s'y porter en foule, il se prononça par une interdiction absolue au maréchal de Beauvau, ami intime des Choiseul, qui passa outre. Cela devint une mode, et beaucoup d'indifférents se changèrent en « courtisans de malheur ».

Le duc de Choiseul imagina, pour se distraire et aussi pour donner de sa reconnaissance un témoignage assez dans le goût du temps, d'édifier, au milieu de la forêt de Chanteloup, ce qu'il appela sa *pagode,* monument en forme de tour, à six étages, contenant chacun un salon, dont le revêtement intérieur de marbre portait en lettres d'or les noms des amis qui étaient venus visiter les Choiseul dans leur exil. Ce singulier édifice a duré plus longtemps que le château lui-même, détruit sous la Révolution.

« Les inscriptions que nous y avons placées ne manquent guère leur effet, écrivait Barthélemy. J'ai été plusieurs fois témoin de l'attendrissement qu'elles produisent. »

C'était l'époque du *sentiment*, celle où l'on élevait des temples à l'Amitié et à toutes sortes de divinités symboliques.

Le premier moment passé, la duchesse sentit la nécessité d'organiser leur nouvelle existence. Ce qu'il fallait avant tout, c'était assurer la paix intérieure. Mme de Grammont devait partager à peu près continuellement leur exil. Avec autant de fermeté que de franchise, Mme de Choiseul alla au-devant des explications avec sa belle-sœur, en présence de son mari :

« J'ai déclaré que je voulais être la maîtresse dans ma terre et dans ma maison; que chacun le soit chez soi pour tout ce qui lui serait propre; que je m'engageais à faire de mon mieux pour contenter tout le monde; qu'à l'égard de l'estime, j'en avais pour elle, Mme de Grammont; qu'à l'égard de l'amitié, je ne lui promettais ni ne lui en demandais; mais que nous devions bien vivre ensemble pour le bonheur de son frère, qui nous rassemblait ici; que si elle se conduisait bien avec moi, je lui répondais qu'elle en serait contente; que si elle se conduisait mal, j'espérais qu'elle en serait contente encore. »

Mme de Choiseul tint parole et en fut récompensée; sa belle-sœur n'eut plus pour elle que les meilleurs procédés, et elles en arrivèrent, sinon à l'affection, du moins à se mieux comprendre et à vivre en bonne intelligence.

Il fallait de plus préserver de l'ennui le maître de ce petit empire, celui autour duquel gravitaient toutes les pensées de la duchesse.

« Je n'ai jamais été si bien coiffée ni si occupée de ma parure que depuis que je suis ici, écrivait-elle avec sa grâce exquise. Je veux redevenir jeune et, si je peux, jolie! Je tâcherai du moins de lui faire croire que je suis l'une et l'autre; et comme il aura peu d'objets de comparaison, je l'attraperai facilement. »

Chanteloup était une royale résidence, dont, la nuit, les innombrables fenêtres éclairées donnaient l'illusion de Versailles; mais on avait dû s'y installer difficilement par un hiver rigoureux. Les Choiseul y apportèrent leurs habitudes de grand luxe, que tempérait la simplicité parfaite des maîtres de maison. La chasse, la musique, les fêtes champêtres, la comédie de salon, où Mme de Choiseul excellait, devinrent les distractions quotidiennes. On était toujours nombreux, au moins quinze ou vingt, sans compter les visiteurs de passage.

« Ah! mon Dieu! s'écria Barthélemy, que de monde! que de cris! que de bruit! que de rires perçants! que de portes qu'on semble enfoncer! que de chiens qui aboient! que de conversations tumultueuses! que de polissonneries! que d'éclats de rire au billard, au salon, à la pièce du clavecin! Au milieu de cette tempête, la grand'maman, l'abbesse, le baron et moi, dans un coin fort tranquille et prenant très peu de part aux joies de ce monde. Ah! comme il change ce monde! Les plaisirs de cette année sont bien différents des plaisirs de l'an dernier; et cependant, s'ils continuaient, ils finiraient par tuer la grand'maman, car vous sentez aisément que ses nerfs sont bien secoués. »

Ce mouvement perpétuel fatiguait la duchesse, dont la santé était mauvaise; mais elle s'y résignait, se faisant toute à tous, et sans s'occuper de ses propres antipathies, invitant, parmi leurs relations, celles qu'elle savait agréables à son mari. Ce fut ainsi qu'elle reçut la terrible maréchale de Luxembourg, surnommée la « chatte rose » pour ses mordantes saillies.

« Elle n'a pas encore eu l'apparence d'inégalité, écrit Mme de Choiseul; mais, malgré la patte de velours qu'elle m'a toujours montrée, je ne puis me défendre de la griffe dont on m'a tant parlé, et cette crainte me donne une contrainte insupportable qui doit ajouter encore à ma maussa-

derie naturelle... Elle doit surtout me trouver fort bête. Je ne parle pas, parce que ma contrainte est telle, qu'il ne me vient pas une idée; ou si je veux parler, pour être de quelque chose, je ne fais que répéter les derniers mots de la dernière phrase de Mme de Grammont. »

Comme dédommagement à cette présence redoutée, on avait cette toute jeune et charmante duchesse de Lauzun, Amélie de Boufflers, petite-fille de la maréchale, dont la vie fut si triste, grâce à son malheureux mariage, et la mort si douloureuse, dans la misère et l'abandon. Tous les mémoires de l'époque vantent alors sa grâce timide et son esprit, sa bonté aussi, qui l'entourent comme d'une auréole, dans ce monde où elle passe, oubliée par son mari, sous la protection de sa redoutable aïeule. Barthélemy a fait d'elle le plus délicieux des croquis : on dirait un Greuze ou un pastel de Liotard.

« Mme de Lauzun part demain, voilà le plus grand événement de ce pays-ci. Savez-vous que personne en France ne possède à un plus haut degré une qualité que vous ne lui connaissez pas, celle de faire des œufs brouillés? C'était un talent enfoui : elle ne se souvient pas du temps où elle l'a reçu. Je crois que c'est en naissant. Le hasard le lui a fait connaître : aussitôt on l'a mis à l'épreuve. Hier matin, époque à jamais mémorable dans l'histoire des œufs, pendant le déjeuner, on apporta tous les instruments nécessaires à cette grande opération : un réchaud, de la nouvelle porcelaine, celle qui, je crois, vient de vous, du bouillon, du sel, du poivre et des œufs. Et voilà Mme de Lauzun qui d'abord tremble et rougit, et qui ensuite, avec un courage intrépide, casse les œufs, les écrase dans la casserole, les tourne à droite et à gauche, avec une précision dont il n'y a point d'exemple. On n'a jamais rien mangé de si excellent. »

Chanteloup, avec le domaine qui en dépendait, avait une petite population de plus de quatre cents personnes; le duc

s'était, pour se distraire, transformé en agriculteur. Il dirigeait sa ferme, s'occupait de ses champs et de ses troupeaux, faisait construire de superbes étables revêtues de marbre, assistait, avec ses invités, au défilé de ses vaches suisses et se déclarait « parfaitement heureux ». Son esprit étourdissant était la vie du salon de Chanteloup; installé à son métier à tapisserie, il animait la conversation par ses souvenirs et ses épigrammes ou se chargeait de la lecture, faisant alterner les tragédies avec les contes de fées. Les *Mémoires de Saint-Simon,* manucrits, circulaient en cachette, et cette lecture interdite était un des grands plaisirs de Chanteloup. Des académiciens, comme le prince de Beauvau, y venaient aussi lire leur discours de réception pour en essayer l'effet. Pendant ce temps les dames parfilaient, occupation oisive qui était alors la rage et consistait à défaire les galons d'or ou d'argent, dont on faisait un si grand emploi, et à en retirer tous les fils de métal. Cette étrange manie était si violente, qu'un homme, entrant dans un salon avec un habit couvert de galons, comme le voulait la mode, risquait de voir les dames se précipiter sur lui pour les arracher. On donnait en présents des objets à parfiler, autrement dits à détruire, et Mme du Deffand en envoie à son amie, qui la remercie de ces étrennes. « Vous m'avez traitée comme un chat en m'envoyant les marrons à retirer du feu. Votre pomme et la belle bourse qu'elle renfermait, vos marrons et tous les jolis bouchons d'or qui feront un parfilage charmant, la charmante et odorante corbeille qui renfermait tout cela, font l'ensemble du plus joli présent du monde; mais, ma chère petite fille, pourquoi nous donner des étrennes? Je suis devenue si provinciale, que je ne sais plus comment on les reçoit. »

Mme du Deffand devait elle-même, malgré ses protestations sur son âge et ses infirmités, venir à Chanteloup.

« J'aurai passé ici cinq semaines, écrit-elle à un ami, et je

puis vous dire, avec la plus grande vérité, que je n'y ai pas eu un moment d'ennui, pas éprouvé le plus petit dégoût, la plus légère contradiction. L'abbé, le marquis de Castellane, ont eu pour moi des soins infinis; j'ai joui de la plus grande liberté, c'est le ton de la maison. Point de compliments; on ne se lève pour personne; on reste chez soi. On va dans le salon, on cause avec qui l'on veut. Les uns vont à la promenade, les autres restent dans la maison. On est dix ou vingt à table : les premiers arrivés s'y placent; on y arrive à l'heure qu'on veut, on n'attend personne. Au sortir de table, on reçoit les lettres de la poste. Chacun lit les siennes en particulier, on se dit les nouvelles qu'on apprend. On s'arrange ensuite pour le jeu : on joue ou on ne joue pas, cela est égal. Après le jeu, va se coucher qui veut. Ceux qui restent font la conversation qui est très gaie, très agréable, parce qu'il y a beaucoup de gens d'esprit et de très bonne compagnie... »

La riche bibliothèque, les collections de gravures et de médailles, offraient autant de distractions intelligentes. L'abbé Barthélemy, le *grand abbé,* inséparable de ses amis, en avait pris la haute direction; de même que, dans ses charmantes lettres à Mme du Deffand, il se faisait le chroniqueur des menus événements de Chanteloup. Il avait voué à la duchesse une affection touchante, mêlée de vénération, dont l'appui ne devait jamais lui manquer.

C'est en pensant à ses amis de Chanteloup qu'il écrivit cette page charmante et si vraie :

« Consacrons à l'amitié les moments dont les autres devoirs nous permettent de disposer, moments délicieux où tout ce que l'on dit est sincère et tout ce que l'on promet est durable, moment où les cœurs à découvert et libres de contrainte savent donner tant d'importance aux plus petites choses et se confient sans peine des secrets qui resserrent leurs liens; moments enfin où le silence prouve que les âmes

peuvent être heureuses par la seule présence l'une de l'autre, car ce silence n'opère ni le dégoût ni l'ennui. On ne dit rien, mais on est ensemble. »

« L'abbé est un homme unique, disait Mme de Choiseul; il est mieux que cela pour vous et pour moi, c'est un ami unique. »

IV

Ces lettres entre Mme du Deffand, les Choiseul et leur entourage, donnent, avec le journal de cette vie de Chanteloup uniforme et paisible, trop paisible peut-être au gré de ceux qui la menaient, la gazette presque quotidienne de la cour de Louis XV vieillissant. On a donc pu les comparer au tableau de celle de Louis XIV, que nous fournissent, si vivantes, si animées, les lettres de Mme de Sévigné. Mais il y a je ne sais quelle intime différence : même quand l'immortelle marquise ne parle que de *potins* mondains, on sent sous son bavardage un fond plus solide, et des mots d'un rare élan viennent élargir l'horizon. La correspondance entre Chanteloup et Paris se perd trop en minuties, en détails frivoles, en compliments bien excessifs entre amis si intimes. Tout ce monde a beaucoup d'esprit, de délicatesse raffinée; il n'a pas assez de naturel, même la duchesse, assurément celle qui est le plus simplement elle-même.

Cependant cette amitié se maintint toujours égale et fidèle jusqu'à la mort de Mme du Deffand, peut-être parce qu'elle demeura de celles qui donnent leur miel, sans qu'on aille au-dessous de la surface et qu'on en exige un sacrifice. Cette vieille femme de quatre-vingt-quatre ans mourut entourée de ses amies, de Mme de Choiseul surtout, qui la quitta à peine durant ses derniers jours. Elle qui affectait de douter de

toute affection, au point de dire : « Vous m'aimez donc? » à son vieux secrétaire Wiart qu'elle voyait pleurer, associait à une sécheresse et un égoïsme très réels un besoin inquiet de tendresse. Une de ses dernières lettres à Mme de Choiseul contient cette phrase : « Je ne sais point encore si le grand-papa (le duc de Choiseul) a eu le bonheur de vous voir. Si j'avais été à sa place, comme je vous aurais embrassée, comme je vous aurais dit que je vous aimais, et comme j'aurais dit vrai! »

Quand elle mourut, ses amis étaient revenus près d'elle depuis plusieurs années.

L'exil de Choiseul avait duré quatre ans. La mort de Louis XV (1774) y mit un terme, en amenant la chute de ses adversaires. Ses carrosses purent se croiser sur la route avec ceux du duc d'Aiguillon, son ennemi et son successeur, qu'un ordre royal envoyait à son château de Véretz, en face de Chanteloup, de l'autre côté de la Loire. Choiseul rentra à Paris comme un roi dans sa capitale. « On montait sur les toits pour le voir passer. » Des fêtes sans nombre furent données en faveur de ces exilés, et Mme du Deffand réunit au couvent de Saint-Joseph, où elle occupait un appartement, tous leurs amis communs, pour faire ensemble, au bout de quatre ans, le souper auquel ils étaient conviés chez elle, ce jour de Noël 1770, qui avait vu le brusque départ des Choiseul disgraciés.

Le duc reparut à la cour et fut bien reçu du jeune roi. Marie-Antoinette n'oubliait pas qu'elle lui devait son mariage. Mais c'était en vain qu'il avait espéré rentrer au pouvoir. Ses habitudes fastueuses effrayaient les goûts d'économie de Louis XVI, qui ne l'aimait guère, n'ayant pu oublier la réplique imprudente et orgueilleuse que Choiseul lui avait, dit-on, lancée alors qu'il n'était que dauphin, sur un mot dédaigneux : « Monseigneur, je pourrai avoir le malheur d'être un jour votre sujet; je ne serai jamais votre valet! »

Il partagea donc sa vie entre Chanteloup et Paris, où son hôtel redevint un centre politique et littéraire. Deux fois la semaine, il y recevait princièrement le « tout Paris » d'alors, sur lequel « il régnait sans conteste ». Ses dépenses excessives avaient de tout temps absorbé, et au delà, ses immenses revenus; en 1784, la situation devint telle, qu'il dut mettre en vente et ses terres et l'hôtel de la rue Richelieu, acheté par les comédiens italiens pour y construire l'Opéra-Comique.

Louis XVI vint en aide à l'ancien ministre de son aïeul, et lui avança quatre millions pour payer ses dettes. L'année suivante (1786), le duc prit une fluxion de poitrine qui s'aggrava rapidement. Ce fut un deuil public. Il fallut engager quatre secrétaires pour écrire les bulletins et les noms de ceux qui venaient demander des nouvelles. Les élus seuls pénétraient dans la chambre à coucher où le malade, entouré de onze médecins, soigné par sa femme qui ne le quittait pas, avait, sur son lit d'agonie, « l'air de donner des audiences. » Il dicta son testament et demanda qu'on transportât son corps à Chanteloup et qu'on y élevât une tombe pour lui et la duchesse, car « il lui était doux de penser qu'il reposerait après sa mort près de celle qu'il avait tant chérie et respectée durant sa vie ».

Dès qu'il eut cessé de vivre, Mme de Choiseul se retira au couvent des Récollettes. Sans tenir compte de sa situation embarrassée, le duc avait fait de nombreux legs. On conseilla à la duchesse de se prévaloir de la séparation de biens et de ses droits, pour ne pas payer les dettes de son mari. « C'est bien, dit-elle; mon intention est d'user d'un droit auquel rien ne me fera renoncer. » Elle ne garda que deux domestiques, réduisit sa dépense et parvint à payer trois cent mille écus par an sur ses revenus.

Quand la Révolution supprima les couvents, elle se logea dans un petit appartement, rue Saint-Dominique. Tout

s'effondrait autour d'elle. Les amis d'autrefois étaient morts, en fuite ou au fond des prisons de la Terreur. Elle refusa d'émigrer, pour ne pas ruiner les créanciers de son mari, par la confiscation de ses biens, et demeura à Paris malgré le danger. L'abbé Barthélemy lui restait seul et venait la voir chaque jour. Ce fut chez elle qu'on vint l'arrêter. Elle n'hésita pas et, au risque d'attirer les soupçons sur elle-même, courut au Comité de salut public plaider la cause de son vieil ami, démontrant qu'il n'avait pu être accusé que par erreur; dès le soir il fut remis en liberté.

Quelques mois plus tard, le Comité fit faire chez Mme de Choiseul une perquisition, à la suite de laquelle on la conduisit à la prison des Oiseaux, tellement malade, qu'on dut permettre à sa femme de chambre de l'accompagner. Calme, stoïque, elle ne manifestait que le regret de ne pouvoir continuer à payer ses créanciers, et elle écrivit en leur faveur au Comité général. Son quartier s'émut de son arrestation; les pauvres qu'elle secourait sur ses minces ressources supplièrent qu'on la leur rendît. Dans une de ces touchantes pétitions, on lit ces mots : « Elle combla de bien autant qu'elle le put les malheureux qui l'approchèrent. Elle alla toujours au-devant de ses devoirs envers sa patrie. Enfin l'humanité, la bonté, la sagesse, l'âge et les infirmités, voilà ce qui compose son être. Nous la réclamons, parce que nous savons ce qu'elle a fait, ce qu'elle a dit, ce qu'elle a pensé. »

Enfin, les portes de sa prison s'ouvrirent. Elle y avait été rejointe par sa belle-sœur, la duchesse de Grammont. A cette époque tragique, c'était au pied de l'échafaud qu'on se retrouvait. Arrêtée avec la duchesse du Châtelet, Mme de Grammont ne songea, devant le tribunal, qu'à défendre son amie et répondit à toutes les questions : « C'est moi; tuez-moi! » Hautaine jusqu'au bout, lorsqu'on voulut lui faire révéler le lieu de retraite du comte du Châtelet, elle lança

dédaigneusement ces mots à ses juges : « Jamais ! La délation est une vertu civique trop jeune pour moi. » Et elle marcha à la guillotine en traitant les bourreaux de valets.

La duchesse de Choiseul, demeurée seule au milieu de tant de ruines, se replongea dans sa vie obscure. Elle avait perdu toute sa fortune. La gêne, l'isolement (Barthélemy mourut en 1795), les maladies firent de ses dernières années un trop long martyre; elle le subit avec la même fermeté stoïque.

Un des rares amis de son déclin, M. Pasquier, la trouva une fois cependant fort émue. Un « homme de Chanteloup » avait demandé à lui parler, et comme elle ne le reconnaissait pas : « Vous souvenez-vous, madame la duchesse, de ce petit Pierre qui ramassait des cailloux sur les routes? Vous m'avez demandé un jour ce qu'il me faudrait pour me mettre dans mes affaires. J'ai travaillé, je suis riche; tout cela vous appartient. On dit que vous n'êtes pas à l'aise; je viens vous rendre ce qui est à vous. » En faisant ce récit, des larmes altéraient la voix de Mme de Choiseul; c'était tout le passé évoqué devant elle, avec ses jours heureux.

Un autre incident vint douloureusement le faire revivre. Des publications historiques attaquèrent la mémoire de Choiseul. Elle protesta : « Sa succession serait liquidée sans la Révolution, et, malgré la Révolution, elle le sera, » écrivait fièrement la femme vaillante, passionnée jusqu'au bout pour l'honneur de son mari. Cette dignité de sa vie, elle la soutint sans fléchir, refusant de solliciter un secours du gouvernement, la tourmente passée. Les femmes de son temps savaient vieillir et mourir, quoique souvent la mort fût pour elles sans espérance. « Je me regrette, » disait mélancoliquement l'une d'entre elles. Mme de Choiseul avait trop de force d'âme même pour se regretter, ou du moins pour le dire.

Elle s'éteignit seule en 1801, dans son pauvre logis, sans

un ami près d'elle, sans que personne la conduisît à sa tombe ignorée, peut-être cette fosse commune où vinrent aboutir alors tant d'existences jadis brillantes, dans lesquelles le bouleversement social avait tout détruit.

Le Comité fit faire chez Mme de Choiseul une perquisition.

Telle fut la fin navrante d'une femme qui avait connu tout ce que le monde peut donner d'éclat, et qui semble pourtant, à travers ses lettres, n'avoir jamais été heureuse que d'un bonheur résigné. Cette nature d'élite a, malgré tout, quelque chose d'incomplet : à son stoïcisme philosophique fait défaut l'élévation de la pensée chrétienne. En eut-elle la perception au moins, dans ces derniers jours de misère et d'abandon?

Rien ne laisse supposer une aspiration vers cette foi qui ne lui eût point été refusée ; et son esprit, même après tant de secousses, après avoir vu crouler tout ce passé philosophique dans le sang des échafauds, ne paraît avoir rien cherché au delà de cette terre. Une chose a manqué à la perfection de cette âme si droite et si délicate : c'est ce que Joubert appelle éloquemment « une fenêtre ouverte du côté du ciel ».

LES FEMMES FRANÇAISES

PENDANT L'ÉMIGRATION

I

Il y a environ cent ans, la société française était emportée par une tempête dont ce n'est point ici le lieu d'apprécier les conséquences et les causes. Un monde nouveau s'édifiait sur les ruines de l'ancien, au prix de combien de deuils, de sang et de sacrifices! De ces derniers, et aussi de cet héroïsme né des épreuves, dont purent s'honorer à cette époque les vaincus de la Révolution, les femmes eurent leur large part, soit qu'elles restassent en France, soit qu'elles prissent le chemin de l'exil. Il est souvent plus difficile de vivre que de mourir; les émigrés de Hambourg et de Londres regrettèrent maintes fois peut-être de n'avoir pas bravé les prisons de Paris. Mais, en étudiant les biographies nombreuses, les documents si complets rassemblés sur cette époque, ce qui frappe avant tout, c'est le courage, l'énergie avec lesquels ces femmes délicates, ces grandes dames, subirent le brusque passage de la fortune à la misère, et surent rester dignes d'elles-mêmes dans les situations les

plus dures. C'est un noble exemple que nous a légué cette génération déjà lointaine, et celle d'aujourd'hui, même au bout d'un siècle, peut utilement le recueillir et le méditer : si de pareils bouleversements sont rares dans l'histoire, toute existence privée peut avoir les siens.

Qu'on se représente, en effet, ce monde brillant, souvent frivole, du XVIIIe siècle, jeté brusquement en pleine tragédie et du jour au lendemain, dès 1790, voyant les paysans soulevés répondre par le pillage et l'incendie des châteaux aux premières émeutes parisiennes. Il faut fuir, et d'une fuite si prompte, que souvent on ne peut rien emporter avec soi. Même quand on exécute un projet combiné à l'avance, on croit partir pour quelques mois à peine. Une crise si extraordinaire ne saurait se prolonger. On laisse ses fonds à son homme d'affaires; Mme de Montagu dit à sa sœur qu'elle n'emporte pas ses diamants, car elle ne va pas à une fête. « Raison de plus pour les emporter, » répond tristement celle-ci. Et ces bijoux, pris à la dernière heure, deviendront bientôt le pain quotidien.

Pour beaucoup, ces premiers départs à la suite des frères du roi, qu'on a pu nommer l'émigration joyeuse, et qui couvrent les routes du Nord de carrosses à la file, apparaissent comme un simple voyage de plaisir. Nul ne songe à ménager des ressources déjà insuffisantes. Mme de Lâge[1], qui accompagne la princesse de Lamballe, dépeint dans ses lettres cette vie de Coblentz, où l'électeur-évêque de Trèves et sa sœur, la plaisante princesse Cunégonde, ouvrent aux émigrés l'hospitalité de leur petite cour. Là, on se réunit comme à Versailles. A la lueur des événements accomplis, nous avons peine à comprendre ces jeunes femmes, qui ne rêvent que fêtes et jeu effréné, qui ont entraîné à leur suite Mme Bertin, la célèbre modiste, laquelle leur vend très cher

[1] *Souvenirs de la comtesse de Lâge.* — *Histoire générale des émigrés,* par Forneron.

ses chefs-d'œuvre. Mais cette même Étiennette de Lâge, si folle, si gaie, saura, quand sa princesse aura été retrouver la famille royale pour en partager le sort, traverser elle-même toute la France, avec une insouciance étonnante des dangers à braver, afin de revoir sa mère mourante. Les natures les plus légères étaient ainsi transformées, et l'on voyait se développer en elles des facultés d'héroïsme que nul n'aurait soupçonnées.

Cependant la Révolution marche; nous sommes en 1792; l'émigration est devenue une nécessité, car c'est la proscription qu'il s'agit de fuir. En même temps, elle est difficile et dangereuse. Pour avoir un passeport, pour franchir la frontière belge ou suisse, pour obtenir d'un batelier qu'il vous transporte sur la côte anglaise, il faut prodiguer l'or devenu rare. Des mères, suivies parfois d'une servante fidèle, emmènent de tout jeunes enfants; le mari est resté ou a dû prendre une autre route. Lord Malmesbury se promène sur la jetée de Brighton; un pêcheur saute d'une barque et lui tend un bébé de quelques mois; la mère n'a pu s'échapper : c'est la comtesse de Noailles. L'Anglais, intéressé, lui envoie de l'argent, et elle arrive à son tour. Des gentilshommes vont à pied, conduisant leur femme sur un âne. Ce que cette époque suscita de dévouements est incalculable. Des contrebandiers, des paysannes s'exposent pour guider les fugitifs; telle la Jeanne-Claude, à qui l'évêque de Fribourg a concédé le périlleux honneur de porter, cachée sur elle, aux mourants l'hostie proscrite.

Enfin les périls sont surmontés, la frontière atteinte : on est à l'abri. Cette tranquillité sera courte. La marche victorieuse des armées républicaines force l'émigration refoulée à fuir aussi loin que la terre veut la porter. Des épisodes plaisants traversent ces fuites tragiques. Mme de Guiche et quelques amies réfugiées au delà du Rhin passent la nuit dans un abattoir et essayent de dormir sur la paille. On

frappe de grands coups à la porte ; elles voient entrer Mme de Calonne « parée, fardée, poudrée, belle robe à queue, paniers, souliers à talons ».

« Où sont les appartements? Que vois-je? Mes laquais! Des pendus à la muraille! »

Et, se retournant, les dormeuses aperçoivent, à la lueur des torches, vingt-quatre moutons écorchés, ce qui achève la scène en éclats de rire.

Pour avoir une charrette, on cède diamants et dentelles; des dames en falbalas mènent par la bride l'âne ou le cheval qui porte leurs bagages. Quelques femmes, comme Mme de la Houssaie, déguisées en hommes, se battent aux côtés de leurs maris dans l'armée de Condé.

Repoussé de Cologne, chassé de Bâle, forcé d'évacuer la Belgique hospitalière, le flot des émigrés remonte vers Hambourg, destiné, avec Londres, à devenir un de leurs principaux centres. Là on trouve Mme de Flahaut, qui compose pour vivre ses jolis romans; Mme de Genlis, cherchant, elle aussi, à utiliser sa célébrité et recueillant sur le vif les matériaux dont elle composera ses *Petits émigrés,* qui ont encore amusé l'enfance de nos mères. Elle a rêvé de devenir femme de charge d'un tranquille château d'Allemagne : « Je m'asseoirais, j'aurais du repos. » Une seule chose l'embarrasse : sa harpe, dont elle ne veut pas se séparer.

Heureuses celles qui n'avaient que ce souci un peu prétentieux; heureuses aussi celles qui, comme Mme de Raigecourt, la gracieuse amie de Mme Élisabeth, ont dès le début trouvé un asile perdu au fond des bois du Luxembourg, où elles laissent passer l'orage! Combien, errantes, désespérées, ne savent que devenir! » Mmes d'Argouges et de Talmont sont arrivées à Lausanne en sabots, sans linge, juchées sur des tonneaux dans une charrette, écrit la marquise Costa de Beauregard; cela m'a fait pleurer. Mme de Talmont m'a priée de lui procurer du travail; elles sont éclairées par des bouts

de chandelle qu'elles mouchent et arrangent avec plus de courage que moi. » C'est que tout ce monde tenait à honneur de ne pas sembler atteint par les privations matérielles : c'était comme un signe de bonne compagnie. D'ailleurs, les préoccupations vulgaires s'effacent devant les grandes douleurs, et que devait-il se passer dans l'âme de ces femmes, suivant de loin avec angoisse les événements de France ?

Cependant il faut vivre et songer aux besoins de chaque jour; mais l'expérience manque, et parfois le sens pratique. L'une d'elles veut blanchir son linge et gâche le savon. La marquise de Gaucourt, dont le mari gagne quelques florins comme teneur de livres, apprend qu'il a invité des amis à dîner, court acheter des fleurs à profusion et s'aperçoit qu'il ne lui reste rien pour le repas.

Néanmoins la pauvreté est une sévère maîtresse. Quand on ne peut plus faire venir d'argent de France, chaque envoi exposant une vie, on cherche à se procurer des ressources. Pas de métier si dur, de besogne si répugnante, qui rebute, surtout lorsqu'on ne travaille pas pour soi seule. Mlle de Montmorency se fait porteuse d'eau pour nourrir sa mère malade; Mme de Sécillon se fait maîtresse de danse; d'autres enseignent le clavecin, le français, qu'elles savent d'intuition plutôt que par règle. Quelques-unes ouvrent des magasins ou des écoles. La marquise de Rochechouart, qui a eu un million de dot, réfugiée à Altona, fabrique des cartonnages et des chapeaux de paille, que son plus jeune fils, le futur général, colporte, en subissant plus d'une rebuffade. Quand il ne rapporte rien, on attend pour manger le souper de la marquise de Bouillé, qui, avec les débris de sa fortune, offre chaque soir à son cercle d'amis une table bien frugale. Sa force morale doublant sa force physique, Mme de Rochechouart, tout en travaillant, cause avec ses deux fils, leur conte les histoires de l'ancienne cour, leur

donne le « goût des bonnes manières et de la bonne compagnie[1] ».

Les épreuves communes avaient resserré les liens d'amitié et de famille; on s'entr'aidait de sa bourse et de ses services, et, chose singulière au milieu de tant de misères, la vieille gaieté française résistait, devenait, comme le déclare Chateaubriand, une vertu : « J'ai assez fait la marchande, je vais faire la dame, » disait-on au bout de sa journée. C'était, en effet, un rôle, un dédoublement de personnalité qu'on acceptait, mais sans s'y donner, et ce mot ouvre un jour sur ces natures d'élite, qui savaient se soustraire moralement à l'épreuve, tout en la subissant. Chez un bon nombre, le soutien sera leur foi religieuse; chez quelques-unes, auxquelles manque ce secours, ce sera seulement le respect d'elles-mêmes et l'influence saine et forte du travail et du pain gagné.

Dans l'aristocratique Angleterre, la sympathie pour les émigrés avait été dès le début très vive; elle se doublait de l'émotion qu'apportait chacun des pas en avant faits par la Révolution. La société de Londres s'empressa d'organiser des secours : lady Sheffield fonda, pour les Français abandonnés, un hôpital où elle les soignait elle-même; elle mourut d'un mal contracté à leur chevet. La duchesse d'York, au récit de misères navrantes, organisa un comité de femmes pour venir en aide aux Françaises émigrées; on rassembla un fonds de secours, on ouvrit un bazar alimenté d'objets fabriqués par elles. Celles qui obtenaient des commandes partageaient leur bonne chance avec leurs amies; le salaire montait à deux sous par heure, « quand on ne parlait pas trop. » La marquise de Buckingham avait créé un vaste magasin de travaux de femmes, qui n'employait que des émigrées. « Nous travaillons dix heures par jour pour notre pain, écrit l'une

[1] *Souvenirs du comte de Rochechouart.*

d'elles; mais le soir nous nous réunissons pour causer, danser. Nous sommes jalouses de celles dont les ouvrages se vendent le mieux, et nous restons toujours pleines de gaieté. » Cette gaieté vaillante se trempait souvent de larmes; mais on pleurait sur les morts et les absents, jamais sur soi-même.

L'abbé Caron, un prêtre de la race des saint Vincent de Paul, chassé de Rennes, avait transféré à Londres ses établissements charitables. Les prêtres proscrits pour leur foi, — et Dieu sait s'il y en avait de malheureux! — lui appartenaient; pour eux il avait fondé un hospice, et à côté une école gratuite, destinée aux enfants des émigrés. Ses infirmiers étaient des gentilshommes; ses maîtresses d'école, Mlles de Kersalio, de Landal, de Cornulier, et bien d'autres.

La charité est du reste la passion des émigrés; ils semblent, dans ce malheur général, ne former qu'une seule famille; et ce sont eux encore les plus secourables envers leurs compagnons d'infortune. La femme qui conserve quelques écus pour acheter une robe chargera délicatement un ami de lui en procurer une « de rencontre, car elle sait qu'il connaît plusieurs personnes qui peuvent avoir du taffetas à vendre ».

La comtesse de Pont, qui a eu l'heureuse idée de placer toute sa fortune à l'étranger, remplit son château, près de Constance, d'ecclésiastiques qu'elle fait vivre. Mme de Maldeghem, à Bruxelles, paye un traiteur pour nourrir à bas prix les émigrés qui l'ignorent. Après sa mort, on trouva des diamants faux dans ses écrins et une lettre attestant pourquoi elle avait vendu les siens.

II

Quelques figures détachées de ce tableau d'ensemble en accentueront peut-être l'intérêt.

La duchesse de Gontaut[1], qui à quatre-vingts ans avait gardé l'intelligence et la mémoire tellement vives, qu'elle put écrire pour ses petits-enfants ses intéressants souvenirs, où elle apparaît si « grande dame » du passé, était toute jeune fille lorsqu'elle suivit à Coblentz sa mère, la comtesse de Montaut-Navailles. Celle-ci, profondément dévouée à la famille royale, mit en partant, à la disposition du roi, la dot de sa fille, déposée chez le banquier de la cour. Elle tenta de rentrer en France à la suite de l'armée des princes, se trouva avec beaucoup d'autres femmes enveloppée dans la retraite qui suivit Valmy, traversa le Rhin sous les bombes, et, en charrette, gagna péniblement Rotterdam. L'hiver approchait; la ville, coupée de ses canaux débordés, avait un aspect lugubre; la mère et la fille ne pouvaient sortir de leur petite maison que par la fenêtre. Mlle de Montaut sentit la nécessité de soutenir le courage de sa mère accablée. Un négociant, à qui elles avaient été recommandées, lui suggéra d'apprendre à peindre sur pierre et sur ivoire. Dès lors, l'avenir lui parut moins sombre. L'Angleterre offrant un asile meilleur, elle y entraîna sa mère, et à peine arrivées, toutes deux sentirent, aux égards des agents du gouvernement, qu'elles allaient trouver aide et sympathie.

Un protecteur dévoué ne leur avait pas manqué, du reste, pendant ce voyage, et à présent il les initiait à la vie de Londres, à ces trottoirs auxquels les Français ne pouvaient

[1] *Mémoires de la duchesse de Gontaut.*

s'accoutumer, préférant marcher au milieu de la rue, au risque d'être écrasés. Le protecteur était le vicomte de Gontaut, fiancé de la jeune fille, tristes fiançailles, conclues en exil, et dont l'accomplissement avait été renvoyé après le retour en France. Mais, devant cette affection éprouvée par la séparation et l'épreuve, la comtesse de Montaut consentit au mariage immédiat, et ce fut un rayon de soleil à travers ces existences sombres que cette union heureuse, bénie par un prêtre et devant des témoins exilés. Dans un frais cottage de la campagne anglaise, M. de Gontaut installa sa jeune femme, avec une seule servante. Leur pauvreté honorable n'empêcha pas l'aristocratie de leur faire un accueil empressé; Mme de Gontaut y noua entre autres, avec les filles du duc de Portland, une amitié de toute la vie.

Leurs personnes, les nombreux équipages qui s'arrêtaient devant leur maisonnette, excitaient la curiosité du voisinage; on cherchait, le soir, à distinguer, derrière les jalousies, la noble et triste figure de la mère, la charmante tête de la jeune femme, toujours penchée sur son chevalet, car elle n'avait pas abandonné ses pinceaux. La mode était aux camées, aux miniatures; Mme de Gontaut peignait force amours et nymphes, qui avaient du succès; son mari travaillait près d'elle, préférant les sujets comiques, dont il riait le premier. Mme de Montaut faisait de la frivolité ou de la tapisserie. « Nos amis, écrit Mme de Gontaut, eussent été heureux de nous recevoir; mais, malgré notre reconnaissance, ils ne purent vaincre notre discrète fierté. »

Deux filles jumelles étaient venues réjouir ce modeste et calme intérieur. Mme de Gontaut sentait le besoin d'augmenter les ressources de son ménage. N'étant pas, vu son âge, portée sur la liste des émigrés, elle arracha, en 1796, à son mari la permission de passer en France, la Terreur étant un peu apaisée depuis la mort de Robespierre, afin d'y rassembler les débris de leur fortune. Sous le nom de Mme Françoise,

marchande de dentelles, elle franchit le détroit et se voit arrêtée dès Calais :

« Qui t'a donné ce passeport? lui demande l'employé empanaché, ceinturé de tricolore, qui l'interroge.

— Mon mari.

— Que fait-il à Douvres?

— Il m'attend.

— On dit que tu es une riche émigrée, la femme d'un Cordon bleu?

— Je donne ma parole que je ne suis ni femme de Cordon bleu, ni riche. Voici toute ma fortune! » répond-elle, souriante, en montrant sa petite valise.

En réalité, on la prend pour une autre, dont le passage a été signalé, et que son arrestation sauve. Trois semaines durant elle est retenue à Calais, prisonnière dans son auberge, gardée presque à vue. L'Américain Fulton, l'inventeur des bateaux à vapeur, dont elle a fait la connaissance pendant la traversée, vient lui offrir de l'épouser pour la délivrer, ce qu'elle refuse en riant, malgré l'insistance de cet original, qui lui promet de gagner une fortune avec sa découverte. Enfin on la relâche; elle se précipite à Paris, ne possédant plus qu'un écu. Le commissionnaire, qu'elle charge de ses lettres pour son beau-frère et sa grand'mère, revient lui annoncer qu'on a guillotiné tout le monde, puis vendu la maison, que personne n'y connaît les gens qu'elle demande. Seule, dans sa chambre misérable qu'envahit la nuit, la jeune femme s'affaisse, découragée, quand elle croit entendre la voix de son mari dans l'escalier. C'est le frère de ce dernier, qui arrive et lui reproche l'imprudence d'une pareille tentative. Il faut qu'on ignore sa présence à Paris, où les premiers émigrés rentrants sont sévèrement recherchés. Lui-même et sa famille, condamnés à mort, n'ont échappé qu'à grand'peine à la guillotine. Mme de Gontaut retrouve aussi, à Fontainebleau, son aïeule maternelle, très vieillie, gardant au

regard la trace des souffrances passées et de ces heures terribles où elle attendait chaque jour dans la rue la charrette des condamnés, pour y reconnaître enfin son fils et son

C'est le frère de son mari qui arrive et qui lui reproche son imprudence.

frère. Sa maison envahie, la vieille douairière s'était trouvée dans la rue, où des gens charitables l'avaient recueillie.

A travers ces souvenirs passe l'image d'un jeune officier corse dont on commence à parler, et que Mme de Gontaut, tout enfant, a vu chez son père, quand il était élève à l'École militaire. Le soulèvement du 18 fructidor allait lui faire

entendre de nouveau ce nom de Bonaparte, en l'obligeant à quitter brusquement Paris après quelques mois de séjour, non sans avoir obtenu certains résultats de son périlleux voyage.

Elle n'était pas rentrée depuis longtemps en Angleterre, lorsque son mari reçut une lettre pressante du comte d'Artois, l'invitant à venir partager la retraite que le gouvernement anglais lui assurait à Holyrood. Mme de Gontaut entra ainsi dans l'intimité de la famille royale, car c'était une vie tout intime que celle de cette cour indigente. On organisait des comédies pour distraire le prince; elle y acceptait un rôle, mais, ne pouvant rien apprendre par cœur, elle persistait à improviser, ce qui déconcertait la réplique et divertissait le duc de Berry, organisateur de ces petites fêtes. Il jugea sans doute Mme de Gontaut à un point de vue plus sérieux et se souvint d'Holyrood lorsque, bien des années plus tard, il la choisit pour lui confier ses enfants. Filleule du roi Louis XVIII, Mme de Gontaut n'était rentrée en France que dans le cortège de son royal parrain. Gouvernante des enfants de France, très pénétrée des devoirs et des droits de sa charge, elle fut une amie pour le jeune ménage du duc de Berry, assista aux derniers moments du prince assassiné, et se voua à ses deux orphelins, surtout à la future duchesse de Parme. Pour ne pas la quitter, elle reprit une seconde fois le dur chemin de l'exil, et ne revint qu'après avoir terminé l'éducation de son élève, dont elle fit comme elle une femme forte et une femme de bien.

III

Bien plus pénibles et plus cruelles encore furent les épreuves de Mme de Saisseval, une sainte, qui devait consacrer la seconde moitié de sa vie aux œuvres de charité, et surtout aux enfants abandonnés, en souvenir peut-être de ce qu'elle avait souffert pour les siens.

Dame d'honneur de Mesdames, tantes du roi, elle avait d'abord émigré à Bruxelles, avec son mari, sa mère, Mme de Lastic, et ses trois petites filles. Madame Victoire, apprenant la détresse de cette famille, leur envoya un collier de perles, dont le prix leur permit de passer en Angleterre. Ils y arrivèrent par une neige épaisse; ne sachant pas la langue du pays, ils errèrent sans trouver de gîte. Un passant, ému, mit une pièce de monnaie dans la main d'une des fillettes, qui s'écria : « Maman, je puis dire maintenant que j'ai faim. »

Mme de Saisseval lutta vaillamment, et presque seule; sa mère, affaiblie par l'âge, ne pouvait lui être qu'un appui moral; son mari, devenu fou, avait dû être placé dans une maison de santé, dont elle soldait les mois à grand'peine. Il lui fallait gagner la vie de toute sa famille. Elle peignit des miniatures, fabriqua des chapeaux de paille, broda des robes d'organdi, qu'on lui payait une guinée. Un de ses amis, l'abbé Gautier, lui suggéra de les mettre dans des cartons ornés de rubans; le prix des robes tripla. Néanmoins Mme de Lastic écrivait : « C'est un miracle que notre existence. » Lady Jerningham, qui avait vu jadis Mme de Saisseval à la cour de Louis XVI, se rappelant son talent pour la déclamation, eut l'idée généreuse de lui prêter son salon pour y dire des vers. Elle eut un grand succès; les billets se vendirent fort cher, et ce fut une nouvelle ressource.

Mais Mme de Lastic tomba malade; comment payer un docteur? Le désespoir donna du courage à sa fille; elle se rendit chez le premier médecin du roi, et, sans lui cacher qu'elle ne possédait rien, le conjura de venir à leur aide. Son espoir ne devait pas être déçu; Mme de Lastic fut soignée et sauvée par le dévouement gratuit de ce prince de la science.

Le charme de ces deux femmes était tel, que les émigrés de Londres se groupaient naturellement autour d'elles. La plus grande pièce de leur humble logis était tour à tour un oratoire où des évêques proscrits disaient la messe, un atelier, et le soir un salon où se réunissaient les plus grands noms de cette noblesse française, dont la résignation énergique étonnait les Anglais. Si pauvres fussent-elles, la mère et la fille eurent toujours le cierge de cette messe matinale, qui leur donnait des forces pour toute la journée; une seule fois, il fallut accepter les deux sous de l'évêque de Quimper. Ensuite on travaillait sans relâche, appelant les amies à venir mettre la main aux commandes, lorsqu'elles étaient pressantes. Mme de Lastic, trop âgée pour tirer l'aiguille, faisait la cuisine; des prêtres allaient aux provisions. Quand Mme de Saisseval perdit son mari, en 1798, elle était si pauvre, qu'elle et ses filles durent engager leurs robes de couleur pour acheter du deuil, et un ecclésiastique de leurs amis paya les frais d'enterrement.

IV

Un livre intéressant[1] a fait connaître au public le journal et les lettres écrits par Mme de Falaiseau aux heures sombres de l'exil, et dégagé de l'oubli cette figure douce et forte,

[1] *Dix Années d'émigration*, par Mme de Falaiseau.

dévouée et tendre. Adélaïde de Kerjean était nièce, par son père, du fameux Dupleix, qui faillit doter la France de l'empire des Indes. Jacques de Kerjean mourut au Bengale. Sa veuve, une Carvalho, d'origine portugaise, ramena ses trois enfants en France, confia l'aînée à sa belle-mère, mit son fils au collège et s'enferma dans un couvent avec sa plus jeune fille. Elle avait une humeur impérieuse, alliée à une certaine indolence; elle éleva sévèrement cette enfant, comme si elle eût pressenti les épreuves à venir, et lui mit sur l'âme un voile de gravité et de mélancolie précoces. Adélaïde mena cette vie austère jusqu'à vingt-sept ans, où elle épousa le marquis de Falaiseau.

Sa sœur aînée, Mme du Camper, veuve très jeune d'un officier de marine breton, qui n'avait laissé que son épée et sa croix de Saint-Louis, était, à son opposé, ardente et vive, l'influence maternelle ne l'ayant point comprimée. Durant la Révolution, elle ne cessera par dévouement d'exposer sa vie avec une invariable audace et une énergie entreprenante. Lorsqu'en 1791 des bandes de paysans envahirent le château de sa sœur, la Rivaudière, en Touraine, elle s'y trouvait seule. Elle mit l'argenterie sous clef, ouvrit les portes toutes grandes et fit servir un excellent repas qui calma les fureurs des patriotes. Cette tentative avortée fut néanmoins le signal du départ. Mme de Kerjean désapprouvait violemment l'émigration; mais son gendre, malgré son mécontentement, prit le chemin de la Belgique. « La route était comme la rue Saint-Honoré, de beaux carrosses, des chevaux. » C'est encore l'émigration brillante; tout ce monde se berce d'illusions. Pendant ce temps, Mme du Camper envoyait à sa sœur argent et bijoux, installait dans des greniers, dont elle se faisait locataire, le mobilier du château, et se préparait à voir venir l'orage.

M. de Falaiseau s'était enrôlé dans l'armée des princes; sa femme retrouvait des amis à Aix-la-Chapelle, puis à

Coblentz, sur ces rives du Rhin riches et souriantes. Son second fils, Charles, né pendant les premiers jours de l'émigration, eut pour parrain le comte d'Artois.

Tristes lettres que celles de ce temps-là! et pourtant comme on les attendait! De l'armée, M. de Falaiseau envoyait à sa femme le bulletin de la marche en avant, puis bientôt de la retraite. De France, Mme du Camper lui retraçait d'une main tremblante les journées de la Révolution, écrivant à l'encre sympathique, usant de termes convenus. Ces lettres avaient peine à joindre leur destinataire; car, depuis que son mari était venu la retrouver, c'étaient des déplacements continuels de Belgique en Allemagne, en Hollande, cherchant vainement un refuge stable. Ce fut à Rotterdam que Mme de Falaiseau passa le 1er janvier 1793, « ne voyant autour d'elle que misère et nulle espérance pour l'avenir. » L'idée lui vint d'aller solliciter à Londres l'hospitalité d'une sœur de sa mère, mariée à un riche Anglais. Les Falaiseau épuisèrent leurs dernières ressources pour trouver place sur un navire où s'étaient entassés une centaine d'émigrés; ils emmenaient deux domestiques fidèles : la bonne des enfants et le brave Lapierre, qui ne les quitta pas de toute l'émigration.

Le séjour à Londres, dans l'intérieur luxueux de parents sympathiques, ne fut qu'une halte de leur pénible vie vagabonde. Après la mort de Louis XVI, beaucoup d'émigrés tentèrent de rentrer en France pour sauver leurs biens, et M. de Falaiseau prit ce dangereux parti. Sa femme et lui se cachèrent à Lille, pendant que Mme du Camper allait et venait, multipliant pour eux les démarches. La position devint si critique, que M. de Falaiseau décida sa femme à emmener leurs enfants en Belgique en attendant qu'il pût l'y rejoindre. Comme jadis aux fêtes de Trianon, Mme de Falaiseau revêtit un costume de paysanne, que conservent encore pieusement ses descendants, et, un jour de marché, gagna Tournay, non sans frayeur, sur une charrette de légumes.

Ses enfants en sûreté, elle n'eut plus qu'une pensée : retourner près de son mari. On était au moment des moissons; Prussiens et Français, qui se battaient sur la frontière, laissaient passer les glaneuses. Mme de Falaiseau reprit son déguisement et passa avec elles, se cachant parfois dans les blés, sous les balles qui sifflaient. Son mari fut terrifié de la voir paraître : l'ami qui leur donnait asile venait d'être arrêté.

« C'est une bonté de la Providence, écrit-elle, qui mesure les forces et le courage aux maux que l'on doit souffrir. »

Elle dut repartir dès le lendemain, heureuse et grondée de son imprudence. Cette fois, l'exil était définitif. M. de Falaiseau, n'ayant pu obtenir leur radiation, vint la retrouver pour l'emmener à la Haye. Ces voyages forcés épuisaient leur bourse. Un à un s'en allèrent les joyaux portés jadis, héritage de famille ou souvenirs d'amitié; et sur ces pauvres deniers on trouvait moyen d'aider plus pauvre que soi. Tout ce qui arrivait de France était la liste de l'échafaud, publiée à l'étranger chaque quinzaine, et que se passaient les exilés, tremblant d'y lire des noms aimés.

Quand Mme de Falaiseau, la Terreur achevée, se trouva rassurée sur le sort de sa mère et de sa sœur, elle sentit plus cruellement les privations quotidiennes. Cependant elle écrivait :

« Dans quelque position que me mette la Providence, dussé-je travailler pour vivre, je me trouverai heureuse, pourvu que je conserve près de moi les êtres qui me sont chers. »

Les intimités qui adoucissaient son isolement de la Haye éclairaient seules l'horizon sombre de sa vie. Elle et son amie, Mme de la Rochetulon, mettaient leurs existences en commun, s'occupaient ensemble de leurs enfants et de leur ménage, faisaient, sur les prairies glacées par le terrible hiver de 1794, des courses de traîneaux. Dans cette calme Hollande, il semble que la vie doive glisser comme les barques sur ses

canaux invisibles au milieu des prés. Mais alors on écoutait sans cesse de quel côté grondait le canon de la République. Le 12 janvier, après le passage du Wahal par les troupes françaises, le bruit court parmi les émigrés qu'il faut partir. Impossible à Mme de Falaiseau, très souffrante, de risquer une traversée. Avec un déchirement indicible, elle confie ses deux fils à son amie pour les emmener en Angleterre, où ils resteront des années sans qu'elle les revoie; puis elle gagne Amsterdam avec son mari et toute la masse des émigrés. « La terreur et le désespoir régnaient partout. On se quittait, ayant la crainte de ne se retrouver jamais. »

Le choix d'Amsterdam était malheureux, du reste; la ville, effrayée par cet envahissement subit, sympathique aux idées révolutionnaires, se montra hostile aux fugitifs. Des Hollandaises parentes des Falaiseau refusèrent de les recevoir. Associée à la princesse de Berghes, la jeune femme dut payer cher une hospitalité médiocre, pendant que leurs maris, menacés de mort, tentaient à pied, sur la glace, la traversée du Zuyderzée. Jamais l'hiver n'avait été si redoutable. Le lendemain de son arrivée étant un dimanche, Mme de Falaiseau se rendit à l'église française, suivant tristement les interminables canaux qui donnent à Amsterdam, avec son originalité, un aspect mélancolique; combien plus si on se représente, sous le ciel chargé de neige, la mer grise du golfe à demi glacée; et dans cette ville ouverte, où pénétrait déjà l'ennemi, cette langue étrangère sonnant en syllabes incompréhensibles et d'autant plus inquiétantes aux oreilles des abandonnées.

Dans ce glacial logis de l'exil, deux enfants naquirent : un fils de Mme de Berghes et cette Adèle de Falaiseau, qui voua aux œuvres charitables une vie éclose sous des auspices si sombres. Aussi misérables que les plus humbles femmes dans la même condition, les jeunes mères soutenaient mutuellement leur courage. Dès qu'elles furent remises, elles louèrent

une maison, se faisant passer pour Suissesses. Elles vivaient de peu, cousant des vêtements pour les soldats français; et « les carmagnoles », comme elles disaient, ne leur manquaient jamais d'égards, leur rendant même de légers services, quoiqu'ils eussent percé à jour leur déguisement. « Tout donne l'espoir d'un retour prochain à l'ordre, à la paix et au bonheur général. » Mais les vagues qui ballottaient ces existences errantes devaient les rejeter encore plus loin, et en 1796 les portes de la France n'étaient pas près de se rouvrir.

Ce fut à Hambourg que M. de Falaiseau, qui avait pu gagner l'Angleterre, rejoignit sa femme et embrassa l'enfant qu'il ne connaissait pas. Cette ville, riche et commerçante, offrait des ressources pour le travail. M. de Falaiseau chercha une place de teneur de livres; sa femme coloria les gravures de l'*Histoire naturelle* de Buffon, exécuta des broderies. Dans les reliques de famille figure encore le premier argent gagné par elle, mince pièce de monnaie hollandaise, consacrée par les souffrances qu'elle représente. Sa santé s'altérait; une fièvre pernicieuse faillit l'emporter.

« Il fut un temps, écrivait-elle douloureusement, où le sort me promettait des jours heureux. »

L'aîné de ses fils, Alexis, fit une chute si malheureuse dans son collège anglais, qu'il en resta estropié et ne revint près de ses parents que pour languir et mourir bientôt à Paris, où M. de Falaiseau l'avait emmené en 1800. Il avait obtenu, après un emprisonnement au Temple et des péripéties sans nombre, la permission d'y séjourner. La mère, retenue à Hambourg par sa santé, dut laisser s'éteindre loin d'elle cet enfant d'une nature exquise, qui lui avait à peine été rendu. Dans ce Paris d'où elle était partie jeune femme, heureuse encore, elle rentra usée de privations, vieillie avant l'âge, brisée par ses dix ans d'exil.

Malgré la pauvreté, malgré les souvenirs, fouler le sol de

France, entendre parler la langue maternelle, compter les amis échappés à la mort, c'étaient des joies suffisantes pour les émigrés. Cette société nouvelle les étonnait autant qu'ils l'étonnaient elle-même; aussi vivaient-ils entre eux, confondant leurs fortunes et leurs tristesses. Leurs hôtels étaient démolis ou avaient changé de maîtres; ils retrouvaient chez des brocanteurs leurs meubles et leurs portraits de famille; les noms même des rues étaient modifiés. C'était un autre Paris, où, dans quelques coins, se rouvraient certains salons d'autrefois : celui de la princesse de Beauvau, oubliée par la Terreur, et qui s'éteignait doucement au milieu d'un petit sanctuaire tout garni d'objets familiers et charmants; celui de la comtesse de Vaudémont, restée presque riche, salon toujours rempli, où passaient la pâle Mme de Beaumont, et Joubert, et Fontanes, tout le groupe des amis de Chateaubriand.

Beaucoup d'émigrés se décidèrent à solliciter des emplois du régime nouveau. M. de Falaiseau obtint, en 1808, la place de receveur des droits réunis à Tonnerre, puis à Corbeil. Ses mérites le portèrent à la députation. Une seconde fille leur était née depuis le retour. L'avenir souriant semblait leur promettre la fortune, la situation reconquise. Alors Mme de Falaiseau mourut, calme, résignée, comme si elle eût attendu le moment où, la destinée faisant grâce, elle pourrait se reposer, sa tâche achevée près des siens.

V

Une physionomie différente, mais bien attrayante et bien originale, est celle de la comtesse de Neuilly, qui se dégage avec un relief remarquable des spirituels *Souvenirs*[1] de son

[1] *Souvenirs du comte de Neuilly.*

fils. Très petite, brune et jolie, vive et piquante, jouant du violon avec charme, telle apparut Rosalie de Beauchamp, quand son père la transporta de la cour minuscule de Monaco sur le grand théâtre de celle de Louis XV. Elle fut nommée lectrice de la dauphine Marie-Antoinette et mariée quelques années plus tard au comte de Neuilly, de trente ans plus âgé qu'elle. Lorsque la Révolution commença, elle était veuve, avec un fils et une fille qu'elle avait élevés d'après les systèmes, alors à la mode, de Jean-Jacques Rousseau. Le 5 octobre, sa calèche croisa par hasard sur les quais la populace marchant contre Versailles. Elle coupa au plus court, brûla le pavé et tomba au château, où nul ne pressentait la tempête menaçante. Elle resta près de la reine pendant la terrible nuit, que son fils, enfant, n'oublia jamais, et le lendemain fit partie avec lui du sanglant cortège qui emmenait la famille royale, croyant bien ne jamais arriver vivante à Paris. L'été suivant, cette même petite femme, plus énergique que n'avait été le roi de France, apprenant qu'une bande menaçait son château de Vrécourt, en Lorraine, arma domestiques et fermiers, barricada ses grilles, derrière lesquelles elle braqua deux petits canons ; et se présentant à la foule, ivre de vin et de brigandage, déclara qu'elle comptait se défendre et au besoin allumer la mine toute prête dans les souterrains du château. Cette menace suffit pour que les agresseurs montrassent aussitôt les talons.

Le courage était, en effet, sa qualité distinctive. Elle répétait souvent à son fils qu'elle aimerait mieux le savoir mort qu'ayant manqué de bravoure. Ce ne fut donc pas par frayeur qu'elle émigra; mais, après s'être vue emprisonnée quelques semaines, elle craignit pour ses enfants. Elle suivit donc à Coblentz le flot de la noblesse française, fit de son fils un soldat de quatorze ans dans l'armée de Condé, et alla s'établir, avec sa fille, à Utrecht, cette jolie ville aristocratique et savante, dans son entourage de canaux et

de beaux arbres, que domine la tour de sa cathédrale. La noblesse hollandaise était pleine de prévenances pour les Français. Quand Mme de Neuilly voulut s'installer, elle reçut une lettre lui annonçant qu'une personne inconnue avait loué et payé en son nom, pour un an, une charmante maison; sa voiture et ses chevaux lui furent achetés un prix exorbitant. Là elle put mener, jusqu'en 1795, une vie calme et douce, assombrie pourtant par les nouvelles de France. La mort du roi, puis celle de la reine, furent pour elle des deuils profonds, qu'elle porta dans le cœur autant que sur ses vêtements. Elle s'isola, ne voyant plus que quelques amis.

La Hollande une fois envahie par les armées républicaines, le jeune de Neuilly, retenu à son corps, ignora longtemps ce que sa mère et sa sœur étaient devenues. Comme tant d'autres, Mmes de Neuilly avaient fui à Amsterdam, espérant passer en Angleterre. L'avant-garde de l'armée française y arriva en même temps qu'elles. Avec quelques compagnons de misère, elles s'installèrent, personnes et bagages, sur une mauvaise charrette, qui versa à deux lieues de la ville, et dont le conducteur les abandonna en pleine nuit sur la digue glacée. Une maison de paysans leur offrit un refuge et les moyens de gagner le Helder, où affluaient les émigrés, pris comme au traquenard entre la mer gelée et les troupes avançantes. Les hommes se cachèrent dans les bois; les femmes et quelques ecclésiastiques, espérant être épargnés, attendirent leur sort, furent capturés par les hussards républicains, ramenés à Amsterdam aux huées de la populace, enfermés à l'hôtel de ville, dans la chambre des tortures. Dévorée de fièvre, Mme de Neuilly obtint l'autorisation d'y rester prisonnière; mais quand elle vit qu'on allait emmener sa fille, elle fut aussitôt debout, pour ne pas la quitter, et monta près d'elle dans les misérables véhicules qui transportaient ce convoi d'infortunés. Au passage à travers Utrecht, triste retour en ce lieu de bons souvenirs, un officier français,

l'ayant entendu nommer, vint lui dire qu'il était fils d'un marchand de chevaux auquel son mari avait jadis rendu service, et lui apporta quelques provisions, car on laissait les

Elle resta près de la reine pendant la terrible nuit.

prisonniers mourir de faim. D'Utrecht à Bréda, où siégeait la commission militaire, il fallut traverser le Wahal à demi gelé. Clémentine de Neuilly tomba à l'eau, fut retirée presque évanouie et dut continuer sa route sous ses vêtements trempés, qu'un hussard charitable couvrit de son manteau.

Le procès s'ouvrit dès l'arrivée. Conduite devant l'accusa-

teur public, Mme de Neuilly s'avança en le regardant résolument. Elle avait posé d'un geste machinal sa tabatière sur le bureau et répondait tranquillement au brutal interrogatoire.

« Quel est ce portrait? lui demanda brusquement l'autre.

— Celui de Mgr le comte d'Artois, frère du roi, répliqua-t-elle, paisible, en remettant la tabatière dans sa poche. »

Et, déconcerté, l'homme répondit malgré lui :

« Tu es une brave femme, toi; tu n'as pas peur. »

Le procès n'eut lieu que pour la forme; tous les accusés furent condamnés à mort. Par bonheur, Lapparent, commissaire de la Convention, arriva quelques jours après; c'était un homme modéré, plein de sens, qui partagea l'indignation de la ville soulevée et fit casser cet arrêt inique. L'accusateur Girard s'en vengea en laissant souffrir du froid et de la faim les malheureuses détenues. Désespérée de l'état où elle voyait sa fille, Mme de Neuilly écrivit bravement au général Vandamme, qui commandait la garnison de Bréda, pour réclamer sa protection. Le jour même il arrivait :

« Laquelle de ces dames s'appelle la comtesse de Neuilly? »

Dans la bouche d'un général républicain, l'expression était significative. Mme de Neuilly exposa rapidement sa situation. Vandamme lui offrit son bras, l'emmena à l'hôtel de ville et l'accabla d'égards, en lui témoignant son indignation des crimes qui se commettaient sous couleur de politique. Quelques jours plus tard, les émigrées recevaient leurs passeports et partaient pour Hambourg.

Dès qu'elle fut à l'abri, Mme de Neuilly envisagea la destinée avec sa raison nette et pratique. Il ne fallait rien attendre du côté de la France. Elle avait su réserver quelque argent; elle ouvrit un magasin de modes et de lingerie, qui eut en peu de temps une bonne clientèle. Clémentine faisait des bagues de crin, des ceintures brodées, des bourses en perles, avec un goût inné. La société allemande, comme la société française, accueillit avec empressement cette femme coura-

geuse, qui trouvait toujours de quoi aider ses amis, et, marchande le jour, déposait le soir son rôle pour conduire ses enfants « aux assemblées ou à la comédie », gardant à travers cette vie double toute sa sérénité et son esprit aimable.

Une seule fois le courage lui manqua, lorsque, l'armée des princes licenciée, son fils voulut partir pour l'Amérique. Elle n'eut pas la force de mettre l'Océan entre elle et lui, et le décida à entrer plutôt au service de l'Autriche. Elle s'était déjà séparée de sa fille, qu'elle avait placée comme dame de compagnie dans une famille allemande, pour que celle-ci y eût l'existence plus large; et lorsque Clémentine lui écrivait « qu'elle aimerait cent fois mieux aider chez elle la servante à éplucher les pois que de vivre chez les autres », la mère, sensée et ferme, répondait :

« Il y a remède à tout, quand on veut s'aider de sa raison. Défends-toi des chagrins imaginaires, et, pour cela, occupe-toi toujours. Rien ne produit la tristesse comme le désœuvrement. Tu dois bien sentir qu'aucun de nous n'est à sa place; mais songe que nous sommes peut-être des moins malheureux. »

Une excellente famille de Mecklembourg, les Lutzow, ouvrit à Clémentine un intérieur où elle fut traitée en sixième enfant de la maison. La jeune fille, qui devait épouser M. de Barberey, était jolie, rieuse et gaie, franche et droite comme sa mère, avec quelque chose de sa décision et de sa netteté d'esprit.

A force de travail et d'énergie, Mme de Neuilly était arrivée à se créer une aisance modeste. Elle trouvait moyen, en 1798, d'offrir, dans son logis de « marchande », au prince héritier de Mecklembourg, une réception charmante et simple, avec toute la grâce de l'ancienne cour. Un désastre d'un genre inattendu vint la frapper. Un domestique, en qui elle avait confiance, lui vola tout ce qu'elle possédait d'argent et de vêtements. La rentrée en France de bon nombre d'émigrés

réduisait en même temps sa clientèle et faisait le vide dans son cercle d'amis. Cependant elle resta sourde aux instances de ses enfants, qui n'avaient pas résisté à la fascination de la patrie rouverte, et qui avaient pu y retrouver, avec des parents presque inconnus, quelques débris de leurs biens. Les difficultés que rencontraient tant d'émigrés rentrés lui faisaient peur; le souvenir des peines souffertes l'attachait peut-être à cette terre d'exil. Mais surtout elle avait juré, avec l'obstination qui la caractérisait, de ne revoir la France que gouvernée par son roi légitime. Elle persista dans sa résolution, s'isolant de plus en plus, ne pardonnant pas à ses amis d'être moins absolus « que moi, qui n'ai d'autres dieux et maîtres que ceux de mes pères, et ne professerai jamais de culte étranger ».

Le despotisme impérial ne l'épargna pas. Elle fut expulsée de Hambourg en 1805, sans avoir commis d'autre crime que son hostilité muette; elle y rentra pour subir les horreurs du siège que Davout soutint huit mois contre les forces coalisées.

« Rien ne me fera faiblir, écrivait-elle; je serai plus têtue que le malheur. »

Ce fut, en effet, le malheur qui se lassa. A la suite de ses princes, elle revit la France, y retrouva ses enfants établis et heureux, revit même son château de Vrécourt, épargné par les démolisseurs, et, dernière faveur du sort, mourut avant ce roi Louis XVIII, dont elle avait espéré, contre toute espérance, la restauration.

VI

Avec la marquise de Montagu, nous entrons dans l'atmosphère chrétienne la plus pure et dans le récit d'un véritable apostolat. Lorsque la duchesse d'Ayen groupait autour d'elle ses cinq filles, pour leur inculquer une piété forte et austère, elle ne pressentait certes pas à quelles épreuves elle les préparait; que l'aînée, l'angélique vicomtesse de Noailles, la soutiendrait sur les degrés de l'échafaud; qu'aux autres seraient réservés les sentiers de l'exil, les prisons de l'étranger pour la vaillante compagne de Lafayette; enfin, pour Anne de Montagu, une mission de charité d'un genre unique.

Ce ne fut pas toutefois dès le commencement de l'émigration. A la suite de son mari et de son beau-père, M. de Beaune, la jeune femme refit les étapes que nous avons déjà signalées, les mêmes pour tous : Londres, Aix-la-Chapelle, où, presque toujours seule, le marquis de Montagu et son père étant à l'armée des princes, elle lisait, pour fortifier son âme, la *Vie des Martyrs* et pensait à sa famille, si exposée; à son beau-frère Lafayette, repoussé par tous les partis; à leurs amis, enthousiastes jadis, comme beaucoup de cœurs généreux, du mouvement de 1789, et ne prévoyant pas les excès de la Révolution, dont ils devaient être les premières victimes. Tout près de sa maison était un couvent de femmes. Elle entendait la nuit la psalmodie des religieuses, et se relevait pour prier avec elles[1].

Après le licenciement de l'armée de Condé, ce fut de nouveau l'Angleterre, puis Bruxelles. Habituée à une grande existence, la jeune femme faisait l'apprentissage de l'économie, « du parti à tirer d'un écu de six livres. » Elle ignorait

[1] *Vie de Mme de Montagu; Vie de Mme de Lafayette*, par Mme de Lasteyrie.

où acheter les choses les plus usuelles et le demandait à son mari, qui ne le savait pas mieux qu'elle. Le résultat de leurs efforts était un mélange de parcimonie et de gaspillage dont elle riait la première, les larmes aux yeux. Le beau-père, d'humeur difficile, supportait mal l'adversité; pour se distraire, il venait lire tout haut à sa belle-fille des romans qui ne l'amusaient guère, mais qu'elle feignait patiemment d'écouter. Malgré sa santé délicate, elle savait accomplir de bonnes œuvres autour d'elle, la charité ayant toujours été le mobile dominant de cette âme, ardente sous une grande timidité. Pendant que son mari s'épuisait à sortir de l'embarras où les jetait leur manque de ressources, elle reçut de sa tante, la comtesse de Tessé, l'offre d'un asile près d'elle, à Lowenberg, en Suisse. Le jeune ménage était dans une situation si précaire, qu'il se résigna à cette séparation. M. de Montagu résolut de se fixer à Constance, où son aïeul maternel, le marquis de la Salle, ancien gouverneur d'Alsace, était, moins encore par ses quatre-vingts ans que par sa haute sagesse, le patriarche et le conseil de toute une colonie d'émigrés. Dans cet intérieur nombreux, chacun travaillait de son mieux pour la communauté, et la vieille marquise, dont les yeux étaient mauvais et les doigts tremblants, retenait par ses contes sa nichée de petits-enfants autour d'elle, pour lui renfiler l'aiguille qu'elle tirait sans se lasser.

Mme de Montagu serait volontiers restée au milieu de cette famille, dont les sentiments religieux répondaient aux siens, tandis qu'il n'en était pas de même de sa tante. Plus prévoyante que beaucoup d'émigrés, Mme de Tessé avait réalisé, avant de quitter la France, une notable partie de son opulente fortune, et avec son mari, qui se mouvait dans son ombre, elle avait acheté une grande ferme au fond d'une belle vallée suisse, vivant des produits de son domaine, où elle avait attiré, « afin d'avoir quelqu'un pour lui donner la réplique, » un brillant causeur, son ami le marquis de Mun. Infiniment spi-

rituelle, libérale et philosophe, liée jadis avec Voltaire, elle aimait les paradoxes et déraisonnait parfois; mais, dès qu'il fallait agir, c'était une forte tête et une grande âme. Sa nièce et elle pouvaient donc se rencontrer au moins sur ce terrain, d'autant qu'une affection sincère les attachait l'une à l'autre; il n'est pas toujours nécessaire pour cela de se comprendre. D'ailleurs, Mme de Montagu vivait toute dans ses angoisses. L'âme ébranlée par la perte successive de deux enfants, elle se demandait, en priant pour ses sœurs et sa mère, si c'était pour des vivantes ou des mortes, et chaque jour, à l'heure des exécutions de Paris, récitait les litanies des agonisants. Ce fut en allant rejoindre son père, émigré également en Suisse, qu'à mi-route elle le rencontra, porteur des lugubres nouvelles qui confirmaient ses pressentiments. Le même jour, trois générations : la vieille maréchale de Noailles, la duchesse d'Ayen, la vicomtesse de Noailles, avaient péri sur l'échafaud. Le *Magnificat* monta aux lèvres de Mme de Montagu, agenouillée sur le chemin; c'était l'hymne préféré de sa mère. Après cet élan de foi, elle fut envahie par une douleur si vive, si exaltée, qu'on craignit de lui voir perdre la raison.

Sur ces entrefaites, Mme de Tessé, ayant eu des difficultés avec le gouvernement de Fribourg, vendit son domaine et la colonie de Lowenberg, à laquelle M. de Montagu s'était joint, s'en alla à travers l'Allemagne, cherchant une installation nouvelle. L'hiver se passa dans la ville d'Erfurt, où Mme de Tessé trouva une société agréable; Mme de Montagu, de belles églises catholiques, des prêtres éclairés, pour réconforter son cœur meurtri. Ses journées se passaient à secourir les émigrés pauvres, nombreux là comme ailleurs, ses soirées à leur tricoter des bas. Mme de Tessé lui ouvrait largement sa bourse; elle prit même comme chapelain l'abbé de Luchet, vieil ecclésiastique perdu dans ce pays étranger, disant en riant que sa nièce suffisait à l'occuper.

L'originale comtesse, douée d'un grand sens pratique, n'avait pas renoncé à son installation agricole, qui lui semblait le meilleur moyen de faire vivre tout son monde à peu de frais, et elle cherchait partout un domaine à acquérir. Elle remonta jusqu'à Altona, jusqu'à Ploen, dans le duché d'Oldenbourg, et finit par acheter en Holstein, vers 1796, la terre de Witmold. C'était un vrai site du Nord, avec cette beauté triste que leur donnent les grands étangs, les vastes prairies, les sapins noirs. En hiver, ce voisinage de la Baltique devenait une petite Sibérie ensevelie sous les neiges. On y vécut pourtant toutes les années qui suivirent, heureux de cesser la vie errante, se serrant les uns contre les autres dans cette grande maison, où vint aussi la famille de Lafayette, où l'on célébra des mariages et des baptêmes. Mme de Montagu, pour seconder sa tante, se partageait entre les soins à donner au fils qui lui était né dans l'exil et l'administration de la laiterie, une superbe laiterie de cent vingt vaches, dont les produits se vendaient à Hambourg. Elle consacrait ses moments de liberté à soigner les malades, à consoler les affligés, et sa tante lui répétait qu'elle devrait être « sœur grise ou impératrice de Russie, pour donner un champ assez large à ses aspirations charitables ». Le champ était tout prêt : ce fut l'Œuvre des émigrés.

Les misères dont elle se souvenait, partout, en Angleterre, en Suisse, en Allemagne, où l'avaient promenée depuis cinq ans les hasards de son existence, laissaient à cette conscience délicate des remords de vivre à l'abri du besoin. A force de réfléchir et de prier, elle songea à faire une quête dans le Holstein pour ses compatriotes malheureux. Mais, en ce pays, les émigrés étaient rares; on ne les connaissait pas; on ne s'y intéressait guère. Mme de Montagu recueillit de nombreuses informations et sur ces notes écrivit un émouvant mémoire, y joignant le plan d'une souscription que, devenue ambitieuse, elle voulait étendre à toute l'Europe. Le projet

bien mûr dans son cerveau, elle en parla au comte de Stolberg, leur voisin, homme remarquable, dont la conversion au catholicisme devait avoir, peu après, tant de retentissement en Allemagne. Stolberg s'enflamma pour l'Œuvre des émigrés; il rédigea une adresse éloquente au peuple danois, dont Mme de Montagu le força à effacer son nom à elle, accompagné de trop d'éloges pour sa modestie craintive.

En quelques mois la souscription se propagea sur tout le continent, et, malgré les difficultés de l'époque, rapporta des sommes considérables. Les secours affluaient en argent et en nature, si bien qu'on dut créer toute une administration de gens de bonne volonté. Mme de Montagu resta la caissière générale, tenant un compte minutieux des recettes et des dépenses, y passant ses nuits, se chargeant de procurer des emplois, de vendre des ouvrages; donnant à tous ceux qui la sollicitaient, avec le seul regret de ne pouvoir les secourir assez, car les demandes étaient nombreuses : tout cela du fond de son désert, sans quitter ses vaches et son tricot. Elle devenait avare, prétendait-on, dépouillait ses armoires et celles de sa famille, donnait jusqu'à son livre d'heures, donnait, avant tout, son âme. Les seuls besoins qu'elle se fît scrupule de soulager avec le fonds général étaient ceux des siens. Un jour qu'elle s'acharnait sur une broderie, Mme de Tessé lui fit présent de six louis, en lui disant que ce serait « pour l'émigré qu'elle aimait le mieux ». Mme de Montagu nomma aussitôt son beau-père. C'était pour lui qu'elle travaillait; car le vieux gentilhomme, retiré dans une petite ville d'Allemagne, n'avait, par ce dur temps de janvier, point de bois pour se chauffer.

Telle fut l'œuvre de Mme de Montagu, ingénieuse et grande comme sa charité. Lorsque, vers 1800, elle rentra en France, elle se donna une autre tâche : celle de bâtir, sur le terrain où avaient été jetées dans une fosse commune les victimes tombées à la barrière du Trône, une église à laquelle

s'adjoignirent par la suite un couvent de religieuses et une maison de missionnaires. C'est la fondation de Picpus, née sous l'inspiration et l'influence de Mme de Montagu et de Lafayette; c'est le monument digne de leur piété, qu'elles voulurent élever à leur mère.

En achevant ce tableau rapide, bien d'autres noms viennent se placer sous la plume. Peut-être ceux-ci suffiront-ils cependant à montrer ce que fut cette génération brusquement jetée au milieu des épreuves, à enseigner aussi que la volonté est un puissant levier, surtout lorsqu'elle prend son point d'appui ailleurs qu'en elle-même, pour nous élever au-dessus de la destinée, quelle qu'elle soit. Si toutes les femmes de l'émigration n'atteignirent pas ces hauteurs d'héroïsme, il en est bien peu qui n'aient su du moins garder la dignité du malheur.

LES FEMMES

DANS LA GUERRE DE VENDÉE

I

Un beau tableau de J. Le Blant a représenté Henri de la Rochejacquelein chargeant, l'épée haute, à la tête de ses paysans. La svelte forme, le visage enthousiaste du général de vingt ans, contrastent violemment avec les figures sauvages des hommes qui le suivent : on dirait l'incarnation même de cette guerre vendéenne.

La Vendée! ce nom résonne, en effet, dans notre histoire comme un écho d'épopée héroïque. Lutte tragique et sombre de paysans à la dure cervelle, au cœur de chêne, qui, dans ce renversement de tout un monde, ne comprennent qu'une chose : la fidélité au passé. « Guerre de géants, » a dit Napoléon, guerre étrange, plus qu'aucune autre douloureuse, puisqu'elle fit massacrer des Français par des Français; où toute une population soulevée entraîne les chefs qu'elle se donne; où chaque soldat improvisé, après le « rassemblement » et la bataille, retourne, sans qu'on puisse le retenir, embrasser sa famille et moissonner son champ; où les colonnes « s'égaillent » dans les chemins creux, à l'abri des haies et des grands arbres

qui ont valu son nom au « Bocage », et disparaissent, ennemi insaisissable, dans les champs de genêts; où un bataillon s'arrête au milieu d'une charge pour tomber à genoux devant un calvaire, et repart au pas de course; où les capitaines de paroisses, menant au feu leurs gars sans uniforme, armés de faux et de bâtons ferrés, plantent à leurs chapeaux de laboureur le panache blanc d'Henri IV; où, sous les ordres du voiturier Cathelineau, du garde-chasse Stofflet, une véritable fraternité confond, dans les rangs de l'armée royale, paysans et gentilshommes.

En cette guerre, qui n'a pas d'analogue dans l'histoire, les femmes ont eu leur rôle, rôle souvent forcé; car c'est l'incendie, le pillage de leurs demeures qui les jette à la suite des combattants. Quelques-unes, par exception, furent guerrières et amazones; mais toutes s'y montrèrent auxiliaires dévouées jusqu'à la mort, et supportèrent vaillamment des souffrances et des dangers qu'on hésite à retracer, tant leur monotonie est douloureuse; plusieurs intervinrent comme intermédiaires de paix et disputèrent des victimes aux bourreaux.

Parmi elles, toutes les classes sont représentées : grandes dames, comme Mme de Lescure, habituées des fêtes de Versailles; châtelaines de province, vivant au milieu de leurs métayers, dans cette familiarité patriarcale qui nouait des liens si forts entre maîtres et serviteurs; religieuses que la Révolution a chassées de leurs cloîtres; pieuses bourgeoises de petites villes, qui cachent des prêtres ou vont entendre la messe dans les bois; paysannes enfin, — celles-là furent sublimes, — qui recueillent les fuyards dans leurs fermes, ne leur refusent jamais asile, et bravent avec un sang-froid inouï les visites domiciliaires, alors qu'une *brigande* déguisée en servante file sous le manteau de leur cheminée.

Dans cette guerre, qui embrasa trois provinces, les Bretonnes ont un rôle surtout passif; plus timides, rarement

Henri de la Rochejacquelein.
« Si j'avance, suivez-moi; si je recule, tuez-moi; si je meurs, vengez-moi. » (Tableau de J. Leblant.)

maîtresses au logis, elles y demeurent jusqu'à ce qu'on vienne les en arracher pour mourir, et trouvent alors dans leur cœur résigné la force des premières martyres chrétiennes. Ainsi Perrine Cottereau, la sœur du célèbre partisan Jean Chouan, soutenant au pied de l'échafaud sa blonde cadette Renée, toute jeune et défaillante, meurt en criant : « Vive Dieu! vive notre frère Jean Chouan[1]! » Mais « la Vendéenne aux yeux noirs, a écrit Michelet, pense et veut plus que l'homme, qui passe ses journées entre deux haies, derrière ses bœufs ». Elle-même attachera le sacré-cœur sur la poitrine de son mari, décrochera le fusil de la muraille; et, lorsque toutes les cloches de l'Anjou et du Poitou, du haut de six cents clochers, sonneront le tocsin pour appeler aux armes, mêlées au mugissement sinistre des cornets à bouquin remplissant les villes de terreur, les femmes seront prêtes à porter de hameau en hameau, de ferme en ferme, le mot d'ordre et l'indication du rendez-vous. C'est une sœur grise qui va humblement; une fermière trottant, son panier au bras, dans l'inextricable labyrinthe de « voyettes » qui coupe ce pays alors couvert de taillis et de landes; une dame à cheval qui saute les haies. Elles passent inaperçues, et le message arrive.

Au début, il était défendu aux femmes de suivre cette armée sans vivandières et sans ambulances. Là où elle devait venir, on voyait se masser dans les chemins verts les coiffes blanches, les longues capes noires, les ailes de dentelle des bonnets angevins. Chacune attendait en *chapelettant* (disant le chapelet), avec sa corbeille pleine pour le frère ou le mari. Et de loin, à travers la campagne muette, s'approchait graduellement un sourd murmure, pareil au bruit des vagues de la mer : c'était l'armée paysanne, dont les *Ave, Maria,* scandant la marche, se répétaient de rang en rang,

[1] *Histoire de la Vendée militaire*, par Crétineau-Joly.

faisant écho aux prières des femmes. Ils arrivaient, graves, à l'abri de la bannière blanche, taillée par Mme de Lescure dans un morceau de sa robe de noces et brodée des armes de France. Le grotesque des costumes, la cavalerie aux harnais de corde, le désordre des rangs, les écharpes et les panaches mêlés aux blouses et aux chapeaux ronds, disparaissaient confondus dans ce défilé solennel, produisant une impression presque religieuse. Au retour d'une bataille, les femmes attendaient encore pour recueillir les blessés, les cacher, en prendre soin, bien qu'à ce dévouement elles risquassent leur tête.

Seul, Charette permit à des femmes de se mêler à son armée bruyante, levée parmi les farouches et sauvages contrebandiers du Marais. Les jolies Maraichines, aussi hardies que leurs voisines du Bocage étaient réservées et fières, firent le coup de feu auprès des grandes dames en amazone qui, la carabine en main, commandaient des escadrons recrutés par elles : Mme de Fief, aide de camp improvisé, accourant avertir Charette de l'attaque de Challans; Mmes de la Rochefoucauld, de Baugelie. D'autres, comme Mlle Hamelin, se chargeaient des correspondances et traversaient sans frayeur les postes républicains. Bien des années après, dans les chaumières vendéennes, de belles vieilles disaient orgueilleusement avoir « suivi M. de Charette ».

Mais, lorsqu'après les premiers soulèvements, un décret de la Convention jeta sur la Vendée les colonnes infernales du général Turreau, avec l'ordre de tout incendier, il fallut bien que les femmes, les vieillards et les enfants se réfugiassent où ils purent, et cette seconde armée, alourdissant et encombrant l'armée combattante, s'abrita néanmoins sous sa protection. Obligées de fuir leurs châteaux, les épouses et les filles des gentilshommes vendéens ne savaient que devenir; à cheval, en charrette, dans des véhicules quelconques, elles s'éloignaient aussi peu que possible de ceux dont la vie était

leur vie, s'habituaient à entendre gronder le canon, à voir la bataille, à dormir en plein air ou dans une masure abandonnée, souvent sans nourriture. Plus tard, les jeunes filles d'alors, douairières aux cheveux blancs, purent dire avec vérité à leurs petits-fils qu'elles avaient « fait la grande guerre ». Montant au besoin la garde, elles insufflaient leur énergie aux combattants.

A la bataille de Torfou, les femmes de Tiffauges, « qui priaient Dieu à quelque distance, » voyant plier leurs hommes, déconcertés par les savantes manœuvres de Kléber et de ses Mayençais, se jetèrent devant eux en leur criant : « Lâches! retournez vous battre, ou nous y allons nous-mêmes! » Cet arrêt permit l'arrivée des Angevins au secours de Charette, et la bataille fut gagnée. Les traits semblables ne se comptent pas : depuis cette humble fille de chambre qui, à Dol, saisissait un fusil et criait : « Au feu, les Poitevines! » jusqu'à cette belle comtesse de Bruc, toujours à cheval à côté de son mari, et qui, séparée de lui à la seconde bataille de Cholet, au milieu d'une incompréhensible panique, sautait un large fossé pour se mettre en travers de la route, ordonnait vainement aux fuyards de la suivre à l'ennemi, et, quelques jours après, tombait en soldat, sabrée par un hussard dans une charge.

Plus souvent encore, demeurant dans leur rôle, les femmes vendéennes s'opposèrent aux sanglantes vengeances des paysans, empêchèrent les tueries de prisonniers ou revinrent, la nuit, donner à leurs morts, avec une prière, l'asile d'une tombe creusée à la hâte, sur laquelle plus d'une fut tuée par les bleus.

On ferait un volume, — le mot a été dit par Tercier, un prisonnier de Quiberon que les dames de Vannes aidèrent à s'évader, — avec les traits de dévouement, d'intrépidité féminine, à cette époque. Il semble, au reste, que toutes les âmes y soient montées à un diapason extraordinaire; une

fièvre d'héroïsme règne, comme aussi cette étrange fureur qui est le caractère des guerres civiles. Depuis les premières insurrections, et à chaque étape de cette lutte qui roule la grande armée des trois Vendées, d'Angers à Nantes, la ramène au Bocage et la pousse enfin au delà de la Loire jusqu'à la mer, pour revenir s'écraser au Mans et à Savenay, des silhouettes de femmes surgissent, qu'on voudrait fixer au passage. Mais c'est comme une houle mouvante, où beaucoup ne se détachent que par un mot, un trait fugitif, d'autant que leur destin est uniforme : les unes aux prisons de Carrier, les autres réfugiées dans les fermes, réduites par la misère, autant que pour se cacher, aux métiers les plux humbles, bergères ou servantes, trahies par leur maladresse, se coupant les doigts avec leur faucille quand il faut *métiver* (moissonner); cuisinières d'abord détestables, puis se formant si bien, qu'à l'amnistie leurs maîtres sont désolés de les perdre; gardant, comme Mme d'Autichamp, les vaches d'un administrateur républicain, brave homme qui en pleura lorsqu'il l'apprit; ou vendant de la bière, comme Mme Desmortiers, dans un cabaret de grande route, pendant que le mari casse des pierres non loin de là.

Il y a aussi cette figure charmante de la petite de Rechignevoisin, une fillette de douze ans que Marigny a reçue de sa mère mourante, qu'il a emportée sur son cheval à travers la bataille et fait dormir sur l'affût d'un canon. Lui qu'on dépeint comme si âpre et si dur, il s'est pris l'âme à cette adoption; il craint pour l'enfant, et après Savenay la confie à un paysan, qu'il accable de menaces terribles. On l'appelle Rosette; elle garde les moutons, et, vive, jolie, intrépide, défend son troupeau et son chien contre les bleus, qu'elle interpelle en patois breton. Le fils de ses hôtes, un soldat républicain, arrive avec ses camarades; le père lui dit : « C'est ta sœur qui est là! » Il n'a pas de sœur, et se tait généreusement.

Déguisé en marchand de volailles, Marigny revit une seule fois sa protégée, dont le souvenir lui revint peut-être lorsqu'il tomba, hélas! sous des balles vendéennes.

II

L'histoire de la guerre de Vendée a été écrite surtout par des femmes; elles seules étaient spectatrices, les hommes avaient assez à faire de combattre et de mourir.

Plusieurs, rendues à la vie normale, alors que les épreuves passées se transformaient en cauchemar lointain, voulurent en fixer le souvenir, et les archives des familles de l'Ouest possèdent presque toutes de ces Mémoires de femmes, dont ceux de Mme de la Rochejacquelein [1] sont les plus connus. Publiés environ vingt ans après les événements, grâce au zèle de M. de Barante, ils vinrent à l'heure voulue pour obtenir un succès qu'ils ont conservé. Aujourd'hui, avec assez de motifs, on accuse l'auteur de partialité et d'inexactitudes, d'avoir amoindri les autres chefs vendéens pour faire la part plus belle aux deux hommes de cœur dont elle porta le nom. Il semble que Lescure, du moins, le « saint du Poitou », n'en avait pas beoin. Très jeune, très vive, Mme de la Rochejacquelein a pu, en effet, se laisser entraîner par son esprit et son imagination; mais il est peu de personnes qui ne connaissent ce récit brillant où revit la Vendée en armes, et nous craindrions, en lui donnant place ici, de remettre sous les yeux de nos lecteurs ce qu'ils ont lu bien des fois. A eux d'évoquer la figure de cette femme de vingt ans, brusquement transplantée, au lendemain d'un mariage d'amour, de Paris à ce château de Clisson, dont les ruines fières con-

[1] *Mémoires de la comtesse de la Rochejacquelein.*

servent un des plus lugubres souvenirs de la Vendée, puis entraînée avec son mari dans le flot de la prise d'armes, à la fois vaillante et peureuse, toute de premier mouvement, courant à cheval faire sonner le tocsin et haranguer les paysans, pour être saisie ensuite, au bruit du canon, d'une frayeur folle. Qui ne se rappelle son dramatique tableau du passage de la Loire et n'a partagé ses angoisses, pendant que sa voiture suit celle où agonise son mari? Sa mère, Mme de Donissan, avec plus de sang-froid et des sensations plus profondes, est liée à elle d'une façon inséparable; de même que rien ne put séparer cette mère et cette fille à travers les dangers de leur vie de paysannes, errant d'une ferme à l'autre, ni plus tard dans la paix retrouvée et jusqu'à la fin de leur vie.

La veuve du « saint de l'Anjou », Mme de Bonchamps, a écrit, elle aussi, d'intéressants Mémoires[1], beaucoup moins connus, qui furent revus et publiés, sous la Restauration, par Mme de Genlis.

Anne-Marguerite de Scépeaux, orpheline, sortit du couvent de Bellechasse pour être mariée, en 1788, au marquis de Bonchamps, appartenant comme elle à une vieille famille angevine, et qui s'était distingué sous les ordres de Suffren; esprit large et cultivé, homme de devoir et grand chrétien. La nouvelle marquise était fort jeune, petite et gracieuse, avec de jolis yeux et une extrême fraîcheur. Ce fut un ménage heureux, très uni. Les deux époux vivaient dans leur terre, près de Saint-Florent, selon les traditions de leur province. Mme de Bonchamps ne connaissait d'autre douleur que l'absence annuelle de son mari pour rejoindre son régiment. La Révolution lui en ménageait de plus amères, auxquelles Bonchamps, très clairvoyant, la prépara dès le premier jour, quand les paysans de Saint-Florent vinrent le chercher pour les commander. « Redoublez de patience et de résignation,

[1] *Mémoires de Mme de Bonchamps.* (Collection Lescure.)

vous en aurez besoin, » dit-il à sa femme en la quittant. Elle se devait à ses deux enfants et ne pouvait le suivre; elle coupa son linge et ses robes pour faire des cocardes blanches et un drapeau fleurdelisé, écartant par le travail le poids d'une attente que n'allégeaient pas les messages quotidiens de son mari. Un jour, le messager lui dit de fuir : un détachement se dirigeait sur la Baronnière afin de l'incendier. Bonchamps avait refusé de quitter son poste et de sacrifier des vies pour défendre son château. La jeune femme jeta à la hâte ses enfants, avec des jouets qui les empêchaient de pleurer, dans un grand panier placé sur le dos d'un cheval, remplit l'autre panier des armes de son mari, et s'enfuit chez une amie. Bonchamps, blessé, vint l'y rejoindre, porté pendant quinze lieues par ses soldats, dont il était adoré. Sa femme ne put se réjouir de sa guérison rapide, sachant trop que ce serait le signal de son retour à l'armée. Il repartit, en effet, la réinstallant dans les servitudes de leur château détruit, où il lui enjoignit de rester, gardienne de leurs enfants : une toute jeune fillette, et le petit Herménée, qui déjà exhortait les Vendéens à bien se battre « pour le bon Dieu et le roi ».

Cathelineau était mort à l'attaque de Nantes. La Convention avait ordonné la destruction par le feu du pays insurgé; Bonchamps et son beau-frère Scépeaux se portèrent en avant pour arrêter cette dévastation. Le premier fut blessé au combat d'Érigné. Sa femme courut le rejoindre, et cette fois refusa de le quitter; elle fit venir ses enfants et s'établit à son chevet. Le prince de Talmont, qui, n'ayant jamais vu Bonchamps, s'imaginait, sur sa renommée militaire, trouver un homme mûr, arriva un jour conférer avec lui, et, rencontrant cette si jeune femme, lui dit gravement : « Mademoiselle, veuillez m'annoncer à monsieur votre père. » Cela les fit tous rire, si grave fût la situation. Les chefs vendéens voulaient demander à Bonchamps, malgré sa blessure, de retourner vers ses hommes, qu'on ne pouvait retenir sans

son autorité. Mme de Bonchamps assistait à ce conciliabule en chargeant des pistolets; il le lui avait appris, disant « qu'une femme de général devait pouvoir rendre ce service à son mari ». Elle lui obéissait, — car elle lui obéissait toujours : c'était le mot d'ordre de sa vie; — mais elle pleurait en maniant ces armes. Ensuite, quand il dut lui permettre de suivre, comme tant d'autres, les mouvements de l'armée, elle souffrit moins, n'ayant plus les angoisses de l'éloignement. La veille du désastre de Cholet, elle était à peu de distance. Bonchamps lui écrivit de se munir d'habits de paysanne; car, en cas de défaite, l'armée passerait en Bretagne. Déjà les populations, chassées par l'incendie, traînant après elles leur bétail et ce qu'elles avaient pu sauver, franchissaient le large fleuve.

Ce fut une solennité terrible que les apprêts de ce suprême combat. La grand'messe fut célébrée dans la nuit, vraie messe funéraire, au grondement du canon, et le prêtre put absoudre ces hommes qui se préparaient à mourir. Quand se leva l'aube de ce 17 octobre 1794, tous les généraux vendéens étaient là (sauf Lescure, blessé, et Charette), ayant en face d'eux Kléber, Marceau, la plus forte armée républicaine qu'eussent encore vue ces paysans, armés, pour un certain nombre, de bâtons ferrés. Suivant leur coutume, les Vendéens s'élancèrent avec cette violence qui enfonçait les bataillons, quand soudain retentit ce cri de traîtrise ou de folie : « A la Loire! » Et les paysans, perdant la tête, se croyant vaincus, se dispersent sans que leurs chefs puissent les retenir, dans une de ces paniques irrésistibles des masses populaires. En vain les gentilshommes, l'intelligence de ce grand corps, se groupent en escadron et essayent de ramener leurs hommes à la charge, en vain la Rochejacquelein leur crie : « Mourons! » en brandissant son sabre, lui-même est entraîné par le flot qui roule au fleuve à la suite de Bonchamps et d'Elbée, qu'on emporte mourants. Le premier ne

put aller plus loin que Saint-Florent. Ses soldats, exaspérés, quoiqu'il leur eût fait jurer, en prenant les armes, de se battre loyalement, sans cruautés ni massacres, voulaient égorger les prisonniers enfermés dans l'église; Bonchamps commanda à ses officiers, agenouillés autour de son lit de mort, de préserver leurs vies; et telle était son influence, que les portes leur furent ouvertes aussitôt par ceux mêmes qui proféraient les plus violentes menaces. Cette action généreuse était digne d'accompagner la fin chrétienne d'un des plus nobles héros de la Vendée.

Sa femme l'ignora quelques jours, car c'est à tort que certains historiens l'ont placée près de lui à sa dernière heure. On vint lui dire de la part de son mari de partir pour la Bretagne; elle obéit encore et passa la Loire, mais la consternation des paysans qui la virent lui apprirent son malheur : « Je crus, dit-elle, que ma propre vie se terminait aussi. » Avec ses enfants, elle dut suivre l'armée, ou du moins elle avait pour protecteurs la Rochejacquelein et d'Autichamp, à qui cette mission fraternelle avait été léguée. Le canon, qui la faisait trembler pour son mari, lorsqu'elle l'entendait jadis pendant les batailles, ne l'effrayait plus. Jusqu'à la fin elle fit donc campagne, à cheval, mêlée à tous les hasards de cette désastreuse entreprise. A la prise de Fougères, on voulut massacrer les prisonniers; elle vint, au nom de Bonchamps, rappelant son vœu suprême, interdire cet acte de barbarie, et menaça hardiment l'officier qui l'ordonnait, de le faire fusiller lui-même. A cette bataille de Dol, où Marigny, pour rallier ses troupes, appelait les Poitevines à son aide, Mme de Bonchamps harangua les paysans et les ramena au combat; toujours le nom de son mari aux lèvres, elle leur apparaissait comme l'âme vivante de celui qui était mort. Aussi, quand les Vendéens enlevèrent la Flèche et qu'ils surent sa présence dans l'église, où sa première pensée en pénétrant dans la ville avait été d'entrer rendre grâces

à Dieu, les débris de la grande armée vendéenne se pressant pour la voir, elle faillit être étouffée. Il fallut que quelques gars de Saint-Florent vinssent bousculer cette foule et frayer, avec leurs vigoureuses épaules, un chemin à la veuve de leur cher général.

Elle n'était pas à bout de souffrances; plusieurs fois son fils, l'enfant gâté des troupes, que la Rochejacquelein mettait devant lui sur son cheval, et qui battait du tambour en criant : « Victoire! » fut égaré durant la retraite du Mans; il faillit être noyé avec elle, leur barque trop chargée ayant chaviré en repassant la Loire; enfin il mourut d'une petite vérole, blotti sous la paille dans une grange ouverte à tous les vents, seul refuge qu'eussent pu trouver la mère et les enfants devant les poursuites des bleus, qui fouillaient les fermes isolées pour y découvrir les fugitifs de Savenay, les survivants de l'armée vendéenne, dispersés dans tous les recoins du Bocage. Presque mourante elle-même, Mme de Bonchamps dut se cacher, avec sa fille, dans un tronc d'arbre creux, où un soldat de son mari vint la chercher, lui faisant d'abord grand'peur en l'appelant par son nom. Il l'emmena chez ses parents; mais la jouissance de dormir dans un lit, de loger sous un toit, ne valait pas les terreurs sans cesse renaissantes des visites domiciliaires. Surprise par un hussard, Mme de Bonchamps lui répondit tranquillement, sans cesser de filer dans l'âtre, que les « brigands » n'étaient pas loin. Cependant sa présence avait été dénoncée; une troupe qui passait l'arrêta un jour dans les champs. Elle était tellement changée et vieillie, que les républicains ne reconnurent pas, dans cette pauvre brigande, la jeune femme dont ils avaient le signalement; mais à Ancenis, où on la conduisit, la maîtresse de poste, prisonnière elle-même, ne put, en la voyant, se retenir de prononcer son nom. Tous furent stupéfaits; dès lors on la traita avec respect, on lui donna une escorte, un tribunal l'interrogea. Quelqu'un lui dit que la Rochejacquelein était

bien lâche de l'avoir abandonnée. Son indignation, en entendant insulter cet ami dévoué, fut trop forte, et Mme de Bonchamps s'écria : « Si M. de la Rochejacquelein était ici, lui seul vous ferait trembler tous. » Nul ne lui répondit. Les soldats républicains la protégeaient; l'un d'eux dit très haut que, s'il avait su qui elle était, il l'eût fait évader par reconnaissance pour son mari.

Arrivée à Nantes, son escorte, au moment de la remettre au geôlier du Bouffay, lui rendit spontanément les honneurs militaires, et elle faillit fondre en larmes, ramenant cet hommage au grand nom qu'elle portait. Les juges n'eurent pas pour ce nom le même respect. Ne pouvant arracher à la veuve de Bonchamps un seul mot de délation, ils la condamnèrent à mort. Dans la chapelle de la prison, transformée en salle commune, elle attendit des mois, au milieu d'autres Vendéens, l'exécution de l'arrêt, priant sans cesse à la place où jadis s'élevait l'autel détruit. Carrier n'était plus à Nantes, sans quoi elle n'eût pas attendu si longtemps l'échafaud ou la noyade. Deux fois par jour se faisait l'appel sinistre, et Mme de Bonchamps lisait à ceux qui partaient les prières des agonisants, dans un livre d'Heures que lui avait fait passer secrètement la sœur de Charette.

Enfin plusieurs des prisonniers sauvés à Saint-Florent s'unirent pour adresser une supplique à la Convention, attribuant, par un pieux mensonge, aux prières de Mme de Bonchamps l'acte miséricordieux de son mari mourant, acte auquel elle se fût certainement associée, si elle eût été à son chevet. Cela lui valut d'abord un sursis, dont elle profita pour se faire amener sa fille, laissée en garde à de bons paysans. Dans sa mélancolie et sa sérieuse précocité, cette enfant semblait porter l'empreinte des événements qu'elle avait traversés; elle épelait sagement dans le vieux livre d'Heures, ou chantait, d'une petite voix claire et douce, des cantiques qui étaient la joie des prisonniers. Les lettres de grâce annon-

cées n'arrivant pas, le geôlier du Bouffay, un excellent homme, imagina de faire conduire la fillette au tribunal pour les réclamer. Tremblante de peur, elle entra, très grave, et débita son petit discours : « Citoyens, je viens vous demander les lettres de grâce de maman. » Sa gentillesse eut du succès; un des juges lui promit de les lui donner tout de suite si elle voulait chanter sa plus jolie chanson. Elle réfléchit, et, se rappelant un chant sonore qu'elle avait souvent entendu lancer à pleins poumons par toute une armée, elle entonna :

Vive le roi !
A bas la république !

Par bonheur, le tribunal n'était pas ce jour-là d'humeur sanguinaire; la naïveté fit rire, et, triomphante, l'enfant emporta dans ses menottes de cinq ans la grâce demandée.

Héroïsme oblige : la fillette devint plus tard la comtesse Arthur de Bouillé; près d'elle, sa mère acheva paisiblement une longue vieillesse, et les petits-fils de Bonchamps, auxquels elle avait transmis sa grande âme, sont morts glorieusement pour la France sur le champ de bataille de Loigny.

III

Mme de Sapinaud [1] de Bois-Huguet était la belle-sœur de Sapinaud de la Verrie, un des doyens de l'armée vendéenne. Il y eut cinq Sapinaud, oncle et neveux, à prendre les armes. Mme de Sapinaud habitait Mortagne; elle-même n'était plus jeune, veuve, ayant un fils à l'armée des princes, une fille mariée à M. du Vaux de Chavagnes. Sa maison servit

[1] *Mémoires de Mme de Sapinaud.* (Collection Lescure.)

de lieu de réunion à l'état-major, et ne désemplit pas pendant la première période : celle des victoires. Le général de Sapinaud, comme la plupart des chefs vendéens, avait suivi les paysans par devoir, pour arrêter les excès et les violences des premiers soulèvements, sans illusions d'ailleurs, et ses derniers mots à sa belle-sœur furent empreints du pressentiment de sa mort prochaine. — « Soyez sûre, lui dit-il en lui recommandant ses soldats, que vous n'apprendrez jamais que j'ai reculé. » — Ce fut lui qui, voyant trembler ses hommes aux premières décharges d'artillerie, leur dit : « N'ayez pas peur, faites comme moi. » Et, se jetant à plat ventre pour laisser passer les boulets, il se releva, courut aux batteries, s'empara des pièces, avant que les artilleurs eussent le temps de recharger. Dès lors les Vendéens n'eurent plus d'autre système d'attaque. Sapinaud fut tué au combat de Luçon; quatre de ses soldats se firent égorger pour reprendre son corps. Le messager qui apporta cette triste nouvelle à sa belle-sœur l'informa en même temps que Mortagne était menacé par les Mayençais. Les « rassemblements » s'étaient faits trop tard pour sauver la ville, que les généraux vendéens se décidaient à abandonner. Mme de Sapinaud n'eut que le temps de s'enfuir dans les bois, cherchant à retrouver sa fille, qu'elle avait fait prévenir. La nuit venait, nuit éclairée de tous côtés par les incendies. Au loin, montait une grande colonne de flammes : c'était Mortagne qui brûlait.

Pendant que Mme de Sapinaud errait au hasard, la bataille de Cholet se livrait, et l'armée royale, vaincue, passait la Loire. Elle apprit ce désordre d'un fuyard, et sut que sa fille et son gendre avaient été entraînés au delà du fleuve; impossible de les rejoindre, de savoir ce qu'ils étaient devenus. D'asile en asile, cachée sous le nom de *la Fortin* et le costume d'une paysanne, Mme de Sapinaud gardait, à travers de perpétuelles alertes, des aventures tragiques, un ressort

étonnant qui se retrouve dans le récit qu'elle en a fait, bien vécu et un peu prolixe. On croit entendre la bonne douairière conter cela, enfoncée dans sa bergère, au coin du feu, pendant que son fils, le chevalier de Sapinaud de Bois-Huguet, qui eut des prétentions littéraires et traduisit les Psaumes en vers français, recueille ses phrases dans toute leur verdeur.

Oh! ces fuites éperdues dans les landes d'ajoncs épineux, dont les hautes tiges dorées couvrent tant de fugitifs, où pourtant l'on reste parfois blottis tout un jour, les uns près des autres, sans se voir! Couchée dans un fossé, Mme de Sapinaud entend à côté d'elle un grand bruit. Ce sont les bleus! Plus morte que vive, elle fait son acte de contrition, quand elle voit s'allonger le muffle d'une grosse vache, errante, elle aussi, à l'aventure. Autre alerte : cette fois, c'est bien réel; comme elle sort de la chaumière qui l'abrite, quatre hommes l'entourent; mais elle est en guenilles, malpropre, méconnaissable. Elle s'offre, enhardie, à faire leur soupe; ils lui répondent qu'elle tire seulement de l'eau, car ils ne se fient pas à ces coquines de brigandes, qu'on fusillera demain. « Sans les femmes, dit-elle, vous auriez eu quinze des vôtres fusillés dans cette paroisse; je me suis mise à genoux avec toutes les autres pour demander leur grâce aux brigands. — Vous parlez bien! » fait une grosse voix. Elle avait un couteau dans sa poche, décidée à se défendre, et en écoutant causer les bleus, à travers la cloison du réduit où toutes ses compagnes s'étaient enfermées, elle s'endormit la tête sur une marmite pleine de cendre. Le lendemain, le feu fut mis au village de Saint-Laurent, car c'était la période des incendies méthodiques, et Mme de Sapinaud se hâta de gagner la partie du pays que battaient les bandes de Charette. Foulé par les deux armées, le sol était partout dévasté. Charette lui fit proposer d'aller à Château-Mur; Marigny vint l'y voir, lui parler de leurs malheurs communs, de sa condam-

nation à mort par les Vendéens. Elle supplia Charette et lui fit jurer que ce jugement inique ne serait pas exécuté, mais il oublia ou ne put tenir cette promesse.

Quand la guerre se fut éloignée, que le pays redevint plus tranquille, Mme de Sapinaud rentra dans son château de la Barbinière, échappé aux incendies; elle parcourut avec une émotion poignante ces appartements où elle croyait revoir sa fille et ses petits-enfants. Tous avaient péri : son gendre tué en combattant, sa fille noyée à Nantes, en repoussant les instances d'un officier républicain pour l'épouser et la sauver, avec ce cri : « J'ai juré de n'aimer qu'un seul mari! » — Longtemps la mère ignora ces malheurs, croyant les siens sauvés, mais retenus loin d'elle dans cet épouvantable désordre où nulle nouvelle ne parvenait, où l'on se rejoignait comme par miracle.

Ce fut ainsi que Mme de Sapinaud vit arriver sa nièce Sophie, qui, avec son père et ses sœurs, avait suivi l'armée au delà de la Loire. C'était une blonde de dix-huit ans, intrépide amazone, qu'on nommait à juste titre *la belle Vendéenne*. Séparée des siens dans la retraite du Mans, elle s'était lancée en pleine campagne, pour échapper aux égorgeurs, avec sa cousine, Mlle de Lézardière, montant tour à tour un cheval boiteux. Au bourg de Brûlon, des bleus les arrêtent. Par bonheur, le juge de paix, M. Tison, trouve moyen de leur donner sa maison pour cachot, et réclame comme un droit de les conduire lui-même devant le tribunal du Mans. Il veille sur elles durant cette longue route en charrette; la nuit, on entasse les prisonniers dans les églises des villages, pêle-mêle. Au Mans, les deux jeunes filles sont emprisonnées dans un ancien couvent, puis bientôt condamnées à être fusillées. Mais M. Tison promet de les sauver, avec l'aide d'un domestique dévoué à leur famille. Penchées à la fenêtre, par les nuits noires, elles attendent, angoissées, que le signal convenu brille sur l'autre bord d'un étang qui

semble de ce côté interdire toute évasion. Enfin le libérateur s'approche à la nage, et chacune des deux amies insiste pour que l'autre se fasse emporter par lui la première. Elles se décident pourtant, car les minutes sont précieuses; l'étang traversé, elles mettent d'autres habits, de grandes cocardes tricolores, et vont tomber chez Mme de Sapinaud. La bonne douairière fut bien embarrassée; suspecte elle-même, sa maison était soumise à une continuelle surveillance. Les jeunes filles, toujours inventives, se fabriquent un passeport, et ce sont deux lingères, Madeleine et Nanette Tardy, qui s'en vont bravement jusqu'à Chartres. Là elles se logent chez une pâtissière républicaine qui leur propose, comme distraction, d'aller voir guillotiner ou d'assister aux séances du club. Elles refusent, alléguant leur ouvrage; il faut bien travailler pour gagner sa vie en faisant des chemises à cinq sous pièce. Puis la prudence est nécessaire; déjà leur hôtesse les appelle « Mamzelle », en servant leur maigre dîner. Un officier républicain, charmé de l'esprit de Mlle de Lézardière, veut l'épouser; elle craint, en l'éconduisant, de se compromettre; on le reçoit donc, on chante avec lui, et les soi-disant lingères s'oublient à dire qu'elles savent jouer de la harpe. Grande frayeur, mais le prétendant ne paraît s'apercevoir de rien.

Le temps s'écoule; un jour, la pâtissière désolée, annonce qu'on a guillotiné ce bon citoyen Robespierre. L'apaisement se produit, les familles se reforment. Les républicains ont fait des ouvertures de paix à Charette, à Stofflet. Le quartier général de celui-ci était au centre de la forêt de Vezins; il y avait improvisé un hôpital, des moulins fort primitifs, des cabanes; toute une population, réfugiée là, y vivait d'une façon très curieuse : « Les dames des environs l'allaient visiter dans leurs plus belles robes, conte Mme de Sapinaud; celles du moins qu'elles avaient pu soustraire aux ravages de la guerre. » Des dissensions se mettaient entre les chefs ven-

déens; le général Sapinaud de la Verrie avait refusé de signer l'arrêt de mort de Marigny; l'influence de sa tante obtint de lui qu'il sacrifiât ses prétentions personnelles à un commandement. Il fut parmi les généraux vendéens qui survécurent à la grande guerre. Sophie de Sapinaud rejoignit en Anjou ses sœurs Aimée et Charlotte, qui, faites prisonnières dans la déroute de Savenay, avaient vu fusiller leur père sous leurs yeux, et, condamnées aux travaux forcés, avaient porté à Lorient le bonnet rouge au milieu des galériens. Toutes trois, avec leur cousine de Lézardière, vécurent longtemps du surplus de leurs fermages que, par une loyauté touchante, leurs métayers leur apportaient, après avoir payé les nouveaux prix, moins élevés, aux acquéreurs de leurs biens. Sophie épousa un peu plus tard M. de Johannis; vainement elle chercha à retrouver son généreux sauveur du Mans, disparu comme tant d'autres dans cette tourmente.

IV

Mme de la Rochejacquelein appelait la comtesse de la Bouère[1] « sa camarade » et lui demandait, « avec sa bonne et judicieuse tête et l'excellente mémoire de son mari, » de l'aider à reconstituer certains détails de ses propres souvenirs. La guerre vendéenne est, en effet, morcelée en autant d'actions diverses que de provinces; il y a le pays nantais avec Charette, la Vendée du Poitou avec Lescure, la Vendée angevine avec Cathelineau, d'Elbée et Bonchamps; les trois armées se sont plus d'une fois réunies pour un effort commun, mais les impulsions comme les influences

[1] *Souvenirs de la comtesse de la Bouère.*

demeurent individuelles. C'est à la fois leur faiblesse et leur force, chaque gentilhomme ordonnant son « rassemblement », et ses hommes n'obéissant guère qu'au chef de leur choix, ce qui a fait dire qu'à cette époque le véritable esprit républicain était en Vendée. Mme de la Bouère savait mieux que son amie l'histoire de la guerre angevine, et, pour ceux qui connaissent l'Anjou, les *Souvenirs* publiés d'après ses notes ont une merveilleuse vérité de détails.

Elle avait vingt-deux ans, et était mariée depuis deux années à peine au comte de la Bouère, quand sonnèrent les premiers tocsins. C'était une blonde aux traits fins, aux beaux yeux bleus intelligents et profonds, à laquelle son père, le maréchal de camp Le Duc, qui l'adorait, avait fait donner une éducation brillante. Quand la jeune épousée, accoutumée à la vie élégante de Paris, arriva pour la première fois à Chalonnes, par bateau sur la Loire depuis Angers, elle trouva bien lents et rustiques ces chariots à bœufs qui attendaient pour l'emmener, au chant cadencé et monotone des métayers, vers sa nouvelle demeure, à travers le dédale des chemins creux embourbés; elle trouva aussi bien austère le castel angevin aux grosses tours, aux toits pointus, aux longues meurtrières. Et cependant elle en vint à aimer passionnément ce pays de son adoption, pour tout ce qu'elle y avait souffert.

Après une courte émigration, son mari l'y avait ramenée, et ils y vivaient fort retirés, quand la mort de Louis XVI vint consterner ces populations fidèles. La levée en masse décrétée par la Convention, quelques semaines après, allait déterminer l'explosion; mais déjà les paysans des environs étaient venus trouver M. de la Bouère pour lui demander de les commander. Leur seigneur semblait leur chef naturel, ce qui ne les eût pas empêchés de se passer de lui au besoin; il en fut ainsi dans toutes les paroisses vendéennes. Le village qu'habitait Cathelineau était non loin de

la Bouère. En ce 14 mars, où le voiturier du Pin-en-Mauges laissait son pain prêt à enfourner pour saisir son fusil, le « rassemblement » de la paroisse de Jallais descendait au château, où la jeune femme était seule, et refusant le vin qu'elle lui offrait, leur chef, Perdriault, ancien soldat, un héros obscur dont le nom s'est perdu dans la foule, demandait des armes, des faux ou des broches au besoin, ajoutant : « Nous savons qu'ils ont des canons; mais Dieu est pour nous! » — Pour ces simples, le roi guillotiné, l'église fermée, leur province dont ils n'avaient jamais dépassé les limites, tout cela confondu représentait l'idée de patrie, et la conscience commandait de mourir en les défendant : il n'y avait pas de droit contre celui-là.

Du haut de la tour de la Bouère, la châtelaine épiait, anxieuse, le premier coup de canon, qui la fit frissonner. Que de malheurs, que de désastres il annonçait! Trois jours après, les républicains arrivaient sur Jallais venger leur première défaite. M. de la Bouère y courut organiser la défense. Sa femme et sa sœur le suivirent, leurs enfants dans les bras. Elles faisaient l'apprentissage de ces fuites précipitées; elles allaient s'habituer à dormir d'un bon sommeil, sur la paille, voire en plein champ. Dès lors M. de la Bouère ne quitta plus l'armée. Sa femme resta chez elle jusqu'au moment où des menaces d'incendie vinrent l'obliger à s'éloigner. Elle se réfugia chez une de ses métayères, à grand'peine, car le flot des fuyards qui passaient déjà la Loire, avec charrettes et bestiaux, encombrait les routes; la panique entraînait tout comme un torrent. A la veille de se trouver aussi pauvre que les plus pauvres, Mme de la Bouère distribua à ces affamés tout ce qui lui restait au château : un pain de seigle et un pot de beurre, qui se multiplièrent, lui sembla-t-il, pour satisfaire chacun. Le lendemain, au sommet d'un coteau, elle et d'autres femmes écoutaient la fusillade de Cholet, se couchant à terre pour mieux

entendre, et récitant le chapelet avec ferveur. Les coups de feu se rapprochaient de la Loire : perdue, la bataille!

M. de la Bouère fit dire à sa femme de ne pas quitter le pays. Leur château étant pillé, incendié en partie, elle resta dans la métairie des Aulnais, où une grande belle fille de dix-huit ans, Manon Frébault, était « maîtresse », remplaçant sa mère morte, son père parti avec les camarades pour ne jamais revenir. Ce fut le même asile que partagea M. de la Bouère, après s'être refusé à suivre l'émigration de toute la Vendée en Bretagne. Il advint ainsi qu'un jour de *grouée* (réunion des femmes pour teiller le lin), au moment où l'on se mettait à table, les chiens (et les chiens vendéens n'y manquaient jamais) signalèrent l'approche des bleus. Devant cette assemblée de paysans qui gardaient le plus grand sang-froid, les soldats hésitèrent : « A qui appartient cette métairie? — A la nation, répondit la brave Manon. — Le maître doit être ici? — Il est mort, » fit-elle avec une simplicité triste. Ils parlaient de M. de la Bouère, elle de son père; ce quiproquo les sauva tous. On fouillait la ferme, quand six Vendéens armés arrivèrent en courant. Au milieu des coups de feu, du tumulte, de la fuite des bleus, M. de la Bouère entraîna sa femme comme paralysée. C'était à l'échafaud qu'ils venaient d'échapper : une fois dans les champs, elle tomba à genoux.

Vers la fin de décembre, le canon gronda du côté d'Angers : Pierre Cathelineau, frère du généralissime, et M. de la Bouère réunirent leurs hommes et marchèrent vers la bataille; l'armée vendéenne, refoulée de Bretagne, s'efforçait de franchir la Loire; c'était la seconde attaque d'Angers, dont l'échec devait la rejeter sur Savenay. Mme de la Bouère connut de nouveau les fièvres de l'attente; son mari venait la rejoindre entre deux « rassemblements », rentrant au logis, comme faisaient ses paysans. Ce logis, qu'il fallait changer sans cesse pour déjouer les poursuites, ils le devaient

à la générosité des bons métayers angevins, qui persistaient à semer et à labourer, en dépit des colonnes infernales jetées par la Convention sur la Vendée. Au premier coup de fusil les annonçant : « Entendez-vous l'horloge de mort? » disait-on, et tout le monde fuyait, lâchant le bétail dans les champs. On disparaissait dans les bois et les genêts; les enfants même ne criaient pas, comprenant instinctivement le danger, et ces malheureuses familles voyaient, le cœur navré, vingt colonnes de fumée monter à l'horizon : c'était si vite fait d'incendier les métairies isolées du Bocage. Les derniers chefs vendéens s'efforçaient, sans succès, de s'opposer à ces dévastations; la Rochejacquelein fut tué dans une de ces escarmouches.

Mais la lutte s'éteignait, les « rassemblements » se faisaient plus rares, tant d'hommes étaient morts! Des négociations s'ouvraient, traités illusoires suivis de nouvelles prises d'armes, et il arrivait encore à Mme de la Bouère de fuir, comme aux plus mauvais jours, son château retrouvé, dont il ne restait debout que les servitudes et la vieille tour, pour se cacher au fond de quelque métairie hospitalière. Un ami de son mari, M. L'Huilier de la Chapelle, fut arrêté dans leurs bois. M. de la Bouère alla le réclamer à Chenillé, et, comme on refusait de le lui rendre, l'aida à s'évader, restant à sa place. La colère des bleus retomba sur lui; il fut emprisonné, menacé de mort. Sa femme accourut; énergique et résolue, elle exigea qu'il fût jugé par une commission militaire. Le tribunal d'Angers la terrifiait; quand on comparaissait devant lui, on ne revenait plus. Puis elle partit pour Cholet et plaida sa cause près du général Schiltz avec une éloquence irrésistible. M. de la Bouère ne fut condamné qu'à une amende; c'est un des rares généraux vendéens qui n'aient pas péri de mort sanglante. Il vécut jusqu'en 1847, gardant toute la précision de sa mémoire, mais parlant peu de ces événements qui avaient creusé de tragiques sillons

dans son âme. La comtesse, elle, atteignit l'âge de quatre-vingt-sept ans, une de ces belles vieillesses sereines par lesquelles Dieu semble avoir voulu dédommager des épreuves de leur jeunesse la plupart de ces femmes dont l'image s'évoque pour quelques-uns de nous encore, loyales et vaillantes, spirituelles et exquises sous leurs cheveux de neige, marchant à petits pas dans les allées de leurs parcs, en revivant leurs souvenirs.

V

Plus tragique fut le sort de Mme d'Elbée[1], qui réalisa à la lettre cette devise de la Vendée : *Fidèle jusqu'à la mort!* fidèle à sa cause, fidèle au mari qui l'avait épousée par amour et qu'elle suivit sans défaillance, pour finir exécutée comme lui, presque avec lui, héroïquement. Elle était née Marguerite-Charlotte d'Hauterive, fille du gouverneur de l'île de Noirmoutiers, un brave soldat de peu de fortune. D'Elbée, de famille angevine, devait son prénom de Maurice à l'amitié qui unissait son père au maréchal de Saxe. Il faisait partie de cette jeune noblesse d'alors, éprise d'idées libérales, et avait servi à l'armée; mais, depuis son mariage, il vivait à la Gobrinière, près de Beaupréau, possédant une situation considérable et influente. Sa femme, d'une grande beauté, le secondait en cela, très simple dans ses habitudes, comme la plupart des dames vendéennes, qui recevaient leurs fermiers à leur table, les faisaient danser le dimanche au château, et étaient marraines de leurs enfants. Aussi les métayers vendéens aimaient leurs maîtres (ils le prouvèrent assez), mais tout en gardant vis-à-vis d'eux le sentiment très fier de leur personnalité.

[1] *Profils vendéens*, par Sylvanecte.

Pendant la brève émigration de son mari, Mme d'Elbée, fort intelligente, le tint au courant des premières agitations du pays, et pressa sans cesse son retour, voyant pour lui une mission à remplir. Il céda à ce conseil, et, en effet, le soulèvement populaire ne tarda pas à venir le chercher. D'Elbée dit franchement aux paysans que la lutte entreprise serait sans issue, et leur demanda de réfléchir une nuit encore, ajoutant : « Si Dieu vous donne le courage de mourir, revenez, je marcherai avec vous. » C'était bien là le grand chrétien qui un jour, pour empêcher un massacre, devait crier aux Vendéens furieux : « Savez-vous le *Notre Père ?* » et, s'agenouillant, commencer la sublime prière, que tous achevèrent comme lui à genoux. Les paysans revinrent; il les suivit, ainsi qu'il l'avait promis, abandonnant sa femme, avec le fils qui lui était né la veille et qu'il ne revit jamais. Le grand cœur de Mme d'Elbée ne voulut pas rester inactif; elle installa des ambulances à Beaupréau, où commandait son frère, le chevalier d'Hauterive, visita les prisonniers, défendit leurs vies contre les farouches accès de représailles qui parfois saisissaient les paysans.

C'est entre Beaupréau et Cholet que s'étendait ce fatal champ de bataille où d'Elbée, généralissime depuis la mort de Cathelineau, fut frappé d'une balle en pleine poitrine. On l'emporta; sa femme, sans défaillir, le fit cacher de ferme en ferme, souvent même dans les champs, pour soustraire ce mourant aux patrouilles républicaines, qui le cherchaient jour et nuit. Noirmoutiers lui sembla un refuge; elle parvint à réunir une escorte et, ne marchant que la nuit, à franchir les vingt lieues jusqu'à la mer, le général porté sur un fauteuil transformé en brancard, Mme d'Elbée à pied, épuisée, mais courageuse. Ce qui la caractérise en effet, c'est le sang-froid, l'endurance. Dans cette île paisible, ce climat doux, elle crut qu'elle guérirait à force de tendresse son mari, qui voulait mourir et refusait de se laisser soigner par elle.

Cloué sur son lit, il ne pouvait prendre aucune part aux travaux de défense, qui d'ailleurs ne permettaient pas une résistance sérieuse; la ville attaquée se rendit aussitôt, le 4 janvier 1794, trois mois après l'arrivée de d'Elbée. Charette l'avait occupée précédemment et y avait fait de sanglantes exécutions qui appelaient la vengeance. En vain le vieux général Haxo refusa-t-il de jouer le rôle de bourreau; les commissaires de la Convention étaient décidés à faire périr tous les royalistes. Ils crurent du moins obtenir de d'Elbée quelques révélations sur l'état de l'armée, en lui promettant la vie sauve pour sa femme, à laquelle il avait inutilement ordonné de fuir, d'aller retrouver leur enfant, confié à une bonne paysanne d'Angers. Elle était restée inflexible près de son lit. « Ma femme, répondit d'Elbée, saura mourir en Vendéenne : n'y revenez plus. » — Sans qu'il fût besoin de paroles, ces deux âmes s'étaient unies pour préférer la mort à une délation.

Depuis plusieurs jours on fusillait sans trêve des soldats, des prêtres, qui avaient eu foi dans une capitulation verbale, honteusement violée. D'Elbée devait passer le dernier. Sa femme lui rendit le suprême service de l'aider à revêtir son uniforme, et supplia vainement qu'on la tuât avec lui. De loin elle entendit la décharge qui frappait cet agonisant, porté à la mort sur un brancard. Alors, ressaisie par un autre devoir, elle sentit qu'il fallait vivre pour son enfant, et voulut s'évader de l'île. Le temps ne lui en fut pas laissé; le jour même, elle était enfermée au château avec Mme Mourain, coupable d'avoir appelé Charette à Noirmoutiers. Les deux brigandes furent, sans nul jugement, conduites vingt jours après dans un pré voisin pour y être exécutées. On dit que les soldats, contraints de tirer sur cette belle jeune femme, aussi brave que son mari devant leurs balles, en pleuraient malgré eux.

VI

Lorsqu'on tourne les pages de cette histoire, les noms se pressent; on voudrait saisir chaque physionomie noble ou douloureuse : Mme de la Roche Saint-André, criant, à travers la fenêtre de sa prison, à ses fils qu'elle voit marcher au supplice : « Mes enfants, mourez en Vendéens ! » Mme d'Armaillé, prête à descendre dans le fatal bateau des noyades, jetant sa fille aux bras d'une de ces généreuses poissardes nantaises qui recueillirent tant d'enfants d'aristocrates; Mme de la Biliais, demandant aux bourreaux d'exécuter les siennes avant elle, pour ne pas les laisser exposées aux dangers de ces temps horribles; Mlles de la Métairie, chantant leur cantique au pied de l'échafaud et répondant à la foule, qui crie qu'elles sont trop belles pour mourir : « Rien n'est trop beau pour le ciel. »

Il en est d'autres que le regard peut suivre plus longtemps lorsqu'il les a rencontrées.

C'est ainsi qu'une triste et brève histoire d'amour a rendu le nom d'Angélique des Melliers inséparable de celui du général Marceau. Après la bataille du Mans, des soldats l'avaient arrêtée dans sa fuite. Le jeune général vint à passer; il intervint, ému de pitié, et ces deux natures, également hautes, se comprirent d'un seul regard. Sous ses haillons, Angélique était d'une beauté idéalisée par l'héroïsme qui la soutenait. Kléber, qui la vit, en parle dans ses Mémoires avec enthousiasme. Comprit-elle le sentiment qu'elle avait soudain inspiré? Rien ne le prouve positivement; mais elle se confia à Marceau et accepta qu'il la ramenât à Laval, où elle espérait retrouver sa mère.

La prison de Nantes s'était déjà refermée sur Mme des

Melliers et ses deux plus jeunes filles; celles-ci, seules, en sortirent vivantes. Angélique dut accepter, jusqu'à ce qu'elle connût le sort des siens, l'asile que lui offrait Marceau, heureux d'être son unique protecteur.

En partant, il lui fit promettre de lui écrire. Mais, une fois promulgué le décret punissant de mort tous ceux qui donneraient asile à un royaliste, Angélique ne voulut pas compromettre ses hôtes, de braves gens qui l'aimaient déjà et insistaient pour la retenir; elle alla tout droit se dénoncer. De sa prison, — car le glorieux nom de Marceau, invoqué par elle comme celui d'un ami, n'avait pu couvrir ce double crime, d'être Vendéenne et aristocrate, — elle écrivit au général, alors sur la frontière du Rhin. Il quitta son armée, accourut à Paris, arracha au Comité de salut public un arrêt graciant Mlle des Melliers, et repartit en toute hâte pour Laval. Il arriva trop tard; et la légende veut même qu'il ait aperçu, en débouchant, au galop de son cheval, sur la place, le bourreau qui brandissait cette tête aux cheveux blonds. La mort de Marceau, arrivée peu de temps après, fut attribuée à la douleur, si violente, qu'elle faillit le faire mettre en jugement.

Le roman d'Eulalie Boguais de la Boissière eut un dénouement moins sombre. Ce fut aux mains du général Savary que tombèrent Mme Boguais et ses trois filles, avec tout un groupe de pauvres *brigandes,* égarées dans les rues du Mans, ce calvaire de l'armée vendéenne. Comme beaucoup de jeunes généraux républicains, Savary voulait bien faire la guerre aux hommes; mais il était écœuré par cette obligation de massacrer de sang-froid des femmes épeurées et tremblantes.

Il ordonna à ses soldats mécontents de les conduire à la prison. On leur fit traverser la grande place où la commission de la Convention siégeait en permanence, faisant fusiller les Vendéens, refoulés de tous côtés dans cet étroit espace,

ainsi qu'un misérable troupeau. Plusieurs d'entre elles, prises dans cette foule, y demeurèrent; les autres se jetèrent, comme en un refuge, dans les murs humides du couvent, qui servait de prison. Chaque jour, quelques-uns des captifs entassés en ce lieu, sans feu, sans lits, sur la terre nue, par ce glacial hiver, en sortaient pour subir leur jugement et ne reparaissaient plus. Les maladies contagieuses se chargeaient de supprimer les autres. Une jeune fille, Mlle de Bordigné, fut la première à solliciter le dangereux privilège de pénétrer dans ces murs terribles pour assister les mourants. Elle succomba vite au typhus contracté dans cet air irrespirable; mais d'autres personnes généreuses la remplacèrent, et consacrèrent leur fortune et leur influence à réclamer le plus grand nombre possible des femmes qui s'y trouvaient.

Un officier du Limousin, M. Fromental, venu dans ce but, aperçut Eulalie Boguais, dont les yeux bleus, la grâce timide lui gagnèrent le cœur. Il lui demanda si elle était seule. Elle répondit en offrant de le conduire près de sa mère. Le jeune officier, sachant qu'un massacre était imminent, supplia les infortunées de se fier, la nuit suivante, à un geôlier qu'il payerait pour les sauver. Cet homme les cacha dans une cave, d'où elles entendirent l'épouvantable tumulte : les portes forcées, les cris des victimes égorgées. Quand un rayon de jour descendit par le soupirail, la mère et les filles, affolées, aperçurent à quelques pas deux femmes à genoux, pareilles à des statues de pierre. C'étaient l'abbesse du Ronceray, d'Angers, et une de ses religieuses, qui avaient passé cette nuit d'horreur à prier, sans un mouvement ni un soupir.

Le lendemain, la prison était de nouveau remplie. Fromental insista vainement pour obtenir de l'homme acheté par lui qu'il laissât évader Mmes Boguais. Chaque jour, celui-ci augmentait son prix, devinant sans doute l'intérêt de cœur qui faisait agir l'officier. Enfin Fromental, par des menaces,

obtint la liberté de deux des jeunes filles, une seule étant inscrite avec sa mère sur le livre d'écrou.

Mme Boguais ne savait, dans son angoisse, laquelle condamner à mort en la gardant près d'elle; les trois sœurs se livraient un combat de générosité. Le geôlier y mit fin en entraînant brutalement Eulalie et Céleste. Dehors, Fromental les attendait; il les cacha dans un caisson du convoi qu'il conduisait à Nantes. A mi-chemin, un serviteur dévoué leur fit prendre la route de Châteaubriant, où Eulalie arriva seule. Sa sœur avait succombé en route à une crise atroce, causée, crut-on, par un empoisonnement.

Mme Boguais ne devait pas tarder, elle aussi, à périr du typhus dans cette épouvantable prison, d'où sa fille aînée, Rosalie, ne put sortir que longtemps après, grâce à l'énergique insistance de Mme Legris de la Pommeraye, une noble femme qui, sans craindre de se compromettre elle-même, sauva ainsi beaucoup de Vendéennes, en payant le plus souvent leur liberté. Quand Fromental vint retrouver Eulalie Boguais chez la protectrice respectable à laquelle il l'avait confiée, et lui tendit sa main loyale, la suppliant de ne pas l'épouser seulement par reconnaissance, ce fut de plein cœur que cette enfant isolée se donna à son sauveur. Le père, émigré du fond de l'Allemagne; l'aïeule, de sa retraite d'Angers, envoyèrent leur bénédiction à cette union destinée à être brisée, après seulement cinq années heureuses, par la mort de M. Fromental, qui avait racheté les biens des Boguais et s'était entièrement dévoué à cette famille.

VII

On se demande ce que pouvaient devenir, au milieu d'un tel bouleversement, une foule de gens paisibles, désireux de rester à leur foyer, d'y prodiguer aux malheureux de tous les partis la charité de leur cœur. Les Mémoires, récemment publiés, de M. Boutillier de Saint-André [1], nous l'apprennent, et c'est l'intérêt spécial de ces souvenirs, si ineffaçablement gravés dans son cerveau d'enfant de douze ans, que, de longues années après, il en retrouvait l'émotion poignante. On y voit d'abord, groupés comme dans un tableau de Chardin, les membres de cette famille : aïeuls, parents, cousins de tous degrés, menant, à Mortagne ou aux alentours, une vie digne et aisée. A côté du père, plus vivante, plus en relief que lui peut-être, la mère se détache, tel que son fils la revoit : « grande, élancée, avec un port et des manières de reine, » une haute intelligence et une vivacité que tempère le calme de son mari, auquel l'attachait une affection datant de l'enfance; car M. Boutillier, juge-sénéchal de Mortagne, avait épousé sa cousine, Renée de la Chèze. Le premier coup de tocsin dans leur existence familiale, c'est ce bruit absurde, le 22 juillet 1789, d'une prétendue invasion anglaise, qui créa, d'un bout de la France à l'autre, ce qu'on appelle en Vendée la *nuit de la peur*. Mme Boutillier récite la prière du soir avec ses enfants, pendant qu'au dehors gronde un violent orage, quand on frappe violemment à la porte. C'est que les Anglais arrivent, dit-on; ils ne sont plus qu'à quelques lieues, massacrant, incendiant tout. Et pendant que M. Bou-

[1] *Une famille vendéenne pendant la grande guerre*, par M. Boutillier de Saint-André.

tillier, alors maire, va prendre des mesures pour la sécurité de la ville, sans raisonner cette panique, la mère, tremblante elle-même, calme ses enfants surexcités en leur contant des histoires. Au matin, les craintes s'évanouissent et le bon sens reprend ses droits. Mais il semble que ce soit là un présage. Bientôt, en effet, les mesures contre les prêtres et les aristocrates vont se multipliant; les gardes nationaux abattent les croix. On ne parle que de prodiges, effrayant ces populations pieuses et ignorantes, persuadées que le Ciel va se venger. Ici, une madone de pierre a pleuré; ailleurs, au sommet d'un chêne, la Vierge est apparue, son fils dans les bras. La mort du roi achève la consternation, et, devant la levée en masse, la Vendée prend les armes.

Avec sa logique de magistrat, esclave de la légalité, M. Boutillier, quels que fussent ses sentiments intimes, crut devoir rester neutre. Vainement ses deux frères, qui marchaient dans l'armée royale, lui affirmèrent, « en lui citant les paroles de Solon, » qu'il se perdrait plus sûrement de la sorte. Il voulut demeurer dans Mortagne, ce centre de la Vendée destiné à être constamment pris et repris par les deux partis. Les premiers excès des Vendéens vainqueurs trouvèrent en lui une énergique résistance; plusieurs fois il harangua éloquemment cette foule de paysans ivres et furieux, que leurs chefs n'arrivaient pas à contenir; il refusa de leur livrer les prisonniers républicains qu'enfermait sa maison, pendant que, près de lui, sa femme, sans songer au péril possible, doublait son énergie de la sienne.

Aux Vendéens vont succéder les colonnes incendiaires. Ce sont alors les préparatifs des heures solennelles : l'argent caché en terre dans des rouleaux d'argile sur lesquels est écrit : *A la garde de Dieu;* les parents menant leurs quatre enfants à une chapelle vénérée, pour les remettre à la protection de la Vierge, qui devait, en effet, les préserver;

enfin l'abandon du logis, jusqu'alors gardé, et la fuite dans les bois. Mais une idée aussi héroïque qu'imprudente, caractérisant bien Mme Boutillier, lui vient : c'est d'aller, avec ses deux plus jeunes enfants, demander au général républicain un sauf-conduit pour son mari. Elle part ainsi et se trouve prise au milieu de la bataille; entourée de feux qui se croisent, jetée à l'abri d'un fossé ou d'une haie, elle prend son parti, et, tête haute, la figure sereine, malgré ses angoisses, elle marche vers Mortagne, menant ses enfants par la main. Trois fois des soldats sont près de l'égorger; et quand la loyauté de sa parole, la fermeté de son attitude, ont obtenu du général ce qu'elle voulait, il lui est impossible de rejoindre son mari. Elle rentre dans ce Mortagne plein de cadavres, voit sa maison et celles de ses parents qui flambent, paye du don de son argenterie des secours pour éteindre le feu et passe sa nuit à soigner les blessés.

Trois jours après, toute la famille, dispersée par une fuite au hasard, revint vivre comme elle put dans ces demeures à moitié détruites et cette petite ville affamée. M. Boutillier, dénoncé, avait dû pratiquer une cachette afin de disparaître à chaque visite domiciliaire. Il passait son temps à rédiger des mémoires justificatifs pour le cas où il serait jugé, s'illusionnant toujours sur les procédés sommaires de la justice d'alors. Sa femme, multipliant les démarches pour lui, se perdit elle-même. Un jour, la maison est envahie par des hommes armés qui lui ordonnent de les suivre, puisque son mari est absent; les cris des enfants sont si violents, que leur père, caché dans la chambre haute, veut se livrer; les siens doivent l'en empêcher de force.

Mme Boutillier, avec un courage fier, un remarquable sang-froid, comparaît devant le tribunal et répond à l'interrogatoire sans une défaillance. Quand ses enfants, très aimés à Mortagne, sont amenés par des amis pour attendrir les juges, on les chasse à coups de pied et de crosses de fusil.

Alors seulement des larmes viennent à ses yeux secs, et elle supplie :

« Ah! messieurs, vous m'avez en votre pouvoir, épargnez mes enfants! »

Renvoyée devant les juges de Cholet, elle demande comme unique grâce de passer, avant le départ, une dernière nuit dans sa maison. Telle est la confiance inspirée par cette noble femme, que les officiers républicains répondent d'elle sur leurs têtes. Nuit de larmes, de prières, d'adieux qu'on sent suprêmes; et au matin, fidèle à sa parole, Mme Boutillier, loin de fuir, retourne se livrer, osant à peine embrasser ses petits, de peur de les éveiller et de perdre tout courage.

Quelques semaines après, son fils la revoit encore une fois à Cholet. Elle donne à cet enfant des conseils pour toute sa vie, le bénit, le suit longuement des yeux au départ, avec un brisement qu'on devine, pensant aux trois autres, dont le plus jeune n'a que quatre ans, et qu'elle laisse livrés à la misère, à tous les périls; pensant au mari, que son dévouement ne sauvera pas. Après ce jour, elle disparaît... Est-ce au château d'Angers ou au couvent du Calvaire, transformé en prison, qu'elle a été jetée? Aucun signe ne sort plus de l'inconnu qui l'enveloppe. Seulement, quand son mari, dans le vain espoir de la sauver, de se sauver lui-même en se faisant juger, se livre aux tribunaux de Nantes, il entend un de ses accusateurs, un homme qui lui doit la vie, lui dire cruellement :

« Si les royalistes m'ont fait grâce à ta prière, c'est que tu étais leur ami. Quant à ta femme, elle est morte dans les cachots d'Angers. »

Dès lors M. Boutillier cessa de défendre sa tête; et le lendemain il montait à la guillotine, soutenant, chapeau bas, une vieille dame infirme, qui avait peine à en gravir les degrés. Les enfants orphelins n'eurent jamais d'autre certitude du sort de leur mère, ne surent rien de sa fin. Ce fut

quatre-vingts ans après que les recherches d'un de ses dignes petits-fils, M. d'Esmé de Lisle, découvrirent l'acte mortuaire de cette sainte femme, tuée par les souffrances morales plus encore que par d'affreuses privations, derrière les tours effrayantes de la vieille citadelle angevine, l'ensevelissant, vivante, déjà comme un tombeau.

VIII

A côté de ces femmes, de ces jeunes filles qui portent les vieux noms de la Vendée et de l'Anjou, les paysannes ont droit à leur place. Sublimes de dévouement, nous l'avons vu, elles le furent aussi de courage, et de ces humbles l'on pourrait citer des mots d'une grandeur singulière. Combien se laissèrent massacrer pour ne pas révéler la retraite d'un prêtre ou d'un chef! Quelques-unes étaient parvenues à se glisser dans l'armée sous des habits d'hommes, emportées par l'irrésistible besoin de se battre. On les a surnommées les *Jeanne d'Arc* de la Vendée; mais la sainte Lorraine, en entraînant ses troupes derrière son étendard, n'a jamais versé le sang. Renée Bordereau, surnommée le brave Langevin, frappait, elle, de fort bon cœur; et dans les courts *Souvenirs* qu'elle a dictés, elle énumère, avec une satisfaction digne de nos vieilles chansons de geste, le nombre de bleus tués par elle. Quarante-deux membres de sa famille avaient péri. Elle prit les habits de son frère mort, détacha de la cheminée le fusil paternel et partit les venger. Elle avoue franchement sa peur aux premières décharges; elle fit une courte prière, dit-elle, et cette frayeur disparut « comme par un miracle ». De la femme elle ne garda que la pitié, l'élan généreux qui la poussait à se précipiter là où il y avait des

faibles, des blessés à défendre, à transporter, à sauver. Toujours debout, elle faisait sentinelle, la nuit, à la place des camarades, demeurait en arrière-garde, ne s'inquiétait de ses blessures que pour apprendre à tirer de la main gauche, quand la droite était hors de service.

« Pourquoi marches-tu, puisque tu es blessée? » lui disait Stofflet, souvent assez brutal.

Et Renée répondait sur le même ton :

« Parce que je veux me faire blesser encore! »

Là-dessus, il la menace du plat de son sabre, et on est obligé de l'arrêter en lui disant que c'est un de ses plus fidèles cavaliers. Après cela, il garda Renée près de lui, et l'emmena dans son camp retranché de la forêt de Vezins, d'où elle sortait pour faire à elle seule un « rassemblement » et fondre à l'improviste sur l'endroit où on lui désignait quelqu'un à défendre. Ce fut elle qui vint au secours de M. et de Mme de la Bouère, à l'attaque de la métairie des Aubiers. Sa gloire est d'avoir sauvé le corps d'Henri de la Rochejacquelein. Le jeune général fut tué en poursuivant quelques bleus qui saccageaient une ferme; ses amis, devant l'impossibilité de l'emporter, lui mirent seulement une cocarde républicaine, pour préserver ses restes des outrages. Mais Renée Langevin ne voulut pas que « monsieur Henri », qui semblait aux paysans l'âme de cette guerre, demeurât sans sépulture; elle revint la nuit, au péril de sa vie, avec quelques compagnons, creuser une fosse au pied d'une haie vive et l'y ensevelir.

La tête de Langevin avait été mise à prix; aussi, comme déguisement, reprit-elle ses vêtements de femme, sous lesquels il lui arriva plus d'une fois de dépister plaisamment les recherches; mais, dès qu'éclatait un nouveau soulèvement, elle retournait se battre. Elle finit par être arrêtée et subit plusieurs dures années de prison, d'abord au château d'Angers, puis au Mont-Saint-Michel. Sous la Restauration,

la farouche héroïne, présentée au roi, eut un vrai succès aux Tuileries et obtint une pension qui lui permit de vivre.

Tout aussi brave et plus touchante est la pauvre petite Jeanne Robin, la fille d'un métayer de M. de Lescure. Le curé de son village de Courlay n'avait jamais pu la dissuader de suivre à l'armée son père et son frère. Le jour du « rassemblement », elle arriva avec les autres, le fusil sur l'épaule, ayant près d'elle, pour garde du corps, son chien Chanzeau, un grand griffon noir, qui ne la quittait pas. Elle était fiancée au courrier de Lescure. Tous ses camarades savaient qu'elle était, suivant son mot, « une fille digne d'être un homme, » et la respectaient. Elle confia son secret à Mme de Lescure, en lui demandant une paire de souliers et en la suppliant de ne rien dire au général, qui l'eût renvoyée. Pourtant, à l'attaque de Thouars, elle combattit près de Lescure, lui criant :

« Mon général, vous ne me dépasserez pas; je veux aller plus près des bleus que vous! »

Une balle l'atteignit; elle tomba, et son frère et son fiancé, — car le père Robin avait été tué peu de jours avant, — la portèrent au pied d'un arbre. Un vieux prêtre était là, absolvant et relevant les blessés. Le fiancé de Jeanne l'amena; elle voulait, avant de mourir, qu'il bénît son mariage. Il fallut se hâter, l'agonie dénouait déjà ses mains enlacées. Mais Jeanne donnait sa vie, ses vingt ans, son amour, de bon cœur et sans une plainte. Quand ce fut fini, les deux hommes l'enterrèrent rapidement et retournèrent à la bataille. Le chien garda seul la tombe; le lendemain, on l'y retrouva mort.

IX

Lorsqu'enfin, après Thermidor, le gouvernement comprit que cette population inflexible, « acharnée d'aller en paradis, » écrivait Hoche plus tard, se laisserait égorger tout entière plutôt que de céder à la force, une femme, la première, conseilla d'essayer des moyens pacifiques. C'était Mme Gasnier-Chambon, une charmante créole qui, veuve et ruinée par la révolte de Saint-Domingue, était venue se réfugier à Nantes. Pendant la terrible dictature de Carrier, elle habitait la même maison que plusieurs membres du tribunal; elle les invitait à déjeuner, et profitait du moment où ils dégustaient l'excellent café dont elle avait le secret pour leur arracher quelques grâces, s'excusant plaisamment des fleurs de lis qui décoraient sa nappe et ses serviettes :

« J'ai tout perdu, il faut bien me servir de ce qui me reste. Qu'est-ce que cela fait? »

Un emprisonnement momentané ne lui ôta rien du sang-froid souriant avec lequel elle tentait les entreprises les plus audacieuses. Elle avait gardé son costume créole, sa coiffure : le fichu coquettement noué. Dans ses courses à travers Nantes, elle était suivie de sa cuisinière, un grand panier au bras. Cette cuisinière n'était autre que Mlle de Charette, la sœur du général, qui, préservée par ce déguisement, trouvait moyen d'envoyer d'utiles avis à son frère, de lui faire même passer de la poudre, en se glissant hors des fortifications, par la cave d'un cabaretier, le dangereux sac d'une main, une chandelle de l'autre.

Intelligente, adroite, Mme Gasnier devina, chez Canclaux, chez Ruelle, les nouveaux représentants envoyés à Nantes

après la condamnation de Carrier, la fatigue de cette lutte interminable, de ces exécutions odieuses qui ne vidaient pas les prisons. Elle offrit de servir de négociatrice avec Charette. Sa franchise originale, sa grâce de créole, lui permettaient de tout dire, et elle fut écoutée. On l'envoya en parlementaire, accompagnée de Mlle de Charette. Arrivée dans leur bateau, sur la Loire, en vue des postes royalistes, elles arborèrent, comme drapeau blanc, une des fameuses serviettes fleurdelisées. En ramenant sa sœur au général, Mme Gasnier avait trouvé le meilleur moyen d'être entendue. Cependant, à traverser ce pays ravagé, son but lui paraissait plus que difficile à atteindre. Comment les Vendéens pourraient-ils admettre de traiter avec de tels ennemis? Mais les forces étaient à bout, les chefs morts pour la plupart, les soldats découragés. D'ailleurs, les conventions dont Mme Gasnier apportait les préliminaires, conventions trop larges pour être sincères, garantissaient aux royalistes ce qu'ils avaient cherché à défendre : leur liberté politique et religieuse. Le traité de pacification fut signé à la Jaunaie, et Charette fit son entrée triomphale à Nantes, aux côtés des généraux républicains; derrière eux venaient leurs troupes, mêlées et confondues, le drapeau blanc avec le drapeau tricolore.

Un an après, Charette, prisonnier, rentrait à Nantes pour y être exécuté; ce fut encore Mme Gasnier qui soutint sa sœur et sa belle-fille dans cette terrible épreuve. La pacification n'avait été qu'apparente, les haines restaient vives; les traités avec les Vendéens et les Bretons étaient sans cesse violés, ce qui amenait de perpétuels soulèvements. La Convention prit le parti de confier au général Hoche cette tâche en apparence irréalisable. Des trahisons la lui facilitèrent, faisant tomber entre ses mains Stofflet, fusillé à Angers; Charette, fusillé à Nantes. Le désastre de Quiberon venait de porter un coup terrible aux royalistes. Hoche comprit qu'il fallait ôter les soldats aux chefs qui restaient; il proclama l'amnistie pour les

paysans, rouvrit les églises, et offrit le repos à ces malheureux épuisés.

Néanmoins des « rassemblements » éclataient toujours, comme un feu mal éteint se rallume. Hoche, et après sa mort le général Hédouville, jugèrent plus sage de négocier avec les derniers chefs angevins. Ce fut encore à une femme qu'on s'adressa pour servir de médiatrice, une femme d'intelligence et de cœur : la vicomtesse de Turpin-Crissé. Son rôle fut plus difficile que celui de Mme Gasnier l'avait été. Les gentilshommes se souvenaient trop d'avoir été dupes du traité de la Jaunaie et lui opposaient des refus inflexibles. Cependant elle réussit, à force de modération, de douce et sagace influence, et Scépeaux put dire publiquement : « C'est Mme de Turpin qui décide de la paix, il ne nous reste qu'à la signer[1]. »

Ce fut à Montfaucon, en 1800, que se conclut la pacification définitive. Un nouvel acteur y était intervenu : celui-là s'appelait Bonaparte.

X

Nous n'avons fait que nommer Quiberon; ce souvenir lugubre ne peut être écarté quand il s'agit des femmes de l'Ouest. Le rôle des Bretonnes avait été plutôt passif dans la chouannerie. C'est cependant le nom d'une d'entre elles qui doit s'inscrire au début de cette guerre : Thérèse de Moellien, une jeune fille, confidente énergique et active de son cousin La Rouërie, dans la conspiration avortée qui précéda de peu les prises d'armes, et marchant à l'échafaud dédaigneuse et sereine, après avoir brûlé la liste des conjurés pour sauver

[1] *Mémoires du général Tercier.*

du moins le plus de vies possible. D'autres femmes servirent aux chouans de messagères; plusieurs, comme Mme Taupin, de Tréguier, périrent pour avoir donné asile à des prêtres. Cependant la guerre bretonne, par sa forme même, était trop différente de la guerre vendéenne pour que les femmes y fussent également entraînées.

Mais on les retrouve bien elles-mêmes, fidèles et généreuses comme au temps où elles filaient pour la rançon de du Guesclin, chaque fois qu'il s'agit de dévouement. Nulle part elles n'en montrèrent davantage qu'au lendemain de cette désastreuse tentative, de cette bataille de vingt-trois jours qui jeta dans les prisons d'Auray et de Vannes plus de quatre mille émigrés et inscrivit sur l'ossuaire du champ des Martyrs tant de noms de la noblesse française. Parmi eux, les dames bretonnes comptaient assurément plus d'un parent ou d'un ami; mais, sans distinction, elles se consacrèrent à tous pour les sauver ou du moins adoucir leurs derniers jours. La comtesse de Gouvello, Mlle du Parc, Mme Marquet, d'autres encore, animant de leur exemple les femmes de la bourgeoisie et du peuple, prirent à l'envi la place des servantes à gages, auxquelles seules on laissait accès dans les prisons, pour y accomplir les besognes les plus serviles. Elles cuisaient les aliments, soignaient les malades et en profitaient pour prodiguer des consolations, se charger des messages d'adieu.

Lorsqu'ils les voyaient occupées, de leurs mains délicates, à casser du bois, à allumer des feux, les prisonniers voulaient les aider, elles protestaient en leur disant que, s'ils se servaient eux-mêmes, on les empêcherait, elles, de revenir. Elles firent mieux; au péril de leur vie, plus d'une évasion fut combinée et exécutée, avec l'aide, ajoutons-le, des officiers et des soldats républicains, pleins d'horreur pour cet égorgement systématique, après un combat loyal. Afin de former les tribunaux militaires et les pelotons d'exécution, il fallut recourir à des volontaires étrangers, auxquels on

confia aussi la garde des prisons. Quand elles apportaient des provisions aux guichets, les dames bretonnes devaient subir leurs insultes ou leurs plaisanteries grossières; elles ne paraissaient pas les entendre, à moins qu'elles ne leur imposassent silence par une réplique hardie.

« N'est-ce pas, citoyenne, disaient-ils à une jeune fille, que tu es républicaine? — Oui, répliquait-elle fièrement, comme Charette! » Et le nom du terrible chef, qui, tenant encore la campagne, avait annoncé qu'il fusillerait autant de prisonniers républicains qu'on exécuterait de royalistes, faisait taire les railleurs.

Chaque jour, un certain nombre de captifs étaient emmenés à Quiberon, jugés, puis fusillés au matin sur le bord de la mer, dans cette lande brumeuse de Kerzo, dont l'intense mélancolie étreint encore si douloureusement le cœur. Un de ces condamnés, M. de Boishéraut, trouva moyen d'échapper à son escorte et de se perdre dans les blés, prêts à être moissonnés. Il alla frapper à une ferme; la métayère venait de se lever; elle accueillit et cacha trois mois le proscrit dans son grenier, à l'insu de son mari, farouche patriote. Pour seule complice, elle eut la sœur du curé de Quiberon, qui l'aida à faire évader Boishéraut, déguisé en pêcheur, dès que l'état du pays le permit.

Parmi les chouans, il y avait des enfants : le jeune de Talhouet, seize ans; le jeune Le Métayer, dix-huit. Leurs mères étaient venues à Auray. Mme de Talhouet s'évanouit en entendant, au guichet de la prison, son fils répondre à l'appel de son nom : elle espérait encore qu'il avait pu s'échapper. Mme Le Métayer était de la race des femmes qui meurent debout. Elle voulut paraître devant la commission militaire et réclama le droit de défendre son fils. En vain lui imposa-t-on brutalement silence; elle parla, elle s'accusa d'avoir ordonné à cet enfant de partir; il n'avait agi que par obéissance, elle seule devait être jugée, et non pas lui. Malgré tout, Le Métayer fut con-

damné. Sa mère le suivit dans le champ lugubre où se passait la dernière nuit, l'exhortant, priant avec lui, soutenant son âme jusqu'à la fin. Quand l'aube parut, elle l'accompagna encore au lieu de l'exécution, et comme les soldats le mettaient en joue, elle lui jeta ces mots : « Demande pardon à Dieu! Crie : Vive le roi! » Et le jeune homme tomba, en faisant écho à ce cri héroïque.

Alors Mme Le Métayer défaillit. Presque folle, marchant au hasard, elle revint au champ où étaient parqués d'autres malheureux qui attendaient leur jugement. Il y a un remède au désespoir, même le plus cruel : l'oubli de soi; mais ce remède n'est accessible qu'aux natures très hautes. Mme Le Métayer n'avait plus de larmes; elle trouva, les yeux secs, la force de parler à ces prisonniers, de les conseiller sur la manière de répondre à leurs juges, et ne voulut plus les quitter, comme si elle revoyait en eux son fils. Quelques-uns, échappés à la mort immédiate, ayant été ramenés à Auray, elle passa ses journées à la prison, se consacrant à leur service; la vénération qu'elle leur inspira se retrouve dans le portrait que Tercier, un de ceux-là, a tracé de cette « femme forte ». C'est lui qui, dans ses Mémoires, rend l'hommage le plus complet au courage et à l'intelligence que les femmes de la Bretagne et du Maine vouèrent à la cause royale, se mettant sous les ordres des chefs, affrontant de réels dangers pour porter les messages et les secours, recueillir les blessés, et, au plus fort de l'été, aller, avec leurs servantes, remettre leurs corbeilles pleines d'aliments aux chouans cachés dans les bois et les champs de blé. Il en fut ainsi jusqu'à la fin de la chouannerie. La comtesse Ogier, dont le château, non loin du Mans, servait de centre aux correspondances et aux conseils de guerre, parcourait souvent la campagne, déguisée en paysanne, pour panser les blessés, qui la nommaient « la Mère des chouans ».

Cette étude donnera une idée de ce que fut pour les femmes, et par elles, la guerre vendéenne, dont l'histoire ne saurait entrer dans un cadre aussi restreint. Si un seul parti y tient toute la place, c'est qu'en Vendée, comme en Bretagne, les femmes dignes qu'on parle d'elles furent toutes de celui-là, jusqu'à mourir pour lui, à lui donner ceux qu'elles aimaient.

Du moins, nul ne refusera de leur faire une part dans cette appréciation d'un écrivain regretté, qui ne saurait être suspect de partialité à l'égard des Vendéens, puisqu'à ses yeux, dit-il, « en combattant la Révolution, ils combattirent la France. »

« Mais, ajoute éloquemment Jules Simon, je lis dans leurs cœurs : c'était à elle qu'ils donnaient leurs vies. Et je lis dans l'histoire qu'ils ont en effet servi la France, car ils lui ont légué un grand souvenir et la preuve, si chère à recueillir, que cette terre française est toujours la terre nourrice des grands soldats et des grands dévouements. »

LES

GRANDES DAMES DU PREMIER EMPIRE

I

Sans doute, aucun de nos lecteurs n'ignore le nom de Mme Campan, l'éducatrice célèbre, à qui Napoléon confia le soin d'élever les filles de ses légionnaires et d'en faire « des mères de famille », résumant d'un mot tout son programme d'éducation féminine. Au lendemain de la Terreur, Mme Campan, ancienne première femme de chambre de la reine Marie-Antoinette, ruinée, « ne possédant plus qu'un assignat de quatre cents livres, » avait cherché un moyen de vivre et de faire vivre son jeune fils, ses deux nièces orphelines. Elle pensa très justement que, la société se reconstituant peu à peu, on se préoccuperait de l'éducation des jeunes filles, et, les couvents ayant disparu dans la tempête, qu'un pensionnat bien dirigé aurait des chances de succès. Ce fut à Saint-Germain, dans cette petite ville paisible, aux portes de Paris, à l'ombre du vieux château et de la forêt séculaire gardant encore le mélancolique souvenir des derniers Stuarts, qu'elle vint se fixer. En moins d'un an, ses prévisions se réalisèrent. Sa maison fut promptement à la mode. C'était comme une

école de monde et de savoir-vivre à côté de l'instruction proprement dite, et cette société nouvelle, de fortune récente, d'origines obscures, manifestait par là un besoin de se rattacher aux traditions de l'ancienne cour, personnifiées dans Mme Campan, qui avait approché de si près l'infortunée reine, de mêler ses filles aux nombreuses filles de familles nobles que la reconnaissance y amenait, car les relations de la directrice lui permirent promptement d'obtenir la radiation d'un grand nombre de noms sur la liste des émigrés.

Sous les beaux arbres de Saint-Germain, parmi ces pensionnaires qui se formaient « au bon ton, aux bonnes manières, à la conversation », et jouaient les comédies morales et ennuyeuses composées par la directrice, pas une certes n'entrevoyait, même en rêve, le rôle à elle réservé dans la merveilleuse féerie qu'allait faire surgir, d'un coup de baguette, ce jeune général corse dont la célébrité commençait à peine, mais dont on parlait beaucoup chez Mme Campan, parce qu'il avait épousé la mère d'une des élèves les plus aimées, Hortense de Beauharnais, et qu'il venait d'amener à l'institution, avant de partir pour cette campagne d'Égypte qui semblait à ces jeunes têtes un roman de chevalerie en action, une fillette de douze ans, sa sœur Annunziata, fraîche et gauche, à l'accent affreux et à l'éducation à peine ébauchée.

Laissez passer quelques années, bien peu quand on les compte. La volonté toute-puissante de Bonaparte a créé un monde autour de lui. Il a fait une impératrice de la gracieuse créole qui, malgré sa bonté et son charme, n'arrive pas à se grandir à la hauteur prestigieuse du trône où il l'a placée. Ses sœurs, qui ont rapidement perdu tout souvenir de leur première existence, se disputent les titres de princesses et d'altesses, comme s'il s'agissait, dit en raillant Napoléon lui-même, « de partager l'héritage du roi leur père; » et, malgré leur luxe excessif, leur arrogance trahit qu'elles ne

sont pas très sûres d'elles-mêmes. La petite Stéphanie, une nièce de Joséphine, élevée aussi chez Mme Campan, sera princesse héréditaire de Bade; la blonde Hortense est, bien à contre-cœur, reine de Hollande; Annunziata, devenue la belle Caroline, mariée à Murat, le fils d'aubergiste, le héros à panaches, est grande-duchesse de Berg, en attendant impatiemment la couronne de Naples. Et les pensionnaires de Saint-Germain? Duchesses et princesses elles-mêmes, femmes de maréchaux et de généraux, portant orgueilleusement des noms de victoires, jalouses de leurs préséances et de leurs titres neufs, figurant, couvertes de diamants, dans ces fêtes splendides, où elles font partie du décor voulu par le maître. Et Mme Campan? Surintendante d'Écouen, reprenant les statuts, sinon l'esprit de Saint-Cyr. Mais Mme de Maintenon se plaignait de l'embarras « de trouver des gendres »; Napoléon ne connaît pas cette difficulté. Au besoin, il commande un mariage comme une manœuvre, et les petites filles d'Écouen, la tête tournée par la vertigineuse fortune de leurs aînées, discutent aux récréations les chances d'avancement d'un colonel d'infanterie ou de hussards, à cette époque légendaire où les colonels avaient l'âge de nos lieutenants d'aujourd'hui.

Il est impossible de prétendre donner ici un tableau complet de la cour impériale. Mais je voudrais dégager des livres, des Mémoires si nombreux qui, depuis quelques années, ont fait minutieusement connaître tout ce qui touche à l'empire et à l'empereur, quelques-unes de ces physionomies de « grandes dames » improvisées, car celles-même qui étaient de bonne naissance n'avaient point connu l'ancienne cour, ignoraient l'étiquette et, chose grave, ne savaient pas faire la révérence! Que dire des autres, que rien dans le passé n'avait préparées à leurs grandeurs imprévues, et que la crainte de se trahir rendaient souvent raides et guindées jusqu'à l'impertinence?

Il fallut donc se hâter d'apprendre le métier de duchesse;

là-dessus, l'empereur ne plaisantait pas. N'entretenait-il pas une correspondance, sur toutes ces questions, avec Mme de Genlis, la jugeant apte à lui enseigner à lui-même ce vieux cérémonial dont il voulait rehausser sa récente souveraineté? N'exigeait-il pas des femmes de ses généraux qu'elles tinssent un salon, qu'elles fussent richement mises, leur répétant, en façon de mot d'ordre : « Soyez grandes dames, » comme si on le devenait du jour au lendemain; et, sentant tout cela insuffisant pour réaliser le programme qu'il s'était tracé, n'attirait-il pas à lui l'ancienne noblesse, afin de la mêler à celle qu'il venait de créer, ce qui mettait d'étranges disparates dans cette cour formée d'éléments si divers?

Dès le Consulat, Bonaparte avait voulu une cour, comme il voulait toutes choses, immédiatement! La plupart de ses compagnons d'armes se marièrent à cette époque, et, par un hasard assez remarquable, presque toutes ces jeunes femmes étaient jolies, beaucoup très belles, dans ces costumes que nous montrent leurs portraits, et dont nous comprenons mieux l'élégance depuis qu'un caprice passager de la mode y a quelque peu accoutumé nos yeux : draperies à l'antique, coiffures de camées, hautes *chérusques* de dentelles, châles de l'Inde, le grand luxe d'alors, qu'on portait partout, même au bal, et dont chaque femme possédait plusieurs d'un prix considérable, manteaux de cour lamés d'or, sous le poids desquels on pliait et que l'empereur voulait réserver aux princesses; les dames de la cour les réclamèrent si instamment, que Joséphine, toujours conciliante, dut obtenir pour elles le droit de s'en parer.

« Nous avions toutes vingt ans; ils avaient tous trente ans, » disait une de ces jeunes femmes d'alors, devenue une aïeule[1], mais gardant au fond de sa mémoire et résumant d'un mot ce qu'eurent d'incomparable ces premières années

[1] La maréchale Davout.

Sacre de Napoléon Ier. (Tableau de David.)

d'un siècle que nous voyons mourir. Par exemple, évoquons le splendide coup d'œil d'une réception aux Tuileries, dans la salle des maréchaux : la double rangée de femmes merveilleusement parées, et, derrière elles, les hommes non moins étincelants, dans leurs habits de couleur, chamarrés d'or et de pierreries. Lorsque Napoléon passait entre ces deux haies magnifiques, avec la famille impériale, pour aller s'asseoir au haut bout de la salle, il pouvait être satisfait du tableau.

Le décor n'était pas tout. Il fallait savoir son rôle dans cette pièce réglée avec un soin impérieux. Dames d'honneur, dames d'atours (les anciennes charges reparaissaient près de ces maîtres nouveaux), effrayées de leur ignorance, poussées par leur amour-propre, cherchèrent qui pourrait leur donner des leçons. Le vieux maître de danse Despréaux devint un oracle : il enseigna à marcher, à saluer. Mme Campan fut assiégée de questions sur les habitudes de Trianon et de Versailles, et sous sa dictée, à la Malmaison, on prit des notes qui, remises à l'empereur, servirent de code des bienséances. Lui-même ordonnait des répétitions : la cérémonie du sacre, ce qui se conçoit, car c'était affaire grave et compliquée, fut répétée sous la direction du peintre Isabey, qui en avait fait le plan avec des poupées minuscules. Mais, en d'autres cas, le naturel impatient de Napoléon triomphe de son goût pour le cérémonial : un jour qu'il imagine d'emprunter un usage à la cour de Bavière, et de faire défiler devant lui et l'impératrice, assis, toutes les personnes de la cour, son immobilité ne tarde pas à lui peser; il s'agite et bouscule les dernières révérences. Au mariage de Stéphanie de Beauharnais, une des fêtes les plus brillantes de l'empire, l'empereur, conduisant l'épousée, entraîne presque au pas de course le cortège nuptial, dont il a minutieusement déterminé l'ordre et la marche. Pressées comme des recrues retardataires par les chambellans énervés, les dames relèvent

sur le bras leurs traînes de velours, brodées d'or et de soie, et réclament en riant des jupes courtes, pour mener ce train de postillons.

Les hommes avaient, pour la plupart, davantage encore à apprendre que leurs femmes. Ces généraux de la Révolution, rapidement portés des rangs inférieurs de l'armée aux plus hauts grades par leurs faits d'armes, n'avaient pu perdre leurs habitudes soldatesques, et les mieux élevés oubliaient, depuis dix ans de campagnes, la vie des salons. S'ils avaient des mots héroïques, comme celui de Junot : « Nous sommes des ancêtres, » il leur arrivait, à Lannes, l'ancien garçon teinturier, à Rapp, à Augereau, le fils du fruitier de Saumur, à Ney, l'ex-maréchal-ferrant, d'émailler leurs discours d'expressions énergiques; voire même de jurons, effarouchant ou divertissant fort tout ce qui appartenait à l'ancien régime. Il leur fallut prendre le langage et les allures des cours, changer leurs glorieux uniformes (Ney se révolta plus d'une fois) pour l'habit brodé, et quitter leur grand sabre. Lorsque l'empereur leur distribua, avec munificence, titres et dotations, tous ces militaires s'étonnèrent « qu'on n'eût pas d'avancement dans la noblesse comme dans un régiment ». Aussi, c'est bien à un régiment que fait songer cette cour au port d'armes, à laquelle, suivant le mot de Talleyrand, l'empereur avait toujours l'air de dire : « En avant, marche! » soumise à une étiquette dix fois plus rigide que celle de Louis XIV, recevant sa consigne : « Je veux qu'on s'amuse! » et s'ennuyant à mort, malgré les fêtes éblouissantes, les quadrilles costumés, les chasses en uniformes de fantaisie, les spectacles de gala; s'endormant aux tragédies, en dépit du jeu de Talma (ajoutons, comme excuse, que ce sont fréquemment les tragédies de Raynouard ou de Lemercier); n'osant rire aux comédies, fort rares, parce que l'empereur ne les aime pas, et s'échappant, à Fontainebleau, pour danser au piano ou jouer à colin-maillard en cachette chez Mme de la

Rochefoucauld, la première dame d'honneur, afin de se dédommager des plaisirs officiels.

Soirées de jeu ou bals à la cour, dès que Napoléon, annoncé par ses chambellans, traversait les salons, un grand silence se faisait, les femmes se levaient, tremblant qu'il ne leur adressât la parole pour leur lancer une épigramme brutale ou une question déconcertante. « Comment vous appelez-vous? » était généralement l'entrée en matière, car il ignorait cette politesse des rois : ne jamais oublier un visage. « Bon Dieu! on m'avait dit que vous étiez jolie? » Pour bien peu, on était flétrie de l'épithète de *savante*, et l'on sait trop si l'empereur condamnait la supériorité intellectuelle chez les femmes. « Madame, comment va la langue? » disait-il à Mme de Coigny, en effet assez méchante. Aussi toutes s'efforçaient d'être mises avec richesse, de faire valoir leur beauté, point leur esprit, et de s'effacer le plus possible. Une d'elles ne disait-elle pas trop naïvement : « Je suis plate, mais je ne crois pas que le caractère soit nécessaire chez une femme. »

La vanité restait le seul sentiment vivace au milieu de cette monotone uniformité. Les sœurs de l'empereur en donnaient l'exemple; et, après elles, les femmes de la cour impériale se disputaient à l'envi les titres, les honneurs, faisaient grand étalage de luxe, et ne cherchaient pas à dissimuler leurs larmes de dépit pour un léger passe-droit ou une invitation omise. Lorsqu'il y avait souper à la cour, les tables de l'impératrice et des princesses ne comportaient qu'un certain nombre de couverts. Tous les yeux suivaient avec anxiété le chambellan de service, qui venait prévenir les dames désignées : beaucoup fondaient en pleurs en le voyant passer devant elles; d'autres le foudroyaient de leurs regards. Les places de dames d'honneur, dames pour accompagner, etc., étaient ardemment sollicitées, même près des princesses impériales; on n'en voyait que l'éclat, et on en ignorait volontairement les servitudes souvent pénibles.

II

La première qui porta le titre de duchesse, parmi les femmes de maréchaux, fut la maréchale Lefebvre, avec qui tout le monde a renoué connaissance sous son surnom de « Madame Sans-Gêne », mais qu'on nous a montrée beaucoup plus jeune et plus jolie qu'elle ne l'était en réalité sous l'empire. Ancienne blanchisseuse et cantinière, elle avait épousé le sergent alsacien Lefebvre et fait avec lui les campagnes du Rhin. Vers la fin de sa vie, elle disait à une préfète qu'elle recevait à son château de Combault, en lui montrant, soigneusement rangés, les costumes portés par elle et son mari, aux différentes époques de leur vie : « Voilà une galerie d'habits de conditions bien diverses; il n'y a pas de mal à revoir ces choses-là de temps à autre, pour ne point les oublier. » En effet, elle ne sut jamais rougir de son humble origine. Tout en faisant, ainsi que son mari, l'amusement de la cour par leur manque absolu d'éducation, leur langage incorrect, elle avait trop d'esprit naturel pour ne pas se rendre compte que cette simplicité était une originalité comme une autre. Aux dîners de Saint-Cloud, on plaçait toujours la maréchale près de M. de Talleyrand, et c'était un feu roulant de mauvaises plaisanteries et de rires; mais parfois l'ancienne blanchisseuse se rappelait qu'elle était duchesse de Dantzig, et, rouge de colère, disait à l'impératrice : « Madame, je vous prie de faire taire vos péronnelles. » Du reste, bonne, charitable, accueillante; l'empereur appréciait son bon sens et lui parlait toujours avec bienveillance, voyant avant tout en elle la femme de tête qui, lorsqu'on avait voulu persuader à Lefebvre de faire partie du

Directoire déjà ébranlé, lui avait dit : « Ils sont donc bien malades pour faire un roi d'un imbécile comme toi? » Ses propres grandeurs la laissèrent très calme. Lorsque la députation du Sénat se présenta pour la féliciter de son nouveau titre de duchesse, le portier répondit : « Madame! elle se soucie bien de vos bêtises, elle est à faire ses foins! »

Empressons-nous de dire, malgré cet éloge, que les titres de duchesse étaient en général plus gracieusement portés à la cour impériale. Les Mémoires contemporains nous assurent que c'était un spectacle unique de voir entrer ensemble au bal la duchesse de Bassano, la duchesse de Rovigo et Mme de Canisy qui, par son mariage avec Caulaincourt, devint duchesse de Vicence : trois beautés incomparables dans cette réunion de jolies femmes. Mme Maret, très grande, des cheveux d'un noir d'ébène, un visage régulier et dur, que jamais Gérard ne put peindre, nature sèche et orgueilleuse, d'une naissance fort modeste, dont elle avait la faiblesse d'être humiliée, ne voulait personne au-dessus d'elle. Elle refusa de porter le titre de comtesse lorsqu'il fut donné à toutes les dames du palais, le jugeant insuffisant, et attendit que son mari eût été créé duc de Bassano. Elle lui répétait tout ce qui se passait ou se disait autour d'elle, pour qu'il le rapportât à l'empereur; aussi était-elle redoutée avec assez de raison. Elle s'était identifiée avec l'ambition extrême de Maret, et lui écrivait des lettres où elle feignait d'être jalouse de son attachement pour Napoléon, sous les yeux de qui ces missives ne manquaient jamais de passer. L'empereur aimant qu'on reçût, elle donnait de luxueuses réceptions dont elle et son mari faisaient parfaitement les honneurs, mais « en subalternes » dans leur salon raide et glacé, aux immenses fauteuils droits, rangés le long du mur, où les femmes, comme perdues, voyaient de dos les hommes groupés debout et causant au centre de la pièce. On s'ennuyait solennellement, ce qui était la note d'alors. Aux Cent Jours,

Mme Maret, par son empressement à entraîner ses amies aux Tuileries, méritera que Napoléon la traite de « bon chef de file ». Elle et Mme Savary, duchesse de Rovigo, étaient les deux grandes élégantes de la cour, et dépensaient pour cela des sommes insensées. Cette dernière (Mlle de Faudoas), parente de Joséphine, « un peu poupée de la foire, » disent malignement les contemporaines, dans sa beauté brune et compassée, était maladroite, assez inintelligente, n'aimant pas la conversation, où elle ne brillait guère, et préférant se laisser contempler. Elle donnait de fort belles fêtes, où le faubourg Saint-Germain daignait pour elle se réunir au monde nouveau; des soirées musicales où l'on chantait ces romances moyen âge, alors si à la mode, qui faisaient dire à une femme d'esprit : « En ce temps-ci, on parle de chevalerie comme en Révolution on parlait de liberté. »

D'autres, bonnes, aimables, gracieuses, se faisaient pardonner l'enivrement que leur causaient cette fortune inespérée et la gloire de leurs maris. Des deux nièces de Mme Campan, dont la mère, femme de chambre de Marie-Antoinette, avait péri sous la Terreur, Mlles Auguié, grandes amies de la reine Hortense, avec qui jadis elles jouaient *Esther* à Saint-Germain, l'aînée, Adèle, avait épousé le *brave des braves*, le maréchal Ney, et portait avec une fière désinvolture son titre de duchesse d'Elchingen, en attendant qu'un des plus brillants faits d'armes de la campagne de Russie lui valût celui de princesse de la Moskowa. Elle semblait avoir adopté « comme un bien de communauté » l'orgueil assez rude de son mari. Au fond, très douce, incapable de méchanceté, fort occupée de son rang et de son luxe prodigue, emmenant aux eaux une suite de fourgons qui transportaient sa maison entière, meubles, argenterie, etc., elle déclarait que la femme d'un maréchal ne pouvait voyager autrement. Musicienne, chantant fort bien, elle devait à son éducation d'excellentes manières, aimait le monde et faisait des frais.

Lorsque Ney se fut rallié à la Restauration, sa femme eut à se plaindre des dédains de la vieille noblesse, dont les douairières la traitaient de *fille de femme de chambre*, peut-être par vengeance de sa beauté et de ses grands airs. Elle n'avait pas l'âme assez supérieure pour s'élever au-dessus de ces puérilités; elle pleura, se plaignit à son mari, et cette cause, en apparence insignifiante, contribua certainement à rejeter le maréchal vers Napoléon en 1815 et le conduisit ainsi à la mort.

Tous les écrits du temps s'unissent pour comparer la maréchale Lannes à une madone de Raphaël; elle en avait la pureté de traits et aussi la placidité. Louise Guéheneuc, fille d'un riche fournisseur des armées, avait été également élève de Mme Campan. Assez froide sous son air de douceur, craignant la gêne, détestant solliciter, elle aimait peu le monde et vécut fort retirée jusqu'à la mort du maréchal. Dès qu'elle apprit sa blessure, à Essling, elle partit, espérant le voir encore : un courrier l'arrêta en route. Son profond désespoir toucha Napoléon, qui regrettait en Lannes un ami de jeunesse fidèle et sûr, en dépit de passagères violences. La conduite toujours digne et parfaite de la duchesse de Montebello la désignait d'ailleurs à son choix, et il put dire, quand il la plaça près de Marie-Louise : « Je donne à l'impératrice une véritable dame d'honneur. » Elle se montra très dévouée, et la jeune impératrice la prit rapidement pour amie favorite, ne jugeant que d'après son opinion, la comblant de présents. Par malheur, les qualités et les défauts de Mme de Montebello lui nuisaient également dans cette situation délicate; elle se faisait des ennemis, en annonçant grâces ou refus du même air indifférent; on lui reprochait son peu de ménagement en émettant un avis, ses exigences hautaines avec ses égaux, ses mépris pour ses inférieurs. Elle détestait l'empereur et ne se gênait pas pour dire, après avoir essuyé quelqu'une de ses réprimandes : « Je suis bien aise que Mon-

sieur l'étiquette ait fini, je n'aime pas les longs sermons. » Sous prétexte de franchise, elle déclarait qu'on doit se montrer telle qu'on est; il en résultait que Marie-Louise, s'ennuyant souvent, avait toujours l'air ennuyé, ce qui ne laissait pas que de produire un fâcheux effet.

« Très belle, très princesse, très magnifique dans ses manières, » telle on nous dépeint une autre élève de Saint-Germain, Aimée Leclerc, que le premier consul maria lui-même à Davout[1]. Il était d'ancienne noblesse bourguignonne; elle, fille de riches industriels, sœur du général Leclerc, le premier mari de Pauline Bonaparte. Nature assez froide, assez fière, elle ne se prévalut jamais de cette demi-parenté avec la famille impériale, fuyant la cour, préférant sa belle résidence de Savigny et le soin de son intérieur et de ses enfants. C'était une nature ferme, droite, un peu ombrageuse, réalisant l'idéal d'éducation de Mme Campan, — « la femme sensible et essentielle, la ménagère femme du monde. » — Le monde, elle ne l'aimait guère, et dans sa correspondance quotidienne, entre deux batailles, son mari devait lui rappeler ses obligations à ce sujet. Elle en voulait d'ailleurs à sa belle-sœur Pauline, devenue princesse Borghèse, de lui avoir enlevé son jeune neveu, Dermid Leclerc, qu'elle élevait comme son fils et qui mourut à Rome. Nommée dame d'honneur de Madame mère, elle se soumit par obéissance et donna bientôt sa démission, prétextant sa santé, ce qui contribua peut-être à l'inexplicable aversion que Napoléon témoigna toujours à Davout, un de ses généraux les plus loyaux et les plus capables. Cependant, en saluant la maréchale duchesse d'Auerstaedt, il lui dit : « Votre mari s'est ouvert un chemin à la gloire et à l'immortalité. »

Cet éloge dut lui aller au cœur, car rien n'est plus touchant que l'amour de Davout et de « sa petite Aimée », à qui

[1] *Souvenirs du maréchal Davout*, par la marquise de Blocqueville.

il écrit chaque jour en mari et en poète, la plaisantant sur son gros chagrin de n'avoir que des filles, l'encourageant à se faire belle, à acheter des diamants, lui envoyant de Hollande des tulipes pour ses parterres et de beau linge pour ses armoires.

Trop rarement il leur est donné de se joindre. Aimée traverse alors l'Autriche ou l'Allemagne, et arrive près de son mari, dépouillant sa gravité sévère pour se montrer radieuse, un peu triomphante, avec cette beauté altière qu'elle devait garder jusque dans sa vieillesse. Un jour que Davout doit lui présenter les officiers de son corps d'armée, elle se fait attendre près d'une heure, mais apparaît enfin, vêtue d'une amazone de satin blanc, portant très haut sa tête coiffée de plumes blanches, devant le groupe ébloui. Et Davout, la conduisant en face d'eux, ne la punit de son retard qu'en lui disant : « Madame, si vous êtes maréchale et duchesse, c'est à leur vaillance sur les champs de bataille que vous le devez. »

Entre ces deux êtres, il y avait cette union de la conscience, la plus étroite de toutes, qui fait qu'on ne diffère jamais sur le devoir à suivre, que l'âme de l'un soutient celle de l'autre. Davout, dans les neiges de Russie, désespéré, hanté d'idées de suicide qu'écarte seul le souvenir de Dieu et des siens, et sa femme tremblante à son lointain foyer, entre ses quatre enfants, sont rapprochés par une constante communion de pensées. Lorsque l'empereur fait publier au *Moniteur* une soi-disant lettre de Davout sur la campagne lamentable qui vient de s'achever, Aimée ne peut s'y tromper, elle n'hésite point à écrire : « Cette lettre n'est pas de toi. »

Après cette séparation si dure, ils n'eurent que vingt jours de réunion avant que Davout allât s'enfermer dans Hambourg, chargé d'ordres terribles dont il ne put qu'atténuer l'effet. La maréchale l'informait des événements, lui rappor-

tant avec calme et intelligence les bruits désastreux qui circulaient, l'encourageant, le défendant contre les calomnies, lui répétant : « Je n'ai jamais été si fière de t'appartenir. »

Quand Davout revint en France, sa fortune était fort compromise, grâce surtout à l'achat d'un hôtel à Paris, exigé par l'empereur, mais auquel la maréchale s'était longtemps opposée. Il ne leur resta, les dotations à l'étranger étant perdues, que les économies faites par la sagesse d'Aimée aux jours d'opulence, et son mari put lui écrire : « Si je ne suis pas sans pain, c'est à toi que je le dois. » Ce fut pour elle la meilleure des récompenses.

Il y aurait bien d'autres portraits à esquisser ici : celui de la duchesse de Raguse, fille du riche banquier Perregaux, encore une pensionnaire de Saint-Germain; celui de Mme Regnaut de Saint-Jean-d'Angély (Mlle de Bonneuil), de famille royaliste, un peu étonnée, selon son mot, de ce mariage dans un milieu si différent du sien. L'empereur ne pouvait la souffrir, on ne sait pourquoi. C'est elle, un jour, à une réception des Tuileries, « avec sa jolie toilette blanche, ses beaux bras, son beau visage, ses jolis cheveux mêlés de roses, et vingt-huit ans, » qui répondit spirituellement à cette brutale interpellation de Napoléon : « Savez-vous que vous vieillissez terriblement, madame Regnaut? — Ce que Votre Majesté daigne me dire serait bien dur, si j'étais d'âge à m'en fâcher. » Mme Regnaut n'aimait guère à fréquenter la cour; son mari protégeait les artistes, et lui-même chantait fort bien. Leur maison était agréable, et on ne la voit paraître que lorsque sa beauté la rend indispensable, dans ces fêtes, ces ballets, organisés pour rompre la monotonie des fêtes officielles. Ainsi, en 1812, elle figure dans le ballet des *Heures* avec « d'autres dames de toutes les heures », dit spirituellement la chanoinesse de Chastenay. Mais Mme Regnaut, fort intelligente, jugeait sévèrement le régime d'alors, et il lui échappait un jour de dire : « La paix! la paix avec cet homme-

là! c'est impossible; il n'y faut pas penser! » Néanmoins elle fut à l'heure des revers une des plus fidèles à la cause impériale, se vit arrêtée, s'enfuit déguisée en jeune garçon, rejoignit à l'étranger son mari, dont elle supportait avec dévouement l'humeur inégale et violente, le traîna malade de ville en ville et ne le ramena en France que pour le voir mourir le jour même du retour.

Mais il faut arriver à quelques figures plus spécialement intéressantes, et d'abord aux deux femmes bien différentes, qui nous ont laissé le tableau de cette société et de cette époque : Mme d'Abrantès et Mme de Rémusat.

III

Esprit vif, mais superficiel, nature primesautière, très jeune en outre sous l'Empire, Mme d'Abrantès[1] a gardé dans les yeux l'éblouissement des grandeurs impériales. « Quel temps! quel temps! » s'écrie-t-elle à tout instant, quand elle se les remémore. Quoiqu'elle ait à certaines heures tenu tête au terrible maître, qu'elle traitait, lui-même l'a dit à Sainte-Hélène, « comme un petit garçon, » elle a pour lui l'indulgence d'une vieille amitié. Sa mère, d'origine corse, avait été fort liée avec Mme Lœtitia Bonaparte, et son père, M. de Permon, receveur des finances, avait aidé de son appui et de sa bourse le futur empereur pendant ses années d'école militaire. « Mlle Loulou » se rappelait le temps où Napoléon la faisait sauter sur ses genoux; elle se rappelait aussi les débuts modestes de la famille Bonaparte à Paris, sa camaraderie jusqu'au tutoiement avec Pauline et Caroline, en qui elle eut, on le conçoit, quelque peine à voir plus tard

[1] *Mémoires de la duchesse d'Abrantès.*

de *vraies princesses*. Elle avait partagé avec eux toutes les émotions du 18 brumaire, à l'aurore de la grandeur. Rien n'est plus amusant que ces Mémoires, bavardages si l'on veut, mais qui, par leur prolixité même, leurs anecdotes familières de la vie mondaine, leurs dialogues qui mettent les personnages en scène, nous donnent la sensation d'avoir aussi vécu ces quinze années si remplies et si curieuses qui vont du Directoire à la chute de l'Empire.

Laure de Permon avait seize ans lorsqu'en 1800 elle épousa le général Junot, d'une bonne famille bourgeoise de Bourgogne et, quoique d'un caractère vif et emporté, supérieur comme éducation à la plupart de ses camarades. Il adorait Bonaparte, qu'il n'avait pas quitté depuis que, tout jeune sergent, son courageux sang-froid l'en avait fait remarquer au siège de Toulon. Souvent il avait partagé avec lui l'argent que ses parents, plus aisés, lui envoyaient. Très beau, malgré de glorieuses cicatrices, n'ayant pas trente ans, il venait d'être nommé commandant de Paris, et, sur les injonctions du premier consul, il s'était mis à la recherche d'une femme riche, lorsqu'on lui parla de Mlle de Permon, qui ne l'était guère. Il la vit, la trouva mieux que jolie, charmante, avec ses beaux yeux noirs, son teint de méridionale, sa vive physionomie, et la demanda en mariage au bout de dix jours. En ce temps de victoires et de conquêtes, on allait vite en besogne. Après le consentement de la mère, il voulut solliciter lui-même celui de la jeune fille, tellement surprise et interloquée, qu'elle s'enfuit d'un trait jusqu'au fond d'un grenier à foin, où son frère la découvrit et pu rapporter au prétendant déconfit le « oui » qu'il souhaitait.

Elle nous donne la description de son trousseau et de sa corbeille. Ce mot « corbeille » était encore pris dans le sens littéral, et les corbeilles de l'époque, immenses vases en velours brodé d'or, ne se décoraient, on le conçoit, que de

couronnes de myrtes et de lauriers en bronze doré. Cette « urne » singulière contenait les présents du marié, liste à rendre jalouses bien des fiancées actuelles, et comprenant entre autres des étoffes turques et de superbes topazes, des cornalines, des camées antiques, souvenirs des campagnes de Junot en Égypte et en Italie. Le jour du mariage, les forts et les marchandes des halles vinrent offrir d'immenses bouquets à leur « commandante », que les dernières embrassèrent consciencieusement. L'union, célébrée à la municipalité, fut bénie à l'église, sur le désir exprès de la jeune femme, à minuit, car on était à peine sorti des persécutions religieuses, et les cérémonies catholiques s'enveloppaient encore d'un certain mystère.

Le mariage de sa fille n'empêcha pas Mme de Permon de rester très liée avec le faubourg Saint-Germain, dont l'opinion préoccupait tant le premier consul, bien qu'il affectât de dire qu'il ne la craignait pas. Présentée aux Tuileries dès le surlendemain et gracieusement accueillie, quoique Bonaparte eût voulu empêcher Junot de faire « ce mauvais mariage » avec son ancienne petite amie, Mme Junot entra tout naturellement dans l'intimité de Joséphine. A son bal de noces, huit jours après, l'ancienne et la nouvelle société se trouvèrent donc en présence, et devant ce public, la jeune femme, peu satisfaite de se donner ainsi en spectacle, dansa (la tradition l'imposait de longue date aux nouvelles mariées) le *Menuet de la reine*.

La cour consulaire était beaucoup plus simple, plus agréable que ne le fut ensuite la cour impériale. Mme Bonaparte aimait à donner aux Tuileries des déjeuners où elle réunissait, sans invités masculins, ces jeunes femmes dont plusieurs étaient les amies de sa fille Hortense. Elles y acquéraient l'habitude du monde, car certaines en manquaient totalement. A la Malmaison, on menait la vie de château; le parc était charmant, l'habitation délicieuse, quoique

toutes les pièces, détail qui étonne nos habitudes de confort, fussent carrelées. Il y avait toujours plusieurs jeunes ménages invités à la Malmaison. Le premier consul ne paraissait qu'à l'heure du dîner, qu'il faisait souvent servir sous les marronniers du parc et expédier en une demi-heure. Alors il organisait une partie de barres, quittait son habit et courait comme un collégien, trichant tant qu'il pouvait. Ou bien on jouait la comédie : *le Barbier de Séville, les Folies amoureuses,* de Regnard. Hortense de Beauharnais était charmante en Rosine; Mme Junot apportait dans le rôle d'Agathe son entrain et sa gaieté, et l'idée d'avoir Bonaparte pour spectateur suffisait à troubler tous les acteurs improvisés.

Mme d'Abrantès nous retrace, avec beaucoup de vivacité et de détails curieux, les grandes solennités qui accompagnèrent l'établissement de l'empire : la promulgation du Concordat, et le jubé de Notre-Dame rempli de femmes parées, « comme une immense corbeille de fleurs; » le couronnement, où l'empereur, au moment de regagner son trône, arrête une seconde son regard sur la jeune femme émue, comme si sa vue, à cette heure inoubliable, en lui rappelant le chemin parcouru, le pénétrait de l'orgueil de son génie; enfin le grand bal donné par les maréchaux à l'Opéra : la salle toute tendue de gaze d'argent, avec ses groupes étincelants de diamants (les robes mêmes en étaient brodées), offrant aux regards l'aspect d'un royaume de féerie.

Peu de temps après, Junot fut nommé ambassadeur en Portugal. L'empereur fit lui-même la leçon à l'ex-Mlle Loulou sur le rôle qu'elle allait jouer : une ambassadrice est une pièce importante de la machine diplomatique; il faut qu'elle ne soit ni vaine, ni susceptible, ni bavarde, ni moqueuse, surtout qu'elle ait un salon agréable et ne parle de rien. Les vingt ans de Mme Junot envisageaient sans trop de crainte ce programme compliqué; ce qui l'effrayait,

c'étaient les jupes « à paniers », dont l'usage barbare se conservait à Lisbonne, et avec lesquelles elle ne pouvait marcher sans se jeter à terre. Son voyage, à une époque où les routes n'étaient ni faciles ni sûres, son séjour à Madrid et sa présentation, — en grande toilette et sans gants, c'est l'étiquette, — à la famille royale que Napoléon devait bien-

Elle était aux eaux et faillit se noyer en rentrant par mer.

tôt détrôner, puis l'arrivée à Lisbonne et le cérémonial suranné avec lequel on reçoit l'ambassadeur, tout cela fait une suite de tableaux amusants. Ce qui ne l'est pas moins, c'est la visite de l'ambassadrice à la princesse du Brésil, femme du régent (la reine doña Maria était folle). Junot proteste contre la suppression des paniers « comme s'il s'agissait d'une déclaration de guerre » ; elle met donc par-dessus une robe de moire blanche brodée d'or, se coiffe d'une toque surmontée de six grandes plumes, des diamants partout. Impossible alors d'entrer dans sa voiture! Enfin elle parvient au château de Quélus, et se tire très bien des trois révé-

rences et des compliments. Ainsi qu'en Espagne, les princesses se montrent très préoccupées de la questionner sur la beauté et les toilettes de Joséphine; il faut ajouter qu'elles-mêmes sont affreusement laides, surtout la princesse-régente, qui chasse comme Nemrod, monte à califourchon son cheval noir, et en revanche porte avec fort peu de grâce sa robe de mousseline des Indes et ses bijoux merveilleux.

Mme Junot se plut à Lisbonne, où elle était la seule femme qui reçût, dans le corps diplomatique. Mais sa santé se ressentit du climat, puis la campagne de 1802 fit rappeler Junot. Sa femme ne le suivit pas immédiatement; elle était aux eaux et manqua se noyer en rentrant par mer à Lisbonne, pendant une tempête affreuse : c'était le jour de Trafalgar!

A son retour à Paris, elle trouva la cour très changée, une étiquette sévère, le cérémonial remplaçant l'ancienne intimité : « Eh bien! madame Junot, lui dit l'empereur, on gagne toujours à voyager; voyez comme vous faites bien la révérence. Ce n'est plus une petite fille, c'est madame l'ambassadrice. » Aussi, lorsqu'il nomma peu après Junot gouverneur de Paris, signifia-t-il à la « gouverneuse », comme il l'appelait, qu'elle eût à tenir son rang et à représenter dans une large mesure. Ceci peut être une excuse pour les folles dépenses qu'on a reprochées à Junot et à sa femme; on conçoit que la prudence manquât à ces jeunes ménages grisés de richesses si rapidement acquises. Mme Junot présida les fêtes splendides de l'hôtel de ville, et son salon fut un des plus brillants de l'Empire.

Lorsqu'en 1807 l'empereur créa des duchés pour ses compagnons d'armes, Rapp vint dire à Mme Junot qu'elle avait « le plus joli nom de la troupe » : duchesse d'Abrantès, souvenir de la brillante campagne que faisait alors son mari en Portugal, et qui devait se terminer assez fâcheusement par la convention de Cintra. Le bruit courut qu'il en avait rapporté des monceaux de diamants, chose fort exagérée, mais

dont on profita pour achever d'indisposer contre lui l'empereur, qui ne pardonnait guère un demi-échec, même à un ancien ami.

Quoique attachée plus spécialement, par le titre de dame d'honneur, à Madame mère, qui la regardait un peu comme sa fille, Mme d'Abrantès a consacré au divorce de Joséphine des pages émues. Elle resta fidèle à l'impératrice déchue, dont elle avait cependant eu quelquefois à se plaindre. Du reste, elle ne tarda pas à repartir pour l'Espagne, où Junot, découragé, s'efforçait de regagner la faveur impériale dans cette guerre tragique. Mme d'Abrantès vécut là en plein drame, assistant aux scènes les plus affreuses, enfermée plusieurs mois dans la forteresse de Ciudad-Rodrigo, où elle faillit mourir de faim et d'angoisse, et où naquit son second fils. Elle en sortit sous escorte, suivie d'un canon; car les bandes de brigands qui battaient la campagne voulaient l'enlever pour la garder comme otage. Pendant le séjour qu'elle fit ensuite à Salamanque, elle sut dans cet exil improviser un intérieur aimable, où tous les officiers croyaient retrouver un peu la France.

Quand elle revint, une nouvelle impératrice régnait. Marie-Louise ne lui plut guère; en revanche, elle ne tarit pas sur l'enfance du roi de Rome. Les heures sombres commençaient; on était en 1812; la Grande Armée s'ébranlait déjà, emmenant vers les neiges de Russie pères, fils, maris et frères. Alors les nouvelles devinrent rares; on apprit l'entrée à Moscou, puis le début de la retraite. Mme d'Abrantès était accablée de sombres pressentiments. Lorsque, le 20 décembre, elle sut le retour inopiné de l'empereur seul, elle espéra revoir son mari et demanda une audience. Napoléon la reçut durement, se plaignant de « l'ingratitude de cette foule d'hommes qu'il avait faits rois ». Prête à s'évanouir, — elle était alors fort malade, — Mme d'Abrantès rappela les blessures reçues par Junot et évoqua le souvenir de l'amitié

passée. Elle obtint son retour; il revint, mais très surexcité, frappé au cœur. Pendant la campagne, à propos d'une manœuvre mal comprise, un bulletin impérial l'avait accusé d'une défaillance de courage; il ne s'en consola jamais. Déjà il ressentait les atteintes de sa maladie cérébrale. Il fut nommé gouverneur de l'Illyrie; l'excessive chaleur acheva ce qu'avait produit sur d'anciennes blessures à la tête le froid de Russie. Sa femme apprit brusquement qu'on le lui ramenait mourant, et par un inconcevable malentendu, pendant qu'elle l'attendait à Genève, on le conduisait chez son père à Montbard, où il expira dans des crises affreuses sans qu'elle l'eût revu. Il avait écrit à l'empereur, jadis son idole, une dernière lettre, dont le cri poignant semblait celui de toute l'armée : « Cette guerre éternelle qu'il faut faire pour vous, je n'en veux plus, je veux la paix! »

Mme d'Abrantès n'avait que vingt-sept ans; elle demeurait seule avec quatre enfants et une fortune compromise. Elle porta dignement son veuvage, assista navrée, du fond de sa retraite, à la chute de l'Empire, puis aux Cent-Jours. Ensuite elle vécut quelque temps à l'Abbaye-aux-Bois, près de Mme Récamier, avec qui elle était fort liée. Soit ignorance des affaires, soit impuissance à changer ses habitudes, elle arriva peu à peu à une véritable gêne. Pour se créer des ressources, elle écrivit ses *Mémoires*, ses *Salons de Paris*, des romans, accumulant volumes sur volumes, utilisant ses souvenirs avec excès. Elle mourut à Versailles en 1838.

IV

Quoique Mme d'Abrantès fasse l'éloge de Mme de Rémusat[1], il est impossible de moins se ressembler que ces deux femmes et que leurs Mémoires. Si la première a donné un panorama amusant et varié de la cour impériale, la seconde a fait une véritable œuvre historique et laissé de Napoléon un portrait d'une singulière puissance, auquel il faudra toujours revenir, même en l'accusant de sévérité et d'injustice. Cette personne supérieure, d'un esprit assez mordant, d'une rare clairvoyance, a senti en elle l'enthousiasme du début devenir graduellement une lutte entre l'attraction et l'antipathie, pour avoir vu de trop près le grand homme, dans l'intimité quotidienne. Vivant sans cesse à côté de Joséphine, dont elle était la confidente et l'amie, elle avait pris l'habitude de noter chaque jour, sans aucune réserve, ses jugements sur les gens et les choses, ainsi que les conversations entendues. Lorsque Napoléon revint de l'île d'Elbe, elle craignit de compromettre son mari, ses amis, et jeta le manuscrit au feu, dans un moment de frayeur. Le danger passé, elle regretta vivement ses cahiers, qui contenaient douze années de sa vie et ses impressions toutes chaudes sous l'influence immédiate des événements.

Aussi, en 1818, encouragée par son fils, Charles de Rémusat, elle commença à retracer, autant que sa mémoire et sa conscience le lui permettaient, ce que l'empire avait été à ses yeux. Elle écrivit d'abord très rapidement, emportée par ses souvenirs, revoyant cette partie d'échecs avec Bonaparte, dans le salon de la Malmaison, presque à l'heure de l'exécu-

[1] Mémoires et Lettres de Mme de Rémusat.

tion du duc d'Enghien, où elle attendait, angoissée, qu'il prononçât un mot de clémence. Bientôt, effrayée de son entreprise, elle recula devant la nécessité de remuer tant de choses pénibles. « Quel homme! écrivait-elle à son fils. Il m'épouvante à retracer. C'est un malheur pour moi d'avoir été trop jeune quand je vivais près de lui. » Elle s'efforçait de rester impartiale, n'écrivant pas pour le public, et se disant pourtant : « Si ce livre était jamais imprimé, que penserait-on? Ne me croirait-on pas malveillante? »

Mais il est temps de présenter à nos lecteurs la femme dont nous nous occupons. Claire de Vergennes était la petite-nièce du ministre de ce nom; elle appartenait donc à une vieille famille parlementaire. La mère, née à Toulouse, très cultivée, avec une pointe d'esprit philosophique et la gaieté vive, un peu caustique, du Midi, avait cependant donné à ses filles, Claire et Alix (qui épousa le général de Nansouty), une éducation austère. Les deux sœurs ne quittaient guère l'appartement sans feu où elles étudiaient sous la direction d'une gouvernante, et n'avaient d'autre distraction que la musique et le dessin.

M. de Vergennes et son père, un vieillard, furent arrêtés sous la Terreur, et exécutés le même jour. Les trois femmes restèrent isolées, dans une assez grande gêne, ayant perdu durant cette tourmente presque tous leurs amis, sauf un jeune magistrat de Provence, veuf après un court mariage, et qu'un hasard avait rapproché de la famille de Vergennes au début de la Révolution. Mme de Vergennes avait apprécié les qualités solides et l'amabilité de M. de Rémusat; lorsqu'un décret la chassa de Paris, elle lui permit de la suivre à Saint-Gratien et de partager sa vie journalière, envisageant sans doute la possibilité d'un mariage qui assurerait le bonheur d'une de ses filles. A quinze ans, Claire avait l'intelligence et la raison d'une femme; elle en avait aussi la beauté déjà épanouie, régulière et sérieuse. La communauté des goûts

et du malheur l'attacha puissamment à celui qui devait être son mari; elle mit dans cette affection toute la force et l'ardeur de sa nature. Ses lettres, si charmantes et si tendres, évoqueront souvent plus tard le souvenir de ses premières années de mariage, dans le logis presque pauvre et les allées vertes de Saint-Gratien.

Ce fut là que vint les chercher la faveur du maître nouveau. M. de Rémusat voulait sortir de cette situation étroite et reprendre des fonctions publiques; sa belle-mère, qui avait conservé des relations avec Mme de Beauharnais, devenue une puissance depuis son second mariage, sollicita cet appui. Mais le nom de Vergennes inspira une autre idée au premier consul, déjà préoccupé de rallier autour de lui les familles qui tenaient à l'ancien régime. M. de Rémusat fut brusquement nommé préfet du palais, et sa femme, dame pour accompagner Mme Bonaparte, en attendant qu'elle devînt dame de l'impératrice.

Elle avait vingt-deux ans; cette vie nouvelle, brillante, était faite pour la charmer. Joséphine fut accueillante pour elle, et, quoique d'âge à être sa fille, elle sut gagner sa confiance et lui donner de bons conseils. Le génie de Bonaparte lui inspira un véritable enthousiasme. D'ailleurs, il lui trouvait du tact, de l'esprit; la traitait ironiquement de *savante;* mais causait, discutait avec elle, et il honorait trop peu les femmes de cette faveur pour que Mme de Rémusat n'en fût pas flattée.

Cependant, peu à peu, le voile tomba de ses yeux; elle vit les taches de cet éclatant tableau. La mort du duc d'Enghien, dont elle a laissé un récit remarquable, fut le premier événement qui ébranla son aveugle admiration. Quelque temps après, l'empire était fondé. Napoléon s'entoura d'une cour plus nombreuse; beaucoup de membres de la noblesse française y sollicitèrent des charges; les Rémusat perdirent à ses yeux de leur importance; l'impératrice, quoique toujours atta-

chée à la jeune femme, la négligea un peu, lorsqu'elle eut de grands noms parmi ses dames du palais. La raison de Mme de Rémusat l'aidait à rester fort calme au milieu des vanités en ébullition. Un jour qu'on la voyait rire de bon cœur, quelqu'un s'approcha d'elle pour s'informer si elle avait reçu un titre ou une dignité nouvelle; riant plus fort, elle répliqua en demandant à son tour « si désormais, à Saint-Cloud, il faudrait toujours pleurer dès qu'on n'était pas princesse ».

Lorsque furent désignés les officiers de la couronne, M. de Rémusat se vit nommer grand chambellan. Cette charge le rapprochait sans cesse de l'empereur et l'obligeait à l'accompagner dans tous ses voyages. Il en résulta entre sa femme et lui de fréquentes séparations dont elle souffrit vivement. Un jour, elle osa l'exprimer à Napoléon, qui la raillait.

« J'ignore les jouissances héroïques, et j'avais mis ma part de gloire en bonheur.

— Il est bien question de bonheur dans ces temps-ci! » répondit son terrible interlocuteur.

Cependant elle ne pouvait se consoler, comme en témoignent ses jolies lettres à son mari, où elle met tout son esprit, et elle en a infiniment, à varier l'expression de sa tendresse. Elle s'y occupe beaucoup aussi de l'éducation de son fils Charles, car elle était une mère passionnée. Enfin, un troisième sujet assez imprévu y tient une grande place. Les fonctions de M. de Rémusat en comprenaient une fort importante : la surintendance des théâtres. Pendant ses absences, sa femme le suppléait habilement, avec un tact infini, sans se mettre en évidence, lui laissant l'honneur de tout ce qu'elle faisait, envoyant à Mayence ou à Dresde les acteurs que Napoléon réclamait, apaisant les querelles, revoyant les programmes, faisant lire les pièces manuscrites dans son salon, où elle recevait beaucoup de gens de lettres, et les jugeant avec goût et intelligence. Pour prix de tant de peines, elle demande si l'empereur n'a pas « grondé »; et c'est, en effet,

souvent le cas. Non seulement il gronde, il change tout brusquement, ne veut pas connaître d'obstacles, menace, humilie. « Je vous plains; il vous faut amuser l'inamusable, » disait à Mme de Rémusat M. de Talleyrand, devenu leur grand ami, et qui l'avait fait pleurer en lui ôtant, avec son scepticisme amer, les dernières illusions qu'elle gardait encore.

Elle-même jouait gracieusement la comédie; dans une représentation de circonstance, à Saint-Cloud, après Austerlitz, elle figura, sous des cheveux blancs, une vieille Alsacienne qui rêvait sans cesse à la gloire de son héros et voyait la réalité dépasser ses rêves. Napoléon fut ému et lui en sut gré.

La terrible disgrâce de M. de Talleyrand retomba en partie sur M. et Mme de Rémusat; l'empereur leur témoigna dès lors une froideur qui rendit leur position difficile. Il était déjà question du divorce, et la situation confidentielle que Mme de Rémusat occupait près de Joséphine, l'avait amenée forcément à intervenir et à prendre parti dans beaucoup de questions délicates. Elle quitta donc tout naturellement la cour avec la première impératrice, pour laquelle son dévouement lui mérita les éloges de Napoléon. Son mari conserva une partie de ses charges, mais avec découragement et fatigue. Les Mémoires de Mme de Rémusat s'interrompent du reste avant cette époque.

Après la chute de l'Empire, M. de Rémusat fut nommé préfet de Toulouse, puis de Lille. La correspondance entre la mère et le fils, demeuré à Paris pour ses études, est charmante de confiance, de camaraderie aimable, tant on sent leurs goûts, leur humeur pareils. Mme de Rémusat, qui avait toujours aimé les choses de l'esprit, s'amusait à composer des romans, des articles, un *Essai sur l'éducation des femmes,* tout cela malgré une vue très mauvaise, une santé de plus en plus chancelante. Nous avons dit comment elle fut conduite à écrire ses Mémoires, que sa mort subite, en 1821,

laissa inachevés. Son mari disait d'elle « que nulle ne poussait plus loin le talent d'être vraie ». C'est un éloge à ambitionner et à mériter.

V

Mme de Lavalette[1] n'a eu qu'un moment dans sa vie, mais un moment admirable, où « cette statue animée, cette endormie » s'est brusquement révélée. Durant tout l'Empire, elle était restée dans l'ombre, malgré son titre de nièce de l'impératrice. Son mariage avait été un joli chapitre de roman.

Son père émigré, sa mère emprisonnée, Émilie de Beauharnais s'était vue, pendant la Terreur, abandonnée à des domestiques, mise en apprentissage chez une blanchisseuse et maltraitée par ses compagnes, qui ne lui pardonnaient pas sa beauté aristocratique. Le calme revenu, elle fut placée chez Mme Campan, avec sa cousine Hortense, et très aimée pour sa douceur et sa bonne grâce. Bonaparte se préparait à partir pour l'Égypte; il avait alors un aide de camp fort estimé de lui, le capitaine Lavalette, fils d'un honnête marchand de Paris, ayant gagné vaillamment son grade. Lavalette n'était pas beau, petit, gros, chauve de bonne heure, mais très spirituel et d'un caractère bon et loyal. Son chef lui proposa brusquement, au cours d'une promenade, d'épouser Émilie de Beauharnais. Il objecta qu'il était sans fortune, pouvait être tué et ne tenait pas à se marier. Bonaparte lui répliqua que s'il était tué, sa veuve aurait une pension, et qu'actuellement, comme fille d'émigré, elle trouverait difficilement un mari. « Dans huit jours la noce, et je vous laisserai quinze jours de bon temps avant de me rejoindre à

[1] *Mémoires de M. de Lavalette.*

Toulon. Vous ne serez pas tué, et dans deux ans vous la retrouverez. » C'était un mariage mené militairement.

Le soir même, Mme Bonaparte invitait Lavalette, qu'elle appelait déjà son neveu, à les accompagner le lendemain à Saint-Germain. Grand événement que cette visite du général Bonaparte; on avait donné congé, toutes les pensionnaires étaient aux fenêtres, et parmi ces robes blanches, Lavalette cherchait avec anxiété à deviner sa future femme, qu'il n'avait jamais vue. Il la trouva charmante, grande, gracieuse, timide. On déjeuna sur l'herbe. Très soucieux, il se demandait si cette jeune fille ne l'acceptait que pour obéir à une consigne, et il alla droit à l'explication nécessaire. Dans une des belles allées du parc, il put causer avec Émilie, ne lui cacha ni sa naissance ni sa situation modestes : « Je me sens disposé à vous aimer de toute mon âme; mais si cette union n'est pas de votre goût, j'obtiendrai mon changement, et vous ne serez pas tourmentée. » « Elle avait les yeux baissés, ajoute Lavalette dans ses Souvenirs; pour toute réponse, elle sourit et me donna le bouquet qu'elle tenait à la main. Nous revînmes lentement vers la compagnie, et huit jours après nous allions à la municipalité. Le lendemain, un pauvre prêtre insermenté nous maria; c'était à peu près défendu, mais Émilie y tenait beaucoup, car elle avait une piété douce et sincère. »

Le marié partit pour l'Égypte, et pendant son absence la jeune femme vécut à Fontainebleau, près de son vieux grand-père, qui l'adorait. Par malheur, elle fut atteinte de la petite vérole, et, sans être défigurée, y perdit l'éclat et la finesse de sa beauté. Un portrait qu'elle envoya à son mari pour le préparer à ce changement s'égara en route, le navire ayant été pris par les Anglais. Lavalette revint donc sans avoir été prévenu; sa femme s'imagina, bien à tort, que son affection pour elle était diminuée. Son caractère devint triste et morose, et l'excellent homme s'en désespérait.

Quand on régla les préséances de la cour impériale, Mme de Lavalette, qui jusque-là marchait toujours près de sa tante, dut céder le pas aux dames du palais. Elle versa beaucoup de larmes; pour consoler sa petite vanité froissée, on la nomma dame d'atours; mais cette charge lui imposait de mettre de l'ordre dans les dépenses de Joséphine, tâche au-dessus de ses forces, et qui lui valut de fréquentes querelles de l'empereur. Lavalette avait passé de l'armée dans l'administration civile; sous le Consulat, il fut successivement ambassadeur à Dresde et à Berlin, où il emmena sa femme, dont la réserve, la tenue parfaite, modifièrent avantageusement l'opinion des cours allemandes sur les Françaises du nouveau régime. La reine Louise de Prusse lui témoigna une amabilité tout exceptionnelle et flatteuse.

Le divorce éloigna Mme de Lavalette des Tuileries, et ce fut sans regret qu'elle suivit sa tante à la Malmaison. Son mari avait accepté, par soumission envers l'inflexible volonté impériale, la direction générale des postes, qui lui déplaisait, mais à laquelle il appliqua sa rare intelligence jusqu'à la fin de l'Empire. Sa parenté avec les Bonaparte lui interdisant toutes fonctions publiques sous la Restauration, il vivait à l'écart, quand il apprit le débarquement de Napoléon en Provence. Tandis que ses amies, attendant l'empereur aux Tuileries, avec les reines de Hollande et d'Espagne, emportées par leur enthousiasme, arrachaient les fleurs de lis du tapis de la salle du trône pour faire reparaître les abeilles d'or qu'elles recouvraient, Mme de Lavalette, épouvantée, tremblait d'indéfinissables terreurs. Presque sans qu'il l'eût voulu, les circonstances avaient déjà forcé son mari à reprendre la direction des postes; c'était signer son arrêt de mort. Ses amis le craignaient si bien, qu'après Waterloo ils l'engagèrent à fuir; mais il refusa d'abandonner sa femme très malade, sa jeune fille qui, la veille de sa première communion, vint se faire bénir par lui dans la

prison de la Conciergerie, où il n'avait pas tardé à être conduit avec Ney, pour se voir bientôt condamné de même.

Cependant de puissantes influences agissaient en sa faveur : il avait jadis obtenu la rentrée d'un grand nombre d'émigrés; sa femme était fille d'un vieux serviteur de la monarchie; on ne doutait pas que le roi ne voulût faire grâce. Le danger transformait cette créature timide, hésitante : quoique bien faible encore, s'évanouissant constamment, Mme de Lavalette allait d'un ministre à l'autre, implorant Clarke, Marmont, les anciens camarades de son mari. Elle parvint une fois jusqu'à Louis XVIII, qui lui répondit évasivement; une seconde fois, elle resta des heures assise sur l'escalier de pierre des Tuileries, espérant forcer la consigne qui interdisait de la recevoir. La duchesse d'Angoulême, près de qui on l'avait introduite par ruse, passa sans la regarder, en détournant la tête. Ancien officier, le condamné avait demandé au moins à être fusillé; on maintint l'échafaud.

Alors Émilie de Lavalette revint près de son mari, qu'on lui avait permis de voir seul chaque jour, et avec une énergie, un calme, étrangers jusque-là à son caractère, elle lui déroula tout un plan d'évasion conçu par elle et réservé comme dernière ressource. « Je meurs si vous mourez, répondit-elle à son refus; Dieu me soutient, donnez-moi votre parole de m'obéir. » Sentant ses mains brûlantes de fièvre, il promit tout ce qu'elle voulut. Dès le lendemain, car l'arrêt allait être exécuté, Mme de Lavalette arriva le soir à la prison en chaise à porteurs, avec sa fille et une vieille bonne. Elle habilla son mari d'une grande robe fourrée, qu'elle avait mise par-dessus ses vêtements, et compléta ce déguisement avec son propre chapeau et son voile. Deux femmes sortirent, l'une d'elles se cachant le visage de son mouchoir et appuyée sur l'épaule de l'enfant, qui montra un singulier sang-froid. Il fallut passer sous les yeux du

concierge, traverser une salle pleine de gendarmes; sur le quai, un des porteurs de la chaise manqua à l'appel. Malgré tout, lorsque le concierge, entré dans la chambre du prisonnier et n'y trouvant que sa femme, donna l'alarme, la chaise qu'on rejoignit à quelque distance ne contenait plus que la bonne et l'enfant. Lavalette s'était glissé dehors et jeté dans un cabriolet qui le conduisit au dernier endroit où on pouvait songer à le chercher, le ministère des affaires étrangères. En route, il avait changé son déguisement pour un carrick anglais. « Il faut que vous lui trouviez un asile, » avait déclaré la veille Mme de Lavalette à un de leurs amis. L'asile s'était trouvé chez un employé du ministère, sauvé lui-même sous la Terreur, et dont la femme avait fait vœu de venir en aide à un proscrit. L'ardente confiance d'Émilie électrisait toutes ces âmes. Pendant vingt jours, le prisonnier entendit crier sous ses fenêtres des arrêts terribles contre lui et contre ceux qui le cachaient; enfin trois officiers anglais l'aidèrent à sortir de France.

Mme de Lavalette avait été insultée, brutalisée par les gardiens, traitée avec une dureté inouïe par le procureur général, qui la garda vingt-cinq jours au secret, dans une chambre sans feu, vingt-cinq nuits d'insomnie totale! Pendant ce temps, tout Paris la portait aux nues, et Louis XVIII ne pouvait s'empêcher de déclarer : « De nous tous, Mme de Lavalette est la seule à avoir fait son devoir. » Elle sortit de prison, mais le ressort de son âme craintive s'était brisé dans cet effort d'énergie surhumaine; elle demeura sombre, nerveuse, et se hâta de marier sa fille presque enfant, en disant : « Il est temps de la mettre à l'abri de nos malheurs. » Puis, comme si la tâche eût été achevée, sa raison l'abandonna. Quand, au bout de six ans, Lavalette, qui avait trouvé un refuge en Bavière, près du prince Eugène, put rentrer en France, elle était dans une maison de santé. Il l'emmena à la campagne, où elle parut se

rétablir; elle le reconnut, redevint douce et bonne comme jadis, mais toujours triste et absorbée; il en fut ainsi jusqu'à sa mort.

VI

La maréchale Oudinot n'a fait que traverser la cour impériale à l'heure du déclin; mais si elle n'a pas connu les splendeurs de l'Empire, elle a pris sa part exceptionnelle de ses héroïsmes et de ses revers. Lorsque plus tard, dans les salons de la Restauration, on se montrait cette toute jeune femme « aux yeux de velours noir », éblouissante de grâce et de fraîcheur, près de ce mari déjà vieilli plus par la guerre que par les années, le Bayard de l'armée, comme disait son surnom, un mot courait : « Elle a fait la retraite de Russie! » Et les regards s'arrêtaient sur elle avec étonnement et respect.

La maréchale a, dans sa vieillesse, écrit pour ses enfants le récit de sa vie, récit plein de verve, mais fort simple, sans préoccupation du public, et qui prouve une fois de plus que le talent d'écrivain est inné chez beaucoup de femmes. Le tableau de la vie que mène au fond des provinces la noblesse appauvrie par la Révolution a tout le charme d'une mélodie vieillotte et mélancolique au milieu de laquelle vient éclater la fanfare napoléonienne. Cela semble si loin de nous, quoiqu'il n'y ait pas cent ans, ce manoir de Champagne qu'habite la famille de Coucy, où l'on amène la petite Eugénie, qui à deux ans et demi a été décrétée d'arrestation avec ses parents, et a dû solliciter (en lui tirant la barbe) sa mise en liberté de Robespierre le jeune. Elle a dix ans maintenant, lorsqu'après la mort de son père elle vient au château de Lentilles, où vivent réunis

l'oncle l'abbé, la tante chanoinesse, les deux cadettes, vieilles filles inséparables. Déjà elle s'enflamme pour les récits de guerres et de batailles que leur fait un jeune ami de la famille et où le plus beau rôle appartient à Oudinot, son protecteur, une gloire du pays, un enfant de Bar-le-Duc. Le hasard veut que la sœur aînée d'Eugénie épouse M. de la Guérivière, receveur des finances dans cette dernière ville. La jeune fille y vient tout naturellement, et se trouve introduite chez la comtesse Oudinot, première femme du maréchal, dont il avait six enfants, une fille déjà mariée.

Le nom d'Oudinot, mêlé à cent faits d'armes, constamment répété autour d'elle, avec l'épithète de *sans peur et sans reproche*, exaltait cette imagination de seize ans; elle se le représentait gigantesque, ayant une voix de tonnerre et traînant un grand sabre. Quand elle le vit enfin, ramené à son foyer par une blessure à guérir, elle fut toute surprise de le trouver encore jeune et beau, « avec quelque chose de profond et de rêveur [1]. » Lui-même regarda danser cette gracieuse fille et demanda sans doute qui elle était; car trois ans plus tard, lorsque sa femme lui eut été enlevé par une courte maladie, et que, son deuil achevé, il voulut se remarier, il se rappela cette apparition entrevue. Ce qu'on lui dit de Mlle de Coucy le confirma dans son projet; il voulait une femme assez jeune pour se plier à ses idées, assez simple et sérieuse pour qu'il pût lui confier ses plus jeunes enfants.

Quelques jours plus tard, le beau-frère d'Eugénie lui demandait si elle voulait épouser le maréchal Oudinot. « J'accepte! » répondit d'un élan la jeune fille. Les quarante-quatre ans du héros de son imagination disparaissaient pour elle devant la gloire de porter son nom, le bonheur de vivre à ses côtés. Duchesse de Reggio! ce nom

[1] *Souvenirs de la maréchale Oudinot.*

étranger, ce titre neuf, conquis par l'épée, plaisaient à cette fille de vieille race. On sent, dans son récit, cette fierté mêlée d'une appréhension fort naturelle à échanger sa vie calme et modeste pour une existence brillante, une situation officielle au-dessus de ses vingt ans (1812). Elle trouvait de plus, en face d'elle, la famille et les enfants de son mari, les aînés de ceux-ci plus âgés qu'elle et l'accueillant avec une certaine méfiance. Ce fut avec un tact parfait qu'elle joua son rôle difficile, au milieu des fêtes de son mariage, qui la transformaient soudain en un personnage important, quand, l'entraînant à une fenêtre, le maréchal ravi présentait sa jolie fiancée aux acclamations de la foule et de ses soldats.

Elle avait accepté, avec la fermeté qui était dans sa nature, tous les devoirs que cette union lui imposait. Pour voyage de noces, elle conduisit son mari jusqu'à Berlin, d'où il devait rejoindre la Grande Armée, emmenant avec elle la seconde de ses belles-filles, une mariée de seize ans, la générale de Laurencez, « qui en avait trente au moral. » Des croisées de l'ambassade française, toutes deux virent, spectacle magnifique qui les transporta d'enthousiasme, défiler du fond de cette superbe avenue de Charlottenbourg, jusqu'à la porte de Brandebourg et aux « Tilleuls », les quarante mille hommes du 2e corps, Oudinot en tête, saluant avec sa grâce chevaleresque le roi Frédéric-Guillaume, notre allié malgré lui, qui assistait à cette entrée triomphale dans sa capitale.

Il fallut, deux mois après, que les jeunes femmes revinssent en France, seules, désolées, mais ne pressentant pas cependant les événements qui allaient suivre. La duchesse était rentrée à Bar, où elle avait pris le gouvernement de sa maison; recevant trop rarement, parfois plusieurs ensemble, des lettres du maréchal « qui sentaient la poudre et le bivouac », elle était sans cesse minée par une fièvre d'inquié-

tude quand, le 17 août, Oudinot fut gravement blessé à l'épaule, au passage de la Dwina. Sa femme l'apprit par le *Moniteur;* son premier mot fut: « Je pars. »

A cette époque, aller de Bar-le-Duc à Wilna était chose plus compliquée qu'aujourd'hui pour nous un voyage en Chine ou en Australie. Elle ne pouvait partir seule; son oncle de Coucy se dévoua à l'accompagner, dans une de ces berlines qu'on avait alors pour les grands trajets, spacieuses comme une chambre et traînées par six chevaux. Trois cents lieues jusqu'à Berlin, ce fut peu de chose. Là commençaient les difficultés : plaines de sable, fleuves à franchir sur des ponts de bateaux, forêts hantées par les loups et les maraudeurs, postillons de mauvaise mine, auberges misérables. A Kœnigsberg, la maréchale apprend que l'empereur a défendu à aucune femme d'officier de franchir la Vistule, qu'il a renvoyé de Wilna celles qui s'y trouvaient. Peu lui importe la défense : elle continue sa route au travers d'un pays dévasté par la guerre, le long de chemins jonchés de squelettes de chevaux, jalonnés de villages en ruines, où, dans le sol piétiné, des croix rustiques marquent des tombes de soldats creusées à la hâte. Enfin un cri de joie lui échappe : du haut d'une dernière colline, elle aperçoit Wilna, les dômes et les flèches de ses trente-six monastères.

La joie de retrouver son mari presque guéri et le bras intact, quoique encore inactif, le triomphe d'avoir franchi tant d'obstacles pour le rejoindre, illusionnèrent d'abord la jeune duchesse. Ces promenades à deux dans la triste plaine et au bord de la Wilna, par de douces matinées d'octobre; les relations avec d'aimables Lithuaniennes, qu'exaltait l'espoir de voir renaître la Pologne, et qui vendaient leurs bijoux aux juifs pour secourir nos soldats; les fêtes mêmes données dans cette petite ville devenue un centre militaire, tout cela lui faisait oublier la fin inévitable. Traitée à peu

près en enfant, elle ignorait tout, et ce furent les derniers préparatifs qui lui révélèrent l'imminent départ de son mari. Ces adieux nouveaux la laissèrent désespérée. Cependant elle demeurait à Wilna sous la garde de son oncle et la tutelle du duc de Bassano, incertaine de l'avenir, entendant vaguement parler, non plus de victoires, mais de retraite, à travers le silence de mort qui semblait planer dans ce glacial hiver. On eût dit la Grande Armée ensevelie tout entière sous un linceul de neige. La maréchale était obligée de faire malgré tout bonne contenance, car elle sentait tous les yeux fixés sur elle; la moindre défaillance eût causé une panique dans son entourage.

Le 2 décembre, une sorte de fantôme apparaît devant elle; c'est l'aide de camp du maréchal. Oudinot est de nouveau blessé, gravement; son fils, lieutenant dans la garde, le ramène : l'armée n'existe plus.

C'était au funeste passage de la Bérézina qu'Oudinot avait eu le corps traversé d'une balle. Il avait failli tomber aux mains des Cosaques, et, presque mourant, s'était encore défendu. Il rentra dans Wilna, épuisé par les fatigues inouïes, les soins insuffisants, la température effroyable. Le sauve-qui-peut commençait; des convois d'agonisants, « des soldats sans chefs et des chefs sans soldats, » créaient dans la petite ville polonaise, quoique bien approvisionnée, un désordre affreux, au milieu duquel Maret perdait la tête. Le maréchal Oudinot, sur son lit de blessé, avait la fièvre de colère et de désespoir. Soudain on apprit que l'empereur venait de passer, rentrant en France; il n'y avait plus qu'à partir et sur-le-champ! On coucha le maréchal dans la berline amenée par sa femme; sur le siège, les domestiques étaient à demi gelés. L'escorte de cuirassiers, un à un, les abandonna sur cette route couverte de cadavres. Une seconde voiture suivait, contenant M. de Coucy et les aides de camp, dont un seul, encore valide, eut l'énergie

de faire à cheval ce terrible voyage, servant de guide et de courrier.

Quand on lit le récit de la maréchale, il semble impossible qu'un blessé, une femme, aient pu supporter de pareilles épreuves physiques, ajoutées aux inquiétudes et aux tortures morales; le froid horrible, les secousses des longs trajets en voiture par les routes ravinées, les journées passées sans nourriture, car il était impossible de faire dégeler les vivres dans les misérables hangars où l'on dormait, ni près des feux de bivouacs, qui le lendemain traçaient sur la neige de grands cercles noirs entourés de corps inanimés. La maréchale se soutenait par son inébranlable résolution de sauver son mari; elle ne voyait que lui, ne sentait que ses souffrances, et n'avait pas un instant de découragement. Elle n'a pas oublié ce pauvre pasteur lithuanien qui leur ouvrit son presbytère et leur donna, joie inespérée, un grand plat de pommes de terre chaudes, leur premier repas réel depuis Wilna. Au départ, le brave homme, ne parlant pas français, réclama, par ses gestes et ses larmes, un ami, son beau lévrier blanc, que les soldats voulaient emmener et que le maréchal, indigné, lui fit rendre.

A Kowno, les voyageurs sont reçus chez l'intendant militaire français qui commande dans cette ville riveraine du Niémen, où viendront bientôt s'anéantir les derniers débris de la Grande Armée, dans un suprême effort de Ney, le héros de ces désastres. Il s'empresse autour de ses hôtes; mais la maréchale, avec son tact de femme, devine la douleur qui l'écrase et l'interroge du regard. « J'ai perdu mon fils dans cette retraite, dit le malheureux, dont les sanglots éclatent, et je ne le sais que depuis deux heures. »

Quelles consolations offrir! Le désespoir semblait tout envahir, comme cette neige qui couvrait la plaine de sa nappe épaisse et lugubre. Perdue dans cette étendue blanche, que tachent seulement quelques massifs de sapins noirs, la

voiture du maréchal n'est plus suivie par la seconde calèche. On s'est égaré; comment retrouver la route? L'aide de camp, qui connaît le pays, guide les voyageurs jusqu'au château de la comtesse de X***, une Lithuanienne toute dévouée aux

Passage de la Bérézina.

Français. Ils y arrivent à la nuit close. La châtelaine les reçoit sur le seuil avec un visage navré. Dans cette demeure, le typhus règne; parmi les fugitifs qu'on y a recueillis, sept personnes viennent de mourir; d'autres agonisent dans l'hôpital improvisé. Cependant le maréchal n'a pas la force d'aller au delà; la comtesse l'installe le plus loin possible

de ses malades, et le quitte aussitôt pour retourner à eux, craignant de lui communiquer la contagion qu'elle-même affronte avec un tranquille courage.

Ce fut seulement à Gumbinnen, petite ville frontière de Prusse, que la duchesse de Reggio respira. Enfin on trouvait des lits, de la nourriture; elle n'était pas, dit-elle, « assez cantinière pour rester insensible au charme du linge propre et du savon. » Son malade put se reposer quelques jours; mais si sa blessure allait mieux, il n'en souffrait que davantage de se sentir inutile, se révoltant contre l'idée « qu'il n'y avait plus d'armée ». Cependant il voyait arriver un à un ses collègues, généraux, maréchaux, dans les costumes les plus étranges, les uns grelottant sous leurs uniformes dorés, « un bonnet de coton enfoncé jusqu'aux épaules, » d'autres fourrés comme des ours. Un jeune sous-intendant, « tout brodé, tout pimpant, » apporte à la maréchale une énorme miche de pain, précieux présent, offert et accepté avec autant de grâce, mais plus en situation, qu'un bouquet. Du reste, les misères touchaient à leur terme. Dans ce pays occupé par nos troupes, le seul péril venait désormais de la température rigoureuse; la voiture faillit être engloutie en traversant l'Oder sur les glaces. Délivrée de ses angoisses, la maréchale put constater, en riant aux larmes (il faut se rappeler ses vingt ans), que leurs vêtements tombaient en lambeaux et qu'ils avaient l'air de vrais brigands.

Ce fut ainsi, au bout de quatre mois d'absence, qu'elle ramena, triomphante, à Bar, ce mari que ses soins et sa tendresse avaient certainement sauvé. Mais elle paya son courage par une cruelle maladie, qui l'obligea à venir se faire traiter à Paris. Lorsqu'elle eut repris un peu de forces, il fallut songer à sa présentation. L'idée de voir l'empereur lui faisait perdre la tête. Pour cette grande affaire, Mme Maret lui servit de chaperon. Toutes deux furent introduites dans

le cabinet de Napoléon, qui les salua successivement d'un « Bonjour, madame la duchesse! » et d'un signe de tête. Puis il ajouta, avec un sourire qui éclaira son visage : « Vous êtes une vieille mariée, madame... Je sais, vous avez fait un long voyage, vous avez eu bien froid. » Ce fut à peu près tout et la seule fois qu'elle vit Napoléon; elle en garda un souvenir ineffaçable. L'impératrice Marie-Louise la reçut avec une politesse banale; la duchesse de Montebello lui parut excédée. Joséphine, chez qui son mari la mena, fut au contraire bienveillante et bonne; elle lui montra ses serres et lui offrit des fleurs de la Malmaison.

La maréchale n'avait pas achevé de payer sa dette de femme de soldat, et Napoléon, qui se connaissait en caractères, garda le souvenir de cette jeune physionomie, sur laquelle il avait lu la fermeté et la vaillance; car, pendant la campagne d'Allemagne, il parla d'elle à son mari et proposa de lui donner une place à sa cour. Mais ce n'était pas à la cour impériale que devait figurer la duchesse de Reggio. A l'heure où l'on se battait à Dresde et à Leipzig, elle priait et attendait, en son château de Jean-d'Heurs, ne soupçonnant pas qu'épuisé par cette lutte surhumaine son mari lui revenait, mourant cette fois du typhus. Une seconde fois elle le disputa à la mort, et eut la joie de le sauver.

L'espace nous manque pour suivre la maréchale à travers les émotions de la campagne de France, durant laquelle Oudinot défendit pied à pied le sol de la patrie. L'abdication signée, uniquement guidé par son devoir et l'amour de son pays, il se rallia sans effort aux Bourbons et fut ministre d'État. Les Cent-Jours le trouvèrent à Metz, commandant la vieille garde, et il ne put empêcher l'élan qui reporta celle-ci vers son empereur. Du moins, ne voulant trahir aucun de ses serments, se condamna-t-il à une inaction douloureuse, dont il ne sortit qu'après la seconde Restauration. Il faut lire dans les intéressants *Souvenirs de la maréchale* toute cette

autre partie de sa vie, que les limites de mon sujet m'interdisent d'aborder. La dame d'honneur de la duchesse de Berry ne m'appartient pas, et pas davantage la vieillesse vénérée de celle en qui les pauvres de Bar pleurèrent « leur bonne duchesse ». Cette vraie femme de héros, si noble et si touchante dans son enthousiasme, son dévouement conjugal, réunit par sa naissance et son mariage les deux éléments dont se composait la société que j'ai cherché à esquisser, et il m'a semblé ne pouvoir mieux terminer qu'avec elle cette étude rapide des *Grandes Dames de l'Empire.*

LES DEUX FILLES

DE JOSEPH DE MAISTRE

I

Une loi d'hérédité, d'ailleurs assez souvent démentie, veut que les filles ressemblent à leur père, et héritent de ses tendances intellectuelles et morales, comme les fils, sous ce double rapport, ressemblent souvent à leur mère. Même si cela ne touchait pas à la question tant discutée de l'éducation féminine, il y aurait, pour ce seul motif, un intérêt réel à rechercher quelle part de ce grand esprit, de cette âme ardente que fut Joseph de Maistre, se refléta dans les enfants qui occupèrent sans cesse sa pensée lointaine.

C'est au reste une vraie jouissance que d'avoir ainsi un prétexte pour relire ces lettres, dont les feuillets, jaunis par près d'un demi-siècle, révélèrent, lorsqu'on les publia, chez l'écrivain altier et absolu, un Joseph de Maistre inconnu, l'homme au lieu de la statue, le père de famille tout plein de sollicitudes caressantes, l'ami tendre, spirituel, « riant pour ne pas pleurer, » disant les choses du cœur avec des mots à lui. M. Descostes[1], en fouillant les archives des vieux

[1] *Joseph de Maistre avant la Révolution*, 2 vol.; — *pendant la Révolution*, 1 vol.

châteaux de Savoie, et par la curieuse évocation de toute une société provinciale à la veille de la Révolution, a replacé ce même homme dans son cadre de jeunesse, complétant cette physionomie, si différente de ce que font imaginer les œuvres du publiciste.

Tout cela suggère à l'esprit une réflexion assez inattendue, tant, sur certaines de ses lettres mal interprétées, même par Mgr Dupanloup, qui a pris la peine de les réfuter éloquemment, une tradition constante, qu'ont exploitée les ennemis du catholicisme, a fait de Joseph de Maistre l'adversaire systématique du développement intellectuel de la femme : ce soi-disant défenseur de l'ignorance féminine a toujours été entouré de femmes supérieures, dont il a fort souvent admis l'influence et reconnu le mérite.

C'est, au début de sa vie, sa « sublime mère[1] », Christine Demotz, instruite et brillante, élevée dans la bibliothèque de son père, magistrat éminent, et devenue l'épouse du grave président de Maistre, l'âme d'un foyer patriarcal et pauvre, où « l'on tient son rang en honneur »; cette Christine, « ange à qui Dieu avait prêté un corps, » dont la voix belle et pure berce son fils avec les vers aimés de Racine, qu'il saura par cœur avant de savoir lire.

« Je vois ma mère, — écrira, trente ans après, Joseph à son frère, — qui se promène dans ma chambre avec sa figure sainte, et en t'écrivant je pleure comme un enfant. »

Lorsqu'il tracera à sa fille la grande tâche de la femme : « faire des hommes, » il pensera à cette mère, dont l'action spéciale sur lui fut si grande, qu'il était encore à vingt ans « dans sa main comme la plus jeune de ses sœurs », mais qui mit sur chacun de ses dix enfants son empreinte de sentiment élevé et de forte droiture.

A côté de la mère, les sœurs : Jenny (Mme de Buttet), qui à

[1] Les passages cités sont tous extraits des *Lettres* de Joseph de Maistre.

douze ans, quand meurt la présidente, enlevée jeune encore par une maladie contractée au chevet de son fils Xavier, discute passionnément avec son frère les décrets de la Providence qui les éprouve; Thérésine (Mme Constantin de Moussy), dont les lettres sur les événements contemporains révèlent la vigoureuse intelligence, et qui, veuve, ruinée par la Révolution, trouvera des ressources dans ses hautes qualités d'éducatrice en ouvrant son pensionnat de Genève aux jeunes filles des meilleures familles suisses, tandis que Marthe, l'autre sœur, l'ursuline jetée hors de son monastère détruit, le reconstitue courageusement à Turin; enfin, Anne-Marie (Mme de Saint-Réal) la vaillante, celle peut-être qui a le plus d'affinités avec son illustre frère par la vivacité originale de son esprit; mariée tard, « vieille fille, » comme elle le dit, bonne à servir d'appui à tous les siens, affrontant les visites domiciliaires, supprimant, presque sous les yeux des soldats, les papiers compromettants, et à qui ses railleries mordantes sur les puissants du jour vaudraient un mauvais parti, si elles ne désarmaient par leur esprit plaisant ceux mêmes qu'elles attaquent.

Avec le charme pâli des vieux pastels, d'autres figures de femmes du passé, parentes, amies, grandes dames ou bourgeoises, s'encadrent dans cette correspondance, une flamme d'intelligence au regard. Ces lettres exquises, elles les ont précieusement gardées; elles y répondaient, et, même quand nous n'avons pas leurs réponses, il est difficile de croire que de Maistre n'y trouvait aucun plaisir, et que, selon l'affirmation stupéfiante d'un de ses derniers biographes, « il n'ait jamais été accessible à l'esprit féminin, il n'ait vu chez la femme qu'un être léger, sans sérieux, sans profondeur, incapable d'un effort intellectuel soutenu. »

M. de Lescure, dans son bel ouvrage [1], dit au contraire

[1] *Le Comte de Maistre et sa famille.*

avec infiniment de justesse ce que fut pour Joseph de Maistre l'amitié de tant de femmes d'élite, qu'il sut, à toutes les époques de sa vie, discerner et choisir. A elles il s'ouvrira des chagrins de l'exil, des tristesses de son isolement; il demandera à leur sympathie délicate l'illusion de cet entourage familial qui manque à son cœur, et leur écrira avec grâce : « Jadis les chevaliers errants protégeaient les dames; aujourd'hui c'est aux dames à protéger les chevaliers errants. »

C'est la marquise de Costa, à laquelle il adressera sa belle *Consolation* pour la mort de son fils, et qu'il ne sépare pas de son mari, pour lui un ami de jeunesse, lui déclarant plaisamment « la considérer, vénérer et aimer, 1° comme femme, 2° comme femme d'esprit, 3° comme femme instruite »; évoquant le souvenir des soirées du château de Bellegarde, où il soumettait ses premiers écrits à leur double jugement, également délicat et sûr.

C'est Mme Huber-Alléon, cousine de Mme de Staël, la vieille amie dont « il estimait tant l'estime », comptant sur elle comme sur lui-même, chez qui « on allait en pantoufles raisonner pantoufles », l'appui des jours d'exil et de pauvreté à Lausanne, « avec sa grande figure droite, son léger apprêt genevois, sa raison calme, sa finesse naturelle et son badinage grave, ardente amie, quoique froide sur tout le reste. »

C'est Mlle Roxandre Stourdza, plus tard comtesse Edling, toute jeune, de l'âge de ses filles; d'esprit subtil et mystique comme une vraie Slave, lui servant parfois près de l'empereur Alexandre d'intermédiaire fort écouté, et qui méritera de recevoir de Joseph de Maistre ces lignes souvent citées, mais les plus ravissantes qu'on ait jamais écrites sur l'amitié : « Lorsque deux êtres parfaitement en harmonie se rencontrent par hasard, lorsqu'une parfaite confiance est la suite d'une longue et douce expérience, lorsque les portes sont fermées et que personne n'écoute, lorsque la peine d'un côté

Portrait de Mlle Necker (Mme de Staël-Holstein), d'après le dessin de Chevignard.

a besoin de parler, et que de l'autre la bonté a besoin d'entendre, alors il peut arriver, comme l'a dit divinement Bossuet, que l'un de ces cœurs, se penchant vers l'autre, laisse tomber son secret. Mais il faut cela et cent autres petites circonstances qui n'ont pas de nom pour entendre ce qu'on appelle un secret. »

Genevoises protestantes, comme Mme Diodati, « cette femme d'un très grand esprit, » avec laquelle il aborde les problèmes théologiques les plus abstraits; Russes orthodoxes dont il soutiendra la conscience dans les luttes pénibles d'une conversion, comme Mme Swetchine, « la belle et bonne Sophie, » qui, vieille femme, se rappellera avec émotion par quelle forte main elle a été mise dans la voie de la vérité; ou encore cette Anglaise « à l'air de colombe », si difficile à saisir, la femme tant pleurée de l'amiral Tshistchagow : toutes sont ses « paroissiennes »; il le dit en plaisantant, et aucune n'a rien de banal. S'il aime leur conversation par l'attrait salutaire qu'il se sent exercer, il en jouit aussi, comme tout homme d'une réelle valeur morale, parce qu'il trouve chez elles plus de délicatesse d'aperçus, plus de finesse de touche, et cet échange de pensées, jamais aussi complet qu'entre deux intelligences de nature différente.

Il n'est pas jusqu'à Mme de Staël, sur laquelle on a assez répété son jugement sévère, qui ne l'ait attiré à Coppet par les éclairs de sa conversation. Le choc de ces deux esprits absolus, dont aucun ne voulait céder à l'autre, dut être pour la galerie un spectacle unique. Joseph de Maistre parle avec un indulgent sourire rétrospectif de leurs « prises aux cheveux violentes et comiques », au milieu desquelles lui survenait un de ces brusques accès de sommeil, quasi infirmité due à des nuits de travail, et qu'il portera dans les salons pétersbourgeois. Profitant de ce qu'il ne répondait pas, et sans s'apercevoir du motif qui le faisait taire, la brillante discoureuse continuait triomphalement à soutenir une opi-

nion que nul n'attaquait plus. « Elle aurait pu être adorable, et n'a voulu être qu'extraordinaire. » Cette condamnation même implique un regret.

II

Lorsqu'en 1786, Joseph de Maistre, alors avocat au sénat de Savoie et bientôt sénateur, épousa Françoise de Morand, il la connaissait depuis sept ans, et avait pu apprécier en elle les fortes vertus qui aux jours d'épreuve la firent surnommer par leurs amis « l'honneur de la Savoie ».

Ce fut entre eux le vrai mariage, qui rend l'affection mutuelle plus haute et plus ferme, en la fondant sur l'âme, sans lui rien ôter de sa douceur. Tous deux d'ancienne noblesse, ayant sur la vie des idées semblables, pensant et priant de même, prêts à se donner la main pour marcher vers un même but, ils avaient pu s'harmoniser à loisir dans l'intelligente intimité de ces aimables salons de Chambéry, si bien décrits par M. Descostes. La fiancée « n'avait jamais eu d'autre inclination » que ce jeune homme spirituel, séduisant, de grand avenir, et si bon pour les siens. Lui était attiré par les contrastes mêmes de cette nature bien féminine avec la sienne : ce bon sens un peu craintif, cette raison judicieuse, modéreraient son caractère trop impétueux; cette sagesse pratique viendrait en aide à ses découragements et à ses distractions de penseur. Il remettait avec une joie confiante entre ces mains bienfaisantes et pures les deux choses les plus précieuses qu'un homme ait à donner : la garde d'un nom honorable et l'âme des enfants à venir. En retour, il se traçait un plan d'existence où son dévouement de chaque instant résultait en un bonheur d'essence supérieure. « Si

quelque chose ressemble à ce qu'on peut imaginer du ciel, c'est cela. »

André de Maistre, le futur évêque d'Aoste, alors tout jeune doyen, bénit l'union de son frère, au milieu d'une belle assistance, sous les vieilles voûtes de la cathédrale, et le jeune ménage, pas riche, — la devise des Morand : *L'honneur avant tout*, répondant à celle des de Maistre : *Fors l'honneur nul souci*, — vint habiter le vieil hôtel savoisien avec le président octogénaire et les petites sœurs. Cela faisait un intérieur très gai, car tous ces de Maistre, fillettes et jeunes gens, étaient pétris d'esprit : parties joyeuses dans les admirables environs de Chambéry, soirées d'hiver où l'on répondait en chœur aux petits vers que Xavier, le lieutenant, envoyait de sa garnison; mariages des jeunes filles, et, éclairant tout cela, le sourire des deux enfants de Joseph dans leurs berceaux. Écoutez le futur auteur de tant de graves écrits; s'il parle de ses enfants, « il est comme une boule sur un plan incliné. »

« Ta lettre, écrit-il à sa sœur Thérèse, m'a pénétré de bonheur, comme une éponge qu'on trempe dans l'eau; la moindre gentillesse de mon Adèle est une béatitude pour son papa. Je suis faible, sans doute : un père a droit de l'être... Demande, demande comment Rodolphe est fait; moi, je ne dis rien... On ne doit pas parler de son nombre, de son poids ni de sa mesure. »

Joseph était devenu, par la mort de son père, chef de la famille, dont son toit demeurait le centre. Dans ce temps-là, on vivait ainsi, dignement, avec ses « petits écus », selon le mot du comte de Maistre, valant par soi-même et non par le *paraître*, nullement diminué pour se passer de luxe. Cela faisait des existences très sereines, qui laissaient à chacun le loisir de réfléchir à sa tâche en ce monde, et celui d'y réaliser une part plus grande de ce bien que souvent nous discernons sans pouvoir l'accomplir. Il y a des portraits

d'aïeules dont le sourire sérieux et paisible raconte tout cela. Aucune de ces femmes ne prévoyait quel cyclone allait faucher leur paix : presque toutes, et Mme de Maistre entre autres, trouvèrent, pour en soutenir l'assaut, d'infinies ressources de résignation et d'énergie. Quoi qu'on en dise, ces éducations-là valaient celles de notre temps, et par bonheur la tradition n'en est pas tout à fait perdue.

Peut-on s'imaginer qu'elle n'eut sur son mari aucune influence, qu'elle ne tint dans sa vie qu'une place de ménagère, celle à qui il faisait présent du manuscrit des *Soirées de Saint-Pétersbourg,* parce qu'il y avait mis le meilleur de son esprit? Cette influence, appuyée sur une profonde affection, éclate au contraire à travers toute la correspondance, bien qu'aucune lettre de l'un à l'autre n'y figure. Elles n'existent plus, paraît-il, et ce serait bien de la femme que nous nous représentons, cette réserve fière qui aurait détruit, pour les soustraire à tous les yeux, ces pages contenant les joies et les épreuves de sa vie entière. Lisez la lettre si connue à Mme Huber, où elle se détache, vivante et parlante :

« Je ne suis pas étonné que vous n'ayez pu tirer ni pied ni aile de Mme Prudence (combien j'ai ri de ce mot!) à Turin. Même à côté d'elle il n'y a pas moyen, je ne dis pas de la faire parler sur moi, mais pas seulement de la faire convenir qu'elle a reçu une lettre de moi. Le contraste entre nous deux est ce qu'on peut imaginer de plus original. Moi je suis, comme vous avez pu vous en apercevoir aisément, le sénateur *poco curante*[1], et surtout je me gêne fort peu pour dire ma pensée. Elle, au contraire, n'affirmera jamais avant midi que le soleil est levé, de peur de se compromettre. Elle sait ce qu'il faut faire ou ne pas faire, le 10 octobre 1808 à dix heures du matin, pour éviter un inconvénient qui arriverait autrement dans la nuit du 15 au 16 mars 1810 : « Mais, mon

[1] Sans souci.

« cher ami, tu ne fais attention à rien, tu crois que personne « ne pense à mal. Moi, je sais, on m'a dit, j'ai deviné, je « prévois, je t'avertis, etc. — Mais, ma chère enfant, laisse-« moi donc tranquille. Tu perds ta peine : je prévois que je « ne prévoirai jamais; c'est ton affaire. » Elle est mon supplément, et il arrive de là que lorsque je suis garçon, comme à présent, je souffre ridiculement de me voir obligé de penser à mes affaires; j'aimerais mieux couper du bois. Au surplus, madame, j'entends avec un extrême plaisir les louanges qu'on lui donne, et qui me sont revenues de plusieurs côtés, sur la manière dont elle s'acquitte des devoirs de la maternité. Mes enfants doivent baiser ses pas, car pour moi je n'ai point le talent de l'éducation. Elle en a un que je regarde comme un huitième don du Saint-Esprit : c'est celui d'une certaine persécution amoureuse au moyen de laquelle il lui est donné de tourmenter ses enfants du matin au soir, pour *faire,* s'abstenir et apprendre, sans cesser d'en être tendrement aimée. Comment fait-elle? Je l'ai toujours vu sans le comprendre; pour moi, je n'y entends rien. »

Sous cette forme plaisante, on sent le mari fort heureux de se laisser « tourmenter » pour son plus grand bien, et appréciant la valeur de sa femme; seuls les esprits médiocres se déclarent rebelles à ce gouvernement de la tendresse. Leur étroite union avait d'ailleurs été encore resserrée par l'épreuve. En peu d'années, plus de vie calme, se déroulant toute prévue; les événements tragiques, les brusques secousses, réclamaient des résolutions subites et jetaient hors de leur cadre jusqu'aux natures pondérées comme la comtesse de Maistre.

III

Dès 1791, la Savoie subit le contre-coup de la Révolution française; les émigrés y affluent, mais derrière eux les idées nouvelles passent la frontière; des meneurs agitent le bon peuple savoyard, attaché au fond à ses souverains, et chez lequel bientôt s'armera une petite « Vendée ». Les troupes françaises, toutes proches, saisissent un prétexte pour entrer en soi-disant libérateurs (septembre 1791). Chambéry, sans un essai de résistance, ouvre ses portes, et le sénat de Savoie reçoit ses nouveaux maîtres.

La fidélité du comte de Maistre n'est pas de celles qui transigent. Abandonnant tous ses intérêts de fortune, il part le jour même de l'entrée des Français. Il rejoint sa femme, qui d'accord avec lui l'avait devancé, emportant leurs jeunes enfants par la route des grandes Alpes. Un orage les prit au col du Saint-Bernard, menaçant de jeter la voiture dans l'abîme. Les enfants s'effaraient, Mme de Maistre frissonnait de froid et d'émotion sur le siège de la carriole mal couverte. Le comte, au moment de franchir les limites de sa province natale, dit à celle qu'il nomme « la compagne fidèle de toutes ses vicissitudes » :

« Ma chère amie, le pas que nous faisons aujourd'hui est irrévocable; il décide de notre sort pour la vie. »

C'était en effet la première étape d'une émigration sans terme. Un vieux *palazzo* d'Aoste, la jolie cité alpestre, les recueillit; là se reformaient les troupes savoisiennes. Pour toute ressource, on avait l'argenterie emportée dans ce hâtif départ, car les appointements du sénateur restaient impayés.

Enfermé dans une petite pièce voûtée, où il s'entoure de livres, Joseph étudie et écrit ses *Lettres d'un royaliste savoi-*

sien. Le doyen André prélude, par ses courses dans la montagne, à l'admirable apostolat secret qu'il exercera pendant toute la Révolution; Xavier rêve et visite « le lépreux de la cité d'Aoste », en attendant l'heure de se battre. Très souffrante, Mme de Maistre s'ingénie pour faire face aux besoins du ménage, et ne quitte ses enfants que pour porter ses angoisses à l'église. Sa prévoyance envisage la ruine, la confiscation, qui frappe les biens des émigrés en Savoie comme en France, si nul membre de la famille ne se présente au comité de Chambéry à la date voulue. Le comte, ce grand champion de la Providence, lui répond avec son habituelle philosophie, et s'en va à Turin près du roi, comptant sur la craintive prudence de sa femme pour l'empêcher de tenter l'impossible. Mais il n'a pas mesuré ce que peut sur elle l'intérêt de ses enfants. Libre d'agir, Françoise de Maistre, malgré son état de santé, se risque à mulet, les deux petits dans les paniers, suivie d'une vieille servante, par les défilés encombrés de neige du Grand Saint-Bernard, contraignant, avec sa volonté de fer, les muletiers apeurés qui refusent d'avancer, et, après mille dangers, elle rentre à Chambéry dans le vaste hôtel désert.

Son mari, stupéfait d'apprendre cet acte résolu, n'eut d'autre idée que d'aller la rejoindre au plus vite. Sous le toit familial venaient de nouveau s'abriter les sœurs, chassées de leurs châteaux ou de leur cloître; et, gardant malgré tout leur gaieté, Anne et Jenny, les deux jeunes filles, trouvaient moyen de rire de leurs figures effarées de « pauvres ci-devant » quand il fallait comparaître devant les tyranneaux du district.

Avec le comte de Maistre, ce ne fut pas long : fier refus de serment au régime nouveau, de contribution « pour faire tuer ses frères qui servent sous le drapeau du roi ». Comme réplique, une visite domiciliaire où des soldats brutaux saccagent sa maison. Sa femme le crut arrêté, le vit déjà mort. Le lendemain de cette affreuse secousse, 27 janvier 1793,

naissait leur troisième enfant, Constance, baptisée la nuit dans l'église profanée par un club; cette fille que son père, vingt ans plus tard, pleurera de ne pas connaître.

Il lui était impossible de rester à Chambéry sans péril pour sa vie. Il avait des amis à Genève : il y alla, pensant pouvoir, si près de la Savoie, jouer un rôle utile dans la contre-révolution qu'on espérait. Il allait inaugurer, en effet, sa carrière d'agent diplomatique, et surtout d'agent sans solde. Sa sœur Anne y vint avec lui; puis de Genève on passa à Lausanne, peuplé d'émigrés de Paris, de Lyon, qui arrivaient sous les déguisements les plus divers. On vivait comme on pouvait, s'aidant les uns les autres, se réunissant souvent, et la salle nue du logis des de Maistre entendait le soir des causeries étincelantes dont Mallet du Pan, le baron d'Erlach, Mme Huber, parfois le marquis de Sales, étaient les interlocuteurs, et que traversaient les saillies d'Anne, spirituelles et vives, ou l'hymne royaliste qu'elle chantait et jouait sur un vieux clavecin. Avec cela, on n'a plus de quoi vivre « que pour quinze jours », et quand le petit Rodolphe est envoyé à son père, la bonne comtesse Costa, cette mère si tendre, à son passage à Genève, le voit si dépourvu, qu'elle lui donne ses « deux premières chemises ». Elle recevra en retour ce gai remerciement de l'ami : « Il n'en faut pas davantage pour faire de mon fils un honnête homme et un homme d'esprit. »

Mais l'enfant est pris d'une petite vérole. Jusque-là Mme de Maistre était restée à Chambéry, défendant l'avoir de la famille, bravant les arrestations qui frappaient autour d'elle les femmes de sa parenté. Brusquement son mari apprend qu'elle est partie, sans qu'au milieu de ce désarroi on puisse lui dire dans quelle direction, laissant l'enfant de quelques mois à sa mère, et emmenant sa petite Adèle. Un soir, à dix heures, le comte, absorbé par son travail, entend heurter à la porte plusieurs coups brefs. Il ouvre, et une femme vêtue en Savoyarde : coiffe, fichu de soie, tablier à poches

cachant la robe de bure, se jette à son cou. Alors seulement il la reconnaît. C'est « Mme Prudence », qui, par un nouveau coup de cœur emportant la tête, a sous ce déguisement franchi les passages des Alpes, laissé en route sa fille, qu'un bon paysan lui amènera par une voie moins dangereuse, traversé les deux armées ennemies, pour arriver près de son enfant malade : « N'avez-vous pas admiré son courage? Pour moi, quand je la vis apparaître, je devins d'abord de stuc, et puis de chair. Je n'ai pas besoin de vous dire si j'ai fait conter à ma chère femme ses aventures de montagne. Enfin je la tiens, et mon Rodolphe est parfaitement rétabli. Voilà deux grands bonheurs pour faire équilibre à mes tribulations. »

Héroïque à de telles heures, la comtesse de Maistre redevenait aussitôt après la femme timorée dont les lettres d'alors sont presque incompréhensibles à force de savants sous-entendus, la femme pratique surtout, s'absorbant dans le souci de faire vivre son monde, quand la gêne, la misère même étaient au logis. Le chargé d'affaires du roi de Sardaigne n'avait pour tout capital qu'une somme de trois mille francs, dont lui et les siens vécurent quatre ans, sans vouloir emprunter à leurs riches amis. Chacun contribuait aux soins du ménage : Anne de Maistre raccommodait, quand elle ne servait pas de secrétaire à son frère; la comtesse faisait la cuisine; la petite Adèle, qui commence à entrer en scène, balayait le pauvre logement; Joseph de Maistre suspendait ses graves études pour fendre le bois ou apporter le charbon « pour le pot-au-feu journalier ». « Ma mère, écrira Constance, en était à son dernier louis quand mon père fut appelé en Sardaigne. »

Et cependant cette vie de Lausanne lui fut douce, avec ses « soirées helvétiennes », où l'amitié tenait tant de place, et où il se retrempait, après quinze heures de travail, dans ce monde d'émigrés, tous éprouvés comme lui et le supportant

avec le même courage fier; « société d'élite, » où les femmes aimaient à exciter sa verve parfois paradoxale. Et longtemps après il écrira à sa vieille amie Mme Huber : « Jamais je ne me vois en grande parure, au milieu de cette pompe asiatique, sans songer à mes bas gris de Lausanne et à cette lanterne avec laquelle j'allais vous voir à Cour. Quand vous avez la bonté de dire avec le digne ami : « Quels sou- « venirs ! quels regrets ! » prêtez l'oreille, vous entendrez l'écho de la Néva qui répète : « Quels souvenirs ! quels « regrets ! »

IV

On est en 1797. Les de Maistre ont fait trêve à leurs propres soucis, pour consoler le désespoir de la comtesse Costa pleurant son fils. Joseph a publié les *Considérations sur la France,* que va méditer Bonaparte, et ce livre prophétique lui a brusquement apporté la célébrité, sinon la fortune. Le vieux roi qu'il servait meurt du regret d'avoir cédé la Savoie à la France. Son fils, Charles-Emmanuel IV, appelle à Turin l'auteur de l'œuvre dont tous s'entretiennent, lui assigne une maigre pension sur son maigre budget, et reçoit mal les vérités qu'il ose lui dire. Moins d'un an se passe ; puis occupation française, fuite du roi loin de sa capitale. L'émigré savoisien, qui se ronge les poings d'impuissance, doit se réfugier à Venise pour échapper aux lois de proscription qui l'atteignent. Sur le Pô, la barque, chargée à couler, de femmes, de prêtres, de gentilshommes, navigue au milieu des glaçons, sous l'averse de balles françaises qui menacent d'atteindre les enfants. Avec bien de la peine on gagne Venise, pour y souffrir la misère, toute communication avec les amis étant coupée. Il faut vivre au jour le jour, dans

l'angoisse du lendemain, avec une femme, deux enfants grandissants auxquels manque le nécessaire, et faire néanmoins bonne figure à la pauvreté fièrement dissimulée. « Ce fut, écrira dans la *Vie* de son père, Rodolphe de Maistre, qui pouvait s'en souvenir, le temps le plus dur de son émigration, » que ce séjour dans la ville silencieuse dont venait de disparaître le dernier doge, et déjà envahie par l'indicible tristesse qui l'enveloppe aujourd'hui, mais d'un charme si pénétrant.

Quand Souwaroff eut repris Turin, le roi, voulant réorganiser la Sardaigne, nomma M. de Maistre régent de chancellerie à Cagliari. Il y emmena sa famille et y vécut trois années assez pénibles, luttant avec des difficultés de situation que sa hauteur inflexible ne diminuait pas. En 1802, Mme de Maistre voulut retourner en Savoie pour recueillir quelques débris de leur fortune. De cette aisance honorable, édifiée par plusieurs générations, la Révolution n'avait laissé que bien peu de chose, et le comte de Maistre, après avoir servi son pays toute sa vie, ne léguera qu'un héritage de gloire et d'honneur à ses enfants.

Ces adieux de Cagliari lui furent douloureux, comme s'il pressentait le lointain du revoir. Le bateau ayant dû rentrer dans le port, il y eut de nouveaux embrassements, de nouvelles larmes.

« Je ne me rappelle pas avoir éprouvé un moment si amer. Mes enfants, qui lirez ceci quand je ne serai plus, ressouvenez-vous de cette séparation sur le môle. Il me semble que nous nous séparons pour jamais. »

Ce n'était pas pour jamais, mais pour douze ans. Quelques mois plus tard, M. de Maistre était inopinément appelé à Rome par le roi Victor-Emmanuel Ier, succédant à son frère qui venait d'abdiquer pour entrer dans un couvent. La cour de Sardaigne, réfugiée en ce lieu, se composait de quelques serviteurs fidèles, gardant près d'un souverain indigent des

titres et des fonctions illusoires. M. de Maistre y passa un mois à préparer ce qui allait être le grand changement de sa vie, sur lequel il voulut appeler la bénédiction du pape Pie VII :

« Hier j'ai vu le pape, dont la bonté et la simplicité m'ont étonné. Il est venu à ma rencontre, m'a laissé à peine plier un genou, et m'a fait asseoir à côté de lui. Nous avons bien parlé une demi-heure... J'ai cru voir saint Pierre au lieu de son successeur. »

Ce que le roi imposait au dévouement de M. de Maistre, c'était d'aller représenter en Russie le royaume de Sardaigne anéanti par Napoléon, de lui créer un protecteur dans le tsar, et d'arracher au conquérant inflexible quelques restitutions auxquelles le traité d'Amiens avait laissé une porte ouverte. Négociation délicate et épineuse, dont il était impossible que le chargé d'affaires se tirât à la satisfaction de son souverain. Avec la difficulté des communications à cette époque, c'était l'adieu définitif aux siens. Il allait « vivre treize ans sans boire ni manger », car le traitement insuffisant accordé au ministre plénipotentiaire ne lui permettait même pas de soutenir son rang, s'il vivait seul, et le laissait dans l'impossibilité d'emmener sa famille. De loin il pourrait lui assurer, dans quelque ville italienne, une existence modeste. La raison conseillait d'accepter; la fidélité au devoir empêchait d'hésiter un instant à accomplir ce cruel sacrifice, séparant ces êtres si profondément nécessaires les uns aux autres.

« Le roi est dans des circonstances très difficiles, écrit M. de Maistre à sa fille Adèle, mais il fait pour moi tout ce qu'il peut faire; ainsi nous n'avons qu'à remercier et à attendre en paix l'avenir. Je me garde bien de te dire que je suis content ou du moins heureux, malgré cette destination si brillante. Pour être heureux, il faudrait que ma famille fût autour de moi; mais c'est précisément cette tendresse

qui me donne des forces pour m'éloigner de vous. C'est pour vous que je me passe de vous. »

Et il ajoute ce mot touchant :

« Tu es bonne, deviens excellente. Toutes les fois que tu penseras à moi, il sera difficile que nos deux pensées ne se rencontrent pas à moitié chemin. Je t'emporte dans mon cœur, afin que tu m'échauffes, vers le 65° degré de latitude. »

Le rôle politique de Joseph de Maistre en Russie ne saurait, pas plus que l'appréciation de ses écrits, entrer dans cette étude. Il aima vite ce pays, où ses instincts aristocratiques trouvaient une atmosphère faite pour eux; il y reçut de la haute société russe un accueil qui le flatta. La dignité fière dont il couvrait sa pauvreté, au milieu d'une cour luxueuse, lui valut l'admiration générale et les bienfaits délicats de l'empereur Alexandre. M. de Maistre, représentant d'un roi sans couronne, avait, pour suppléer aux insuffisances de sa situation, l'esprit de repartie, les façons charmantes de l'homme de cour. Pour mesurer quels sentiments l'attachèrent à ce pays d'adoption, on n'a qu'à relire le fameux morceau d'ouverture des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, la « Navigation sur la Néva », se terminant par ces mots :

« Si le Ciel, dans sa bonté, me réservait un de ces moments rares dans la vie où le cœur est comblé de joie par quelque bonheur extraordinaire et inattendu; si une femme, des enfants, des frères, séparés de moi depuis longtemps et sans espoir de réunion, devaient tout à coup tomber dans mes bras, je voudrais que ce fût par une de ces belles nuits, sur les rives de la Néva, en présence de ces Russes hospitaliers. »

Cette femme, ces enfants, sa pensée les cherchait sans cesse : « Je crois entendre pleurer à Turin. » Du moins il voulait être mêlé à leur vie, suivre pas à pas ces éducations qui s'accomplissaient loin de lui sous la sage direction de « dame Françoise ». Et c'est ainsi, un trait s'ajoutant à

l'autre, que se dessine dans les lettres paternelles, à mesure que leur personnalité se forme, la physionomie des deux filles de Joseph de Maistre.

V

Adèle d'abord. On a vu quelles épreuves avaient marqué l'enfance de cette fillette, que la marquise de Costa déguisait pour l'envoyer à Lausanne, de peur qu'elle ne tombât aux mains de quelque espion qui en ferait un otage. Des secousses subies, des misères endurées, elle semble avoir gardé une empreinte de gravité un peu triste. Son père, quand elle avait deux ans, lui trouvait « une certaine torpeur. On ne saurait trop l'agiter, l'électriser de toute manière, car le repos ne lui vaut rien ». Il la rêve pareille « à ses tantes, qui m'ont tant gâté »; mais elle n'apparaît pas avec l'intarissable verve des « petites sœurs » de la vieille maison de Chambéry. De fort bonne heure, c'est une enfant réservée et consciencieuse comme sa mère, un peu hautaine; « faisant sa petite statue quand il s'agit de parler, et surtout de parler italien; » travaillant sans cesse sur elle-même, portée à réfléchir, à s'analyser; confessant à son père, dans leur correspondance fort intime, ses mouvements d'amour-propre; lui confiant « qu'elle est sotte, qu'elle ne sait ni parler ni caresser ».

Elle a quinze ans; sa mère l'a placée momentanément dans le pensionnat créé à Turin, avec quelques autres ursulines, par sa tante Marthe, sœur Sainte-Eulalie, pour laquelle son père a grande estime. Elle en trouve le régime fort dur : lever matinal, coucher à huit heures, obligation de suivre la règle, de supprimer ses petites fantaisies de toilette, et reçoit ce sermon très sage :

« Crois que cette gêne passagère ne te sera point du tout inutile; se vaincre, se plier aux circonstances est un devoir pour tout le monde, mais surtout pour les femmes... Tu sais fort bien les *béatitudes* de l'Évangile; mais il n'est pas défendu d'en savoir d'autres, comme par exemple : « Heureuses « les femmes douces, parce qu'elles posséderont les cœurs! »

Elle profite du conseil, accompagné de ces phrases caressantes que Joseph de Maistre trouve avec ses enfants et qui l'en faisaient adorer. Aussi, quand « la cage s'est ouverte », il peut lui écrire :

« Je t'avoue que je n'ai été nullement ennuyé de tes ennuis, et que rien au monde ne m'a été plus agréable que d'apprendre que tu avais su dévorer en silence tes petites *seccatures* et te faire aimer de tes saintes geôlières. Ce monde est une gêne perpétuelle; et qui ne sait s'ennuyer ne sait rien. »

Nonchalante dans son enfance, son intelligence s'est développée lentement :

« Longtemps elle n'a rien annoncé du tout, » écrit son père à l'excellente Mme Huber, qui a vu Adèle et lui en a fait l'éloge : « Elle dormait, au pied de la lettre, comme un ver à soie. Elle commença de filer en Sardaigne, et devint papillon à Turin. »

Et à elle-même :

« Le jour où ton maître de dessin perdit courage à Lausanne, et que tous disaient autour de nous : « On n'en fera « jamais rien, » je pris un sale chiffon de papier, sur lequel tu venais de crayonner tristement je ne sais quelle triste figure, et j'écrivis tristement au-dessous la triste inscription : *19 décembre 1795*. J'avais quelque espérance dans le fin fond du cœur, et je me disais à moi-même : Qui sait ce que deviendra ce petit original femelle? Il faut l'attendre et ne pas la tuer. »

Mais un beau jour elle se met « à aimer les belles choses

dans tous les genres »; et ce père, qui à dix ans lui apprenait si gracieusement à conjuguer le verbe « chérir », lui parle maintenant littérature et art, lui raconte des anecdotes sur Alfiéri, dirige ses lectures, lui commente Homère et le Tasse, lui conseille, pour perfectionner son style, de relire « leur commune amie Marie de Rabutin-Chantal » :

« Je te déclare d'avance très solennellement qu'il me suffit que tu écrives comme elle. »

Pourtant il veut qu'elle se ménage, qu'elle fasse effort pour « être sotte », car elle a l'âge où les fillettes grandissent; sinon « elle s'effilera, deviendra un petit bâton raisonneur et raisonnant ». Elle est du moins fort raisonnable, cette grande personne de dix-sept ans; mais comme elle étudie avec passion le piano et le dessin, les travaux d'aiguille ont tort. Sans doute « Mme Prudence » trouve que sa fille aînée ne lui vient pas assez en aide dans le modeste intérieur de Turin, où l'on vit très simplement d'une portion du mince traitement du père. « Certaines choses sont revenues par ricochet » à celui-ci : l'entourage critique ces goûts d'étude, qui semblent à tort du luxe pour une fille dépourvue de fortune. Et Adèle reçoit la délicieuse lettre sur la quenouille, la première de celles de Joseph de Maistre ayant trait à l'éducation des filles :

« Garde-toi bien d'envisager les ouvrages de ton sexe du côté de l'utilité matérielle, qui n'est rien. Ils servent à prouver que tu es femme et que tu te tiens pour telle. Il y a d'ailleurs dans ce genre d'occupation une coquetterie très fine et très innocente. En te voyant coudre avec ferveur, on dira : « Croiriez-vous que cette jeune demoiselle lit Klopstock et le Tasse? Et lorsqu'on te verra lire Klopstock et le Tasse, on dira : Croiriez-vous que cette demoiselle coud à merveille? Partant, ma fille, prie ta mère, qui est si généreuse, de t'acheter une jolie quenouille, un joli fuseau; mouille délicatement le bout de ton doigt, et puis vrrr! tu me diras comment les choses tournent. »

Moyennant quoi il lui promet d'intercéder près « de Mme la comtesse » pour qu'elle ne la désespère pas par trop de rigueur.

Mais ce n'est pas avec Adèle que se livrera la grande bataille. Très cultivée, très distinguée d'esprit, elle est avec cela très féminine, sans ambitions paradoxales. Elle lit les écrits de saint Augustin; mais elle aime la musique, et son père lui écrira ces choses exquises :

« Je ne puis entendre un clavecin sans que toutes les touches frappent sur mon cœur, et souvent je le dis : à tout moment je crois la voir entrer; il me semble qu'elle va se placer devant ce clavier et y jouer mes airs. Sais-tu que cela tient prodigieusement du rêve? C'est l'âge, ma chère enfant. »

Elle adore la peinture et défend vaillamment son talent contre M. de Maistre, qui le voudrait « un peu plus femme », lui conseille le paysage, la miniature, quand elle rêve de tableaux d'histoire, rien que cela! Mais elle a néanmoins toutes les faiblesses de ses vingt ans. Elle est « inconsolable de ne pas avoir *une amie* », et son père lui fait « de respectueuses observations sur les goûts exclusifs et l'indispensable nécessité de vivre bien avec tous les hommes, même avec toutes les femmes, ce qui est bien plus difficile ».

Puis elle aime le monde, voudrait se distraire. Or à Turin il y a des bals, voire des bals officiels; un gouvernement étranger a pris par droit de conquête la place et la demeure même du roi exilé que sert son père. Et elle est jolie; elle a envoyé en Russie son portrait pour qu'on en fût bien sûr, avec la crainte qu'il ne parût moins charmant qu'elle.

« Est-ce que tu aurais de la vanité, par hasard? ou la prétention d'être jolie? Pas possible! Jamais une demoiselle n'a eu de pareilles idées! Quoi qu'il en soit, le portrait a été trouvé fort joli par moi et par d'autres. Permis à vous d'en être fâchée ou bien aise : à votre choix! »

A vingt ans, souhaiter s'amuser est pardonnable, et une

présentation bien tentante; mais là-dessus le comte de Maistre est inflexible et lui donne ses motifs :

« Il y a des devoirs sous lesquels il faut plier sans faire la moindre grimace. A la manière dont tu t'exprimes, je croirais voir que tu envisages cette présentation du côté de la dépense. Quand j'aurais des millions, il n'en serait ni plus ni moins. Tu conçois parfaitement que, pendant que je suis ici, une présentation dans le pays où vous êtes vous ferait justement mépriser par ceux mêmes qui en seraient l'objet. Souvenez-vous toujours que vous êtes ce que je suis, que vous pensez ce que je pense, que nous avons les mêmes devoirs, et que la chose durera tant qu'il plaira à Dieu. Il ferait beau voir qu'après t'avoir acheté un si beau piano, tu me fisses une dissonance. »

Et, voulant élever cette jeune âme à la hauteur de la sienne, il ajoutera ces mots cornéliens :

« Je sais ce qu'on doit aux circonstances; mais jamais tu ne dois danser dans le palais du roi; je te le défends expressément, et il en faut dire la raison tout haut : « Jamais je ne « danserai dans le palais du roi à qui mon père doit tout. » Puisque je te l'écris en toutes lettres, je n'ai pas peur qu'on le lise à la poste. La délicatesse, la fidélité, l'honneur, sont respectés partout. D'ailleurs, si l'on vous chasse, vous savez le chemin de Venise. »

Venise! le plus terrible des exils passés!

Tout cela et la ferme autorité de la mère, « qui va son train et laisse dire avec une force d'esprit imperturbable, » ont fait d'Adèle de Maistre une personne à la fois supérieure et charmante. Les amies de son père le lui écrivent à l'envi; et lui, qui ne peut jouir de cette belle jeunesse, recueille leurs éloges avec une joie attendrissante, se croyant parfois obligé de faire le modeste.

« Jugez si je suis bien aise d'être grondé sur le doute que je vous ai montré à propos de ce que vous me fîtes l'honneur

de me dire de ma fille. Dès que vous avez mis la main sur votre belle conscience et que vous m'avez dit : « C'est pour « de bon ! » je me dépêche de le croire. »

Mais avec l'amie des mauvais jours, la bonne Mme Huber, sa fierté paternelle s'épanche.

« Pour revenir à mon papillon, j'en suis fou. Elle récite également bien Racine et le Tasse ; elle dessine, elle touche du piano, elle chante fort joliment ; et comme elle a dans la voix des cordes basses qui sortent du diapason féminin, elle a de même dans le caractère certaines qualités graves et fondamentales qui appartiennent à notre sexe, quand il s'en mêle, et qui régentent fort bien tout le reste. »

La conclusion naturelle, pour un père de famille qui a une fille semblable à pourvoir, c'est ce cri du cœur, dans une lettre à la marquise de Priero :

« Ah ! si quelque homme romanesque voulait se contenter du bonheur ! »

Et plaisantant, pour voiler le souci qui le domine :

« Dites-moi donc, madame la marquise, vous qui lisez tant de livres, n'auriez-vous pas trouvé une recette pour donner une dot à une demoiselle dont le père est ruiné ? Si vous découvrez quelque chose, je me recommande à vous. »

VI

Mais auprès de « cette enfant de son cœur », durant les années de séparation, une autre avait grandi, la « chère petite inconnue », la « fille orpheline d'un père vivant », celle à qui il avouait l'aimer davantage, parce qu'il ne l'avait jamais vue. Et celle-là avait dans les veines tout le « salpêtre de Provence » que les de Maistre devaient à leur pays d'origine ;

dans le cerveau et le cœur, toute la flamme et l'ardeur paternelles.

Élevée par sa grand'mère et sa tante de Morand, Constance en avait été un peu gâtée; fillette précocement intelligente, elle dévorait les livres, et « savait son *Télémaque* sur le bout du doigt » à huit ans.

« Je voudrais bien, lui écrivait son père, prenant avec une incomparable grâce le langage qui convient à l'enfance, je voudrais bien parler avec toi de la grotte de Calypso et de la nymphe Eucharis que j'aime bien, mais cependant pas autant que toi. Je voudrais aussi te demander si tu n'as point eu peur quand tu as vu Mentor jeter ce pauvre Télémaque dans l'eau, tête première, pour l'empêcher de perdre son temps. Ah! jamais ta tante Nancy n'aurait fait un coup de cette sorte! »

Elle avait dix ans lorsqu'elle revint vivre près de sa mère et de sa sœur, qu'elle connaissait à peine et qu'elle aima vite de toute la force d'une nature très aimante. Dès lors ce père lointain, si présent dans le logement de Turin, où l'on ne cessait de parler de lui, d'attendre ses lettres et d'accomplir ses volontés, devint son occupation permanente. Elle rapporta à lui tous ses efforts pour bien faire, vécut de son portrait, ce portrait obtenu à grand'peine du pinceau paresseux de l'oncle Xavier, vécut aussi de sa pensée, qu'elle cherchait à réaliser en elle.

De son côté, il fabriquait dans sa tête « une petite figure espiègle qui lui semblait être sa Constance », et demandait au moins une image qui lui en donnât quelque idée.

« Je connais donc ma chère petite Constance et son chat. Elle n'est pas aussi bien que sa sœur; mais il faut dire qu'elle a été mal tirée. Je lui trouve l'air spirituel; mais c'est peut-être une *paternalité*. »

Il ne se trompait pas; elle était bien deux fois sa fille, par l'intelligence et le cœur. De ses trois enfants, celle-là lui res-

semblait le plus. A mesure qu'elle grandissait, son individualité se développait, vigoureuse comme celle de son père. Plus avide encore de connaissances qu'Adèle, de goûts et d'ambitions plus masculins, moins attirée vers les arts que vers les fortes études, Constance de Maistre se traçait des programmes qui n'ont rien à envier à ceux de nos jours; et, devançant les féministes actuels, dans ces échanges de conversations écrites, par lesquelles, de Saint-Pétersbourg, Joseph de Maistre ne cessait de diriger l'éducation de ses filles, elle réclamait l'égalité intellectuelle des deux sexes. Le père s'inquiétait, et d'autant plus peut-être que « cette petite folle » n'avait pas toujours tort. Mais le péril était que le salpêtre ne prît feu, et que ce cerveau actif ne voulût embrasser trop de choses. Il sentait en elle le tout-puissant levier, la volonté.

« Je suis entièrement de ton avis: celui qui veut une chose en vient à bout; mais la chose la plus difficile dans le monde, c'est de vouloir. »

Et, entraîné malgré lui, il permet l'allemand, il permet le latin; il permettrait le grec, sans la renvoyer comme sa sœur au *Kyrie eleison;* mais il se croit obligé d'accompagner tout cela d'un sermon :

« La science est une chose très dangereuse pour les femmes... Elle les expose habituellement au petit danger de déplaire aux hommes et aux femmes (pas davantage) : aux hommes, qui ne veulent pas être égalés par les femmes, et aux femmes, qui ne veulent pas être surpassées. La science, de sa nature, aime à paraître; car nous sommes tous orgueilleux. Or voilà le danger : la femme ne peut être savante impunément qu'à la charge de cacher ce qu'elle sait avec plus d'attention que l'autre sexe n'en met à le montrer. Sur ce point, mon enfant, je ne te crois pas forte : ta tête est vive, ton caractère décidé; je ne te crois pas capable de te mordre les lèvres lorsque tu es tentée de faire une petite parade littéraire. »

Ce qui l'obsédait très justement, c'était la pédanterie : « Il faut vous garder de rien citer avant que vous soyez duègnes. » C'était aussi la crainte excusable qu'une fille si instruite, d'idées si arrêtées, ne devînt par là même impossible à marier. Persuadé qu'il faut aux femmes « les quatre murs ou les quatre Évangiles », ce grand esprit, si sensible à l'attrait de l'intelligence chez elles, disant si bien qu'en ce monde rien ne se passe de leur influence, se laisse, dès qu'il s'agit de ces filles trop semblables à lui-même, gagner par le préjugé répandu qu'une culture d'esprit bien entendue peut rendre la femme moins attachée à ses devoirs, quand, au contraire, elle acquiert par là des moyens de les mieux remplir, selon le mot piquant de Mgr Dupanloup : « J'ai entendu des maris s'écrier : Que fait-elle pendant une heure avec ses livres? Ce qu'elle fait? Elle apprend à supporter la vie que vous lui réservez[1]. »

Du reste, Joseph de Maistre reconnaissait formellement que, surtout si ses filles étaient destinées à ne pas se marier, leurs goûts intellectuels leur seraient utiles. Mais, pour faire équilibre, il prêche le tricot à Constance, comme jadis la couture à Adèle. Il lui prêche plus éloquemment encore, avec une sagesse profonde, ces devoirs de la mère de famille où, avec l'absolutisme de la jeunesse, elle refusait de se laisser enfermer, et, dans ce qu'il lui dit là-dessus de grave et d'attendri, on sent passer le souvenir de sa mère et de sa propre femme. C'est l'hommage le plus noble et le plus complet à cette création d'âmes qu'est la maternité vraiment comprise, là où l'on a voulu lire une exclusion dédaigneuse de toute supériorité : « Les femmes, dit-il, n'ont créé aucune invention, aucun chef-d'œuvre dans aucun genre; mais elles font quelque chose de plus grand : c'est sur leurs genoux que se forme ce qu'il y a de plus excellent en ce monde,

[1] *De la haute Éducation des femmes.*

un honnête homme et une honnête femme... Comme tu te trompes en me parlant du mérite assez vulgaire de faire des enfants ! Le grand honneur est de faire des hommes, et c'est ce que les femmes font mieux que nous... Le mérite d'une femme est de régler sa maison, de rendre son mari heureux, de le consoler, de l'encourager et d'élever ses enfants, c'est-à-dire de faire des hommes. »

Les partisans comme les adversaires de l'instruction étendue pour la femme ont abusé, on le sait, de ces célèbres lettres à Constance pour voir en Joseph de Maistre le champion de l'ignorance. Cependant il déclare positivement le contraire. Lorsque sa fille, piquée au jeu, lui demande avec justesse pourquoi les femmes seraient condamnées à la médiocrité, il riposte : « Tu me demandes en cela la raison d'une chose qui n'existe pas et que je n'ai jamais dite. Les femmes ne sont pas condamnées à la médiocrité ; elles peuvent atteindre au sublime, mais au sublime féminin. » Et, comme il aime par-dessus tout le paradoxe, la taquinerie, il s'amuse à stimuler les petites colères de Constance, en donnant à sa pensée une forme irrévérencieuse, exagérée à plaisir.

Son objection véritable, celle qu'on trouverait au fond de beaucoup d'autres discours et écrits sur cette question tant contestée, se trahit dans un mot qui lui échappe : « Une coquette est plus facile à marier qu'une savante ; car, pour épouser une savante, il faut être sans orgueil, ce qui est très rare ; au lieu que, pour épouser une coquette, il ne faut qu'être fou, ce qui est très commun. » Malgré cette raison, peut-être insuffisante pour décider les femmes à se maintenir dans une charitable infériorité, M. de Maistre veut seulement qu'elles évitent de faire de la science ou de l'art leur but et leur carrière, ce qui reste juste pour la majorité d'entre elles, sauf un appel spécial du talent, et l'était plus encore à l'époque où il écrivait. Il concède que « le goût et l'instruc-

tion sont leur domaine ». Le champ qu'il leur ouvre est, somme toute, assez vaste : « la belle littérature, les moralistes, les écrivains. » Ce philosophe n'interdit même pas à ses filles « la bonne philosophie ». Bref, « comprendre ce que font les hommes, » autrement dit, ces chefs-d'œuvre que l'esprit des femmes, par sa nature, en effet, plus pénétrant que créateur, est, d'après lui, incapable de produire. Mais quelle préparation suppose déjà ce rôle qu'il leur assigne, de public intelligent, indispensable aux grandes œuvres, rôle dont beaucoup d'hommes, — les génies étant rares, — doivent se contenter; dont beaucoup, précisément par défaut de souplesse d'esprit, par spécialisation excessive, demeurent tout à fait exclus? Et quand M. de Maistre, tout jeune père, se disait d'avance malheureux si sa fille, dans l'avenir, « n'aimait pas les *châtaigniers* de Meillerie, le *berger* de Thompson, les *grandes herbes* de Werther et les colonnes doriques, » il exigeait d'elle, par ce choix qui porte trop sa date, mais signifiait pour lui la compréhension et l'amour du beau dans la nature, la poésie et l'art, un développement intellectuel que bien des femmes aujourd'hui sont loin d'atteindre, et qui peut en effet suffire pour mûrir leur pensée et éclairer leur vie.

Puis, comme on n'est jamais logique, après avoir raconté à Constance l'histoire de Mlle Agnesi, célèbre mathématicienne, qui, professant dans une université italienne, riche, belle, admirée, « jeta un beau matin plume et papier, renonça à l'algèbre et à ses pompes, et se précipita dans un cloître, où elle n'a plus dit que l'office jusqu'à sa mort, » le comte de Maistre se fait le soir traîner chez quelque dame, car il donne toujours « la préférence à leur société sur celle des hommes »; d'autant plus que d'après lui « aucune affaire de ce monde, bonne ou mauvaise, ne se fait sans elles », et, près de la table à thé de Mme Swetchine, entouré des femmes les plus remarquables du monde russe, il cause comme il

aime causer, abordant les sujets les plus élevés, semant pour cet auditoire féminin ses pensées étincelantes, « ses mots, qui font le tour de la ville. »

VII

La séparation lui demeurait âprement douloureuse néanmoins : « Un, deux, trois, quatre, cinq, six ans ! Mon Dieu, que c'est terrible ! Adieu, mon Adèle ! »

Il avait pourtant son frère Xavier, émigré avant lui en Russie, et qui s'y maria brillamment ; puis son fils Rodolphe, qu'on lui avait envoyé comme secrétaire, présenté par lui à l'Ermitage, « le sanctuaire de la cour, » et que la parcimonie de la maison de Savoie obligea très vite, quoiqu'il en coûtât à son père, à accepter l'avenir que la bienveillance du tsar lui ouvrait dans le corps des chevaliers-gardes. Des enfants du comte, — toujours pour vérifier la loi d'hérédité, — celui-là était tout à fait « Mme Prudence », à laquelle son père renvoyait justement les louanges qu'on faisait de lui : ayant à dix-sept ans, quand il vint en Russie, les manières d'un homme de trente ; brave, instruit, sérieux, intelligent comme tous les de Maistre, linguiste-né comme ses sœurs, « le meilleur latiniste de l'armée russe, » ce qui lui sert à se confesser la veille d'une bataille. Sa présence, ses succès, étaient pour Joseph de Maistre une joie continuelle, qui se transforma en angoisse, malgré l'héroïsme de ses conseils, lorsqu'il fut question de Friedland, et plus tard de Borodino.

En lisant les bulletins meurtriers, ignorant si son fils était vivant ou mort, à une époque où les lettres s'égaraient souvent en chemin, Joseph de Maistre pensait aux chères absentes, dont les inquiétudes devaient être si grandes aussi. Rien ne pouvait les lui remplacer.

« Nous sommes convenus, écrit-il à sa sœur Anne, avec M. le directeur du musée (Xavier), qu'une maison sans femmes est toujours sotte. Il y a une harmonie particulière dans le bruit que fait leur robe en passant aux portes, surtout lorsqu'elles tournent court, comme la *femme Alexis* (Anne elle-même).

N'en pouvant plus, le diplomate indigent s'adresse au roi, qui l'oublie :

« Je prendrai l'appartement le plus modeste, vivrai de la manière la plus retirée; je n'oublierai rien pour diminuer ma dépense, qui cependant passera nécessairement ce qu'elle est aujourd'hui. J'ai cinquante ans, mes enfants sont grands, je désirerais avoir l'esprit tranquille... C'est le père qui pousse quelques cris, le sujet s'est toujours tu. Tant que je pourrai être utile à Votre Majesté, je demeurerai à mon poste. »

Cette émouvante prière n'étant pas écoutée, les années s'écoulent, les lettres continuent à s'échanger sous de faux noms, que la police napoléonienne, cauchemar de Mme de Maistre, a fini par percer à jour; aussi les intercepte-t-elle à l'occasion. Le comte reste des mois sans nouvelles :

« Je soupçonne fort que ma chère moitié se sera dit dans sa sagesse : « Vous verrez que si je mets simplement ma lettre « à la poste, elle n'arrivera pas. » Or il faut savoir qu'une lettre mise à la poste arrive infailliblement, à moins qu'il ne s'agisse de conjuration, et, dans ce cas même, on vous la présenterait pour vous confondre. Ainsi, dans tous les cas, vous la recevriez. »

Constance avait dix-sept ans; une fièvre de connaître enfin son père s'était emparée d'elle. Elle lui écrivit, suppliant, insistant, déroulant son petit projet; traverser l'Europe, seule s'il le faut, ne l'effraye pas. Près de lui elle attendra la réunion complète de la famille, elle lui épargnera un secrétaire. Le comte de Maistre dut faire un grand effort de

raison pour répondre par un refus à cet élan de tendresse :

« Je t'ai grondée quelquefois ; mais tu n'en es pas moins l'objet continuel de mes pensées. Mille fois j'ai parlé à ta mère du plaisir que j'aurais de former ton esprit, de t'occuper pour ton profit et pour le mien, car tu pourrais m'être fort utile... Tu crois peut-être que je prends mon parti sur cette abominable séparation : jamais, jamais et jamais!... Je traite rarement ce triste sujet avec vous; mais ne t'y trompe pas, ma chère Constance, non plus que tes compagnes, c'est la suite d'un système que je me suis fait; à quoi bon vous attrister sans raison et sans profit? »

Le découragement le plus profond l'envahit :

« Jamais cet état ne changera pour moi, écrit-il à un ami. Une fois peut-être, j'aurai habité trente ou quarante ans sur la terre avec une fille que je ne connaîtrai pas. »

Il ne fallut rien moins que la chute de Napoléon, en 1814, pour permettre à cette famille désolée de se reformer. Le roi de Sardaigne, rentré dans ses États, put un peu mieux payer son ministre en Russie. Il se trouva des gens pour accuser Mlle de Maistre de vouloir se promener; mais néanmoins le voyage de Pétersbourg fut chose décidée.

« Venez, venez tous; vos emplois sont fixés : Françoise est ministre de l'intérieur et trésorier général; Rodolphe, ministre au département des affaires étrangères et payeur en chef; Adèle, secrétaire en chef pour la politique, et toi pour la philosophie et la littérature, avec des appointements égaux et communauté de fonctions pour le besoin. Moi je serai le souverain, avec l'obligation de ne rien faire et la permission de radoter. »

La sage Adèle elle-même « devenait folle », à la pensée qu'un obstacle pouvait les empêcher de partir. Rodolphe, le jeune chevalier-garde, reçut du tsar un congé pour aller chercher mère et sœurs en Italie. Dès lors « on eut le bonheur d'être malheureux ensemble ». Constance vit enfin ce

père dont elle rêvait, qu'elle ne connaissait que par ses portraits; elle le vit tel qu'on l'a dépeint, avec sa physionomie sévère, un peu hautaine, « pareil à l'Etna, la neige au front et le feu à la bouche; » et de ce jour elle lui appartint toute par le cœur.

Pour ces jeunes filles, dont la vie avait été jusque-là si grave, le séjour à Pétersbourg, malgré la gêne d'une haute situation à soutenir sans ressources suffisantes, fut assurément un enchantement. Avec quelle fierté leur père ne dut-il pas les présenter dans ces cercles aristocratiques où tant de fois il avait évoqué leur présence, quand il écrivait à Adèle :

« Que veux-tu que je fasse, de sept heures du soir à neuf heures, chez cette noble dame qui m'invite à un bal divisé par un petit souper de quatre cents couverts? Je traîne ma tristesse sur l'acajou d'une chambre à l'autre; je n'entends pas la musique. Au milieu des diamants, des perles, des jaspes, du vermeil, du cristal de roche, je ne vois rien, sinon que je ne vous vois pas. Mais si je te voyais danser, si je pouvais te verser *una gocciolina* de tous ces vins du Midi, que je trouve si fades, comme je serais heureux! »

Maintenant, en père ravi de se laisser faire une douce violence, il écrit à Mme Swetchine : « Je suis devenu par force un peu dissipé. Ce soir je vais au bal : c'est cependant ce que je crains le plus après le bain froid; mais, quand on a les deux sexes, il faut danser. »

L'accueil de la famille impériale, dont il était apprécié depuis longtemps, avait été des plus flatteurs pour Mme de Maistre et ses filles :

« J'ai fait l'effort d'aller à Péterhof pour le faire voir aux dames, qui en ont été frappées. Elles ont été traitées supérieurement par les deux grandes dames du logis (l'impératrice mère et l'impératrice Élisabeth, femme d'Alexandre), ce qui a été fort remarqué. C'était, à ce qu'il m'a paru, un équilibre arrangé d'avance par une habile main. »

Une autre fois, grosse tempête sur l'océan mondain. Les filles des membres du corps diplomatique ont-elles le droit, dans les réceptions, de rester à côté de leurs mères, prenant ainsi le pas sur des personnes plus élevées en dignité qu'elles-mêmes? Là-dessus, discussions sans fin, qui font marcher les langues féminines, suscitent de petites rivalités, de grosses indignations, à l'amusement du comte de Maistre, lequel ajoute : « L'année dernière, nos dames coururent du risque, dans cette foule du premier de l'an, à Péterhof, rassemblement unique en Europe; elles s'en sont souvenues cette année, et ont demandé d'attendre le souper dans les salons de l'Ermitage, ce qui n'a pas souffert la moindre difficulté. Les filles de l'ambassadeur étaient debout à quelque distance de leur mère assise, comme de raison. Ma femme a eu sa part de la courtoisie souveraine. »

Sans doute elles assistèrent aussi à cette curieuse cérémonie de la bénédiction des eaux de la Néva, dont M. de Maistre a donné ailleurs la description.

« On bâtit sur la Néva une espèce de pavillon, ou, si tu veux, un temple en rotonde antique, soutenu par un circuit de colonnes, et ouvert de toutes parts. Dans cette enceinte on fait un trou à la glace, qui met à découvert les eaux de la Néva, et l'on remplit un baquet qu'on bénit, et dont l'eau sert ensuite à baptiser les enfants nouveau-nés qu'on présente et à bénir les drapeaux de tous les corps de troupes qui sont à Pétersbourg. La cérémonie faite, on verse l'eau du baquet dans le puits, et voilà comment toute la Néva se trouve bénite par communication. Le matin de l'Épiphanie, le clergé, avec ses plus beaux habits de cérémonie, part du palais d'hiver en procession pour se rendre sur la Néva, et toute la cour suit à pied. La cérémonie dure plus d'une heure, et je n'ai pas encore vu que les princesses s'en soient dispensées. A leur retour, elles viennent se placer sur un grand balcon, ou, pour mieux dire, sur une petite terrasse

attenante à l'une des grandes salles du palais. C'est là que nous leur faisons notre cour, pendant que toutes les troupes défilent devant elles. Cette seconde procession n'a pas duré, hier, moins de deux heures mortelles. Pendant cette marche de deux heures, les impératrices et l'auguste famille n'ont jamais remué. Tu entends bien qu'elles sont enveloppées de la tête aux pieds de tout ce qu'il y a de plus chaud et de plus magnifique en fait de pelisses; cependant c'est une corvée, à cause du visage surtout. Quant à ceux qui font leur cour, ils ne sont point gênés : ils rentrent dans la salle, se chauffent, boivent du vin, des liqueurs, et mangent toutes les fois qu'ils en ont fantaisie. »

VIII

Le comte de Maistre espérait achever tranquillement, dans ce pays de son adoption, son existence jusque-là si agitée, y marier ses filles, y jouir de la carrière brillante de son fils. Mais à cette époque se produisit dans la haute société russe un mouvement marqué vers le catholicisme, dont ses ennemis profitèrent pour lui aliéner l'amitié d'Alexandre Ier. C'étaient ses amies, la comtesse Rostopchine, Mme Swetchine, la princesse Galitzin, qui se convertissaient; on savait quelle grande part y avait eue l'influence de sa parole et de sa vie si ouvertement religieuse. N'avait-il pas conçu la noble espérance de gagner l'empereur lui-même à la réunion des deux Églises? La brutale expulsion des Jésuites (1817), dont il était l'ami déclaré, acheva de rendre sa situation difficile en Russie. Bien que ce fût pour lui un déchirement, il sollicita son rappel de cette ingrate cour de Sardaigne, qui le récompensait de ses sacrifices par les pires mesquineries. Au contraire,

Alexandre agit royalement avec lui, se souvenant d'avoir apprécié et demandé ses conseils.

« La boîte que Sa Majesté impériale m'a fait remettre vaut plus de vingt mille roubles. Je la porte à Turin. Leurs Majestés les impératrices m'ont traité, ainsi que ma famille, avec une rare bonté. Je n'ai pas assez d'un cœur pour répondre à tout ce que je dois à cette cour. »

Une escadre de guerre partait pour ramener en France les derniers prisonniers de la Grande Armée. Le vaisseau *le Hambourg* fut mis gracieusement à la disposition du comte de Maistre.

« Les neuf vaisseaux de haut bord, marchant de conserve, ont été pour moi un spectacle magnifique et tout à fait nouveau. Sans le coup de vent du Cattégat, nous serions arrivés en quinze jours, ce qui eût été bien extraordinaire. Partis de Cronstadt le 28 mai, nous avons cependant jeté l'ancre à Calais le 20 juin. »

Il voulut d'abord visiter Paris, qu'il ne connaissait pas; le montrer à ses filles, y être présenté au roi Louis XVIII, qui s'était servi de lui comme intermédiaire près du tsar, et « le traita avec une rare bonté ». Il visita avec émotion le palais de Versailles, bien délabré, où les souvenirs de Louis XIV se mêlaient tragiquement aux traces laissées par la Révolution. Paris même, en un temps si court et quoiqu'il lui semblât n'y avoir presque rien vu, le frappa, « malgré son tourbillon, par je ne sais quoi qui en fait la capitale de l'Europe. » Et il ajoute ce jugement très fin : que ce qui caractérise Paris, « c'est le besoin et l'art de célébrer, » lequel y attire, sans qu'ils en aient conscience, tous les hommes célèbres. Ce philosophe n'eût peut-être demandé qu'à y rester, pour aider l'histoire à se faire. Il y avait des amis; il y retrouvait Mme Swetchine, que sa conversion avait forcée, quelques mois avant, à quitter la Russie, emportant, comme souvenir d'adieu, ce beau crayon fait, sans que le modèle s'en doutât,

grâce à l'affectueuse supercherie d'une amie, par le peintre Vogel von Vogelstein, et où la figure de M. de Maistre, si vivante et si fière, semble défier la vieillesse prochaine.

Ce fut ensuite le retour en Savoie, tant de fois évoqué par ses espérances, alors qu'il écrivait :

« Avec quel plaisir j'embrasserai tout le monde qui est né après moi ! Tous les jeunes gens me prendront, avec mes cheveux blancs, pour le prophète Élie qui revient à la fin du monde. Vous ne me reconnaîtrez plus ; je suis vieux comme un violon de Crémone. Le plus sûr, je crois, serait de me présenter à pied et de demander l'hospitalité comme un homme qui n'a ni feu ni lieu. »

Au lieu de cela, le voici, au bout de vingt-cinq ans, « dans une espèce d'enchantement continuel, environné de frères, de sœurs, de neveux, de nièces, de cousins, de cousines ; caressé, fêté, célébré, gâté d'une manière inconcevable. »

Enfin il alla attendre plus d'un an à Turin que son gouvernement voulût bien songer à lui. De sa fortune, rien ne lui restait qu'une terre de cent mille francs achetée, à l'aide d'un emprunt, avec l'indemnité accordée aux émigrés pour la confiscation de leurs biens,

« La dot de mes filles est tombée dans les caisses de l'État. Un très beau titre me donne le droit d'échauffer mon écusson par une doublure d'hermine ; mais c'est tout. Heureusement j'ai une telle confiance, qu'elle me dispense de la certitude. »

Constance se résignait moins aisément. Toute injustice envers ce père, « sa gloire, sa divinité terrestre, » l'exaspérait. Restée en Savoie, elle lui écrivait ardemment ; elle eût voulu le décider à continuer la lutte. Il répondait :

« Je ne dis pas que je me refuse à rien de ce qui se présentera naturellement ; mais je suis sans passion, sans désir, sans inspiration, sans espérance. »

Au rude climat de Russie, Constance, heureuse, avait

semblé se fortifier et s'épanouir. Selon sa propre expression, elle s'était « donnée à son père sans partage, dès l'instant qu'elle l'avait vu », se faisant la compagne de tous ses instants. Lui-même, en souriant, l'appelait : « Ma pensée. » Elle lui traduisait à haute voix les ouvrages philosophiques de Haller, et, toujours enthousiaste d'étude, voulait entreprendre de les publier en français sous sa direction. Durant les dernières années de sa vie, Joseph de Maistre acheva ou publia les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, le livre *du Pape;* d'autres écrits encore commencés en Russie. Pour tout cela, sa fille Constance lui servit de secrétaire et de collaboratrice. Sans doute c'était ainsi que M. de Maistre comprenait le rôle intellectuel de la femme. Ce rôle est, en effet, assez beau; mais il faut avoir près de qui le remplir.

Cette fin de vie du comte de Maistre, encadrée de ses deux filles, Lamartine l'a peinte avec une beauté romantique dont quelques traits peuvent être inexacts, mais qui détache merveilleusement le tableau sur un paysage de Savoie. Très jeune alors, Lamartine était l'ami d'un neveu des de Maistre, Louis de Vignet, qui l'emmenait fréquemment chez ses oncles, Nicolas, l'ancien colonel, ou le chanoine André, « l'esprit le plus excentrique et le plus original, » dont Mme de Staël, sa fidèle amie, ne manquait pas un sermon à Genève, lui disant plaisamment : « Monsieur l'abbé, vous m'avez tout à fait dégoûtée de l'enfer. » Comme beaucoup d'âmes saintes, le chanoine avait gardé intactes sa gaieté et sa verve de jeunesse. Il aimait les contes drôles, les plaisanteries honnêtes, dont il faisait recueil dans un gros livre blanc, et qu'il citait volontiers.

Le grand frère Joseph lui amena sa famille plusieurs étés. C'est chez lui que Lamartine entendit lire les *Soirées* avant leur publication.

« Le salon, dit-il, était en plein champ. Tantôt un bois de jeunes sapins sur les dernières croupes vertes du mont du

Chat, d'où l'on domine la vallée vraiment arcadienne de Chambéry et son lac; tantôt une allée de hautes charmilles, au fond du jardin de Servolex, allée élevée en terrasse sur un vallon noyé de feuillages et de hautes vignes entrelacées aux noyers. L'ombre se rétrécissait et s'élargissait au pied des arbres. Le comte de Maistre, tête de Platon gaulois, dessinait en rêvant des figures sur le sable, du bout de son bâton cueilli sur le Caucase. L'aînée de ses filles, pensive, silencieuse et recueillie, non loin de nous, jouait sur le piano des airs mélancoliques de Scythie. Les fenêtres du salon, ouvertes, laissaient arriver les notes, interrompues par le vent, jusqu'à nous. Le chanoine de Maistre, figure socratique adoucie et sanctifiée par le génie chrétien, lisait son bréviaire dans une allée écartée du jardin... La plus jeune des filles du comte de Maistre portait sur son front, dans ses yeux, sur ses lèvres, les rayons du génie de son père. C'était une fille du Sinaï, toute resplendissante des lueurs du buisson sacré, tout inspirée des doctrines théocratiques de la famille. Elle copiait les écrits de son père; elle écrivait, dit-on, elle-même des pages que sa modestie seule empêchait d'éclater d'un talent naturel à sa maison. Je n'ai jamais rien lu de cette jeune fille; mais son éloquence était virile, nerveuse et accentuée comme sa voix. L'inspiration religieuse ou politique dont elle était involontairement saisie la soulevait par moments du banc de gazon où elle était assise près de nous. Elle marchait en parlant, sans s'apercevoir qu'elle marchait. Ses pieds semblaient alors ne pas toucher la terre, comme ceux des fantômes ou des sibylles, qui sortent du sol enchanté. Elle avait des pages de paroles, alors emportées par le vent, qui auraient été dignes des premiers penseurs et des premiers écrivains du monde. Nous pâlissions en l'écoutant. »

A la fin de 1818, le comte de Maistre fut enfin nommé ministre d'État, avec le titre d'Excellence; ce qui, chose plus importante à ses yeux, donnait à sa femme une haute

situation à la cour de Sardaigne. Sans sa famille, il n'eût pas accepté. « Je n'ai et ne puis avoir aucune idée qui ne se rapporte à vous, mes pauvres enfants. » Son frère, le chanoine André, venait de mourir, peu de temps après avoir été nommé évêque d'Aoste, et, écrasé par cette perte douloureuse, arrivé lui-même aux sommets de l'âge, il se sentait détaché des intérêts humains. Volontiers il eût signé cette belle page mélancolique de son frère Xavier, qui semble un écho de son propre style, grave et large :

« Dès que je suis seul, au lieu de penser à mes amis absents, je pense à ceux qui ne sont plus; je me vois resté seul d'une nombreuse famille; tous mes contemporains ont disparu; je les ai vus sombrer l'un après l'autre dans cette mer sur laquelle ma barque fracassée surnage encore. Lorsque je repasse dans ma mémoire les événements passés, lorsque je cherche à me rappeler tant de visages bienveillants, les sourires de mes sœurs, les jours d'arrivée, ces chimères d'espérance pour un avenir qui n'existe plus que dans ma mémoire, alors je cherche autour de moi, et je ne trouve plus personne à qui je puisse dire : Te souviens-tu? Tous les échos de ma jeunesse sont muets, et je n'entends plus que le bruit imperceptible de ma vie, dont le reste tombe goutte à goutte dans l'éternité. »

Mais l'intérêt des siens parlait; son fils venait de passer de l'armée russe dans l'armée sarde; Joseph de Maistre sacrifia sa liberté : « Plus de visites, de correspondances, et surtout, aïe! aïe! plus de livres ni d'études philosophiques! » Un grand chagrin le poursuivait par-dessus les ennuis inévitables de sa situation : celui de ne pas marier ses filles. Lorsque Constance, avant de le connaître, lui écrivait passionnément qu'elle ne le quitterait jamais, il répondait avec un sourire attendri : « J'accepte avec beaucoup de plaisir toutes les choses aimables que tu me dis sur notre inséparabilité. Je suis transporté de l'idée de te voir, de te connaître, et de jouir de tes soins

tant que je me promènerai sur cette petite boule. Cependant je ne suis point égoïste; et si quelque honnête homme, tourné comme je l'imagine, vient te demander à moi en parlant bien poliment, je suis prêt à te céder... D'ailleurs, ajoutait-il avec une douce taquinerie, comme il y a peu de choses qui écartent les hommes autant que la science, tu prends le bon chemin pour n'être jamais obligée d'imposer silence à personne. »

En vieillissant, cette résignation lui devint moins facile; il eût voulu se voir entouré de petits-enfants. Rodolphe devait seul continuer le nom illustre des de Maistre; son mariage, en 1820, fut la joie de tous. « Nous vous avons tous épousée, et votre bonheur est notre grande affaire, » écrivait le comte à la jeune femme de son fils, terminant par ce mot délicieux de tendresse : « Adieu, mes chers enfants; je vous serre avec mes vieux bras sur mon jeune cœur. »

Peu de mois après (février 1821), ce grand chrétien, qui passe pour le plus acerbe des écrivains et pratiqua pourtant largement le pardon des injures, succombait presque subitement à une apoplexie.

Il sembla à sa femme et à ses filles que le sol s'effondrait. Constance, peut-être la plus frappée, écrivait cette lettre douloureuse :

« Depuis plus de huit mois que sa santé déclinait visiblement, je ne pouvais me résoudre à le quitter un seul moment de la journée; je lisais, j'écrivais, je pensais pour lui; j'étais devenue son bras et même sa mémoire à l'égard des choses usuelles et coutumières, qui ne pouvaient trouver place dans cette grande tête. Rien ne me paraissait impossible quand il s'agissait de le soulager en quelque chose, et l'envie de lui être utile doublait mes facultés. Maintenant je ne sais plus que faire de tout ce que j'employais à son usage. L'âme de mon existence m'est ôtée. »

IX

Longtemps Mlles de Maistre se consacrèrent à leur mère; la famille très nombreuse de leur frère (le comte Rodolphe de Maistre eut dix enfants) acheva de remplir surabondamment leur vie, avec l'aide de cette haute culture intellectuelle et artistique qui sauvera toujours les femmes, M. de Maistre le reconnaissait, et surtout les femmes isolées, de la mesquinerie et de l'étroitesse d'esprit, comme le don gratuit d'elles-mêmes peut seul les préserver de l'égoïsme. Mme Swetchine écrit en 1824 : « J'ai lu le *Salvator Rosa* de lady Morgan..., et le simple récit de la révolution du Piémont qu'on attribue à Constance de Maistre, qui a modestement caché son nom sous celui d'*officier piémontais*... L'ouvrage de Mlle de Maistre est écrit d'une façon piquante et originale. Ces deux dames, dont les points de départ sont si éloignés, se touchent par l'énergie. Leur style, qui ne se ressemble pas plus que leurs principes, est d'une vigueur qui dément leur sexe. Je ne sais trop ce que serait un mari pour ces deux femmes-là; elles réduiraient la plupart des hommes que je connais au niveau de ce pauvre M. de X***, si mal affermi sur ses jambes. »

La phrase est assurément plaisante; pourtant les filles de Joseph de Maistre devaient se marier, tardivement, mais avec des hommes que leur père eût choisis.

Adèle épousa M. Terray, petit-neveu du ministre de Louis XV et ancien préfet de la Restauration, « un vrai saint, » disait-on de lui; il la laissa veuve au bout de peu d'années. Alors elle trouva place au foyer de son frère, à qui l'avait toujours liée une intime préférence. Disgrâces politiques, soucis d'éducation, maladies et morts d'enfants, Mme Terray partagea

fidèlement tout : les chagrins comme les joies. Elle suivit son frère et sa belle-sœur d'Italie en Normandie, où ils finirent par se fixer. On la voit faisant des lectures à ses nièces, aidant à former leur esprit, bien celui des de Maistre, ainsi que le prouvent, à travers leur fervent mysticisme, les lettres de Xavérine, morte prieure du Carmel de Poitiers, lettres que n'eût pas désavouées le grand aïeul dont, à sa prise de voile, Mgr Pie rappelait éloquemment le souvenir.

Mme Terray mourut en 1862, un an avant son frère, à Rome, la ville unique, que lui faisaient aimer à la fois sa piété et ses goûts d'art.

En 1833, Constance était devenue duchesse de Laval-Montmorency. Le duc, autrefois comte de Laval, beaucoup plus âgé qu'elle, avait été l'ami de M. de Maistre à Pétersbourg. Après la révolution de 1830, très attaché aux Bourbons de la branche aînée, il avait quitté la France et acheté dans une des pittoresques vallées bergamasques la belle propriété de Borgo, où il possédait un château, une église, une ferme-modèle. Sa vie s'écoula désormais tout occupée d'œuvres de bienfaisance que sa femme continua après lui. Cette souriante demeure de Borgo, pleine d'oiseaux chanteurs, devint pour les enfants du comte Rodolphe une autre maison de famille. Dans son Carmel de Poitiers, Xavérine en évoquera le cher souvenir : « Les oiseaux chantent ici comme à Borgo ; les cloches ont le son de celles de Bergame. » Le bon duc aimait à être entouré de cette jeunesse gaie et bruyante, et l'on s'amusait beaucoup dans ce château, où l'emploi des heures était réglé comme dans un couvent. Il fit de la famille de Maistre les héritiers de sa grande fortune, sachant pouvoir leur confier ses pauvres (en 1851).

Comme sa sœur, malgré les devoirs d'une haute situation, Constance voua à ses neveux une tendresse maternelle : « J'ai revu Constance de Maistre, que je n'avais pas vue depuis son

mariage, » écrira encore Mme Swetchine en 1841. « Elle s'est chargée des enfants de son frère, entre autres d'Eugène, petit garçon qui a de fort beaux yeux, et que j'ai embrassé bien tendrement en souvenir de son excellent grand-père. » Au milieu de ces enfants, qui avaient pour elle une véritable vénération, la duchesse de Laval représentait les traditions de la famille, les souvenirs du passé, que conserva jusqu'au bout sa merveilleuse mémoire. Sa conversation, ne se ressentant pas des années, restait éblouissante; mille traits, mille anecdotes, retenus de ses causeries avec son père, y surgissaient et faisaient d'elle une vivante chronique d'un temps disparu, d'un temps même antérieur à elle. Par Joseph de Maistre, combien de personnalités, désormais historiques, n'avait-elle pas connues? Malheureusement rien ne put la décider à écrire ses souvenirs. Cependant ses lettres conservèrent jusqu'au bout la verve héréditaire; elle en écrivait sans cesse, sans nul effort, et à quatre-vingts ans, d'une main aussi ferme qu'à vingt. Ce qui ne s'altéra pas davantage, ce furent la rectitude de son jugement, la droiture de son âme vaillante et pure. « Elle allait, a-t-on dit, dans la vie, tête haute, ne refusant jamais ni un conseil ni un service. »

L'auteur d'une étude sur Joseph de Maistre se rappelle avoir vu la duchesse, dans le collège où il était lui-même, visiter un de ses protégés, qui, devenu un pieux moine, assista sa bienfaitrice à l'heure de la mort. Une très grande dame, très imposante, malgré sa petite taille, un visage resté jeune, avec des yeux limpides sous les cheveux blancs, telle lui apparut la vive Constance des *Lettres*, gardant jusque dans une extrême vieillesse son activité intellectuelle, récitant Virgile, traduisant, pour sa nièce la carmélite, l'office de saint Jean de la Croix. Elle gardait aussi l'ardeur d'âme et de cœur, la « gloriomanie » dont son père, en les modérant, avait aimé les élans. Cette mémoire illustre demeura son culte, et lorsqu'on publia la *Correspondance* de

Joseph de Maistre, un reflet de la gloire paternelle vint luire sur elle.

Comme lui, elle chérit la France, elle servit passionnément l'Église. Si on ne lui doit pas absolument la première idée de l'œuvre du denier de Saint-Pierre, elle prit du moins l'initiative de la réaliser avant tous, en envoyant au pape Pie IX une large offrande, accompagnée d'une lettre admirable de noblesse et de piété. La réponse autographe du Pontife à cette grande chrétienne est une des reliques de la famille de Maistre. Jamais elle ne craignit d'ailleurs d'exprimer sans détour sa pensée sur les événements contemporains, qu'elle jugeait avec l'âpre éloquence de son père; en 1860, la police de Cavour saisit une de ces lettres où la politique impériale à l'égard de la papauté n'était pas ménagée. La duchesse se trouvait alors en France; la lettre fut envoyée à Napoléon III. L'empereur, avec une largeur d'esprit qui l'honore, écarta noblement cette délation et répondit que les écrits du père, si glorieux pour la langue française, et son dévouement à la maison de Savoie, défendaient trop la fille auprès des deux gouvernements en cause pour que ni l'un ni l'autre pût songer à l'inquiéter.

Telle était encore, à quatre-vingt-huit ans, la duchesse de Laval, toujours bienveillante et accueillante, toujours occupée, des mains et du cœur également actifs, à la prière, à des travaux d'aiguille pour ses pauvres, ignorant une heure d'oisiveté. Admirable vieillesse, qui récompensait une admirable vie; l'intelligence, sans cesse alimentée de pensées hautes depuis la jeunesse, soutenait de sa flamme le corps usé. Enfin vint le dimanche des Rameaux 1882; elle était à Borgo, qu'elle ne quittait plus guère. Souffrante depuis quelques jours et sentant approcher la fin, elle avait fait appeler les membres de sa famille. Elle voulut lire l'office du jour, et pour la première fois ses yeux lui refusèrent leurs services; elle ne put achever la Passion. Mais, toujours

vaillante, elle persista à demeurer dans son fauteuil, parlant avec tendresse, malgré les étouffements qui l'interrompaient, de tous ceux qu'elle avait aimés : ceux qu'elle quittait, ceux qu'elle allait rejoindre. Le noble esprit qu'elle était ne perdait pas ses droits : elle se fit lire une conférence du P. Lacordaire, rappelant avec détails qu'elle aussi avait fait partie de ses auditoires transportés de Notre-Dame. Le soir, une dépêche lui apporta la bénédiction papale, que la fille de Joseph de Maistre avait sollicitée et que Léon XIII envoyait, bénissant en elle tout un passé de fidélité et de foi. Elle répondit d'une voix ferme aux versets liturgiques et aux prières des agonisants, dites par son fils spirituel, qui ne la quittait pas. Deux ans avant, elle avait appris par cœur ces suprêmes oraisons, afin d'être prête, le moment venu. En faisant le dernier signe de croix, elle s'éteignit sans secousse, comme si son âme eût attendu ce signal du départ.

Cette *femme d'autrefois,* nom qui lui fut spontanément décerné dans la presse catholique au lendemain de sa mort, semble, en face de notre siècle, qu'elle vit se dérouler presque entier, personnifier l'âme prophétique de son père; et rien ne peut mieux achever de la peindre que ces derniers mots de Lamartine : « La fortune inattendue vint la chercher dans sa modeste obscurité. Je ne sais ce qu'elle aura fait de son génie, arme pour un homme, fardeau pour une femme. Je crois qu'elle l'aura changé en vertus, comme ses richesses en bienfaits. »

MADAME SWETCHINE[1]

I

Un jour, dans une de ces fréquentes causeries intimes avec Mme Craven où elle aimait à se laisser aller au courant de sa pensée, Mme Swetchine, regardant, du sommet de la colline, sa longue existence, alors bien près de son terme, dit ce mot profond :

« Selon moi, le meilleur moment de la vie est à cinquante ans. »

Toutes deux étaient à Fleury, la vieille demeure aux grands arbres, aux larges fossés, aux murailles encore crénelées, enfermant un beau parc solitaire qui avoisine la forêt de Fontainebleau. Une affection dévouée l'avait offerte comme séjour d'été, reposant et calme, à celle dont ses amis espéraient rétablir ainsi la santé défaillante. La châtelaine de Fleury, Mme de la Rochejacquelein, chérissait en Mme Swetchine la meilleure amie de sa mère, la duchesse de Duras.

Deux ans de suite, Mme Swetchine vint donc à Fleury passer seule quelques beaux mois de soleil et de paix, menant une

[1] *Mme Swetchine*, par le comte de Falloux. — *Lettres de Mme Swetchine*. — *Correspondance du P. Lacordaire et de Mme Swetchine*, etc. etc. (Didier, édit.)

vie uniforme, entendant une messe très matinale dans l'église qui touchait au château, causant ensuite, le dimanche, avec les habitants de la paroisse, surtout avec les pauvres et les affligés; recevant peu de monde, et seulement ceux qu'elle appelait; retrouvant les heures qui lui manquaient à Paris, pour les donner à l'étude, passion de sa forte intelligence jusqu'à la fin, à ce point que « le cœur lui battait de joie en se mettant à sa table de travail »; souriant à la vieillesse, qu'elle nommait « un bel âge, sinon le bel âge », et répétant à l'amie filiale, souvent près d'elle :

« Le meilleur moment de la vie est à cinquante ans. »

Pauline Craven n'atteignait pas encore ce chiffre d'années; mais en se rappelant sa jeunesse enfuie, cette jeunesse dont le début du *Récit d'une sœur* reflète le gracieux tableau, en évoquant les chères tendresses disparues, elle regrettait le passé, qu'elle eût voulu ressaisir, et se refusait à comprendre cette philosophie austère, pourtant si profondément vraie : ce repos qui succède aux agitations apaisées, ces clartés de l'au delà qui illuminent l'intelligence et l'âme, moins distraites par tant de choses inutiles, et ces jouissances hautes qu'apportent les affections, parce qu'on s'y donne davantage, sans rien réclamer d'elles, tout le contraire d'autrefois.

« Que vous êtes résignée! » disait Mme Craven.

Et sa vieille amie protestait :

« Ne vous servez pas de cette expression. Je n'aime pas le mot résignation, qui signifie que nous voulons une chose et que nous la sacrifions à une autre que Dieu veut. N'est-il pas plus simple et plus vraisemblable de n'avoir soi-même d'autre volonté que celle de Dieu? »

Cette perfection chrétienne, qui fait rayonner d'une lumière très douce son admirable vieillesse sereine et agissante, prête à Mme Swetchine, dans toutes les mémoires, un aspect de femme déjà mûre. On a peine à se la figurer autrement qu'à cet âge, qui fut en effet, pour elle, le plus complet par

l'action extérieure. En toute vie valant d'être vécue, il y a cependant deux parties : l'une où l'âme entasse ses gerbes; l'autre où elle répand pour autrui ce qu'elle a amassé.

Ce n'était pas encore une vieille femme, celle que tout un groupe d'hommes très divers, mais également ardents pour le bien, destinés à marquer dans leur époque, prit d'un instinctif accord pour inspiratrice et pour guide. Et la très jeune femme qui attira tout de suite l'attention de Joseph de Maistre, puis sa paternelle amitié, avait déjà en elle les qualités d'esprit et de cœur que la vie, le travail continuel sur soi-même, des influences aussi, devaient développer, pour arriver à produire la plus remarquable manieuse d'âmes qu'ait connue notre temps.

Femme d'autrefois, quoique sa vie ait dépassé la moitié de ce siècle, parce qu'à bien des égards elle appartient à un passé déjà loin de nous, mais qu'il est toujours salutaire de faire revivre : là sont pour nous et l'encouragement et les exemples.

II

Il semble que les êtres destinés à exercer l'un sur l'autre une action bienfaisante s'attirent mystérieusement, tant leurs voies apparaissent lointaines, avant de se rejoindre. Il y a, certes, de ces hasards pour le malheur; mais ils se produisent souvent pour le bien. En considérant d'ensemble notre vie ou celle des autres, nous y discernons un plan très net, une conduite providentielle qui a mené où l'on ne pensait pas aller.

Lorsque M. de Maistre quittait sa famille avec tant de regrets pour venir à Pétersbourg, il se doutait peu qu'une âme l'y attendait, qui avait besoin de lui, dont toute l'exis-

tence serait modifiée par leur rencontre. Sans cela, Mme Swetchine ne se fût peut-être jamais convertie au catholicisme; son esprit chercheur, raisonneur, pouvait s'égarer dans les systèmes philosophiques dont elle aimait, très jeune, passionnément l'étude.

« Dieu, a écrit Lacordaire[1] à propos d'elle, reste toujours proche, et il amène d'où il veut les instruments que sa Providence s'impose, pour conserver à l'homme la part qu'il lui a faite dans toutes ses œuvres. »

M. de Maistre goûtait par-dessus tout la conversation et, plus encore, celle des femmes intelligentes. Il savait vite les reconnaître, et un échange d'idées plein de charme s'établissait entre elles et lui. La société de Pétersbourg lui offrit beaucoup de ces relations, dont il fit, sans en avoir l'air, un apostolat moral; mais il eut bientôt distingué la jeune femme, qui devait être, comme on l'a appelée, sa vraie fille spirituelle.

Elle avait vingt-cinq ans, et occupait à la cour une haute situation, qui exigeait le sérieux et le tact d'une femme de quarante. Son mari, beaucoup plus âgé qu'elle, le général Swetchine, était gouverneur militaire de Pétersbourg. A dix-sept ans elle l'avait épousé, pour satisfaire son père, qu'elle adorait et dont il était l'ami. Dans ce mariage de raison, elle avait mis sa droiture de cœur, son désir de bien faire. Sans enfants, elle avait élevé sa jeune sœur, puis adopté une pupille de son mari, pour se donner des illusions maternelles. Elle aimait la musique et la peinture, se passionnait pour d'immenses lectures, goût que l'ascendant de M. de Maistre développa encore chez elle, et auquel elle dut son instruction approfondie, dépassant celle de la plupart des hommes. Elle s'occupait activement d'œuvres de bienfaisance, secondant la veuve de Paul Ier, la charitable impératrice Marie, dont

[1] *Éloge de Mme Swetchine* (*Correspondant*, 1857).

Mme Swetchine.

elle avait été la demoiselle d'honneur. Ses amis, fort nombreux, lui demandaient volontiers conseil. On a d'elle de courts billets, où on la voit dans son rôle fort actif de femme du monde influente et recherchée, consacrant à mille objets utiles son temps et son influence. Si l'existence de Mme Swetchine eût continué ainsi, rien n'aurait fait d'elle cette figure d'exception si remarquable qu'elle est devenue.

Jamais elle n'avait eu de beauté, et cette pensée bien féminine, glissée au milieu d'autres : « Une femme qui n'a pas été jolie n'a pas été jeune[1], » laisse entrevoir en elle comme des regrets dans le passé. Très petite, avec des yeux bleus intelligents et vifs, mais de forme irrégulière, un nez kalmouke, une figure ronde et courte, tout, chez elle, était dans la physionomie et le geste, dans l'expression de fermeté et de finesse pénétrante. Nulle part elle ne pouvait passer inaperçue. Les observateurs superficiels s'arrêtaient à la surface volontairement calme et unie, sans soupçonner qu'en dessous l'âme bouillonnait.

« Enfermez un désir russe sous une forteresse, il suffira pour la faire sauter. » Mme Swetchine semble s'être appliqué ce mot de Joseph de Maistre à elle-même, en le notant sur l'album donné par un ami, un Français exilé, album où elle a transcrit, selon une habitude ancienne chez elle, et que les conseils de M. de Maistre devaient fortifier, les idées recueillies au cours de ses lectures ou des conversations qu'elle entendait. M. de Maistre dut lui dire cela plus d'une fois, en constatant chez elle cette volonté tenace, impérieuse, de sa race, quoiqu'elle eût été, depuis son enfance, comprimée et maîtrisée par l'éducation stoïque et masculine reçue de son père, M. Soymonof, ami et conseiller de la grande Catherine, homme du XVIIIe siècle, sans foi religieuse, et n'en ayant point donné à sa fille.

[1] *Pensées de Mme Swetchine.*

Le besoin passionné d'aimer et de comprendre lui était resté intact et puissant. « Comme saint Paul, j'ai trouvé en moi un autel dressé et un Dieu inconnu. » Les leçons philosophiques de son père l'avaient amenée à désirer peu de choses; mais tout ce qu'elle « daignait désirer », elle le désirait violemment. Elle avait dix-neuf ans, lorsque ce père tant aimé mourut subitement, blessé au cœur par une disgrâce de l'empereur Paul à laquelle il ne put survivre. Chez la jeune femme à peine mariée, en qui la tendresse filiale gardait la première place, il se fit un effondrement. Dans sa détresse morale, un élan instinctif la jeta, dit-elle, entre les bras de Dieu « avec une passion telle, que je ne puis rien comparer de ce que j'ai jamais éprouvé à sa vivacité ».

La religion grecque de son enfance, avec son solennel et hiératique cérémonial, « s'interposa comme un demi-jour entre un doute qui n'était plus et une foi qui n'était pas encore [1]. » Mais son âme inquiète, « tourmenteuse d'elle-même, » alla bientôt au delà; et le Christ majestueux et immobile des icônes ne lui parut plus assez vivant.

En même temps que son esprit cherchait la vérité à travers les religions et les philosophies, ce cœur ardent, impétueux, se donnait tout à l'amitié. Sa correspondance avec Roxandre Stourdza, comme, un peu plus tard, celle avec Mlle de Virieu, offre le très intéressant exemple d'une affection de femmes, vive, presque exaltée; elle se rabaisse, se diminue à plaisir, pour placer plus haut ces amies de son choix. Roxandre Stourdza, l'amie de sa jeunesse, est d'origine grecque, d'une beauté rare, d'une nature mystique et rêveuse. Quand, plus tard, son mariage la fera comtesse Edling, elle se donnera au bien sous la forme la plus active, défrichera avec son mari des terres immenses en pays tartare, pour créer une merveilleuse

[1] Lacordaire.

colonie agricole qui y apportera la civilisation avec la religion chrétienne. A présent, Mlle Stourdza n'est qu'une délicieuse et fort intelligente demoiselle d'honneur, à laquelle son amie peut dire : « Il n'est pas un de vos regards qui ne soit une pensée. » Elle accompagne le couple impérial dans ses voyages. Alexandre Ier apprécie sa conversation, lui témoigne de la confiance, accepte qu'elle soit près de lui l'introductrice de cette étrange Mme de Krudener, avec qui elle s'est liée par attrait pour ses doctrines mystiques, et dont Mme Swetchine, plus sensée, plus positive, l'engage fort à se méfier.

« Les âmes qu'on croit froides, et qui ne sont que timides, adorent dès qu'elles osent aimer. » Cette jolie et délicate pensée de Mme Swetchine est de celles qui ne viennent guère que par l'expérience personnelle. C'est avec une ardeur de tendresse romanesque qu'elle prodigue à son amie des déclarations admiratives, des louanges dont l'expression semble un peu exagérée, quelles que fussent les perfections réelles de la belle Roxandre. « Vous allez me trouver orgueilleuse, mais n'importe! je ne vous en dirai pas moins que je me crois digne d'être devenue votre amie... Sentir si bien, sentir avec tant de bonheur tout ce que vous valez, est peut-être le meilleur des titres pour que toute disproportion disparaisse. » Tout en donnant une grande place à l'expression parfois si subtile de ses sentiments, — la subtilité, une recherche d'analyse minutieuse, furent toujours les seuls défauts de l'esprit si net de Mme Swetchine, — elle aborde bien d'autres sujets et des plus graves. « Avez-vous comme moi l'idée la plus faite pour adoucir la mort? Croyez-vous à la réunion éternelle des âmes qui se seront entendues ici-bas? Il me semble que c'est le dogme du cœur... Où serait la personnalité, sans laquelle on dit que l'immortalité ne serait qu'un vain don, si l'immortalité ne s'y joignait, si le *moi* cessait d'être? Et si ce moi se retrouve, quelle région,

quelle félicité pourrait lui faire perdre ce qui lui était identifié? »

Certaines de ces lettres sont tout à fait exquises, et jeunes, et vives de forme et de fond, quoique la nature sérieuse et élevée de celle qui les écrit, comme de celle qui les reçoit, leur donne un accent très différent de la plupart des correspondances entre femmes. Il y a des mots charmants : « J'espère bien vous amener à ce degré de perfection qui fait qu'on accepte tout, sans songer à donner le reçu... » Ceci pourrait servir de règle à toutes les amitiés véritables.

Ailleurs, elle oppose sa hardiesse d'esprit un peu téméraire à la sereine raison de Roxandre; elle s'accuse de laisser-aller dans le caractère, de son insupportable nature, toute composée de crainte et de méfiance; elle parle de son « peu de jugement uni à une tête combustible ». Voilà qui ne nous représente guère Mme Swetchine telle que nous nous sommes habitués à la vénérer, mais nous rend très vivante une Sophie Swetchine de vingt-cinq ans, qui ne plaît que davantage pour être tout à fait imprévue.

« J'ai reçu hier votre billet, au moment où je rêvais, paresseusement enfoncée dans l'angle des deux coussins de mon divan. Comme sûrement vous n'avez pas la prétention que jamais votre pensée vienne se mêler aux miennes, je ne risque pas de l'encourager en vous disant que, par pur hasard, je pensais à vous et au mal de tête (charmante association!) qui m'empêchait de vous écrire. Tout en m'examinant, je me demandais pourquoi, sans avoir strictement à vous parler, j'avais tant envie de le faire. Savez-vous, mon amie, la réponse que j'obtiens de mon moi qui est le plus moi (car il est bon que vous sachiez qu'il y en a deux)? c'est que jamais on ne cause plus volontiers avec ceux qu'on aime que lorsqu'on n'a rien à leur dire... Ah! si votre raison si douce et si aimable pouvait se mettre entre ceux que j'aime et moi, je serais sûre que tous les liens se resserraient; je

suis frappée de stupeur du moment qu'il faut agir : je suis bonne, et cependant je reviens difficilement, et avec tant d'êtres ainsi qu'avec moi-même, il faut tour à tour reprendre, pardonner, se souvenir et surtout oublier. »

Ces billets sans date, portant simplement le jour de la semaine, indiquent une de ces intimités continues où la plume alterne continuellement avec la parole. En effet, les deux amies se voyaient sans cesse et n'étaient séparées que par les absences de la cour. La beauté classique de Roxandre Stourdza venait fréquemment éclairer ce salon de Mme Swetchine, où se réunissaient leurs amies d'alors, qui restèrent celles de toute leur vie : Marie Gourief, comtesse de Nesselrode; la princesse Alexis Galitzin, la princesse Gagarin, toute jeune mariée, sœur cadette de la maîtresse de maison. Ce fut dans ce cercle étroit de femmes distinguées que Joseph de Maistre prit l'habitude de venir causer comme il aimait à le faire, lancer ses fusées d'esprit étincelantes, coupées de brusques « absences » dues au sommeil invincible, et de ses légendaires distractions : chaque soir il égarait son chapeau, que retrouvait quelqu'un des invités.

Une très vive sympathie, à laquelle son âge donnait quelque chose de paternel, avait attaché le comte de Maistre aux deux amies. Il admirait Roxandre Stourdza, à qui il a écrit des lettres ravissantes; mais peut-être préférait-il la fière indépendance, l'intelligence insatiable de Sophie Swetchine, malgré ce fond « de fer et de glace » qui faisait dire bien plus tard à son confesseur de Paris, l'abbé Desjardins : « Ma fille, il y a du Scythe en vous. » Il recommandait à son zèle charitable les misères qu'il lui arrivait de découvrir, et que le pauvre chargé d'affaires de Savoie eût été fort empêché d'aider de sa bourse toujours vide. Entre eux, c'était un échange constant de lettres, de causeries intimes, dans lesquelles, très vite, ils abordèrent ces questions morales et religieuses, inséparables d'une

réelle confiance, parce qu'elles dominent la vie et les actes.

Cependant Mme Swetchine ne devint pas tout de suite « la paroissienne » du comte de Maistre, et pendant sept années, quoique conquise à son amitié, elle défendit sa liberté de jugement. Lui la raillait doucement, lui disant qu'elle était née protestante, tellement il lui était difficile de se soumettre sans examen. Sa prédication très efficace était toute, au contraire, dans la foi simple et vive qui rayonnait de lui. Il ne croyait pas, il *voyait,* et cela sans sermon et sans étalage. Mais cette foi si vivante exerçait un empire que lui-même ne soupçonnait pas complètement.

Son influence sur Sophie Swetchine fut profonde et décisive. Ce n'est jamais inutilement qu'une femme intelligente, encore très jeune, rencontre un homme supérieur. Plus tard les rôles se renversent; elle exercera sur d'autres hommes l'ascendant qu'elle a autrefois subi. On peut mesurer cet ascendant de Joseph de Maistre sur la jeune Russe, à la fréquente répétition dans ses lettres (et cela continuera jusqu'aux dernières, à travers toute sa vie, tant le souvenir demeure persistant, la marque ineffaçable) de ce mot: « M. de Maistre disait... » Chacune de ces paroles, dont la forme ingénieuse donnait un relief saisissant à la pensée, jetée au courant de leurs fréquentes conversations, s'était gravée dans cette mémoire pieuse.

Pour être plus sûre de les conserver, elle notait au passage ses mots lumineux ou pétillants d'esprit :

« Les joujoux des enfants sont leurs affaires, et les affaires des hommes sont leurs joujoux. N'est-ce pas, madame? »

M. de Maistre définissait l'enfant : « Un ange qui a besoin « des hommes. »

Dans les *Airelles,* on retrouve la trace de cette même influence. En 1811, son mari ayant repris du service actif, Mme Swetchine passait l'hiver seule, au fond d'une campagne

russe voilée de son linceul blanc. Elle souffrait de sa solitude, de l'absence des amis, des inquiétudes générales causées par l'invasion menaçante de Napoléon. Sa santé, qui fut toujours mauvaise et qui exaspérait M. de Maistre par le manque « de principes fixes » qu'elle y apportait, ajoutait à sa tristesse. A défaut de ces causeries, devenues pour elle un besoin, elle jeta sur le papier des pensées détachées, qu'elle eût aimé à lancer au milieu de leurs discussions amicales, et les appela d'un joli nom russe : *Klukva Podsnejaia,* « Airelles mûries sous la neige, » le petit fruit âpre qui ne devient doux qu'après que ses grappes ont passé tout un hiver ainsi. Ses pensées, de même, étaient ensevelies sous cette nappe blanche qu'elle voyait s'étendre au loin, et qui lui a suggéré une image charmante : « Que votre vie soit comme un champ de neige, où les pas s'impriment sans laisser de souillures. »

Parmi ces *airelles,* il y en a de raffinées, de cherchées, défaut d'ailleurs de tous les recueils de maximes ; d'autres délicates et toutes simples. Certaines sont bien slaves ; plusieurs semblent un écho de la voix de Joseph de Maistre :

« Il n'y a que deux futurs que l'homme puisse s'appliquer avec certitude : Je souffrirai et je mourrai.

« L'injustice des hommes sert la justice de Dieu et souvent sa miséricorde.

« L'orgueil de l'esprit est moins révolté des obscurités de la foi que de l'autorité qu'elle revêt. »

D'autres fois, ce n'est plus l'élève inconsciente d'un homme de génie, c'est la femme ardemment aimante et vivante qui parle, et qui, entre la première et la seconde jeunesse, commence déjà à porter ses regards mélancoliques en arrière :

« On peut être revenu de tout, et n'être blasé sur rien.

« La vie n'a pas assez de biens pour nous dédommager de l'oubli d'un seul devoir.

« Dans la première portion de l'existence, on donne tout aux autres et on en attend tout. »

Et, s'échappant à travers une malicieuse raillerie, elle ajoute :

« Il y a des gens qui ne donnent jamais leur cœur, ils le prêtent, et encore à usure.

« Si l'on se permettait les noms propres, avec quelle facilité ne ferait-on pas la liste des quatre-vingt-dix-neuf justes dont le salut réjouit moins le ciel que le retour d'un seul pécheur ! »

Enfin celle-ci, qui contient en germe toute la vie de Sophie Swetchine, tout le secret de son action :

« Ne désirons d'esprit que ce qu'il en faut pour être parfaitement bon, et c'est en désirer beaucoup, car la bonté se compose avant tout de l'intelligence de tous les besoins hors de nous et de tous les moyens d'y pourvoir qui sont en nous-mêmes. »

III

L'année suivante (1813), Mme Swetchine était de retour à Pétersbourg, et les amis se réunissaient de nouveau « autour de la table ronde ». Rodolphe de Maistre servait dans l'armée russe. « Notre excellente amie, écrivait son père, m'entend fort bien et me console beaucoup; j'en ai besoin de toutes manières. » Ensemble ils suivaient par la pensée la lutte gigantesque qui se livrait en Allemagne, et dont Roxandre Stourdza, accompagnant, avec l'impératrice, l'empereur Alexandre à quelque distance, leur envoyait l'écho.

Sans cesser de se consacrer à tous ses devoirs de monde et d'amitié, à travers cette vie surchargée d'embarras et de soucis de toute nature, qui « mettent ses journées au pillage », un lent travail se faisait dans l'âme de Mmes Swetchine. Ses lettres à son amie prenaient plus d'élévation religieuse; et

pendant que celle-ci s'égarait, à la suite de Mme de Krudener, dans une religiosité vague, « la bonne Sophie » usait énergiquement du droit de conseil et de direction, prêchait à Roxandre un mariage qui donnerait à sa vie un but utile, laissait entrevoir, sans rien révéler, des souffrances et des peines morales qui aggravaient sa lassitude physique. Mais elle ne faisait point de confidences; la sévérité gouvernementale, au point de vue de l'orthodoxie, était alors excessive en Russie. « Pourquoi ne sommes-nous pas ensemble, dans un moment où nous aurions tant besoin d'être fortifiées et consolées l'une par l'autre?... C'est sans terme et sans limite que je veux tout ce qui m'occupe. Vous me retrouverez, chère Roxandre, plus blasée que jamais sur le temps; je ne brigue plus que l'éternité dans son but principal, ainsi que dans les accessoires que j'aime tant à y joindre. On ne se dit pas tout dans des lettres, on ne se le dit pas absolument comme on l'éprouve; la couleur primitive de nos sentiments s'y peint, les mille et une nuances qui s'y mêlent manquent toujours. Oh! combien un quart d'heure de confiance intime nous ferait plus de bien! »

Ce qu'elle ne pouvait ou n'osait écrire, l'autre ami de son âme le savait. On ne peut douter que les *Soirées de Saint-Pétersbourg,* où elle retrouvait leurs conversations, fréquemment égarées sur ces sujets hautement philosophiques, que le livre *du Pape* surtout, cette « belle et fière statue que la postérité regardera toujours[1] », ne fussent communiqués dès lors en manuscrit par M. de Maistre à la jeune femme dont il suivait les débats intérieurs. D'autres pieux et nobles esprits avaient été mis en contact avec le sien, grâce au bien que de tout temps elle avait fait aux émigrés français : elle connaissait nombre de catholiques près de qui elle eût pu s'éclairer; mais, en cela plus protestante qu'orthodoxe, en effet,

[1] Lacordaire.

elle voulait se décider seule, en pleine lumière et pleine conviction de sa seule raison.

Enfin elle prit un grand parti, que M. de Maistre, mis au courant avec un petit nombre d'amis, combattit de tout son pouvoir : ce fut de lire, la plume à la main, notant, analysant, examinant les arguments pour et contre, tous les ouvrages concernant la séparation des Églises grecque et latine, tous ceux qui pouvaient lui présenter une objection ou y répondre : travail immense, qui exigeait l'étude du grec et des lectures fastidieuses, à décourager une volonté moins trempée; entreprise audacieuse, que justifiait son absolue sincérité.

Joseph de Maistre protestait en vain : « Jamais vous n'arriverez par le chemin que vous avez pris. Vous vous écraserez de fatigue, vous gémirez, mais sans onction et sans consolation; vous serez en proie à je ne sais quelle rage sèche qui rongera l'une après l'autre toutes les fibres de votre cœur, sans pouvoir jamais vous débarrasser ni de votre conscience ni de votre orgueil... La conversion est une illumination soudaine... Votre cœur si bien fait, si doux, si tendre, recèle cependant une haine amère, violente, originelle et presque mécanique contre toute autorité en matière d'opinions... Vous croyez n'être pas convaincue, vous l'êtes depuis longtemps autant que moi... Vous croyez chercher la vérité, cela n'est pas vrai du tout... Vous cherchez le doute, et ce que vous prenez pour le doute est le remords, ou pour mieux dire un remords... Vous disputez avec votre conscience; elle vous pince, c'est son métier. »

Jamais l'amitié n'a parlé un plus net et plus ferme langage. Cependant Sophie Swetchine ne céda pas. Pour mener à bout cette entreprise colossale, il lui fallait l'isolement et la tranquillité. Comment se livrer à une pareille étude au milieu des allées et venues de Pétersbourg, près de sa sœur, de ses jeunes neveux qu'elle aimait en mère, mais qui fai-

saient beaucoup de bruit autour d'elle? D'ailleurs, « fille aînée de Joseph de Maistre, fille cadette de saint Augustin, » selon le mot, qui veut être ironique, de Sainte-Beuve, elle souhaitait

Mme Récamier.

de mettre, comme le grand évêque converti, entre son passé et son avenir prêt à prendre une direction nouvelle, un espace de paix et de recueillement absolu. Elle loua donc à quelque distance de Pétersbourg la campagne Bariatinsky, jolie villa au bord de la Baltique, entourée d'arbres et de fleurs, où elle

retrouvait le souvenir de son amie Roxandre qui l'avait habitée.

Là, durant les jours et les nuits, seule, elle livra sa bataille avec le doute, couvrant de son écriture fine et serrée ses cahiers de notes, pesant « de sa faible main », comme M. de Maistre le lui avait dit, les arguments pour ou contre la suprématie papale, presque la seule difficulté à la réunion des deux Églises, puisque l'Église grecque a gardé intacts les dogmes et les sacrements qu'elle reçut aux premiers siècles.

Mme Swetchine travailla ainsi cinq mois, se conformant au programme que lui avait jeté comme un défi son grand ami, lisant l'*Histoire ecclésiastique,* incriminée, de Fleury, puis sa réfutation par Marchetti, puis l'*Histoire de l'Église* du cardinal Orsi, « qui a vingt volumes et s'arrête au VIe siècle. » Elle connaît sa conscience, et sait « qu'elle ne sera jamais tranquille » si elle néglige un seul ouvrage pouvant l'éclairer. Elle compare les dates, rapproche les documents, refuse d'abord de se rendre avant que la voix de son intelligence ait prononcé l'arrêt « sans passion, si ce n'est sans douleur ».

Cependant elle priait et d'autres priaient pour elle, pendant cette crise qui allait transformer sa vie. Elle comptait, nous l'avons dit, beaucoup d'amis catholiques; et parmi eux, de saints prêtres : le Père Rozaven, jésuite très vénéré à Pétersbourg; le bon abbé Nicolle, dont la maison d'éducation recevait un grand nombre d'enfants de l'aristocratie. Son amie, la princesse Alexis Galitzin, qui l'avait précédée dans la voie de la conversion, ne cessait depuis quatre ans de réciter chaque jour une prière pour obtenir du Ciel la conquête de cette âme de choix. « Ne m'avez-vous pas reçue entre vos bras, pauvre oiseau battu de l'orage? lui écrira vingt ans après Mme Swetchine, encore émue à ce souvenir.

[1] *Journal de la conversion.*

C'est un appui maternel que j'ai trouvé en vous; je ne l'ai point oublié, Dieu ne l'oubliera pas... Je vous regarde comme ma vraie et première conductrice dans l'heureuse voie, l'ange qui m'est apparu à l'époque où Dieu a voulu donner quelque consistance aux mouvements qui me portaient vers lui. »

La lumière se faisait graduellement dans cet esprit sincère; on la voit grandir dans les pages où elle a noté, se raidissant contre l'émotion, les conclusions auxquelles la conduisent pas à pas ses études. « J'aime ardemment mon Église, et je suis puissamment entraînée vers une autre. » Tout la porte à rester dans la foi grecque, à laquelle appartiennent les siens : elle va se séparer d'eux, soulever autour d'elle des difficultés graves, car le gouvernement russe est sévère pour les abjurations, compromettre la situation de son mari. Mais cette seconde lutte ne pouvait être longue : le jour où dans la pensée de Sophie Swetchine se produisit « l'illumination de la foi » voulue par M. de Maistre, sinon aussi éclatante, du moins lui montrant très clairement sa route, elle n'hésita plus et put écrire : « Mon Dieu, je vous dois aujourd'hui les premiers moments de bonheur que j'aie goûtés depuis des années. »

Tout l'obligeant néanmoins à la prudence, elle fit secrètement son abjuration entre les mains du Père Rozaven, en octobre 1815. Trois mois plus tard, était promulgué le décret qui exilait les jésuites de cette Russie où les avait accueillis Catherine II, l'impératrice philosophe, où peu à peu ils avaient pris une place importante dans les universités, aux missions de Sibérie et de Crimée. Cette mesure, qu'Alexandre Ier signa malgré lui, partait de jalousies suscitées par ces trop rapides succès. M. de Maistre, avec sa vaillance coutumière, protesta hautement. Sophie Swetchine fit ce que pouvait faire une femme : sans redouter les conséquences, elle publia le fait de sa conversion, et s'occupa, avec la princesse Galitzin, de procurer aux religieux tout ce

qui devait faciliter leur brusque départ, au milieu du cruel hiver russe (janvier 1816).

Elle fit plus : par l'intermédiaire de Mlle Stourdza, elle s'adressa au souverain lui-même. Celui-ci n'avait jamais paru la remarquer; elle fréquentait si peu la cour. Le général Swetchine, ayant refusé de prendre part à la conspiration qui avait amené la mort de Paul Ier, était depuis lors tenu en suspicion par l'entourage du tsar, et sa femme, chez qui « l'épiderme d'orgueil et d'honneur était fort sensible », avait beaucoup souffert, sans l'avouer, de cette semi-disgrâce. Quand sa conduite hardie semblait devoir l'achever, elle vit au contraire la faveur impériale revenir à elle : Alexandre lui fit demander de lui écrire, voulant s'éclairer à sa droite raison. Cette correspondance, qui dura jusqu'à la mort de l'empereur, s'ébruita : Mme Swetchine catholique, Mme Swetchine, inaccessible à toute intrigue, était pour le parti opposé une influence redoutable. Afin de se débarrasser d'elle, on s'attaqua à son mari : le général se vit en butte à de telles tracasseries, de telles persécutions, qu'il se décida à quitter le service et à s'éloigner de Russie. Il fallait pour cela une autorisation impériale, que le tsar ne refusa pas. Sans méditer une expatriation définitive, Sophie Swetchine rêvait de voyager, de connaître l'Italie, l'Allemagne et la France, puis de revenir habiter quelqu'une de leurs terres.

Joseph de Maistre, songeant, lui aussi, au départ, écrivait à son ami M. de Bonald pour lui annoncer l'arrivée à Paris d'une grande admiratrice de ses ouvrages, qui n'était autre que Mme Swetchine : « Vous n'aurez jamais vu plus de morale, d'esprit et d'instruction unis à tant de bonté. »

IV

Dans cette société intelligente, brillante, de la Restauration, une femme telle que Mme Swetchine devait marquer aussitôt sa place, bien que ce ne fût pas, dès le début, celle tout exceptionnelle qui lui était réservée. Beaucoup de membres de la noblesse française, aidés par elle dans les jours de souffrance et d'exil, lui rendirent avec joie sa cordiale hospitalité de Pétersbourg. Elle noua de nouvelles intimités, entra dans des associations charitables, eut la curiosité naturelle de « connaître les salons de Paris ». « Certes, elle y est justement admirée, écrira M. de Bonald; tout le monde se la dispute. »

Elle avait alors trente-six ans; une timidité qu'elle ne vainquit jamais, se doublant d'une excessive prudence, paralysait son esprit réel, qui cédait chez elle le pas au jugement et au bon sens, mais s'échappait parfois en répliques très fines. On y retrouve la moraliste qui, la plume à la main, ciselait ses maximes jusqu'à l'excès. Sa riposte à Mme de Staël est de celles-là : à la première soirée qu'elles passèrent ensemble, Mme Swetchine ne lui ayant pas adressé la parole, la femme célèbre, fort étonnée, prit l'initiative au moment du départ : « On m'avait dit, madame, que vous aviez envie de faire connaissance avec moi; m'a-t-on trompée? — Assurément non, madame, mais c'est toujours le roi qui parle le premier. »

Ses facultés remarquables, alimentées par d'incessantes lectures, avaient atteint leur plein développement, sauf ce que les natures d'élite acquièrent toute la vie au contact des hommes et des choses. Il y eut là pour elle une période

intermédiaire, préludant à son apostolat futur. Il fallait s'acclimater moralement dans cette patrie nouvelle; séparée des amitiés anciennes, il fallait en nouer d'autres, car elle avait besoin d'amitiés à un degré rare, « afin d'entretenir plus d'action sur les âmes et de réaction sur la mienne, » écrira-t-elle; aussi parce que ce cœur ardent, on le voit assez dans ses lettres, avait des richesses à répandre, mais voulait recevoir beaucoup en retour. N'est-ce pas d'elle, ce mot humble et charmant : « Les cœurs aimants sont comme les pauvres : ils vivent de ce qu'on leur donne. » Certains, qui ne la comprennent pas, la blâmeront d'avoir « trente, quarante amis ». Elle pourrait répondre, avec Joubert : « La multiplicité des affections élargit l'âme, » ce dont elle est l'exemple vivant. En effet, cet accueil large et facile, fait à ceux qui venaient à elle, lui permit, « comme lorsqu'on sait beaucoup de langues, de tout comprendre et de se faire comprendre de tous[1]. » Et répliquant aux reproches, « plus sensibles parce qu'ils ont été quelquefois mérités, » de la princesse Alexis Galitzin, « sur la facilité dans le nombre et le choix de ses liaisons qui lui attire souvent des mécomptes, » elle lui révèlera le fond de son âme, en confessant que son mobile a été l'espoir trop humain de rencontrer ce que je cherchais, espoir tant de fois réalisé et vraiment goûté en Dieu dans sa réalisation » Elle sait d'ailleurs pour cela tout accepter. « Quand je vois qu'on a compté sur ma raison, ma franchise, mon désir de perfectionnement et de lumière, écrira-t-elle bien plus tard[2], il est inconcevable ce qu'on me ferait très volontiers avaler. Vous avez senti que j'avais soif ardente de la vérité, que je l'aimais comme on aime d'amour une personne, qu'elle me plaît et m'attire en toutes choses et sous toutes espèces de formes. »

Deux amitiés de femmes, parmi beaucoup d'autres, domi-

[1] *Pensées.*
[2] Lettres à dom Guéranger.

nent cette époque de sa vie : Mlle de Virieu et la duchesse de Duras.

Stéphanie de Virieu était fille du comte de Virieu, ce grand cœur et cet esprit libéral, député à la Constituante, et victime de la Convention à Lyon, dont un écrivain éminent a raconté l'histoire dramatique, véritable *Roman d'un royaliste*. Allié de près à cette famille, Lamartine parle du réel talent de peintre de Mlle de Virieu, et M. de Maistre, bien avant, dans une lettre navrante de deuil fraternel, implorait d'elle le portrait qu'elle avait fait de son frère, l'évêque d'Aoste. Sans doute il servit de lien pour rapprocher ces deux femmes, qui l'une et l'autre avaient apprécié son amitié; mais il était mort depuis trois ans quand elles se connurent. Ce fut à Rome, pendant le premier hiver qu'y passa Mme Swetchine; et cette liaison très vite nouée avec une femme douée d'un sens artistique remarquable se fondit pour elle dans les impressions très vives de beauté religieuse que lui causait la ville éternelle. L'hiver passé, Mme Swetchine voyagea en Allemagne, puis revint en Italie, où son amie n'était plus alors. Dans sa première lettre, elle parle du « bienfait récent de leur affection ». Comme toutes celles de sa jeunesse, cette affection prend rapidement un caractère passionné, susceptible, mêlé de fierté et d'humilité, nulle part aussi sensible. Elle qui sera une *dirigeante*, veut se faire diriger par cette amie dont la perfection lui semble bien au-dessus de son humilité : elle ne demande qu'à être guidée. « Pour deux personnes, c'est assez d'une volonté. »

Elle réclame des conseils, des reproches même sur ses défauts, ce qui lui est fréquent dans ses amitiés les plus profondes; car « un ami, dit-elle, est un être qui s'expose cent fois à nous déplaire pour nous servir une fois ». Toujours elle rêve ces fusions d'âmes absolues, un des plus grands biens de ce monde, il est vrai, mais trop rares pour qu'on s'en fasse un but. Tout ce que le caractère slave avait

en elle de passionné et d'excessif, elle le jette, pendant ses dernières années de jeunesse, dans ces affections auxquelles elle se donne toute. « Ce qu'il me faut, c'est de mettre en commun avec une autre tous mes goûts, mes sentiments et mes pensées. » Cette « parfaite solidarité des âmes » lui semble un moyen puissant de perfectionnement bien digne de s'associer à des motifs d'ordre supérieur.

A travers ses lettres, Mlle de Virieu apparaît un peu rigide, beaucoup moins sympathique que celle qui lui écrit : « Grondez-moi de trop penser à vous; que votre idée me soit présente, à la bonne heure, mais il ne faut pas qu'elle soit fixe. » L'amie, quoique plus jeune, transformée en autorité morale, très zélée pour le bien de son amie, prescrit des sacrifices, exige des efforts devant lesquels Sophie Swetchine s'écrie, en confessant combien son âme agitée et inquiète a besoin de repos, de détachement : « Laissez-moi seulement les formes de mon caractère, pour que je n'aie pas tout à refaire à la fois. » Inflexible, Mlle de Virieu lui déclare : « Peu importe qu'une faible créature nous admire, que nous soyons ce qu'elle a de plus précieux. » Mais Mme Swetchine ne saurait admettre cette philosophie trop sèche : « Une affection sincère et profonde me paraît un bien au-dessus de tous les biens, presque digne du ciel. »

Peu à peu la correspondance, d'abord constante, s'espace. « Vous donnez tellement l'idée d'être au-dessus de ces petites susceptibilités ! » Cependant Sophie Swetchine croit avec plus ou moins de raison lui devoir le progrès, l'apaisement qui se fait en elle-même, dans sa soif de tendresses humaines, que son austère amie lui prescrit de ne plus se désaltérer qu'aux sources divines. « A l'extérieur, je suis calme; au dedans, il n'y a plus de tempêtes, mais souvent un poids, un poids terrible. Autrefois mon ardente imagination appelait à elle tout ce qui n'était pas encore; aujourd'hui je n'ai de la vie que ce qu'on en met dans chaque jour. Je fais ce que je puis pour

contempler le passé avec une parfaite indifférence, pour ne considérer que comme des moyens les fautes que j'y ai commises. »

La nature *raide* et *violente* a des retours : chez les deux amies, des divergences s'accusent, des discussions naissent,

Le comte de Montalembert.

mêlées d'humeur et d'exagération, d'autant plus douloureuses. « Dans l'intimité des âmes et des esprits, le seul pli d'une feuille de rose peut mettre mal à l'aise, si on ne se presse de le redresser. » Avec une admirable franchise, Mme Swetchine va au-devant des explications, s'analyse minutieusement, comme pour un directeur de conscience, s'excuse de ses aspérités. Parmi ses lettres si nombreuses, il

en est peu qui la fassent autant connaître, pendant cette période de travail intérieur, avant qu'elle ait atteint les hauteurs sereines.

Mais Mlle de Virieu était le plus souvent éloignée de Paris; Mme Swetchine y avait trouvé d'autres soutiens pour son âme, le zèle intelligent et charitable de Mme de Pastoret, l'amitié solide et sérieuse de Mme de la Rochefoucauld, avec lesquelles elle se donnait à la tâche utile et méritante des dames de charité. La correspondance avec Mlle de Virieu se fit plus rare. « L'absence! l'absence! s'écrie Sophie Swetchine; qui peut avoir d'immuables certitudes à opposer toujours à ses craintes, vivre assez d'espérance pour défier ses lentes et imperceptibles destructions? » Plus qu'une autre, il lui fallait « toucher ce qu'elle aimait »; mais cependant elle n'oubliait pas les amis lointains. Certaines de ses correspondances se sont prolongées durant toute sa vie, et ce sera encore pour Mlle de Virieu, capable de comprendre sa nature agissante, que, très âgée, elle rompra un long silence par une admirable page d'épanchements sur sa vieillesse, « qui ne fait plus de rêves; mais de tous ceux qu'elle pourrait faire, le repos est encore celui qui la séduirait le moins ».

Avec la duchesse de Duras, « âme prodigue, qui se consumait comme une lampe dans la nuit[1], » Mme Swetchine devient au contraire le conseil, l'appui qu'elle réclame ailleurs. Dans la vie de cette femme remarquable, bien des choses s'étaient succédé : souffrances de l'émigration, deuils sanglants, mariage en exil, et quand la Restauration la plaça au premier rang, son salon s'ouvrant à tout ce qu'il y avait alors d'hommes éminents, de personnages célèbres. Entre elle et Mme Swetchine, qui lui fut présentée dès son arrivée à Paris, jaillit aussitôt cette sympathie de l'intelligence qui amène fréquemment, quoique pas invariablement, l'amitié. Toutes

[1] Chateaubriand.

deux y apportèrent la même vivacité d'impressions, et entrèrent profondément dans leur vie réciproque. Cela se lit aisément à travers les lettres de Mme de Duras, quoique les réponses de son amie nous manquent. On y voit la confiance qu'inspirait dès lors Sophie Swetchine, et, bien qu'on prétende que les amitiés entre femmes sont une chimère, combien elle sut donner à ses amies la sensation d'une parfaite sécurité, d'un attachement solide, et, ce qui est plus rare, d'une compréhension absolue !

L'existence brillante de Mme de Duras cachait bien des désillusions, des amertumes, des dévouements mal récompensés. Lorsqu'elle était dans « ses grands noirs », elle écrivait à son amie : « Envoyez-moi un remède à ce mal. » Celle-ci, beaucoup plus imprégnée qu'elle de la pensée divine, répondait : « Se résigner, c'est mettre Dieu entre la douleur et soi. » Mme de Duras, dont la foi était sincère, sentait la vérité de cette parole ; mais le courage lui manquait. Elle était de celles qui ont besoin, pour montrer tout leur héroïsme naturel, du grand coup de cloche de l'éternité. Une subite paralysie (1829), la frappant en pleine force et la laissant des mois « dans un état de transition entre la vie et la mort », la révèlera toute différente, et son amie, dont l'influence y est bien pour quelque chose, n'en sera pas surprise. « Le monde et la vie pouvaient faire trop de bruit autour d'elle ; mais la rectitude de son intelligence devait l'emporter sur tout, et Dieu produire en elle tous les bienfaits de sa grâce, en s'emparant de ce dévouement passionné qui fait l'essence de son caractère. »

Dans le traité *de la Résignation,* d'une si haute beauté morale, où Mme Swetchine a versé tout ce que lui avait enseigné l'existence, qu'elle vécut si intensément en elle et dans les autres, il y a certaines pages où semble passer le souvenir de Mme de Duras, nature orageuse que la mort parvint seule à apaiser.

V

Ce fut le salon de Mme de Duras qui fit naître celui de Mme Swetchine. Lorsqu'elle revint d'Italie, elle ne songeait guère à devenir à Paris une influence. Sa timidité, sa nature contenue, sa qualité d'étrangère, tout semblait s'opposer à ce qu'elle fît concurrence à ces salons célèbres de la Restauration : ceux de Mme de Montcalm, de Mme de Saint-Aulaire; celui enfin de Mme Récamier, dont Chateaubriand commençait à être l'astre unique. D'ailleurs elle avait de nombreux soucis de famille, des intérêts de fortune, des amitiés, des souvenirs chers, qui combattaient fortement dans son esprit la pensée d'un adieu définitif à la Russie.

Sa santé, toujours mauvaise, était pour elle une épreuve perpétuelle et lui causait des découragements profonds, « car elle ne vivait une vie active qu'à coups de volonté. » Cependant, lasse du provisoire, de l'existence vagabonde que l'âge de son mari commençait à rendre difficile, elle se décida, en 1825, à louer, rue Saint-Dominique, un appartement donnant sur des jardins; ce qui lui créait, en plein Paris, l'illusion de l'espace.

Elle aimait, comme toutes les Russes, l'élégance d'intérieur; elle fit venir les œuvres d'art que son père lui avait léguées, et orna ses deux salons de tableaux, de statues et de fleurs. A ceux qui, plus tard surtout, s'étonnaient que ce luxe fût compatible avec ses idées pieuses, elle répondait qu'il lui semblait un devoir du riche envers le travailleur, un moyen d'attirer et de retenir ceux auxquels on peut faire quelque bien.

Dans cette demeure souriante, elle laissa venir à elle, sans

efforts et sans appels, tous ceux à qui elle était sympathique. Peu à peu un noyau se forma; les habitués de Mme de Duras se resserrèrent autour d'elle après la mort de cette dernière. Ses amis du faubourg Saint-Germain s'y rencontrèrent avec les étrangers que lui amenaient ses relations cosmopolites. Sans bruit, sans chercher à s'imposer, elle se contenta d'ouvrir sa porte; et telle était la douce chaleur de ce foyer de bonté et d'intelligence, que peu à peu, avant de s'en être aperçue, elle eut « son salon ».

Elle ne l'avait pas désiré; mais elle y vit une mission qui s'imposait. La façon dont elle la comprenait est assez claire dans toute sa correspondance; car on pourrait dire d'elle ce qu'elle-même disait de Lacordaire : « On ne le connaîtra bien que par ses lettres. »

A la princesse Galitzin, qui lui a reproché son obstination à rester en France, elle répondra :

« Ma vie ici est dévouée, donnée aux autres, et par la confiance d'un très grand nombre de personnes, les moyens de servir, d'obliger, de consoler, deviennent incalculables. Cela même n'est bon que parce que ces secours ressortent immédiatement d'une position dont je n'avais pas tracé le plan, mais que Dieu m'a faite. Je suis sans cesse au service de tous et pour tout; je laisse ce qui est utile ou charitable revêtir toutes les formes; je n'en exclus aucune; je choisis ou préfère à peine; et si tout cela n'amène pas des résultats bien brillants, je crois la tâche de ma journée accomplie dans l'instinct de mon caractère. »

A cet apostolat, cette charité morale « qui vivifie chaque mouvement », plus utile dans ses effets, plus nécessaire encore que la charité matérielle, tout le passé semblait n'avoir eu d'autre but que de la préparer, et elle y apportait l'indulgence et la sagesse d'un esprit rasséréné. Sans être fort âgée, elle avait dépassé maintenant « ce milieu du chemin de la vie », qui, chez les femmes plus encore que chez

les hommes, marque une étape et creuse un changement. Cette gradation est très sensible en lisant ses pensées, qui peu à peu s'élèvent, deviennent plus graves, plus hautes. Sous ses pas, ainsi qu'elle l'a dit dans une saisissante image, les années croulent comme des degrés à mesure qu'elle monte, pour l'amener à n'être plus à la fin de sa vie que « celle qui croit, celle qui espère, celle qui aime[1] ».

Un de ses grands moyens d'apaisement moral avait été le travail : « c'est encore ce qui use le moins. » Faisant « sa vie comble, y laissant le moins d'interstices possibles », elle commença par se donner à des œuvres qui lui causaient de lourdes fatigues, augmentées par sa mauvaise santé. Elle gravissait les étages afin de visiter les pauvres du Gros-Caillou, après la messe matinale de sa paroisse; alors elle rentrait pour ces heures d'études et de lectures qu'elle sut toujours se réserver, pour s'occuper aussi de ses devoirs, dont elle ne négligeait aucun : de son mari, très isolé par sa surdité; de son intérieur. Puis, ne faisant à peu près plus de visites, sauf des visites d'affligés ou de malades, l'après-midi, elle recevait ceux qui voulaient d'elle quelques moments d'entretien intime; et le soir, son salon se remplissait, elle appartenait à tous. Avec cela elle dormait à peine sur un lit de camp dressé chaque soir, se relevant souvent, quand la souffrance interrompait son sommeil.

Ce qui lui donna sur tant d'esprits divers un incroyable ascendant, ce ne fut pas seulement son intelligence supérieure, son instruction immense et toujours accrue, cette largeur d'idées et cette vivacité d'impressions qu'elle apporta jusqu'au bout à s'intéresser à toutes choses et à tout comprendre : « enjouée comme une enfant, » a dit un de ses amis des dernières années, Augustin Cochin; c'est qu'elle était avec tout cela profondément, intensément féminine et tendre.

[1] *Pensées.*

« Le cœur a toujours le droit de grâce, » a-t-elle écrit. C'était donc avec son cœur qu'elle écoutait les confidences qu'on lui faisait spontanément; et si sa raison répondait, toujours plus droite et plus solide, tant le bien qu'on fait ainsi nous profite à nous-même, elle prêtait en même temps ce cœur comme appui pour suivre la voie souvent difficile qu'elle indiquait. Elle vivait réellement non plus de sa vie personnelle, mais de ces existences nombreuses qui se groupaient autour de la sienne, soumises à son invincible attraction.

Elle ne se dissimulait pas qu'elle se dépensait ainsi en détail, sans beaucoup recevoir. Certes, ses amis l'aimaient; mais ils étaient habitués à compter sur elle et non à ce qu'elle comptât sur eux. Elle devenait pour eux une sorte de sagesse personnifiée, inaccessible aux misères humaines.

La Sophie Swetchine d'autrefois, ardente, extrême, dévorée du besoin de sympathie, à laquelle Joseph de Maistre écrivait : « Aimable vigne battue par la tempête, à quel ormeau vous *gripperez-vous?* Quand votre cœur sera gonflé, bouffi d'amertume et de contradiction, qu'en ferez-vous? L'écraserez-vous entre deux pierres?... Jamais je ne m'accoutumerai à ne plus vous voir, à ne plus vous demander compte de vos idées, de vos jouissances, de vos chagrins; » celle-là n'existait plus, et d'elle, l'action divine, les années mûrissantes avaient fait la femme qui disait à Mlle de Virieu (1831), avec un admirable apaisement :

« A chaque instant de ma vie j'ai besoin de me dévouer; mais le désintéressement le plus complet est l'âme de ce dévouement, et le mécompte est devenu pour moi une menace impossible. J'ai senti par instinct que si on voulait se rendre utile aux autres, il fallait garder vis-à-vis d'eux une indépendance complète... J'ai besoin de m'unir à tout et de n'appartenir à rien. Pour une personnalité ardente et excessive comme était la mienne, c'était bien passer d'un pôle à l'autre; mais l'impossible pour moi aurait été de m'arrêter dans le

milieu. Le bon Dieu a eu pitié d'une de ses créatures. En me donnant l'instinct, l'attrait de tout quitter intérieurement pour lui, il n'a rien ôté en moi à l'appréciation des habitudes douces, suivies, composées d'intimité véritable, d'estime et de confiance. »

Elle vivait ainsi « fortement, peut-être plus fortement que jamais », avec la conscience, demeurant dans le monde, de n'y tenir que « par le bien, par le sentiment de protester pour Dieu et de le servir[1] ».

Ce fut alors, quand tout était devenu en elle harmonie douce et apaisée, que sa vie, déjà si pleine, s'enrichit de joies et d'émotions dépassant ce qu'elle avait jamais pu désirer. A cette femme sans enfants, qui, faute de mieux, s'intéressait aux filles de ses amies et se montrait envers elles remarquable éducatrice, comme elle le fut par exemple dans son adoption momentanée d'Hélène de Nesselrode, la Providence réservait davantage : des fils de son âme et de son cœur, une maternité spirituelle, où s'épancherait, ainsi qu'une source vive, tout ce qui restait en elle de sentiments contenus, de tendresses inemployées.

VI

La Révolution de juillet affligea et émut Mme Swetchine. Elle avait beaucoup d'amis dans l'entourage des souverains exilés, et les émeutes parisiennes l'effrayaient. Toute sa vie elle devra à ce fait d'avoir deux patries, de doubles occasions de souffrances; et, en 1854, elle pourra dire de la guerre de Crimée, avec une vérité douloureuse, « que pour elle c'est une guerre civile. »

[1] Lacordaire, *Éloge de Mme Swetchine*.

Après 1830, son salon prit un caractère définitif. Malgré certaines préférences personnelles, elle était, par ses idées très larges, sa qualité d'étrangère, placée en dehors des partis politiques, divisant les autres cercles. Ce qui la préoccupait par-dessus tout était la question religieuse. Ce

Le comte de Falloux.

salon de Mme Swetchine, « sans être ni un cénacle ni une coterie [1], » fut donc un salon catholique.

Un salon catholique! On a critiqué l'alliance de ces deux mots, et cependant l'idée qu'ils représentent est belle et grande. Puisque la vie de société est la loi commune, celle du cloître l'exception, n'est-ce pas faire œuvre utile que d'allumer ainsi des foyers de lumière et de chaleur, rayon-

[1] Prévost-Paradol.

nant comme des phares et rassemblant ceux qui partagent la même foi, attirant vers eux les esprits élevés qui, sans la partager, désirent loyalement la comprendre? Et, pour leur servir de centre, ne faut-il pas une femme, puisque, écrit Tocqueville : « Je ne doute pas que ce ne soient elles surtout qui donnent à chaque nation un certain tempérament moral, qui se manifeste dans la politique. J'ai vu cent fois, dans le cours de ma vie, des hommes faibles montrer de véritables vertus publiques, parce qu'il s'était rencontré à côté d'eux une femme qui les avait soutenus dans cette voie, non en leur conseillant tels ou tels actes en particulier, mais en exerçant une influence fortifiante sur la manière dont ils devaient considérer le devoir ou même l'ambition[1]. »

Tout cela et plus encore, Mme Swetchine le fut, grâce à son salon, à ce contact quotidien qui rapprochait d'elle et entre eux, sur ce terrain de conciliation, des gens profondément divisés. Elle n'avait pas d'exclusivisme ni de dureté.

« Elle pardonnait, a dit Lamartine, de croire autrement qu'elle, pourvu qu'on fût par l'amour au niveau de sa vertu. »

Il lui reprochait même « d'être trop circonspecte et délicate dans sa manière de s'exprimer, d'avoir un démon tout particulier pour cette flatterie qui est la sauvegarde de la vérité ». Sa maison était, — encore un rôle qui convient à tout salon catholique, — l'école de la charité. Ses amis se plaignaient seulement qu'elle poussât trop loin l'indulgence; elle souriait et écrivait dans ses notes fugitives :

« Aimer ses amis, c'est souvent trop peu faire à leur gré; il faudrait encore haïr ceux qu'ils n'aiment point. »

On se plaignait aussi qu'elle manquât de la fermeté nécessaire pour présider une réunion aussi nombreuse. De fait, elle ne la présidait point; elle en était l'âme bienveillante et gracieuse, laissant par bonté des ennuyeux accaparer

[1] *Lettres à Mme Swetchine.*

l'attention, ne cherchant ni à briller ni à étonner; étant surtout et franchement elle-même, avec une simplicité parfaite; trop supérieure pour comprendre la vanité, accessible à toutes choses, « émue de ce qui était ancien, émerveillée de ce qui était nouveau, » et l'exprimant avec ce goût des nuances et des demi-teintes qui donnent à sa correspondance quelque chose d'un peu affecté dans les mots, bien que la pensée y soit toujours vraie et sincère.

Il n'y avait rien de mondain dans ces réceptions ouvertes que traversaient les jeunes amies de la maison, se rendant souvent à quelque bal, et très empressées à soumettre leur toilette à son goût de grande dame, si raffiné et si sûr, quoique elle-même observât dans sa propre mise, longtemps avant d'être une vieille femme, la simplicité monacale. Avec sa sérénité aimable, elle regardait, critiquait, semblait s'intéresser, s'intéressait même réellement, grâce à sa faculté de s'identifier aux autres, à ces détails frivoles, se rafraîchissant les yeux, disait-elle, à cette grâce de jeunesse; mais glissant au milieu de tout cela une parole profonde qui restait dans le cœur, le défendait souvent contre les tentations mondaines, empêchait ces têtes légères de tourner trop vite, ou lui ramenait le lendemain, aux heures d'intimité, celles qui la veille ne songeaient qu'au plaisir, pour se faire enseigner le secret de la vie sérieuse et du devoir accompli. Une de ces jeunes femmes a écrit d'elle après sa mort :

« Qui maintenant nous donnera l'habitude de ces régions, d'où ce que nous faisons et ce que nous sommes nous paraît si peu de chose? Qui nous enseignera à être doux envers ce qui nous indigne? Qui nous forcera à demeurer au plus haut de nous-mêmes? Qui nous montrera que la rectitude et l'élévation absolues peuvent être exemptes d'orgueil?... Le P. Lacordaire a fort bien dit qu'elle avait des paroles divines pour les pauvres; mais tous nous étions ses pauvres. »

On la plaisantait sur « ses pénitentes », et sa mémoire

attendrie remontait au temps lointain où elle-même était la *paroissienne* de Joseph de Maistre, de qui elle avait appris cet art suprême de faire le bien.

Rien de tout cela, ni ces réunions d'esprits infiniment intelligents, où l'entretien devenait vite sérieux et élevé, n'est en désaccord avec l'esprit religieux; pas davantage, quoi qu'on en ait dit, avec le voisinage de cette chapelle, où un privilège insigne, concédé à sa piété autant qu'à sa santé chancelante, permit bientôt à Mme Swetchine de garder sans cesse le saint Sacrement.

Ce que fut ce salon, d'ailleurs, ceux qui y ont passé les meilleures heures de leur jeunesse l'ont dit éloquemment. Pendant vingt-cinq ans, il a servi de centre à des hommes qui tous ont agi sur leur temps par la parole, l'action ou la charité : Berryer, Cuvier, l'abbé Dupanloup, Mgr Frayssinous, Mgr de Quélen et Mgr Affre en ont été les hôtes assidus.

« C'était dans ce salon que se discutaient entre le P. Lacordaire, Montalembert et leurs disciples, les plans de bataille des catholiques pour la liberté; que M. de Falloux préparait la loi sur l'enseignement, que le baron de Gérando parlait assistance publique, et M. Beautain philosophie chrétienne. Ballanche y raisonnait palingénésie sociale, le baron d'Ekstein y exposait les preuves sur lesquelles il s'appuyait pour retrouver jusqu'au fond de l'Inde les traces du christianisme, pendant que dom Guéranger, avec l'esprit et la physionomie d'un moine du moyen âge, venait y chercher la première pierre de la résurrection de Solesmes. C'est là qu'en petit comité j'ai entendu l'abbé de Genoude lire ses premiers sermons, et que plus tard Tocqueville redevenait chrétien à la parole de cette femme, en qui il trouvait « la sainteté unie au génie[1] ».

[1] Mémoires du vicomte de Melun.

Auprès de ce tableau brillant qui nous présente le salon de Mme Swetchine, à une époque plus récente, on peut placer cette jolie esquisse d'un salon de 1830, qui devait, à cette date, avoir chez elle son équivalent : « On y rencontrait aussi quelques littérateurs en renom qui affichaient le goût de la bonne compagnie et paraissaient aimer particulièrement la conversation des grandes dames, dont ils flattaient dans leurs causeries les connaissances littéraires, et vantaient dans leurs préfaces les supériorités intellectuelles. Mais il y avait, dans un petit coin, un cercle d'un autre genre, composé surtout de jeunes femmes qui prenaient la vie au sérieux et parlaient d'autres choses que de robes, de petits vers et de fêtes; elles transportaient dans les salons les idées qu'elles avaient reçues au couvent, lisaient les livres remarquables qui paraissaient sur les grandes questions du moment et s'entretenaient de la lutte religieuse qui s'organisait alors. Ce petit cercle de jeunes femmes et même de jeunes filles dissertaient avec quelques jeunes gens sur les conférences de l'abbé Lacordaire ou les sermons du P. de Ravignan, sur l'*Indifférence* de M. Lamennais ou la *Sainte Élisabeth* de M. de Montalembert, sur les tendances du journal *l'Avenir*, la condamnation de trois illustres écrivains, la soumission des uns, la rébellion de l'autre[1]. »

VII

Parmi les hommes qui ont subi sa singulière force d'attraction, il en est plusieurs, alors au début de leur carrière, qui se sont plus étroitement groupés autour de Mme Swetchine, et ont défini de la même manière cette prise de

[1] Mémoires du vicomte de Melun.

possession très douce et très forte, datant presque du premier jour. Le mot de Montalembert, tous le répètent avec des variantes : « Elle a pour moi une affection de mère, et j'éprouve pour elle un vrai sentiment de fils. » Charles de Montalembert, si jeune alors, n'ayant guère que vingt et un ans, venait de perdre son père. « Maître d'école et pair de France, » comme il devait s'intituler devant la Chambre des pairs lors du procès de l'école libre, il avait été présenté quelques mois avant à Mme Swetchine. Son impression avait été : « C'est la seule femme de Paris qui me semble vraiment femme, c'est-à-dire enthousiaste, aimante, croyante comme doit l'être une femme. Sa conversation me fait beaucoup de bien. » Et quand un deuil inconsolable l'accable, c'est tout droit près de cette maternelle amie qu'il va se réfugier. « Elle s'est intimement associée à toutes mes souffrances. Elle a répandu sur mon malheur une lumière toute chrétienne. »

Il lui amène sur sa demande son ami le plus cher, cet Henri Lacordaire, jeune prêtre de grand talent et d'idées libérales, engagé avec M. de Lamennais dans la création du journal *l'Avenir,* et qui venait, après la condamnation portée à Rome, de se séparer douloureusement de son chef révolté. Mme Swetchine, sans l'avoir jamais vu, le connaissait de nom. Avec sa divination merveilleuse, elle pressentit là une détresse morale trop fière pour venir à elle; elle fit les premiers pas, brisa la glace, tendit la main à cet isolé, que beaucoup de catholiques tenaient en suspicion. « J'abordai aux rivages de son âme, a écrit Lacordaire dans l'éloge funèbre si vibrant qu'il lui a consacré, comme une épave brisée par les flots, et je me rappelle encore, après vingt-cinq ans, ce qu'elle mit de lumière et de force au service d'un jeune homme qui lui était inconnu. »

Lui aussi lui appartint bien vite. « Mme Swetchine m'accueillit avec une bienveillance qui n'était pas celle du monde,

et je m'habituai à lui faire part de mes peines, de mes inquiétudes et de mes projets; elle y entrait comme si j'eusse été son fils. Depuis ce jour, je ne pris aucune résolution sans la débattre avec elle, et je lui dois sans doute d'avoir touché à bien des abîmes sans m'y briser. »

Ce fut la marquise de Virieu, une des femmes les plus spirituelles et intelligentes d'alors, qui conduisit chez Mme Swetchine le vicomte de Melun, en déclarant à ce dernier qu'il l'en remercierait toute sa vie : « La première fois que je la vis, dit celui-ci dans ses charmants Mémoires, deux choses me frappèrent : l'élégance et la richesse de l'appartement et l'air timide et embarrassé de celle qui me recevait. Mais à peine un sujet sérieux de conversation eut-il été entamé, que la timidité qui allait me gagner disparut, et je me sentis soulevé par la force des raisonnements et la puissance des idées. Mme Swetchine m'avait fait monter sans effort, sans en avoir pour ainsi dire conscience, par une pente douce et facile, vers les cimes les plus hautes, sur les sommets les plus élevés du sujet. Bientôt je pris la douce habitude de regarder sa maison comme la mienne. Rien ne peut se comparer à ces premières années où, tout entier à son affection, je lui consacrais pour ainsi dire toutes les heures de ma journée, lui rapportais tous mes projets, lui communiquais toutes mes idées. »

Le dernier venu de ses fils de prédilection fut le comte Alfred de Falloux, un jeune royaliste angevin que lui amena également Mme de Virieu. M. de Falloux avait d'abord refusé, craignant que ce salon déjà célèbre ne lui offrît un accueil prétentieux et pédant.

« Lorsque je franchis le seuil redouté, un heureux hasard fit que Mme Swetchine se trouvait seule. Je rencontrai la simplicité, je puis même dire la timidité, là où je m'étais figuré le despotisme d'intelligence. Très promptement, je me sentis contristé quand la porte s'ouvrait pour de nouveaux venus,

et je crois même que je fus assez ingrat pour quereller Mme de Virieu de n'avoir pas vaincu plus tôt mon aveugle résistance. »

A côté de ceux-là, avec eux, d'autres vinrent, parmi cette élite de jeunes gens, dont son active sympathie partageait les aspirations et encourageait les efforts; cette petite milice chrétienne qui eut « d'illustres généraux avant d'avoir beaucoup de soldats [1] ». C'était Édouard Turquety, « poète charmant, cœur le plus vertueux et le plus touché, » ramené au catholicisme par son influence, dont elle seule savait combattre les découragements de rêveur avec sa parole fortifiante, et qui écrira, écrasé de douleur après l'avoir perdue : « Je ne pouvais oublier que je perdais en elle une seconde mère, celle pour qui, Dieu le sait, j'aurais donné dix fois ma vie, et que le monde était privé d'une des plus admirables créatures qu'il ait jamais été donné aux hommes de connaître. »

C'était l'abbé Guéranger, tout préoccupé d'« arracher aux démolisseurs l'admirable monument de Solesmes [2] », et d'y ramener les bénédictins, afin qu'ils travaillassent à restaurer l'antique liturgie sacrée, âme de nos cathédrales. Pour lui, Mme Swetchine se fait quêteuse; elle écrira à ses amies russes, leur parlant « du mérite supérieur » de celui qui vouait à cette entreprise son présent et son avenir.

C'était enfin, fraternisant avec ces Français, des Russes qui ne purent aborder, comme Lacordaire, aux rivages de son âme, sans subir la contagion de sa foi : le prince Gagarin, secrétaire d'ambassade, qu'elle adressa au P. de Ravignan, et qui devint catholique et jésuite, sacrifiant un avenir brillant aux conseils les plus austères de la morale évangélique; le comte Schouvaloff, poète grand seigneur, qui fut un

[1] Lettres de Mme Swetchine.

[2] Mémoires de M. de Falloux.

humble moine barnabite et un saint; d'autres, si nombreux qu'on ne saurait les nommer, tant par une multiplication miraculeuse d'elle-même, elle parvenait à se prêter à tous.

Lacordaire, Montalembert, ces grands semeurs dans leur siècle, ont eu en elle une collaboratrice assidue qui a compris leur tâche et s'en est faite l'associée discrète. Ozanam, Cornudet, Franz de Champagny, Werner de Mérode, les Rességuier; vers la fin, Augustin Cochin, Albert de Broglie, Alexis de Tocqueville : dans toutes ces vies se retrouve la marque de Mme Swetchine. A une heure ou à l'autre elle a dit une parole, écouté avec toute son âme, et ils sont partis fortifiés. Les créations de ce grand mouvement catholique qui illustrera notre siècle, œuvres ouvrières, cercles, missions, conférences de Notre-Dame, sociétés de Saint-Vincent de Paul, elle les a suivies de sa sollicitude, éclairées de ses conseils sages et prudents qui modéraient cette jeunesse parfois imprudente dans le bien.

Ce rôle était digne de passionner une nature comme la sienne, restée ardente tout en s'apaisant, et qui comprenait « qu'on combattît pour l'éternité avec les armes du temps[1] ». Elle y trouvait l'emploi de toutes ces forces vives dont l'inaction avait causé les douloureuses souffrances morales de sa jeunesse. « Dans le cours de plusieurs journées où je n'ai pas eu un moment de libre, il arrive souvent, — écrit-elle à la princesse Galitzin à un moment où elle craint un rappel impérial en Russie, — qu'aucune chose indifférente n'a pris place. Les points particuliers que les circonstances individuelles font surgir sans cesse, les encouragements donnés ou reçus, les intérêts de l'Église, son immense progrès dans les esprits, les travaux littéraires qui ont la religion pour but, l'espèce de succès qu'on peut, avec du soin et de l'intelligence, ménager à tout ce qui est bien et bon : tous ces inté-

[1] *Pensées.*

rêts variés, dont l'essence est toujours la même, font de mon existence quelque chose qui ne peut pas plus se reproduire que s'oublier. Déracinée pour la seconde fois, je ne puis plus rien commencer. Et tant d'admirables contacts, de bénédictions accordées à mes efforts, de tels hommes dans le clergé, d'autres que je ne puis pas seulement compter au nombre de mes amis, mais dont la confiance, l'affection ont quelque chose de filial : voilà pourtant tout ce qu'il faut quitter! Oui, quitter avec douleur, avec une douleur sans compensation humaine, mais avec la confiance, s'il faut la subir, que Dieu l'ordonne pour mon salut. »

Ces joies d'un ordre élevé, elle les méritait par son tact et son abnégation d'elle-même. Tout bonheur se paye, et *ses fils* lui coûtèrent souvent des sacrifices et des angoisses. « Vous savez si vous pouvez me réjouir et m'affliger, — dit-elle dans sa touchante lettre à Montalembert, se débattant entre son attachement pour Lamennais et son devoir de catholique. — Dans ces émotions maternelles que vous m'avez fait connaître, je ne veux pas croire que ce soit aux seules douleurs de Rachel que vous me condamniez. » Tous ces hauts esprits, naturellement indépendants, se séparaient du sien sur certains points, si les grandes questions les réunissaient à elle. Entre elle et Montalembert, il y avait la Pologne; entre elle et Lacordaire, des préjugés de caste et un idéal politique opposé; enfin, la différenciant de tous ses jeunes amis, le tour particulier de son esprit slave, subtil, et cette prudence due à l'âge qui lui faisait redouter leur véhémence, présenter les questions de biais pour les rendre moins offensantes. « Dieu fit de tout cela une suprême harmonie[1]. »

Mme Swetchine a quelque part un mot qui mérite d'être médité, et qui révèle un des secrets de son ascendant : « Il faut, dit-elle, respecter en nous notre première individualité;

[1] Pontmartin.

c'est une pensée de Dieu. » Ce qu'elle respectait en elle-même, elle ne songeait pas chez les autres à s'y substituer. Elle n'était pas dominante, n'essayait pas d'imposer sa manière de voir, mais cherchait en toute sincérité le bien, chez ceux qu'elle aimait.

Seulement sa clairvoyance, doublée par l'affection, lui montrait souvent leur vraie route. Ce fut elle qui, après avoir enseigné à M. de Melun la théorie de la charité, « le conduisit sur ce champ de bataille où devait se passer toute sa vie [1]; » elle qui l'envoya vers l'admirable sœur Rosalie sans jalousie d'influence, et fut ainsi la cause première de tout le bien accompli par ce vaillant homme d'œuvres au milieu des pauvres de Paris.

Si la carrière politique de MM. de Falloux et de Montalembert n'a pas été aussi directement déterminée par elle, qui dira la part intime qu'elle y a prise en les écoutant, les approuvant ou les blâmant sans faiblesse, témoin infatigable de leurs actes, avec son cœur et sa raison? « Rien ne m'a plus frappé, lui écrira Tocqueville, dans l'expérience déjà assez longue que j'ai faite des affaires publiques, que l'influence qu'exercent toujours les femmes en cette matière, influence d'autant plus grande qu'elle est indirecte. »

On la trouverait aussi mêlée, non seulement à l'histoire politique, mais au mouvement littéraire qui a produit tant de belles œuvres catholiques. Ce que Mme Swetchine préférait comme lecture était la philosophie, même la métaphysique la plus abstraite; mais l'histoire, surtout l'histoire religieuse, la charmait : combien plus sous la plume de ses fils d'adoption! Avec quelle émotion lut-elle la vie de la *chère* sainte Élisabeth, poème exquis de la jeunesse de Montalembert, et, bien plus tard, les premiers chapitres de ses *Moines d'Occident*, œuvre de sa maturité! avec quelle sympathie mater-

[1] Mémoires du vicomte de Melun.

nelle les beaux travaux historiques du prince de Broglie, les livres éloquents d'Ozanam sur le moyen âge chrétien, et enfin quelle joie profonde en recevant du P. Lacordaire le manuscrit même de la *Vie de saint Dominique*, dont la dédicace cependant troublait son humilité! « Je souhaite qu'un jour quelqu'un de vos neveux sache qu'il eut pour aïeule une femme dont saint Jérôme eût été l'ami comme de Paule et de Marcelle, et à qui rien ne manqua qu'une plume assez illustre et assez sainte pour dire ce qu'elle était. »

VIII

C'est le P. Lacordaire qu'on évoque avant tout autre, en prononçant le nom de Mme Swetchine. L'histoire des âmes est remplie de ces associations saintes, et notre mémoire a vite fait de nous suggérer des rapprochements. Celui qui dominerait ici serait saint Augustin et sainte Monique, dans les entretiens inoubliables qu'a retracés le grand docteur aimé de Mme Swetchine, et surtout dans cette suprême soirée d'Ostie, où le fils et la mère s'élèvent de l'infini de leurs désirs à l'infini de Dieu.

La correspondance entre Lacordaire et Mme Swetchine est l'histoire jour à jour de cette adoption morale. La première lettre date de 1833, et accompagne celle à Mgr de Quélen, qui est un acte de soumission absolue après les affaires de l'*Avenir*. La dernière, elle la reçut quelques jours avant sa mort : vingt-cinq ans s'étaient écoulés, et Lacordaire lui écrivait encore : « Croyez que je vous aime comme un véritable fils. »

Devant le développement graduel de cette grande âme d'apôtre, apaisée, raffermie, éclairée par Dieu, il serait injuste

d'oublier l'instrument dont la Providence s'est servie. « Ses conseils, dit Lacordaire, me soutinrent à la fois contre la défaillance et l'exaltation. » Le voyant las, indécis, découragé, elle lui dit en soulignant le mot : « Prenez garde ! » et c'en fut assez pour lui rendre le sentiment de sa situation périlleuse.

Vainement la différence de leurs situations porta d'abord Lacordaire à cacher son cœur profondément affectueux sous une fierté sauvage et une réserve excessive ; « la douceur pénétrante de Mme Swetchine fondit la neige dont ce volcan paraissait entouré[1]. » Sa mère mourut, et dès lors elle devint sa première affection terrestre, de même qu'il fut la préoccupation principale de cette femme au grand cœur, en qui les mots Dieu et liberté éveillaient les mêmes sentiments qu'en lui-même.

« Elle était merveilleuse à découvrir le point où l'on penchait et où il fallait porter secours[2]. » Lacordaire ne penchait plus, il s'était redressé, et même avec une rigidité qu'on lui a reprochée, en publiant ses *Considérations sur le système de Lamennais,* et sa lettre à l'archevêque de Paris contenant sa formelle soumission. L'un et l'autre écrits avaient été communiqués à Mme Swetchine. Ensemble ils s'efforçaient de disputer Montalembert, plus jeune et plus accessible aux illusions, à l'influence persistante de Lamennais.

Mgr de Quélen, même en dehors de sa longue amitié pour Mme Swetchine, avait toujours prévu l'avenir brillant du jeune avocat, accueilli avec joie par lui, quelques années avant, dans son clergé diocésain ; il permit qu'on confiât à l'abbé Lacordaire une série de conférences à donner aux élèves du collège Stanislas. A la troisième, l'étroite chapelle était remplie à s'étouffer de tous les hommes les plus éminents

[1] Prévost-Paradol.

[2] Lacordaire, *Éloge de Mme Swetchine.*

de Paris, et Berryer, ne pouvant entrer par la porte, se faisait hisser par la fenêtre.

Cependant Lacordaire s'était imaginé jusque-là n'avoir rien de ce qu'il faut pour être prédicateur. Six mois plus tôt, il montait pour la première fois en chaire, à Saint-Roch, et son sermon, auquel Mme Swetchine, trop émue pour y assister, avait envoyé tous ses jeunes amis, causait une déception générale. Cependant ce sermon de début faisait pressentir les autres; mais il était trop personnel, il rompait trop avec les modèles convenus; l'auditoire paroissial se trouvait dérouté. Lacordaire se sentait lui-même destiné à un autre genre de prédication. Le succès des conférences de Stanislas lui ouvrit la voie. Frédéric Ozanam, un autre vaillant esprit, à la tête des étudiants catholiques avec lesquels il venait de fonder les sociétés de Saint-Vincent de Paul, vint demander à l'archevêque de créer à Notre-Dame un enseignement religieux ouvert à la jeunesse des écoles : « tant d'âmes auxquelles nul ne donne leur pain, » écrivait Lacordaire. L'archevêque offrit à celui-ci la chaire de Notre-Dame. Il hésita devant une mission aussi grave; puis, « après avoir prié Dieu et consulté Mme Swetchine[1], » il répondit affirmativement.

Cette première conférence marque une date (13 mars 1835). Depuis, tous, nous avons vu les nefs de la majestueuse cathédrale se remplir, les foules se presser aux pieds d'autres prédicateurs, souvent fils de Lacordaire et continuant sa tradition; mais jamais, nous disent ceux qui, plus âgés que nous, ont entendu cette voix inoubliable, jamais il n'y eut spectacle semblable à celui-là.

L'église débordait d'une foule, plus curieuse que pieuse, il est vrai, attirée par la nouveauté de cet enseignement, battant les piliers, s'entassant sur les galeries, refoulant les femmes dans les bas côtés obscurs : des hommes de tout

[1] Testament du P. Lacordaire.

âge, de toute opinion, étudiants et savants, libéraux et royalistes, incrédules et catholiques. Comme nous l'avons vu parfois dans des circonstances analogues, le respect n'était pas le trait dominant de ce public, qui attendait un spectacle quelconque; plusieurs lisaient leur journal ou procédaient même à un déjeuner sommaire. Quand Mgr de Quélen voulut entrer pontificalement, il recula presque effrayé, habitué à l'aspect désert de l'immense église, où une assemblée ordinaire est comme perdue. Une mer humaine, houleuse, l'emplissait.

L'abbé Lacordaire monta en chaire. Dans la foule, il vit surtout l'archevêque, de qui tout dépendait, après Dieu, de cette solennelle entreprise. Il parla d'abord calme, puis se montant peu à peu, jusqu'à ce que lui échappât un de ces cris particuliers à son éloquence, qui font encore tressaillir, même dans le silence de la lecture : « Assemblée! assemblée! que voulez-vous de moi? — La vérité! »

L'auditoire était conquis. Après la conférence, l'archevêque emmena dans sa voiture le jeune prédicateur jusque chez Mme Swetchine, qui attendait angoissée, et lui dit en entrant :

« Je vous amène notre géant! »

Est-ce dès lors qu'elle trouva le courage d'entendre cette parole qui la faisait vibrer de fierté et de crainte? Elle-même l'a dit : « Je sens tous ses périls, je tremble à chaque écueil, je ressens tous ses coups; mais ce qui me met à l'abri de tout découragement, c'est que je me sens toujours plus amie de la vérité d'abord, de l'énergie qu'elle réclame, et de notre ami par-dessus le marché. »

« Voulez-vous voir la mère du prédicateur? disait-on dans l'auditoire : regardez la. » C'était Mme Swetchine, que sa figure expressive et rayonnante désignait ainsi à la sympathie. Et combien plus grande fut cette émotion, quand Lacordaire parut, dans cette même chaire, avec la robe blanche et le manteau noir, costume monacal disparu de France depuis la Révolution, qu'on redoutait comme un danger, que la sol-

licitude de Mme Swetchine elle-même avait craint, et qu'il y glorifiait de telle sorte, qu'aujourd'hui notre pensée l'y fait spontanément apparaître, parmi tous les grands souvenirs qui vivent et se meuvent sous ces voûtes de mystère et de passé !

Malgré l'influence de Mme Swetchine sur Lacordaire, on ne peut dire que la restauration de l'ordre dominicain en France ait été son œuvre. « Elle le laissait faire plus qu'elle ne le soutenait » au commencement. Sa tendresse maternelle de femme déjà âgée, d'une santé chancelante, redoutait d'instinct les luttes qu'appelait l'énergique jeunesse de Lacordaire, prête à tout pour atteindre son but. Elle eût rêvé pour lui, comme toutes les mères, un avenir moins hérissé de sacrifices et de difficultés; mais, si elle ne le voulut pas spontanément, elle l'accepta et s'associa de toute son affection « à ses inquiètes destinées ».

Durant ce long séjour de Rome, où Lacordaire avait été se retremper dans le repos et le recueillement, et se présenter au pape, qui reçut avec une bienveillance souriante le jeune conférencier de Notre-Dame, lui rappelant sa première visite avec Lamennais, la pensée de rétablir un ordre religieux se formula en lui. Fut-ce la vue de ces monastères nombreux, aux grands souvenirs, dont Rome, alors plus qu'aujourd'hui, était pleine, et qui lui inspiraient, à propos d'un pèlerinage à Genazzano, une page touchante [1] sur la paix des cloîtres? Fut-ce plutôt la parole de dom Guéranger, venu recevoir de Grégoire XVI sa consécration d'abbé bénédictin de Solesmes, et lui disant : « Dieu vous a fait prêcheur, rétablissez les Frères prêcheurs? » Ce travail intérieur se faisait lentement, dans le silence. Les lettres de Mme Swetchine lui apportaient régulièrement l'appui de leur intimité dévouée et délicate, habile à toucher les cordes les plus secrètes de son cœur. Elle

[1] Lettres à Mme Swetchine, 1836.

l'avait adressé à son vieil ami le P. Rozaven, et tous deux avaient parlé d'elle : le jésuite, évoquant sa jeune convertie d'autrefois, ardente, troublée, et la revoyant sous l'aspect

Sœur Rosalie.

de dignité et de douceur que lui peignait Lacordaire. « Il m'a raconté votre conversion, et comment vous étiez à Pétersbourg une des colonnes de l'Église grecque. Je suis heureux que vous soyez devenue une colonne romaine[1]. »

[1] Lettres à Mme Swetchine, 1836.

Cette remarquable correspondance restera, dans l'histoire des grandes amitiés, un des chapitres les plus beaux et les plus rares, un des plus nobles exemples de ce que peut l'affection sanctifiée et spiritualisée. Le respect pour le caractère du prêtre, si développé chez Mme Swetchine, s'y associe avec une autorité de tendresse et d'âge : « Bénissez-moi, mon enfant, et laissez-moi vous bénir. »

Lacordaire lui écrit en pleine ouverture de cœur, parfois rebelle, avec des retours à l'ancienne raideur d'autrefois ; mais sollicitant ses conseils et les suivant, après s'être révolté contre eux. C'est ainsi qu'il renonce momentanément, devant ce qu'elle lui dit de l'opposition de Mgr de Quélen, à la publication de sa *Lettre sur le Saint-Siège,* écrite en réponse au livre de Lamennais, *les Affaires de Rome,* et cela quoiqu'il lui en coûte fort. Il lui envoie ses manuscrits à lire, ses épreuves à corriger. « Je ne vous remercie pas de vos soins, de vos inquiétudes, de votre amour ; mon cœur en surabonde de joie et de réciprocité, et ne peut que se taire. »

Dans tous les menus détails de ses affaires et de ses intérêts matériels, elle est son intermédiaire zélé, le grondant sur ses dépenses ; dans les grands débats de sa conscience, il vient s'éclairer à la sienne, tout en la plaignant d'avoir « un fils aussi mauvais que lui ». Pour elle, « non seulement elle respecte son indépendance, mais elle l'aime. » La plus belle peut-être de ses lettres contient ce mot touchant : « Mon bonheur eût été de vous approuver toujours, mais ma tendresse n'en a pas besoin... Vous savez que souffrir ne décourage pas les pauvres mères ! »

Lacordaire était revenu en France ; il avait prêché à Metz avec un succès triomphal, dont son ami de Falloux se fit une joie d'apporter l'écho à Mme Swetchine, avec le compte rendu d'une de ces conférences à laquelle il avait assisté ; tellement tous ses fils adoptifs étaient unis en elle, malgré leurs diver-

gences politiques. Alors, à travers des projets qui échouent, l'idée dominicaine arrive à le posséder de plus en plus. Pour la mûrir, il va faire une retraite à l'antique abbaye de Solesmes, où dom Guéranger, dans la belle église, auprès des « saints » de pierre saisissants, légués par l'art du XVIe siècle, a rétabli les moines bénédictins dans leurs stalles, le chant grégorien sous les voûtes, la colombe symbolique, tenant lieu de tabernacle, au-dessus de l'autel. Là encore la pensée de Mme Swetchine habite. Elle écrivait quelques années avant à une amie[1] : « Je serais heureuse de vous faire aimer mes bénédictins en vous faisant lire des lettres du Père prieur. C'est une de ces âmes marquées dès la première jeunesse du sceau de Dieu. L'esprit de dom Guéranger, et il en a beaucoup, ne s'est développé qu'à un seul principe de chaleur et de lumière, et c'est prodigieux tout ce qu'il y a de philosophie profonde et de vraie poésie dans une nature heureuse qui s'est consacrée à la suprême Unité. »

Aujourd'hui, devant les bâtiments nouveaux et magnifiques, on regrette cependant ceux qui avaient abrité ce passé et surtout cette tour gracieuse dressée au bord de la Sarthe, servant d'habitation aux retraitants, et où tant d'hommes à la destinée bien diverse, dont certains noms étonneraient peut-être, sont venus à leur heure, poussés par le désir d'une de ces haltes sur la route laborieuse de la vie, qui permettent de regarder devant et derrière soi. Lacordaire en partit, résolu à accomplir son œuvre, effrayé seulement de « se trouver trop imparfait ». Quelques mois après, il était au noviciat de Sainte-Sabine, avec les premiers collaborateurs recrutés par lui.

Désormais le rôle de Mme Swetchine dans sa vie se modifia légèrement. Quoiqu'il lui eût dit dans un accès de boutade qui l'avait fait beaucoup souffrir : « Je veux être moine et

[1] La duchesse de la Rochefoucauld.

vous débarrasser de moi, » le lien entre eux restait le même ; mais il se produisit ce qui arrive pour les mères quand les portes du cloître se referment sur leurs enfants. Leur tendresse, à elles, ne change pas ; eux les aiment autant, mais autrement : leur volonté, leur esprit, sont assujettis à des règles précises, et l'influence maternelle la plus puissante doit passer au second plan. Mme Swetchine avait une nature trop pénétrante, trop sensible aux moindres nuances pour ne pas le sentir. « Vous avez peur pour moi, comme une mère pour son fils qui est à l'armée. Une plus grande force m'eût mieux convenu, » dit Lacordaire, avec une inconsciente cruauté masculine, à la pauvre sainte femme. Mais en le voyant « aussi content et tranquille qu'il est possible à un homme sur terre », elle fit, comme bien d'autres mères, abnégation d'elle-même, et, pour ne pas se séparer de lui, elle devint, autant qu'elle put, l'auxiliaire de ses labeurs.

« Il faudrait, lui écrivait le P. Lacordaire, dont les lettres sont désormais toutes imprégnées d'une gaieté sainte, que vous ayez un cœur de tigre pour ne pas aimer les dominicains. » Aussi elle les aima tous en celui qui s'appelait lui-même « son enfant gâté ». Elle voulut le suivre dans sa vie nouvelle. « N'oubliez aucun détail de votre prise d'habit et de la bénédiction du saint-père, ni rien de ce qui vous regarde ; tout ce qui vient de vous est un trésor que l'on met vite en commun. » Et lui, la première fois qu'il lui écrit, après l'engagement définitif, en signant *Frère Henri-Dominique :* « Si je vous ai fait quelquefois de la peine, c'est le moment de me le pardonner. Il n'y a plus rien du vieil homme à votre égard que le souvenir de votre affection et le retour constant de mon cœur. Votre place est marquée à jamais dans ma vie par le moment où vous l'avez prise et par le bien que vous y avez semé. »

Ce fut dans le beau couvent de la Quercia, près de Viterbe, dont les poétiques cloîtres et l'opulente église s'élèvent au

centre d'une riche vallée aux lointains montagneux, que les nouveaux dominicains firent leur noviciat. Le P. Lacordaire y écrivit cette *Vie de saint Dominique*, dont ses lettres à Mme Swetchine commentent les progrès. Il la chargea de l'impression, lui envoyant le manuscrit par un de leurs amis communs, ce brillant François de la Bouillerie que les Mémoires de M. de Melun nous montrent jouant la comédie et récitant des vers dans les salons parisiens, puis quittant le monde qui lui faisait fête pour entrer au séminaire et atteindre par la suite aux premières dignités ecclésiastiques. Il était venu à Rome faire bénir sa récente vocation, et une amitié très vive l'avait rapproché de Lacordaire, dont les conférences à Notre-Dame n'avaient pas eu d'auditeur plus assidu, souvenir que, bien plus tard, l'évêque rappellera si éloquemment au grand dominicain devant ses élèves du collège de Sorèze. Mme Swetchine reçoit l'ouvrage « qui lui va au cœur » : elle demande quelques retouches, dont Lacordaire reconnaît la justesse; d'ailleurs il ne va pas tarder à revenir en France. Mais un problème se pose : pourra-t-il prêcher en dominicain? Avec une prudence qu'il trouvait exagérée, Mme Swetchine le redoutait un peu, et ce ne fut pas sans inquiétude qu'elle le vit pour la première fois reparaître avec le froc, alors impopulaire, dans cette chaire de Notre-Dame où le P. de Ravignan, qu'elle admirait et appréciait, avait obtenu, depuis son départ, de si grands succès par une éloquence d'un genre tout différent. Ce jour-là encore, « la foule débordait de la porte au sanctuaire. » On y voyait les ambassadeurs, les ministres, les députés, Chateaubriand, Guizot, Molé, Lamartine. Lacordaire parut, avec son visage pâle, sa tête rasée, « le front inspiré et resplendissant de saint Dominique[1]. » Il parla sur la vocation de la nation française, et en quelques phrases il eut ressaisi cette assemblée, sur laquelle

[1] Eug. de Guérin, *Lettres*.

il avait eu un si grand empire, « dont la foi s'était rallumée à l'éclair qui jaillissait de lui[1]. »

Dès lors Mme Swetchine ne craignit plus. Elle-même, maternellement, combattit son goût pour la solitude, l'engageant à vaincre les préjugés en se faisant mieux connaître, lui et son ordre. Ainsi elle continuait à le suivre comme une providence discrète, une conseillère pleine de sollicitude et de réserve, pratiquant le grand art de savoir s'effacer. Plus la vie du P. Lacordaire est remplie des autres, plus la sienne le devient de lui, sans jalousie. Elle accepte son presque constant éloignement, jouit de ses triomphes oratoires, de cette popularité qu'il acquiert, évoque par la pensée ces belles fondations qu'elle ne verra jamais : Chalais, Oullins, Sorèze, Flavigny. Habituée à vivre de ces existences aimées plus que de la sienne, on peut dire que ce fut vraiment l'heure glorieuse de sa vie, que ces années où la voix de Montalembert à la tribune de la Chambre répondait à celle du P. Lacordaire à Notre-Dame, toutes deux également éloquentes pour défendre les idées qui lui étaient chères.

La courte carrière politique du P. Lacordaire, en 1848, ne pouvait n'avoir point en elle un sérieux retentissement.

« Dans mon premier mouvement, écrit-elle à Mlle de Virieu, je n'aurais même pas souhaité un prêtre parmi les électeurs. Voilà pour le sentiment. Quant à mon intelligence, elle est plus réconciliée avec ces voies insolites. J'entrevois que si saint Jérôme eût vécu de nos jours, au lieu de sa Thébaïde il se serait peut-être fait journaliste, et quoi qu'il en soit, me récusant, à cause de la vivacité même de mes répugnances, je baisse pavillon devant l'autorité suprême du diocèse qui l'approuve[2]. »

Lorsque, après une brève apparition sur les bancs de

[1] Mgr de la Bouillerie.

[2] Lettres de Mme Swetchine.

l'Assemblée constituante, le P. Lacordaire se décida à se démettre de son mandat de député, Mme Swetchine fut certainement soulagée en l'apprenant avant tous, car elle le jugeait « nullement homme d'État. Il n'a d'autre politique que celle du christianisme; rien n'en pourra faire un homme de parti ». Cependant, avec son excessive prévoyance, elle eût voulu retarder la démission, craignant que ses ennemis, au lendemain de l'insurrection du 15 mai, n'en profitassent contre lui. Elle fit chercher M. de Falloux, qui fut d'un avis contraire au sien. Après une discussion qui dura quelque temps, elle se déclara convaincue, et le P. Lacordaire obtint cette approbation, à laquelle il attachait toujours un si haut prix, qu'il lui est bien rarement arrivé d'agir sans elle.

« Il n'y pouvait faire du bien (à l'Assemblée), et l'énorme temps qu'il y donnait pouvait être plus utilement employé ailleurs[1]. »

D'autres amis de Mme Swetchine, qu'on appelait en riant *ses illustres;* ceux desquels elle disait avec une fierté permise : « J'ai la main heureuse. Je les prends modestes, et je les laisse sur le pavois; » Falloux, Montalembert, le vicomte de Melun, restaient d'ailleurs à l'Assemblée, pour y jouer un rôle très actif. Au sortir des séances, ils en apportaient les nouvelles rue Saint-Dominique et y continuaient la discussion commencée ailleurs, à laquelle Mme Swetchine prêtait le concours de son jugement précis et pénétrant.

« Aguerrie par le christianisme à toutes les vicissitudes, elle se montrait calme, indulgente, ne s'exagérant en rien la portée des événements déjà si graves, rendant justice à tout ce qui lui paraissait bon et méritoire chez les adversaires. La mère des pauvres n'était pas hostile au peuple. « Rien « ne fait échapper à la colère, disait-elle, comme un pro- « fond sentiment de l'infirmité humaine[2]. »

[1] Lettres de Mme Swetchine.
[2] Sainte-Beuve, *Causeries du lundi.*

Dans le salon de Mme Swetchine, qui eut alors son moment politique, furent ainsi discutées et projetées les lois de liberté qu'obtint alors le parti catholique, et avant toutes celle sur l'enseignement secondaire, qui porte le nom de loi Falloux, et les propositions pour améliorer le sort des ouvriers, que M. de Melun mettait toute son ardeur de persuasion à soutenir à la tribune. Ce fut Mme Swetchine qui contribua à décider l'abbé Dupanloup à apporter son aide à leurs amis en acceptant l'évêché d'Orléans ; de même qu'un peu avant elle avait approuvé M. de Falloux sacrifiant ses répugnances de monarchiste pour entrer dans le ministère du prince président, afin d'y défendre les intérêts religieux.

Mme Swetchine reçut à cette époque de hauts personnages diplomatiques, qui ne résistèrent pas davantage que les autres à son charme d'intelligence et de bonté. La politique extérieure l'intéressait d'autant plus, qu'elle connaissait presque tous les hommes d'État européens. On vit fréquemment dans son salon M. de Radowitz, représentant de la Prusse, « dont l'intelligence et les vues ont renouvelé au fond de moi, écrit-elle, mon animation de jeunesse. Il me semblait, en l'écoutant, remonter le fleuve du temps et me retrouver dans ce monde de questions où ma pensée a fait ses premières armes. »

Donoso Cortès, ce grand catholique éloquent, passagèrement ambassadeur d'Espagne à Paris, fut aussi des assidus de Mme Swetchine. Chez elle, il voulut raconter sa conversion. Pour sa mort prématurée, elle eut de vraies larmes d'amie ; elle était à l'âge où les pauvres yeux fatigués s'usent à pleurer ceux qui tombent chaque jour autour de nous.

Sa liaison avec M. de Tocqueville date d'alors, et, pour venir tard, n'en fut pas moins confiante. Tous deux étaient à la fin de leur vie ; mais l'homme, jeune encore et se sentant atteint, s'assombrissait de toutes les déceptions subies ; la vieille femme combattait ces tristesses et ce décourage-

ment, dont sa foi vive lui évitait l'épreuve. « Restez triste, s'il le faut, lui écrivait-elle, mais pas découragé, pas injuste pour vous-même. » Et lui la remerciait de son affection fortifiante, dont la source était : « une âme qui s'émeut aisément et un esprit fixé par des principes sûrs. »

Lacordaire.

Ce dernier chapitre clôt dignement l'histoire de ces nobles amitiés, où Mme Swetchine a réalisé dans toute son étendue le rôle élevé et pur de la femme. Nulle n'a fait « plus de bien et moins de bruit ».

Au lendemain des émeutes de Février, le P. Lacordaire avait parlé à Notre-Dame, continuant bravement le Carême commencé, dans l'église où circulaient des ouvriers le fusil à la main. Ce jour-là, l'auditoire, surexcité, emporté par sa

parole courageuse, ne put contenir des applaudissements, qu'il réprima comme un manque de respect au saint lieu. Trois Carêmes encore il continua l'œuvre de ses conférences, et enfin, à quarante-neuf ans, après le coup d'État de 1851, il renonça à la parole et prononça ces magnifiques *Adieux à Notre-Dame,* un des plus émouvants morceaux d'éloquence qui soient dans notre langue. Sans doute, sa mère adoptive dut, pour l'entendre une dernière fois, faire l'effort, qui l'ébranlait toujours, de venir au pied de sa chaire.

Elle eût voulu le retenir à Paris; il s'y refusa, sentant qu'il n'aurait pas la force d'y maintenir sa résolution. Toulouse l'entendit prononcer cette série de discours sur la vie morale et surnaturelle, d'une beauté si particulière, emportant l'esprit dans des régions si hautes et si sublimes. Puis il s'absorba dans la direction du collège de Sorèze. Avec Mme Swetchine, les revoirs devinrent rares; mais chaque lettre du P. Lacordaire porte le témoignage de cette affection qui avait traversé toute sa vie sans s'altérer. Elle vieillissait, elle s'attristait, malgré sa fermeté d'âme, et il trouvait pour elle des mots de réconfort, qui semblent le mieux résumer ce qu'elle fut pour lui :

« Je n'ose vous dire que je suis toujours avec vous. Qu'est-ce que l'homme pour consoler et soutenir? Mais enfin pour autant que l'affection, la reconnaissance et le dévouement puissent aider d'une créature à une autre, je suis présent à vos souffrances et je les partage. Souvenez-vous quelquefois que vous m'avez fait du bien, et que par moi peut-être vous en avez fait à beaucoup d'autres qui ne vous connaissent pas, mais qui vous connaîtront un jour. »

IX

C'est à travers d'autres vies qu'on est porté à considérer celle de Mme Swetchine, tant, durant tout son âge mûr et sa vieillesse, elle pratiqua parfaitement cette vertu du renoncement qu'elle-même assigne à la vieille femme, traçant son propre portrait :

« ... Quelqu'un qui n'exige rien et qui donne tout... Sa bonté est un baume universel, sa prudence discrète, une sûreté ; son humble douceur est souvent la paix de la maison qu'elle habite ; sa générosité, la richesse de ce qui l'entoure[1]. »

Ce renoncement ne vient pas sans qu'il en coûte, surtout aux natures très vivantes. On le vit, lors de l'unique crise qu'elle eut à traverser : celle du rappel de son mari en Russie, où la volonté despotique de l'empereur Nicolas (1833) l'exilait sans motif au fond d'une province, sous peine de confiscation de ses biens. Pour ce vieillard de soixante-seize ans, c'était un arrêt de mort. Mme Swetchine fut alors héroïque ; elle, que l'arrêt ne désignait pas, ne songea pas un instant à séparer son sort de ce mari vieux et infirme qui avait toujours eu pour elle autant de bonté que d'admiration, et auquel la liait un attachement sincère, avec la conscience de n'avoir jamais manqué à son dévouement d'épouse. Cependant il lui en coûtait profondément de quitter la France, la vie utile et remplie qu'elle s'était déjà faite. Mais elle était résignée à accepter la volonté de Dieu, jugeant « que la voie sûre est celle où il nous conduit », trouvant « dans sa religion un double motif d'obéir à son souverain ». Elle se préparait à transplanter sa vie dans un lieu « où elle aurait une

[2] Mme Swetchine, *Traité de la vieillesse.*

église, des hôpitaux et des pauvres », sachant que son activité bienfaisante réclamerait des moyens de s'exercer. Seule, elle eût volontiers renoncé à sa fortune pour demeurer dans un pays catholique et libre; mais elle se refusait à dépouiller de son héritage les enfants de sa sœur; elle ne voulait pas « rompre le dernier lien avec sa patrie, délaisser les paysans que la Providence lui a confiés, et fortifier dans l'esprit de l'empereur le préjugé qu'en devenant catholique on ne peut demeurer bon Russe ».

Par ses amies, Mme de Nesselrode, la princesse Galitzin, elle obtint un sursis de quelques mois. Alors la pensée lui vint de se rendre à Pétersbourg solliciter elle-même l'empereur. De Francfort, elle écrit à dom Guéranger, et après lui avoir expliqué ce voyage, les douloureuses craintes qu'il lui suggère, « car seize cents lieues sont une grosse affaire pour une pauvre femme dont les os ont vieilli; » au milieu de ses propres craintes, elle songe à lui demander de se rapprocher de Lacordaire, qu'il avouait ne pas bien comprendre : « Être les amis d'une même amie, c'est presque se trouver frères. » La lettre, courageuse jusqu'au suprême effort, est une des plus belles qu'elle ait écrites.

Son séjour à Pétersbourg se prolongea tout l'hiver. Nicolas Ier était absent, les démarches n'aboutissaient pas. Enfin elle eut son audience, et il lui suffit de parler pour obtenir ce qu'elle demandait « de la bonté de l'empereur et de sa justice ». Ce fut son adieu définitif à la Russie et à ses vieilles amitiés, « reprises du soir au lendemain. » Elle refit d'une traite ce long voyage, autrement pénible qu'aujourd'hui, se hâtant, car elle sentait la maladie gagner de vitesse. Elle arriva mourante : « Mon corps vieillit; qu'importe, pourvu que mon âme meure debout! » Mme Swetchine est toute dans ce mot.

Cependant elle vécut. Dieu lui réservait encore de longues années, uniformes, calmes pour ce qui est d'elle-même, tra-

versées seulement par les épreuves inévitables de chaque existence : maladies, pertes de parents et d'amis, deuils voilant l'âme de crêpes que parfois on ne porte pas et qui sont les plus douloureux.

A côté de cela, elle se fit d'adorables joies d'aïeule : « Dieu m'a donné successivement beaucoup d'enfants, » écrivait-elle, dans un mouvement de reconnaissance, à l'un d'entre eux, le vicomte de Melun. Elle prenait sa part de leurs bonheurs, accueillait affectueusement leurs fiancées, envoyait, avec un souvenir de mariage à Mme de Falloux, ces mots qu'elle eût pu dire à toutes : « qu'elle l'aimait et la faisait entrer dans ses espérances avant de la connaître ; » et, sur son lit d'agonie, recevait, avec la même bienveillance souriante, la jeune femme qu'elle était heureuse de voir le vicomte de Melun associer à sa vie, donnée jusque-là à la charité.

Puis vinrent les enfants, qui mirent autour d'elle des espérances nouvelles. Elle s'intéressait à leur éducation, à leurs jeux même, car elle avait toujours aimé l'enfance. Les ménages de ses neveux, dont l'un avait épousé la nièce de son amie Roxandre Edling, « la rajeunissaient, » en lui donnant, trop rarement, un entourage de famille. Mais les autres ne lui tenaient pas moins au cœur : « Hier soir, Charles de Montalembert est venu avec Catherine, sa compagne de voyage. Il y avait longtemps que je n'avais vu Catherine ; je l'ai trouvée fort grandie, fort embellie, ce dont ma frivolité s'est fait un grand plaisir[1]. » Ceci est une vraie phrase de grand'mère. Sa puissance d'affection achevait de remplacer ainsi tous les chaînons qui avaient manqué à sa vie.

Une autre joie constante lui fut sa chapelle, cet oratoire où la première messe avait été dite par Mgr de Quélen, et servie par l'abbé Lacordaire. « L'homme entend peu de chose au culte, lui écrivait celui-ci ; voyez quelle différence

[1] Lettres.

entre la piété des hommes et celle des femmes. Un homme aurait-il fait votre chapelle? » C'était son principal luxe; elle lui rêvait sans cesse des embellissements, lui dédiait le chiffre en diamants qu'elle avait porté comme demoiselle d'honneur, se dépouillait de ses bijoux pour les consacrer à de riches ornements, et enfin composait des prières, des litanies spéciales à son cher sanctuaire, où avaient prêché le P. de Ravignan, dom Guéranger, le P. Gratry. « Cette chapelle se lie à tous les actes de ma vie intérieure. » On voit par ses lettres la place qu'elle lui a donnée dans son existence, et ce qu'il lui en coûte quand elle croit devoir l'abandonner pour rentrer en Russie.

A tout cela il faut joindre de nombreuses charités auxquelles elle consacrait une part notable de sa fortune, non contente de donner son argent, s'intéressant aux pauvres qu'elle secourait, comme à cette jeune sourde-muette qu'elle prit comme femme de chambre, malgré son infirmité et son caractère difficile, et que Lacordaire a décrite, à la mort de Mme Swetchine, « la suivant des yeux de la chambre voisine, sentinelle vigilante d'une vie qui avait tant donné d'elle-même. »

La vieillesse vint ainsi, et elle l'accueillit avec calme et douceur. « Que c'est beau, que c'est grand, de vieillir sous l'œil de Dieu! On ne craint tant la vieillesse que parce qu'on la sépare de lui. » Elle a écrit là-dessus des pages fort belles, qui témoignent de son goût pour les nuances, les rapprochements ingénieux, souvent un peu cherchés. Tout cela pour elle seule; elle n'avait aucune prétention d'auteur, et avait résisté obstinément aux instances pour qu'elle écrivît ses Mémoires. « Je ne sais pas regarder en arrière, répond-elle à dom Guéranger, et puis parler au public, parler de soi m'a toujours paru chanceux. Une autre considération me frappe dans cette sorte d'effusion publique : c'est qu'il est trop difficile d'être vrai; on passe sur les lacunes, on

amende les torts, et la conscience est mal à l'aise jusque dans le bien qu'elle fait. »

C'était donc le plus souvent au crayon, sur des feuilles volantes : — « Écrire au crayon, dit-elle joliment, c'est comme parler à voix basse, » — qu'elle notait les pensées venues au cours de ses lectures, de ses méditations pieuses, de ce travail intellectuel soutenu qu'elle avouait à Mme Craven avoir été la cause partielle des douleurs nerveuses qui la torturaient ; car, afin d'en trouver le temps dans ses journées débordées d'occupations diverses, elle réduisait à l'extrême les heures de sommeil. « Dieu nous avait donné de quoi vivre par l'âme et par le cœur, jusqu'à la vieillesse la plus avancée ; mais nous gaspillons, nous vidons le flacon avant le temps. »

Elle avait versé sans ménagement tout ce que contenait le sien, pour désaltérer d'autres âmes. Si sa timidité se fût peut-être offusquée de savoir qu'après elle ces pages intimes seraient ouvertes à tous, la seule pensée de continuer ainsi, même morte, à faire du bien moral, l'eût réconciliée avec cette idée. « Je parle aux autres ; mais avec qui est-ce que je m'entretiens, si ce n'est vous, ô mon Dieu ! » Ces entretiens, c'est toute l'œuvre littéraire de Mme Swetchine, et il faut l'aborder avec la volonté de monter, aidé par elle, vers les régions supérieures qu'elle atteint de plus en plus.

« Souffrir sert à tout : cela apprend à souffrir, apprend à vivre, apprend à mourir. » En cet art de la souffrance dissimulée sous des sourires, sa mauvaise santé continue l'avait rendue habile. Ses meilleurs amis ne se doutaient pas des tortures qu'elle éprouvait parfois. Dans les dernières années de sa vie, une maladie du cœur, jointe à d'autres affections chroniques, l'empêchait de rester assise : elle causait le plus souvent en arpentant de long en large son salon. La mort subite de son mari, arrivée sous ses yeux (1850), sept ans

[1] *Pensées.*

avant la sienne, l'ébranla violemment. Elle avait toujours espéré que la lumière religieuse se ferait dans son esprit, sans chercher à troubler son absolue confiance dans l'Église orthodoxe, sachant le danger et la difficulté extrême de jeter dans de pareils débats de conscience un homme aussi âgé. Elle a des mots navrés qui témoignent du coup que lui porta cette mort, « effroi de toute sa vie. » « Je vivais de menace; aujourd'hui je vis de confiance, d'espoir en la solidarité de tant de prières, de tant de mérites ajoutés à ceux qui me manquent, et aussi de ma foi, seule chose dont j'aie pour deux. » Et elle ajoute ce que devraient s'efforcer de comprendre tous ceux que frappe un grand deuil : « Ce que je repousse le plus de moi, c'est l'abattement. Si Dieu me rend des forces, je les mettrai au service d'une volonté plus résolue, plus dévouée que jamais. La douleur est au rang des choses saintes, et leurs effets doivent s'assimiler. »

Si la joie de visiter Sorèze, trop éloigné de Paris, lui fut refusée, elle fit une année le grand effort, au retour de sa saison de Vichy, de passer par l'Anjou, où l'appelait une double affection, et dont la beauté de grands arbres et de verdure la charma. Pendant huit jours elle fut l'hôte de ce superbe château du Bourg-d'Yré, où les œuvres charitables, le soin d'une grande exploitation agricole avaient remplacé pour le comte de Falloux l'activité politique que lui rendait impossible le régime impérial. Mme Swetchine se trouva là comme en famille, et elle jouit profondément de cette hospitalité très douce : « Pas un détail ne lui échappait; elle allait au-devant des esprits les plus humbles, et son charme n'agissait pas moins sur eux que sur les intelligences les plus rapprochées d'elle. Aujourd'hui un site, un arbre, une occupation de la ferme, la font revivre pour moi, s'animant, interrogeant et résumant son impression dans un mot ingénieux et caractéristique. Je la conduisis à Solesmes, où dom Guéranger l'avait longtemps et vainement appelée.

Le Père bénédictin, si préoccupé des moindres rigueurs de la règle, si absorbé dans l'éude liturgique et théologique, était, comme le P. Lacordaire, le fils le plus tendre en présence de Mme Swetchine. Ses larmes coulaient, ses mains

Le vicomte de Melun.

tremblaient en la recevant sur le seuil de l'abbaye qu'elle avait tant contribué à relever, et jamais la rencontre en Dieu de deux âmes chrétiennes n'eut un caractère plus touchant[1]. »

Il semble que dans l'église abbatiale de Solesmes, où tant de pensées, d'évocations pieuses durent monter en elle,

[1] Mémoires de M. de Falloux.

Mme Swetchine, repassant ce que la Providence divine avait fait de son existence par une conduite secrète et continue, sentit alors jaillir de son cœur cet élan qui lui a inspiré une admirable page, terminant son *Traité sur la vieillesse :*

« Vous avez voulu, ô mon Dieu, que la vie fût belle jusqu'au bout! »

X

Cette paix sereine « à la fin de la journée lourde, fatiguée, laborieuse », elle la répandait sur tous ceux qu'elle aimait. Lorsque Pauline Craven, une de ses filles de prédilection, venait pleurer près d'elle sur ses peines, elle l'exhortait avec tendresse et fermeté à s'accoutumer au repos intérieur, à se transformer en Dieu, comme elle-même en avait fait l'expérience. « Cette chère voix, cette chère image, » que Mme Craven n'oublia jamais, eurent leur reflet dans sa propre vieillesse, où, à l'exemple de Mme Swetchine, « elle se jeta dans les bras de Dieu les yeux fermés. »

La fin approchait. Celle dont j'ai cherché à faire revivre l'âme énergique et haute, brûlant comme une claire flamme dans un corps douloureux, alourdi, la sentait venir aux infirmités croissantes. Et, dans sa solitude de Fleury, elle écrivait son *Nunc dimittis :* « C'est à présent, mon Dieu, que vous pouvez retirer à vous votre servante et lui donner la paix. Son bagage est allégé, le moins fort de vos anges l'emporterait sous son aile. L'orgueil qui enfle est abattu, le *moi* a perdu sa substance, le monde lui a retiré ses lourdes faveurs, le poids du péché a été emporté par le pardon et par les larmes, et sous votre joug doux et léger, tous ses membres se sont assouplis. »

Sa mort (9 septembre 1857), M. de Falloux l'a écrite à

Montalembert, douloureusement éloigné, avec cette précision de détails que fixe dans notre mémoire l'intense désir de tout garder, de tout retenir, pour en vivre ensuite quand l'être aimé aura disparu. Il a montré le P. Lacordaire quittant Sorèze, en pleine fête triomphale, pour accourir près de la mourante; ces messes de communion dites par lui dans la chère chapelle, entendues par Mme Swetchine à genoux; ce dernier entretien « long et confidentiel », où il sollicita les suprêmes conseils de cette belle intelligence, « vivifiée par un cœur dont je n'ai peut-être jamais rencontré l'égal. Son dernier regard sur moi a été une bénédiction; la mémoire m'en restera jusqu'à mon dernier souffle [1]. » Tout ce qui passe est court; cet adieu ne devait pas être de longue durée, puisque quatre ans après il allait la rejoindre.

La plupart de ses amis vinrent entourer ce lit d'agonie souriante et sublime, quoique la souffrance physique en fût excessive. Elle leur disait : « Ne demandez à Dieu ni un jour de plus ni une souffrance de moins. » Mais elle les écoutait encore, s'intéressant à ce qui les intéressait, et eux, la retrouvant si bien elle-même, se reprenaient à espérer; tandis qu'elle « attendait la mort comme une circonstance de la vie [2] », avec une précision méthodique, prenant M. de Falloux pour confident, réglant les détails de son enterrement, léguant à chacun de ses amis un souvenir et aussi un de ses pauvres.

« Dans cette chambre de bénédiction et de douleur, écrivait ensuite le duc de Broglie, il semble que le voile épais qui nous dérobe la vue des choses de la foi était devenu comme transparent. Je n'ai jamais touché le ciel de si près, » ce ciel où elle entra enfin, passant d'une vie à l'autre sans secousse et sans angoisse.

[1] Lacordaire.
[2] A. Cochin.

Morte, elle vivait encore pour tous ceux dont son large cœur était l'appui. Elle l'avait dit : « Rien ne nous sépare moins que la mort, de ceux que nous avons vraiment aimés. » Son souvenir se retrouve mêlé à tout ce qui les réunissait. Elle avait légué sa chapelle à Mme de Chevreuse, qui la transporta et la rétablit à l'hôtel de Luynes, maintenant détruit pour faire place au boulevard Saint-Germain. Un an après la mort de Mme Swetchine, le P. Lacordaire, bénissant devant cet autel le mariage d'Élisabeth de Montalembert avec le vicomte de Meaux, évoquait le souvenir de « cette amie de tout ce qui fut saint et beau » parmi une assemblée où il n'était personne qui ne l'eût dans la mémoire.

Et lorsque la robe blanche du grand dominicain prit place sur les bancs de l'Académie, entre Montalembert et Berryer, à cette brillante séance de réception où il succédait à Tocqueville, ayant non loin de lui Falloux, peut-on douter que Mme Swetchine ne fût là, invisible et présente, comme sa pensée inspirait, quelques années plus tard, à la Roche-en-Brény, cette réunion, autour de Montalembert, des grands catholiques qui l'avaient aimée?

Ce ne fut pas seulement pour eux qu'elle survécut ainsi. M. de Falloux, secondé par tous ceux qui avaient connu Mme Swetchine et qui livrèrent avec une rare abnégation leurs lettres les plus intimes, voulut, dans un zèle pieux, ouvrir à tous, en écrivant sa vie, en publiant les écrits laissés par elle, ce trésor de sagesse éclairée, de consolations supérieures, de piété vraie, où quelques-uns seulement avaient puisé. Mme Swetchine avait eu à un degré si rare le don de pénétrer dans les âmes, d'adapter ses conseils à toutes leurs épreuves, qu'il n'en était aucune qui ne pût y trouver une parole dite comme pour elle. C'est là le mérite spécial de ces méditations, de ces notes rapides, jetées sans préoccupation d'art, mais avec une originalité spontanée; de ces lettres si belles, si sincères, d'une inépuisable richesse de

nuances, où, de la jeunesse à la mort, on peut suivre les progrès successifs de cet esprit, que Saint-Marc Girardin plaçait au premier rang des moralistes chrétiens[1].

Toute une génération, qui s'en souvient encore, femmes et jeunes filles surtout, subit alors, à la lecture de ces livres, dont le succès fut très grand, l'action puissante de Mme Swetchine, qui devint sur elles aussi vivante et bienfaisante que si elles l'eussent connue. Aujourd'hui ces mêmes livres, un peu négligés, pourraient de nouveau faire du bien. Le rôle de Mme Swetchine fut un rôle d'exception, mais profondément féminin. Son ascendant a été tout de bonté et de tact, vertus assez rares pour qu'on cherche à les développer par l'exemple. La souffrance ne change guère de forme, et celles qu'elle adoucit par sa forte et tendre sympathie ressemblaient beaucoup aux nôtres. Enfin chacun peut apprendre d'elle, avec le détachement intérieur et la soumission aux volontés divines, qui ne lui vinrent point sans travail, la charité de l'âme, alliée, pour être vraiment efficace, avec le respect absolu de la liberté d'autrui.

[1] Le produit de cette publication a été consacré par M. de Falloux à fonder l'hôpital Swetchine, asile de vieillards à Segré (Maine-et-Loire).

LE

CULTE DE LA SAINTE VIERGE

EN FRANCE

LE

CULTE DE LA SAINTE VIERGE

EN FRANCE

I

Au centre de Paris, dans une église simple, sombre, où la masse des cierges met un foyer lumineux, où les pierres des murailles prennent une voix pour crier les actions de grâces et les invocations, la Vierge, couronnée, imposante, reine plutôt que mère, appuyant son Enfant sur le globe, regarde passer à ses pieds la foule, sans cesse renouvelée, qui vient jeter devant cet autel son lourd fardeau d'angoisses, de doutes, de deuils. Il est impossible d'entrer à Notre-Dame-des-Victoires sans être saisi de ce spectacle, et spontanément l'esprit évoque l'histoire de ce culte, qu'on a pu appeler la poésie du catholicisme, tel qu'il s'est développé dans le cours des âges, se reliant aux souvenirs les plus intéressants de nos annales, fleurissant de ses légendes les marges de nos vieilles chroniques, faisant surgir du sol trente cathédrales et d'innombrables églises, inspirant les artistes et les poètes.

Apporté, dit la tradition, par les premiers apôtres des

Gaules, sans doute avec quelques-unes de ces Vierges noires vénérées en Orient, et que nous conservons encore, le culte de Marie ne se développa que lentement durant la lutte avec le druidisme, qui fut longue et difficile. C'est cependant à cette époque ancienne que remonte l'origine des nombreuses madones du Chêne et de la Fontaine, semées dans toutes nos provinces. Pour combattre les superstitions celtiques, les missionnaires en baptisèrent les objets, plantèrent la croix sur les menhirs, abritèrent une Vierge dans le tronc creux des chênes sacrés, au bord des sources vouées aux fées. Plus tard, ces images, oubliées ou disparues, revirent la lumière, et chacune eut sa légende miraculeuse. Dans le feuillage d'un de ces « arbres aux fées », sanctifiés par la piété chrétienne, descendront, un jour lointain, les visions de Jeanne d'Arc.

Les premiers évêques de Chartres consacrèrent à Marie la statue de bois placée sur un autel où, suivant des traditions obscures, les Gaulois sacrifiaient à la Mère du Dieu qui devait naître. Il en fut de même à Autun, à Dijon, où des églises furent bâties sur l'emplacement de sanctuaires druidiques.

Les Francs, convertis au christianisme, accueillirent plus facilement ce culte, auquel les prédisposait la vénération des Germains pour la femme. A la pointe de l'île de Lutèce, sur l'emplacement de la pauvre chapelle qui avait abrité saint Denis et ses successeurs, s'éleva, commencée par Clovis et terminée par Childebert, la première basilique de Notre-Dame de Paris, dont les chroniqueurs du temps vantent la richesse et surtout les verrières, luxe récemment importé d'Italie. Ce fut sous l'invocation de Marie que les reines mérovingiennes, sainte Radegonde de Poitiers, sainte Bathilde à Chelles, bâtirent leurs monastères, asiles de prière et de paix où se réfugièrent tant de femmes durant ces sombres époques de barbarie. Grégoire de Tours nous apprend qu'il existait dans sa ville épiscopale un église de Notre-Dame où l'on prêtait serment la main sur l'autel; ceux qui se parju-

raient mouraient dans l'année. On voit encore quelques arceaux écroulés de cette splendide abbaye de Notre-Dame de Soissons, que gouvernèrent successivement six princesses carlovingiennes, et où l'affluence des religieuses était si grande, que, sur la prière de l'abbesse Emma, sa fille, Charles le Chauve dut en limiter le nombre. Quand il y avait bataille, ces religieuses passaient la nuit devant l'autel de la Vierge, priant pour l'armée à laquelle le monastère, suzerain d'un vaste domaine, avait envoyé son contingent de soldats. Pépin le Bref avait voulu s'y faire couronner sous les auspices de la Mère de Dieu.

Néanmoins le culte des saints locaux effaçait celui-ci, plus général. Les grands évêques des Gaules, saint Martin, saint Hilaire, saint Germain, semblaient tenir de plus près à ces populations qu'ils avaient évangélisées; la foule allait à eux. Pourtant Charlemagne voulut emporter dans sa tombe l'image de Notre-Dame, et la légende dit que le paladin Roland, avant de partir pour l'Espagne, avait été lui faire hommage de son épée au sanctuaire de Rocamadour, dont la fondation remonte aux premiers apôtres du Quercy. *Aide, sainte Marie!* Le trouvère inconnu de la *Chanson de Roland*, notre vieille épopée nationale, mettra à l'heure suprême ce cri dans la bouche de son héros.

Lors du grand siège de Paris par les Normands, la statue de la Vierge, tirée de sa basilique mérovingienne, fut promenée autour des remparts pendant les assauts; les archers l'invoquaient en lançant leurs flèches, l'ennemi la prenait pour cible des siennes. Plus d'une fois cependant les hommes du Nord avaient envoyé des présents aux églises qu'ils venaient piller, lorsqu'une tempête leur donnait à penser qu'elles étaient défendues par quelque haute protection. Aussi quand Rollon, se faisant instruire du christianisme, entendit parler de « Madame sainte Marie » : « Il faut faire quelque chose pour elle, dit-il, puisqu'elle est si puissante. » Et il rebâtit

Notre-Dame de Rouen, dota Notre-Dame de Bayeux. Ce fut en Normandie, sous ses successeurs, une merveilleuse floraison d'églises. Ces farouches guerroyants voulaient recevoir à l'autel de la Vierge l'investiture de leur duché et dormir leur dernier sommeil sous les dalles de marbre de ses chapelles, tendues de tapisseries d'or et de soie, brodées par les duchesses de Normandie. Notre-Dame de la Délivrande, Notre-Dame-de-Grâce d'Honfleur, perpétuèrent le vœu de Robert le Magnifique, sauvé d'une tempête, et du fond de la Sicile, les aventuriers conquérants, Tancrède et Robert Guiscard, envoyèrent des trésors pour édifier cette féerique cathédrale de Sainte-Marie de Coutances, qui arrachait à Vauban l'exclamation : « Quel est le fou sublime qui a lancé cette merveille dans les airs? »

Mathilde, femme de Guillaume le Conquérant, au lieu où elle apprit la victoire d'Hastings, fit élever l'abbaye de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle. « Madame sainte Marie, — disait en mourant son sauvage époux, au son des cloches de Rouen, et quoiqu'il eût, peu avant, incendié l'église de Mantes, — daignez recevoir mon âme et me réconcilier avec votre fils Jésus! »

C'était avec le moyen âge que devait s'épanouir, dans une vraie splendeur, le culte dont nous parlons. Les croisades y contribuèrent en réveillant le sentiment religieux; la chevalerie, en exaltant la femme. Marie fut la dame vénérée, la suzeraine à qui l'on prêtait hommage. Les rois de France seront vassaux de Notre-Dame de Boulogne, déclarée par Louis XI comtesse du Boulonnais.

De tous côtés, les cathédrales gothiques,

S'agenouillant au loin dans leur robe de pierre,

gardent au fond du sanctuaire la chapelle dédiée à la sainte Vierge, plus ornée, plus mystérieuse, comme le joyau de l'édifice. Combien, d'ailleurs, de ces cathédrales l'ont prise pour

Clôture du chœur de Notre-Dame de Chartres.

marraine : Notre-Dame d'Amiens et sa forêt de colonnes; Notre-Dame de Reims et ses portails ciselés; Notre-Dame de Strasbourg, où sourit, la couronne en tête et le calice à la main, la Vierge due au pur ciseau de Sabine de Steinbach; Notre-Dame de Paris, allongeant sans fin ses nefs mystiques; Notre-Dame de Chartres, autour de laquelle prie son armée de statues. Si Marie laisse la place à son fils au portail principal, elle a celui de droite, et sa vie s'y retrace, comme au pourtour du chœur, en bas-reliefs exquis et naïfs. Églises faites de « pierres vives », bâties au chant des cantiques de populations entières; hommes et femmes, grands et pauvres, se sont attelés aux charriots et ont servi de manœuvres pour les construire, « se confessant et dépouillant toute haine » avant de prendre part à cette œuvre sainte.

Les légendes qui se rattachent à ces églises sont toujours ravissantes. Au portail de la Sainte-Chapelle, la Vierge de marbre que saint Louis y a placée incline sa tête gracieuse vers une pauvre jeune fille qui veut la couronner de roses. A Notre-Dame de Liesse, les quatre chevaliers captifs du sultan sont transportés en une seule nuit d'Égypte en terre picarde, avec la princesse mahométane qu'ils ont convertie en lui montrant une image de la sainte Vierge, et reconnaissent au matin le son des cloches de leur paroisse. A Notre-Dame de l'Épine, près de Châlons, des bergers découvrent la statue devant laquelle le troupeau s'est arrêté et qu'enveloppe une lumière céleste. A Notre-Dame de Montflières, près d'Abbeville, six chevaux ne peuvent entraîner la madone que se disputent deux paroisses, et qui veut demeurer non loin de l'orme où on l'a trouvée. Des lis aux pétales dorés sortent de la tombe du pieux Breton Salaun, le fou de la Vierge, à Notre-Dame du Folgoat. Le Christ lui-même vient, la nuit, consacrer Notre-Dame des Doms, l'église dédiée à sa mère dans la cité d'Avignon, à l'abri de laquelle se réfugiera la papauté chassée de Rome.

Avant de partir pour la croisade, saint Louis, qui chaque samedi nourrissait et servait cent pauvres en l'honneur de la sainte Vierge, se rendit, pieds nus, bourdon en main, à Notre-Dame de Paris entendre la messe. Au retour de son expédition, il visita en Syrie le monastère de Notre-Dame du Carmel et emmena six religieux, qu'il établit au bord de la Seine. Ce fut ainsi que s'introduisit en France l'ordre des Carmes, ces moines de la Vierge, auxquels, pour reconstruire leur église, Jeanne d'Évreux, veuve de Philippe le Bel donnera tous ses bijoux royaux en échange de leur scapulaire bénit.

II

Pratiques pieuses, prières touchantes, que l'Église nous met chaque jour sur les lèvres; combien d'entre elles nous ont été léguées à travers les siècles par la piété de ces lointaines générations? Saint Dominique fit du rosaire la dévotion de l'ignorant et du savant, comme l'a dit le P. Lacordaire dans cette belle page de la *Vie de saint Dominique* :

« Qui n'a entendu le soir, dans les églises de campagne, la voix grave des paysans récitant à deux chœurs la Salutation angélique? Qui n'a rencontré des processions de pèlerins, roulant dans leurs doigts des grains de rosaire, et charmant la longueur de la route par la répétition alternative du nom de Marie? Toutes les fois qu'une chose arrive à la perpétuité et à l'universalité, elle renferme nécessairement une mystérieuse harmonie avec les besoins et les destinées de l'homme. Le rationaliste sourit en voyant passer des files de gens qui redisent une même parole. Celui qui est éclairé d'une meilleure lumière comprend que l'amour n'a qu'un mot, et, qu'en le disant toujours, il ne le répète jamais. »

Trois siècles après saint Dominique, en 1573, un pape, Grégoire XIII, devait instituer la fête du Rosaire, en souvenir de cette mémorable victoire de Lépante, obtenue du Ciel par un pape dominicain, avec les processions publiques, les prières instantes des confréries du Rosaire, défendant la chrétienté contre la menace des invasions turques au moyen de cette arme frêle et toute-puissante.

A une époque où les livres étaient rares, le Rosaire servait de missel à l'innombrable foule de ceux qui ne savaient pas lire. Sur les tombeaux, beaucoup de femmes, par un dernier hommage à la Vierge, étaient représentées le chapelet aux doigts. Des ordres religieux le suspendirent à leur ceinture comme une consécration spéciale. L'usage vint d'en faire de fort riches. Des rosaires d'or figurent dans l'inventaire de Charles le Sage. Le duc Charles le Téméraire avait un *Pater* (chapelet) orné d'apôtres en or massif. Parmi les présents de noce figuraient toujours un rosaire précieux et des Heures de la Vierge, où les miniaturistes des cloîtres épuisaient les délicatesses de leur pinceau. Plus tard, pendant les guerres de religion, le chapelet fut pour les catholiques un signe de ralliement. Les belles dames de la Renaissance, plus mondaines que pieuses, s'en faisaient faire de parfumés. Le connétable de Montmorency récitait le sien en marchant à la bataille, « tant il était dévotieux; » mais s'interrompait à tout instant pour lancer quelque ordre terrible, ce qui faisait dire : « Dieu vous garde des patenôtres du connétable! »

L'Angélus, appelé aussi le Pardon, à cause des indulgences qui y étaient attachées, naquit, dit-on, à Saintes, où l'institua l'évêque martyr saint Eutrope. On ne le sonnait d'abord que le soir. Au temps de la première croisade, le pape Urbain II développa cet usage. Enfin Louis XI, après sa délivrance de Péronne, ordonna de le sonner à midi, « exhortant son bon populaire que d'ores en avant, à l'heure de midi, quand

sonnerait la grosse cloche, chacun fléchît un genou en terre en disant *Ave, Maria,* pour donner paix et union au royaume de France. » L'on sait que ce roi se fit enterrer à Notre-Dame de Cléry, dont il portait l'image attachée à son bonnet, et qu'il invoquait avec une ferveur superstitieuse, quelque peu suspecte.

Telles que nous les récitons encore, les poétiques invocations des litanies de la sainte Vierge se sont égrenées sous la plume d'Adam, religieux de l'abbaye de Saint-Victor de Paris. Les antiennes de ses fêtes, dont plusieurs sont dues au bénédictin Hermann Contract, datent du XIe siècle. Elles ont fait donner à la bénédiction qui termine les vêpres le nom de Salut, parce que c'était le plus souvent le *Salve, Regina* qu'on y chantait. Un jour, saint Bernard, l'entendant, y ajouta, dans un pieux élan, les trois dernières invocations, et la Vierge devant laquelle il priait, inclinant la tête, répondit : *Salve, Bernarde,* à son éloquent apologiste, qui, en son honneur, avait revêtu de blanc ses moines de Clairvaux, comme devaient l'être aussi ceux de saint Dominique. A Fontevrault, l'abbesse, souvent de race royale, représentant la maternité de Marie à l'égard de saint Jean et de l'Église, tenait sous sa crosse les deux monastères d'hommes et de femmes.

Ce n'était pas seulement dans le cloître que l'art et la poésie célébraient la sainte Vierge : les trouvères de Provence, les cantadours de Guyenne, les bardes bretons s'unissaient pour chanter la « Dame de tout le monde ». Caen et Rouen instituaient en son honneur leurs célèbres *palinods,* concours poétiques qui durèrent jusqu'à la Révolution, et où une enfant, appelée Jacqueline Pascal, remporta un jour, après Corneille, la palme d'or. Clémence Isaure dédiait à l'éloge de la Vierge le lis d'argent de ses jeux floraux. L'Université de Paris imposait cet éloge à ses docteurs; un de ses collèges s'intitulait l'*Ave,* et la grosse cloche de la Sorbonne tintait : *Ego vocor Maria* (je me nomme Marie). Dans les

poèmes de chevalerie, dans les noëls naïfs, chers à nos pères, dans les fabliaux, mélange de superstition et de ferveur enfantine, dans les mystères, où la Mère divine va de la crèche au Calvaire, se retrouve ce nom, dont, au XIVe siècle, Gerson, l'auteur de l'*Imitation*, se fera le champion dans un tournoi théologique à Avignon, et que Christine de Pisan invoquera, dans un long et touchant poème, pour toutes les classes de la société.

Il n'y eut pas que des confréries poétiques instituées en l'honneur de la Vierge; beaucoup de corps de métiers voulurent la prendre pour patronne. La confrérie de Notre-Dame de Blanc-Mesnil était spécialement affectée aux orfèvres et changeurs de Paris; plus tard, Henri III appartint à celle des pénitents de l'Annonciation et prit part à plusieurs de leurs processions publiques, vêtu du sac de toile blanche, avec la piété fanatique que le XVIe siècle mêlait à ses drames sanglants.

Après la victoire de Cassel, Philippe de Valois vint à Notre-Dame en armure, monté sur son destrier, et consacra à la Vierge son cheval et ses armes. Il fit dresser sa statue équestre, comme *ex-voto*, en face de l'autel. Les reines de France, à leur première entrée dans Paris, faisaient hommage à Marie de la riche couronne que leur offrait la ville; celle d'Isabeau de Bavière était magnifiquement ornée de pierreries.

Pendant les dévastations de la guerre de Cent ans, l'image de la Madone, au chaperon ou au casque, fut souvent une sauvegarde, transformant le soldat en pèlerin de Notre-Dame. Les Anglais abusèrent parfois de cette dévotion commune aux deux peuples. Assiégé dans Angoulême par le futur roi Jean, le capitaine Norwich demande une suspension d'armes en l'honneur de la Chandeleur, fête pour laquelle, depuis Pépin le Bref, s'allumaient, dans toutes les églises de France, d'innombrables cierges. La trêve obtenue, l'Anglais sort avec

armes et bagages « pour promener ses soldats », et le prince Jean le laisse aller en l'honneur de la fête.

Plus d'une fois, la Vierge se montre protectrice du royaume de France en détresse. A Poitiers, le valet du maire, ayant vendu la ville à l'ennemi, n'en peut trouver les clefs : Notre-Dame la Grande les détient en ses mains dans son sanctuaire. A Rennes, les Anglais creusent une mine pour faire sauter le rempart; mais, en pleine nuit, Notre-Dame de Saint-Sauveur resplendit, ses cloches sonnent à toute volée; et quand les habitants, stupéfaits, accourent dans l'église illuminée par miracle, la Vierge, étendant lentement son bras de pierre, leur désigne le lieu où la mine va éclater. A Chartres, jadis, les Normands ont fui devant la tunique de Notre-Dame de Sous-Terre, prise pour étendard, la belle tunique de soie orientale, aux fleurs bleues, violettes, blanches et or. Depuis, l'usage est de lui faire toucher les chemises de grosse toile dont sont revêtus les princes au jour où on les arme chevaliers. Des rois d'Angleterre ont suivi cette tradition, ce qui n'empêche pas Édouard III d'assiéger la ville de la Vierge. Mais un orage effroyable ravage son camp, écrase sa cavalerie, campée sur les moissons de la Beauce, et l'oblige à signer une paix précipitée.

C'est au cri de : Notre-Dame Guesclin ! que combattra le vaillant connétable breton. Jeanne d'Arc déploiera en tête de l'armée française la blanche bannière de la Vierge, et mènera son roi aux pieds de Notre-Dame de Reims, avant d'invoquer une dernière fois, sur son bûcher, *Jésus, Maria.*

III

Plusieurs ordres de chevalerie furent fondés sous ce patronage : les chevaliers de Notre-Dame de la Noble-Maison ou de l'Étoile, institués par le roi Jean, et qui, chaque samedi, devaient donner quinze deniers aux pauvres en l'honneur des quinze joies de Notre-Dame. Ils avaient le droit d'arborer sa bannière étoilée, et lui juraient de mourir plutôt que de fuir au delà de quatre arpents. Charles VI, égaré dans la forêt de Bouconne, fait un vœu à Notre-Dame d'Espérance et fonde un ordre de ce nom, dont une étoile est aussi le symbole. Louis, duc de Bourbon, établit les chevaliers du Chardon de Notre-Dame, qui revêtaient leur splendide costume le jour de sa Conception. On proclamait des tournois, on accomplissait des emprises en l'honneur de madame sainte Marie. Les nouveaux chevaliers faisaient leur veillée des armes dans sa chapelle.

Quand survenait une calamité publique, les villes se mettaient sous sa protection spéciale. Le roi Jean ayant été fait prisonnier à Poitiers, le prévôt des marchands de Paris fit vœu, au nom de la ville, d'offrir chaque année à la cathédrale un cierge monumental, auquel au temps de la Ligue on substitua une lampe d'argent, qui brûla jusqu'en 1789. Les habitants de Rouen, où toutes les places, les rues, les fontaines, étaient décorées de madones, érigèrent, pour remplir un vœu fait durant la peste noire, l'opulente chapelle du Vœu, au chevet de leur cathédrale. Certains ouvriers se consacraient exclusivement à l'érection de ces chapelles votives, s'imposant chaque jour d'exécuter un nombre donné de feuilles de chêne ou d'arabesques; cette tâche pieuse

s'appelait le chapelet du *picoteur* (tailleur de pierres). Les sculpteurs sur bois rivalisaient de légèreté de main pour découper, avec le merveilleux talent de la première Renaissance, les stalles de chœur d'Auch, d'Évreux ou d'Amiens.

Qui se doute que le premier éclairage des rues parisiennes fut la lampe brûlant à chaque angle, aux pieds d'une Vierge environnée de fleurs, qu'on renouvelait tous les matins, quand les trompettes du Châtelet sonnaient le lever du jour? Ces madones étaient la gloire de leur quartier. Une statuette de cèdre, encadrée entre deux tourelles, à la porte des capucins de la rue Saint-Honoré, faillit causer une guerre civile lorsqu'on prétendit l'enlever. La bourgeoisie du quartier prit les armes, monta la garde autour de sa madone miraculeuse; peu s'en fallut qu'on ne tendît les chaînes des rues, ce signal habituel des émeutes. Dans les longues processions, dont la tête atteignait Saint-Denis que les derniers sortaient à peine de Notre-Dame, la bannière de la Vierge marchait immédiatement après la croix, et les chaperons d'or des seigneurs se mêlaient parmi les rangs pressés aux chaperons mi-partie rouge et bleu des bourgeois parisiens, car toutes les classes étaient confondues sous le manteau symbolique dont Marie enveloppait les membres de sa Confrérie.

A l'époque des guerres de religion, beaucoup d'églises furent saccagées par les huguenots, qui traitaient le culte de la sainte Vierge d'idolâtrie. Les madones dépouillées, renversées, disparurent, la dévotion populaire se refroidit. Le sentiment qui l'avait inspirée sembla se réfugier dans les arts. Les grands sculpteurs français, comme les peintres, revinrent sans cesse aux scènes de la vie de la Vierge, aux *Piétas*, aux Saintes Familles, souvent avec une rare puissance d'émotion, comme cette Vierge mourante, au divin sourire, des « Saints », de l'abbaye de Solesmes, comme les délicates ciselures d'albâtre du retable de l'église de Brou, et cette

Mère de Douleurs, affaissée et sans larmes, de la cathédrale d'Orléans. On fouillait l'or et l'ivoire pour orner de Vierges les croix processionnelles, les cheminées des châteaux, jusqu'aux serrures et aux grilles ; elles figuraient gravées sur les armures et les épées, avec l'inscription latine : « Souvenez-vous de moi à l'heure de la mort, » et des poignards même, par une idée étrange, étaient surmontés de ces statuettes.

Le XVIIe siècle suivit cette même voie. Les Saintes Familles de Claude Lorrain, se reposant dans de si beaux paysages ; celles du Poussin, graves et calmes ; les Vierges un peu maniérées de Mignard, les toiles pompeuses de Lebrun, les chapelles de Saint-Sulpice et de Saint-Roch, celles des Invalides et du Val-de-Grâce, témoignent de la place que tenait le culte de la Vierge à cette époque. Santeuil la célébrait dans ses plus belles hymnes latines ; de grands apologistes, le cardinal de Bérulle, Bossuet, Suarez, élevaient leurs voix après les docteurs du moyen âge. Saint François de Sales lui vouait ses visitandines ; saint Vincent de Paul, le petit berger qui jadis menait son troupeau dans les landes voisines de Notre-Dame de Buglose, lui consacrait ses filles de la Charité ; M. Olier, son séminaire de Saint-Sulpice, dont toutes les portes étaient marquées à son chiffre.

Louis XIII avait solennellement dédié son royaume à Marie et institué à cette occasion la procession qui se fait encore le jour de l'Assomption. En mémoire de la prise de la Rochelle, il avait fait bâtir l'église de Notre-Dame-des-Victoires. Louis XIV se rendit plusieurs fois à Liesse, pèlerinage pour lequel sa mère, Anne d'Autriche, avait une grande dévotion, et, quand celle-ci mourut, il fit dire cinquante mille messes dans tous les sanctuaires consacrés à la Vierge.

IV

La Révolution ferma les églises, brisa les autels, sans respect pour les trésors d'art du passé. Dans les campagnes, surtout en Bretagne et en Vendée, le villageois recueillit sous son toit les madones chassées de leurs niches vides, devant lesquelles, en passant, il continuait à ôter son chapeau.

« Je ferai abattre vos clochers, disait Jean Bon-Saint-André.

— Vous serez bien obligé de nous laisser les étoiles, répondait le paysan, et on les voit de plus loin que nos clochers. »

Les pèlerinages ne discontinuèrent même pas durant la guerre civile. Ils se faisaient la nuit, et parfois une colonne républicaine tirait sur ces ombres qui défilaient, procession fantastique, le chapelet d'une main, la torche de résine de l'autre. Sans que les Chouans se doutassent qu'ils reprenaient les traditions de leurs lointains ancêtres celtiques, c'était autour des dolmens, dans les landes et dans les bois où l'on avait caché les images saintes, que se disait la messe, que se faisait la première communion. Les carmélites de Montmartre, guillotinées à Paris, comme les prisonniers vendéens, hommes, femmes, enfants, mitraillés au champ des Martyrs d'Angers, allèrent à la mort en chantant le beau cantique :

Je mets ma confiance,
Vierge, en votre secours.

L'*Ave Maria,* le *Magnificat,* devinrent les chants de l'échafaud.

Lourdes.

Les malades attendant le passage du saint Sacrement.

Lorsque le Concordat rendit les églises au culte, la Vierge rentra dans ses sanctuaires, et les fidèles en retrouvèrent le chemin. Notre siècle a vu les belles restaurations des vieilles cathédrales; d'autres se sont élevées : d'opulentes basiliques, comme celle de Fourvières, ont remplacé, sans les faire oublier, les chapelles vénérées du passé. Sur le rocher du Puy s'est dressée la statue de Notre-Dame de France, fondue avec les canons pris à Sébastopol, et, sur les côtes de l'Algérie conquise, le sanctuaire de Notre-Dame d'Afrique, vouant à Marie cette terre redevenue chrétienne. De grands artistes, tels Flandrin et Delaroche, ont évoqué la Vierge dans ses joies et ses douleurs; de grands musiciens lui ont fait hommage de leurs plus belles harmonies. Plusieurs chapitres importants se sont ajoutés en France à l'histoire de son culte. C'est d'abord l'archiconfrérie de Notre-Dame-des-Victoires, implorant sans cesse le salut des pécheurs. D'Italie nous est venue, au commencement du siècle, cette gracieuse dévotion du mois de Marie, qui consacre à la sainte Vierge le printemps de chaque année, qui, des cathédrales aux plus pauvres églises, entoure ses autels de fleurs, de lumières, de voix de jeunes filles, culte d'une poésie vivante et exquise par son charme symbolique.

Marie est restée la patronne des marins. On donne encore son nom aux navires, comme au XIVe siècle, lorsque les Dieppois, fondant notre commerce maritime, lançaient leur première nef sous la protection de Notre-Dame du Bon-Voyage; et la piété populaire veut que les navires baptisés de ce nom rentrent tous heureusement au port. Les chapelles de nos côtes sont pleines de barques en miniature, naïfs *ex-voto* qui rappellent quelque vœu fait au milieu des glaces de l'Islande ou des tempêtes de l'Atlantique, quand à l'heure du péril les matelots ont lancé au ciel l'*Ave maris stella*, à travers le tumulte du vent et des vagues. A Cherbourg, comme à l'embouchure de la Loire, l'équipage qui revient salue de

loin la Vierge planant sur la mer, et les marins provençaux, au retour, gravissent parfois à genoux la côte abrupte de Notre-Dame de la Garde.

Mais une grande manifestation religieuse, éclatant dans notre atmosphère de positivisme moderne, aura marqué ce siècle finissant : les pèlerinages. Croisades pacifiques, la science, secondant la foi en facilitant les moyens de transport, a conduit de tous les coins du monde ces foules pressées vers d'obscurs villages de France. Trois fois, depuis cinquante ans, la sainte Vierge s'est montrée, indiquant à la piété le lieu où elle voulait qu'on l'honorât. Ce sont des enfants qui la voient, qui reçoivent d'elle la mission d'aller porter ses paroles, et les églises surgissent du sol : à la Salette, sur un rocher aride et sauvage des Alpes, car il semble que Marie affectionne les montagnes, comme si leurs sommets portaient les âmes en haut; à Pontmain, où elle paraît au-dessus de nos gracieuses campagnes de l'Ouest, à l'heure des grands désastres publics; à Lourdes surtout, Lourdes abritant sa basilique élancée et blanche dans le plus beau site des Pyrénées, que déjà consacrait, non loin de là, l'antique sanctuaire de Bétharram.

Montagnes souriantes et gracieuses que domine de haut la chaîne des grands pics revêtus de neige; vieux château fort dressé sur son rocher; gave roulant ses eaux claires à travers la vallée verte : il semble, au coucher du soleil qui l'illumine, que ce paysage ait gardé un reflet du divin sourire de la Vierge. Là où Bernadette, la Voyante, contemplait la Mère de Dieu égrenant le chapelet mystérieux et faisant jaillir la source bienfaisante, des milliers d'êtres humains viennent se prosterner dans la grotte consacrée, restée nue et simple, avec son églantier, au milieu des grandioses édifices qui l'entourent.

Ce sont des Bretons, des Vendéens, des Provençaux, bien plus, des Espagnols, des Hongrois, des Canadiens, suspen-

dant aux voûtes de la basilique les bannières de toutes les nations. Des Belges récitent le chapelet en flamand près d'Irlandais qui le disent en anglais. L'ostensoir d'or, entouré de prêtres, descend lentement les rampes monumentales, passe à travers la foule angoissée des malades, des mourants qui attendent, comme jadis sous les cieux lointains de la Judée, au bord de la piscine salutaire! Parfois un cri s'élève, et la foule transportée entonne avec enthousiasme le *Magnificat,* qui salue un miracle. Le soir, Lourdes va resplendir, les cierges s'allumeront, et les mille lumières du pieux cortège, au chant des cantiques, serpenteront sans fin aux lacets de la montagne.

Histoire étrange et merveilleuse, qui déconcerte l'incrédule même, revanche sublime du surnaturel et du divin sur un matérialisme grossier et vulgaire! Tant que des cœurs auront besoin d'un idéal de pureté, de consolation et d'espérance, l'histoire du culte de la sainte Vierge ne sera pas close!

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Une femme d'œuvres au XVIIe siècle : Mme de Miramion 7
Mme de la Fayette 53
Mme de Choiseul 77
Les femmes françaises pendant l'émigration 103
Les femmes dans la guerre de Vendée 135
Les grandes dames du premier empire 181
Les deux filles de Joseph de Maistre 208
Mme Swetchine 274

LE CULTE DE LA SAINTE VIERGE EN FRANCE 343

29244. — Tours, impr. Mame.

HQ 1615 .C45 1900 C.1
Femmes d'autrefois /
Stanford University Libraries
3 6105 034 274 840

DATE DUE			

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004